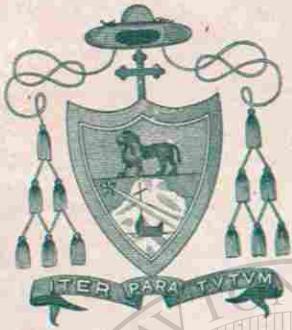
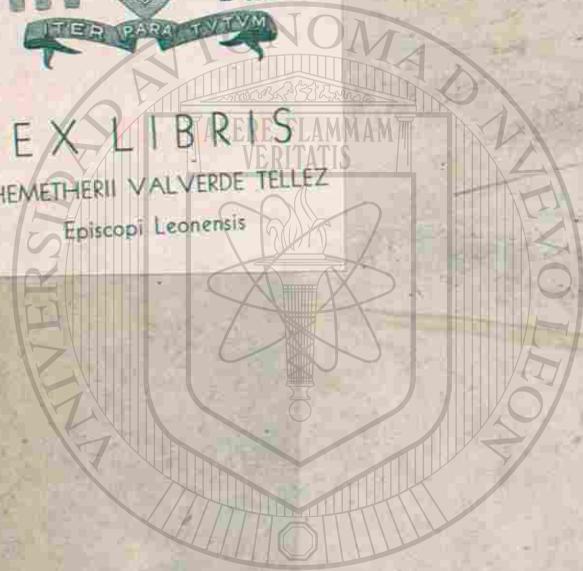


IDAD A
CIÓN C



1080020794

EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis



LE CRIST

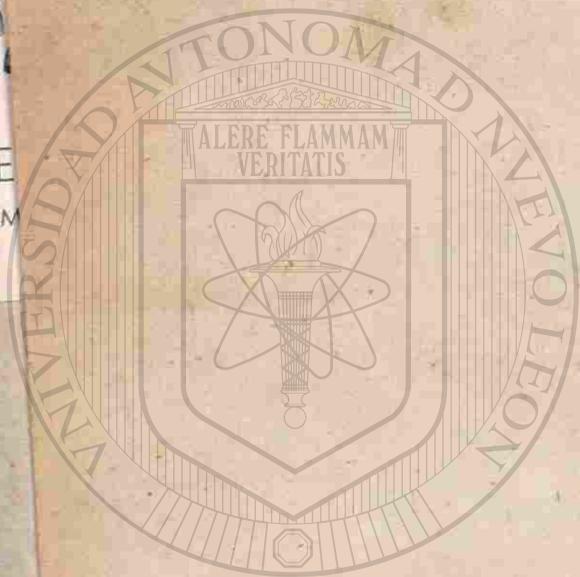
UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

E
HEM



LE CHRIST

DEVANT LE SIECLE.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LE CHRIST

DEVANT LE SIÈCLE,

OU

NOUVEAUX TÉMOIGNAGES DES SCIENCES EN FAVEUR
DU CATHOLICISME;

PAR

ROSELLY DE LORGUES

QUATRIÈME ÉDITION.



Capilla Alfonsina

Biblioteca Universitaria

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN

Biblioteca Valverde y Talloz



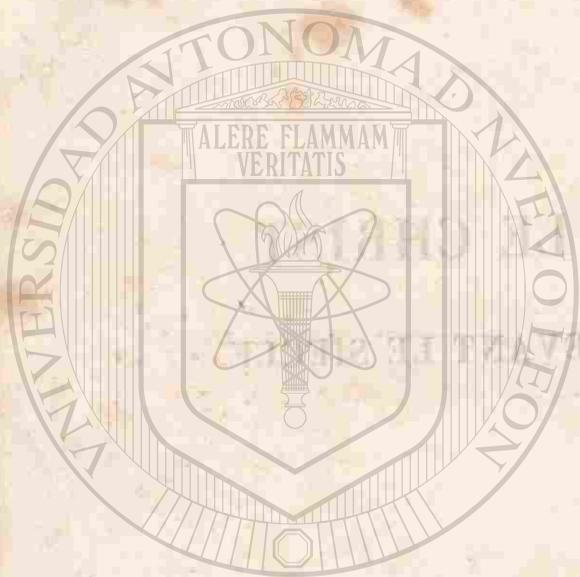
PARIS,

L. F. HIVERT, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

Quai des Augustins, 55.

1858.

44905



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

De L'IMP. D'A. PICHAN DE LA FOREST,
Rue des Noyers, 57.

BX1751

R6

1838



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

30644

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'immense succès de cet ouvrage, sa contrefaçon, sa traduction dans presque toutes les langues d'Europe, le rapide écoulement de deux éditions in-8 et de deux éditions in-12 tirées à plusieurs milliers d'exemplaires, nous dispensent assez d'en faire l'apologie. Aucun genre de suffrages n'a manqué à sa gloire; pas plus les éloges de la presse religieuse, que les injures du Constitutionnel et les calomnies des journaux protestans. Le gouvernement lui-même n'a pu s'empêcher de prendre part à cette préoccupation des esprits, et pour donner à ce livre un témoignage public de sa distinction, a nommé son auteur membre de l'ordre royal de la Légion d'honneur. *Le Christ devant le siècle* est l'unique ouvrage religieux

008246

ou philosophique auquel la nouvelle dynastie ait décerné une pareille récompense.

L'Ami de la religion, les Annales de philosophie chrétienne, la Sentinelle des mœurs, l'Univers religieux, la Dominicale, la France littéraire, la Revue européenne, la Quotidienne, le Rénovateur, la Gazette de France, l'Impartial, le Moniteur du commerce, le Journal des débats, la France, le Réformateur, le Journal des villes et campagnes, l'Echo français, etc., etc., nombre de publications dans les provinces et à l'étranger ont rendu un éclatant témoignage à ces laborieux travaux et à leur haute utilité.

Seule, une feuille déjà morte, *l'Union ecclésiastique*, tomba imprégnée d'un venin anonyme sur l'ouvrage de M. Roselly de Lorgues, mais n'y put faire une tache devant l'opinion. L'animosité envieuse, l'acharnement personnel, s'étaient trop maladroitement découverts pour atteindre leur but. L'auteur n'opposa que le silence de la charité à la virulence de cette attaque ; et quelques semaines après, au sortir des conférences de Notre-Dame, la jeunesse studieuse, qui a soif de vérité, se pressait à notre librairie, et enlevait douze cents exemplaires du livre calomnié.

Le titre avait paru téméraire : nombre d'es-

prits timides voulaient y voir une hardiesse et presque une impiété. Monseigneur l'archevêque de Paris, il faut le dire à sa louange, rendit justice à cet égard aux intentions et aux vues de M. Roselly de Lorgues. L'illustre prélat sut saisir, avant d'avoir lu l'ouvrage, la portée de cette saillante intitulation, et la défendre contre certains contradicteurs : du reste, la lecture du dernier chapitre, *LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE*, démontre l'exactitude et, pour ainsi dire, la nécessité historique de ce titre en apparence audacieux.

Nous ne prétendons pas, en notre qualité d'éditeur, user d'un droit bien naturel, celui de faire ressortir tous les avantages qu'offre cette œuvre, où, sous un cadre resserré, entrent des documens précieux, péniblement amassés, enchaînés avec art, et qui épargneront des travaux souvent impossibles, suivant les occupations et les localités, dans la vie ordinaire, pour réunir les preuves les plus démonstratives comme les plus scientifiques de la divinité de notre religion.

Nous ne voulons qu'une chose, constater l'immense succès du livre. Nous devons le faire : c'est la seule réponse qu'il nous convienne d'objecter à ceux qui nous sont ennemis.

Nous prenons à témoin toute la librairie de la capitale : depuis longues années, aucun livre sérieux n'avait obtenu les honneurs d'un si rapide écoulement. Dans les provinces (hors les établissemens publics), LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE n'est guère connu encore que par le retentissement des journaux; mais ici, au contraire, ce livre a joui d'un succès individuel, acquis droit de cité et admission chez toute famille chrétienne. Il suit de là que, par les relations directes des grandes capitales avec Paris, nous avons expédié en Angleterre, en Suisse, en Bavière, en Autriche, en Russie, dans l'Amérique du nord, un plus grand nombre d'exemplaires que dans aucun de nos départemens de l'intérieur.

Aussi n'avons-nous pas manqué d'être traduit en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie, et contrefait en Belgique.

Traduction et contrefaçon, voilà les deux signes infailibles qui attestent un infailible succès.

Nous les avons obtenus.

PRÉFACE.

Lorsque La Harpe, plongé sans consolation et sans espérance dans les prisons de la république, ouvrit, d'une main ébranlée, mais sceptique encore, le livre de Gerson, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, Jésus de Nazareth lui apparut soudainement avec un céleste sourire, et lui dit avec une douceur merveilleuse : « Me voici, mon fils, « je viens à vous parce que vous m'avez appelé. »

Le dix-huitième siècle, personnifié dans sa décevante philosophie, avait fait, lui aussi, un appel au Dieu des chrétiens; mais ce n'était ni un cri d'amour, ni une invocation de miséricorde, c'était une assignation insultante à comparaître à la barre du siècle suivant, pour s'y voir condamner à mort sur les conclusions du philosophisme.

Comme autrefois l'innocent ajournait ses bourreaux devant Dieu, dans l'année, les Voltairiens et leurs auxiliaires, superbes de leur épaisse phalange, dans un paroxysme d'orgueil, avaient ajourné Dieu lui-même à cinquante ans devant les hommes. C'était nous qui devions battre des mains à son agonie et rouler sur sa tombe une pierre énorme et scellée qu'il ne soulèverait jamais plus.

L'événement a donné le plus éclatant démenti aux prévisions philosophiques.

Au jour fixé, le Christ descendant de cette croix où l'ont cloué les péchés du monde, et

du haut de laquelle il régit l'univers, s'est présenté devant ses juges d'argile. A sa vue, les enfans de ses persécuteurs, trompant l'attente de leurs pères, se sont voilé la face de respect, et l'ont adoré avec larmes, dans le silence de leur cœur, en s'écriant intérieurement: « Salut et gloire à l'étoile sacrée qui « ramène le calme! Hosanna, au fils de « David! »

Or, quelques-uns de ceux de la génération nouvelle, saisis d'un long étonnement à la vue de cette comparution triomphale, l'ont consignée dans divers écrits, chacun à sa manière, afin qu'elle serve de leçon à la postérité, et qu'elle apprenne aux impies des âges futurs qu'il n'est pas donné à l'enfer de prévaloir contre l'Évangile, et qu'il est impossible de tuer Dieu.

M. Roselly de Lorgues occupe une place distinguée parmi les champions d'élite d'une cause sainte; son livre, dont le titre singulier au premier abord était commandé par la loi

Logique de l'histoire, est dédié à cette partie de la nation que Périclès assimilait jadis au printemps de l'année, à ces jeunes Français du dix-neuvième siècle, qui reprennent instinctivement et d'un air pensif le chemin du vieux temple, et s'inclinent en passant devant l'autel de marbre où leurs ancêtres ont prié.

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE n'est point une œuvre originale dans l'acception ordinaire de ce mot : ce n'est qu'une mosaïque savante où l'auteur n'a mis que le choix et le ciment; mais l'un est parfait, et l'autre indestructible. Jamais, dans un cadre plus rétréci, les preuves du catholicisme, telles que le siècle les réclamé, ne furent réunies en un faisceau plus puissant et plus radieux. Jamais lumière ne fut mieux adaptée à son époque pour fondre les glaces du cœur, après avoir savamment dissipé les ténèbres de l'intelligence. Si la touche vigoureuse et les tons chauds trahissent une main juvénile, la sagesse du plan, l'enchaînement ordonné des parties, révèlent l'é-

crivain mûri dès long-temps dans l'exercice des plus hautes pensées, l'architecte habile que n'embarrassent ni n'effraient la hauteur colossale de l'édifice, la masse énorme et la variété infinie des matériaux.

De la plupart des livres publiés récemment dans un but analogue, aucun n'a été appelé à faire sur le monde savant et religieux une sensation plus profonde : aussi aucun ne fut écrit sous une influence plus solennelle. L'auteur, qui cherchait la vérité pour s'éclairer lui-même dans sa voie, et qui la cherchait avec un cœur simple, ce qui est un sûr garant de succès, fit les dépouillemens immenses dont il a tissu son ouvrage pendant une lente maladie qui semblait le conduire au tombeau. En se voyant incertain de la vie, M. Roselly résolut de s'attacher plus étroitement au tronc nouveau et vénérable du catholicisme; placé sous la main de Dieu, presque en vue des régions lointaines de l'éternité, il résolut de sonder le passage avant qu'il fût trop tard, et ce ne fut qu'après s'être convaincu lui-même

qu'il songea sérieusement à convaincre les autres. Voilà ce qui donne à son livre un entraînement si remarquable ; voilà ce qui le rend si éminemment catholique, si orthodoxe de tout point ; voilà ce qui nous a puissamment édifié nous-même, qui savons que l'auteur a écrit avec son âme.

En fait, ce ne sont plus ici d'incertaines lueurs, de vagues ressouvenirs de la foi de l'enfance : ce sont les traditions du genre humain harmonisées avec ses sentimens intimes, sa conscience et ses besoins ; l'inexorable histoire avec ses monumens et sa critique ; les sciences sans haine et sans orgueil qui viennent illuminer les yeux, ébranler les âmes, et planter la bannière du Dieu crucifié au cœur de la civilisation moderne. Ce n'est plus ici une argumentation plus ou moins serrée, plus ou moins pressante en faveur de la religion chrétienne : c'est la démonstration mathématique que demandait sournoisement d'Alembert.

Ce livre, dont tous les journaux ont parlé

honorablement, a été traduit en plusieurs langues, et le gouvernement lui-même a voulu en témoigner à M. Roselly de Lorgues sa haute satisfaction, par une récompense publique.

On s'est plaint de ce que la philosophie du dix-huitième siècle est fort maltraitée dans le livre de M. Roselly de Lorgues : cela rappelle que Racine, lors de l'apparition toute romaine de son *Britannicus*, eut à se justifier d'avoir fait de l'infâme confident de Néron un malhonnête homme. Il y a de ces choses sous le soleil qu'il est impossible de pallier. Comment un homme plein d'ardeur, de bonne science, de conviction, peut-il capituler avec sa conscience et pactiser avec ce qu'il abhorre, avec ce qu'il tient au fond de l'âme pour erroné, pernicieux et subversif ? L'éclectisme, en philosophie, peut bien faire sourire l'auteur ; mais en matière de foi, il le repousse et s'en indigné avec toute raison parce que c'est l'indifférence systématisée. Or, s'il eût été indifférent ou sceptique, il

n'eût pas pris la plume pour son Grand-Christ¹.

D'ailleurs, si l'on se place au point de vue religieux de M. Roselly de Lorgues, on ne pourra lui imputer à blâme l'énergie avec laquelle il flétrit un système qui a couvert la France de l'ombre fatale du mancenillier, et que les peuples qui ont goûté à ses fruits de mort traduisent fort logiquement par un chiffre d'affreuse et sanglante mémoire : 93.

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE est destiné, telle est du moins notre humble opinion, à fournir une longue et brillante carrière. Les savans qui le méditeront dans le silence du cabinet y trouveront d'éblouissantes clartés, les âmes pieuses une noble pâture, et les ministres du Seigneur mille boucliers et mille glaives pour la défense de la vérité : « *Mille clypei pendent ex eo, omnis armatura fortium.* » Le semeur

1 O mon grand Dieu ! disait le père Bridaine.

a jeté à pleines mains le plus pur froment dans les sillons fertiles du catholicisme ; puisse la moisson du ciel rendre cent pour un ! En attendant, il est bien à M. Roselly de Lorgues de mettre son beau talent presque sacerdotal, et sa plume noble et judicieuse, au service de cette splendide FOI ROMAINE qui présida si royalement au réveil des sciences et des lettres, alors que le monde occidental sortit des langes de la barbarie.

Il existe, au moment où nous traçons ces lignes, une tendance bien marquée chez nos jeunes littérateurs à défendre les idées catholiques : quelques-uns y mettent du bon vouloir ; les autres, de la science ou de la poésie. Qu'ils soient les bien venus, ces champions de Dieu qui se montrent plus sages que leurs pères ! Les murailles de la vigne sainte ont été renversées par les orages de l'autre siècle : rebâtissons-les tous ensemble. Que les uns, la truelle en main, réparent pieusement les brèches de l'enclos sacré, depuis le lever de l'aurore jusqu'à celui de la première étoile, tandis

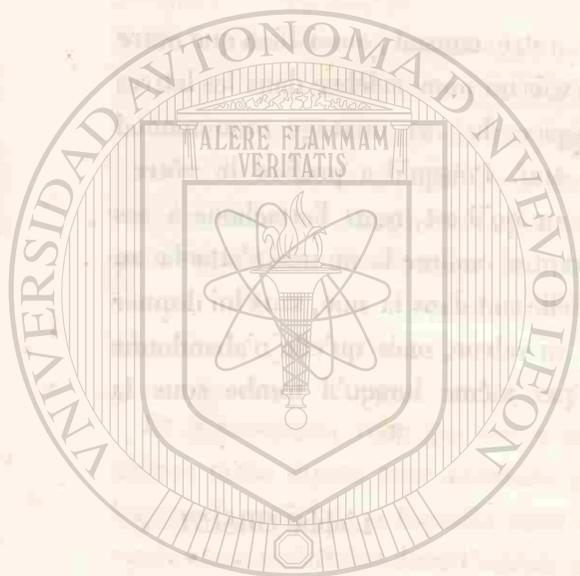
que les vigies de Sion veilleront au faite des tours, et que les vaillans d'Israël tiendront l'impiété à longueur de lance. C'est ainsi que le peuple de Dieu rebâtit jadis les murs abatus de la Ville Sainte, et Jérusalem se releva brillante et parée du sein de ses propres ruines. Qu'il en soit ainsi parmi nous de la seule religion vraie. Le succès incontesté du CHRIST DEVANT LE SIÈCLE doit éveiller de nobles émulations.

Et maintenant, voici que notre tâche s'achève; tâche douce mais épineuse que nous imposa l'amitié, et à laquelle nous eussions voulu nous soustraire dans l'intérêt même de l'auteur. On est mal servi d'ordinaire par ses amis; une sorte de pudeur vous brise l'éloge sur les lèvres comme s'il était question de soi, et la plume se traîne craintivement entre deux écueils: l'exagération et l'insuffisance. Nous l'avons bien senti, mais nos raisons n'ont point prévalu. Si la *préface* fait tort à l'ouvrage, qu'on n'en accuse donc pas le bon goût,

mais les sentimens intimes de M. Roselly de Lorgues.

C'était notre conseil, aussi bien que notre désir, de voir un nom célèbre dans les lettres au frontispice de cet ouvrage monumental de notre ami. Puisqu'il a préféré le nôtre tout obscur qu'il est, nous l'attachons à ses pages savantes comme la mousse s'attache au cèdre qu'elle suit dans la nue, sans lui donner ni force ni valeur, mais qu'elle n'abandonne jamais, pas même lorsqu'il tombe sous la cognée.

L'abbé ORSINI.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES.

| | Pages. |
|---|--------|
| AVIS DE L'ÉDITEUR | 5 |
| PRÉFACE de la seconde édition | 9 |

PROLÉGOMÈNES.

CHAP. I^{er}. SOURCES DE L'INCRÉDULITÉ FRANÇAISE.

| | |
|---|----|
| Histoire du philosophisme ; sa théorie, son application. — La convention, le directoire, le consulat, l'empire, la restauration, la révolution de juillet | 25 |
|---|----|

CHAP. II. SYMPTÔMES D'UNE NAISSANTE RÉGÉNÉRATION.

| | |
|---|----|
| Situation des écoles. — Discrédit du Voltairianisme | 75 |
|---|----|

PREUVES SCIENTIFIQUES DE LA VÉRITÉ CHRÉTIENNE.

CHAP. III. PENTATEUQUE. — CRÉATION. — DÉLUGE.

| | |
|--|----|
| Réfutation des objections du philosophisme. — Géologie. — Physique. — Anthropologie. — Ethnographie. | 88 |
|--|----|

CHAP. IV. ASTRONOMIE. — CHRONOLOGIE.

| | |
|---|-----|
| Zodiaques égyptiens. — Tables indiennes. — Prétentions des Chaldéens. — Les Septante, la Vulgate. — Accord des chronologies profanes avec la chronologie sacrée | 123 |
|---|-----|

CHAP. V. LIVRES SAINTS.

Réponse aux objections. — Moïse réhabilité par les sciences 144

CHAP. VI. LES PROPHÈTES.

Contradictions des objections. — Possibilité de la prophétie. — Existence des prophètes. — Preuves de l'accomplissement tirées des incrédules eux-mêmes. — Réponse aux plaisanteries sur Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Daniel 176

CHAP. VII. TÉMOIGNAGE DES SAVANS.

Hommage rendu à la vérité. — Voltaire jugé par Benjamin Constant 281

**PREUVES HISTORIQUES DE LA VÉRITÉ
CHRÉTIENNE.**

CHAP. VIII. DIEU. — TRINITÉ.

Reconnus de tous les peuples. — Formules des diverses croyances. 286

CHAP. IX. L'HOMME. — SA DÉCHÉANCE.

Le serpent. — La désobéissance. — Le changement de condition conservé dans les récits de toutes les nations. 302

CHAP. X. LE DÉLUGE.

Déjà prouvé géologiquement, est démontré par l'histoire, l'archéologie, la numismatique, les usages, les cosmogonies des habitans du globe. — Unité et synchronisme des différens déluges. 308

CHAP. XI. L'ENSEIGNEMENT PRIMITIF. — LES ANGES.

Impuissance de l'homme à organiser la société et à rien inventer sans élémens primitifs. — Croyance universelle aux anges 322

CHAP. XII. L'IDOLATRIE.

Son origine. — Rectification de quelques erreurs à cet égard 335

CHAP. XIII. UNIVERSALITÉ DE LA TRADITION. — LA VIERGE MÈRE. — LE RÉPARATEUR. — ATTENTE GÉNÉRALE.

Démonstration de l'antiquité et de l'universalité du christianisme au fond des mythologies . . . 342

CHAP. XIV. SIÈCLE D'AUGUSTE. — JÉSUS DE NAZARETH.

Empire romain. — Vie et morale de Jésus-Christ. 360

INDUCTIONS.

CHAP. XV. RATIONNALITÉ DU CHRISTIANISME.

Motifs de croire à l'enseignement de l'Eglise catholique 373

CHAP. XVI. LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE.

Etat des esprits. — Situation du protestantisme. — Marche du catholicisme. — Progrès désirable dans son enseignement. — Grandeur future du sacerdoce. — Influence du christianisme dans l'avenir politique de l'Europe, etc. 384
Notes 412



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

LE CHRIST.

CHAPITRE PREMIER.

PROLÉGOMÈNES.

SOURCES DE L'INCREDULITÉ FRANÇAISE.

§ I.

Tout semblait promettre une heureuse vieillesse à ce roi de France qui légua son nom à son siècle, ne pouvant le doter de rien de plus grand. La splendeur de sa gloire éclatait au loin sur les cours; son geste savait enfanter la victoire, son sourire le talent pour la célébrer. Sous ses pas l'élégance naissait compagne du génie. Les prodiges de la chaire sacrée, les merveilles des arts, les chefs-d'œuvre du goût servaient de parure à son règne; et au milieu des magnifiques plaisirs de Versailles accouraient, obséquieux, les ambassadeurs des nations. Mais vint le jour où ce souverain superbe fut offert en exemple des vicissitudes humaines. Il vit

autour de lui les plus illustres célébrités, rayons de son diadème, s'éteindre successivement; ses propres rejetons fauchés dans leur fleur, dépérir à l'ombre de son trône; la détresse désoler son peuple au dedans, l'étranger l'humilier au dehors; la main du Très-Haut s'appesantissait sur sa tête. Il fléchit alors sous une immense douleur. Le silence et la solitude s'étendirent sous les lambris où le potentat rassasié de chagrins, assiégé d'invisibles ennuis, succombait à un mal inconnu. Et avant l'heure suprême à laquelle ce demi-dieu de la terre, déchu, devait enfin, comme un simple mortel, exhaler son souffle, déjà un enfant était arrivé pour ravir aux mains défaillantes du monarque le sceptre de la renommée, émouvoir l'Europe, doter aussi son siècle de son nom.

A la suprématie de la puissance, succédait la suzeraineté de l'esprit.

Ce prétendant n'avait point vu le jour sous des lambris blasonnés. Les hymnes des cloches, la voix des poètes, les accens du canon ne célébrèrent pas sa naissance; les dignitaires du royaume, se prosternant, n'appelèrent pas leur Seigneur ce marmot bavant dans ses langes. Son enfance fut bourgeoise, par conséquent ignorée; seulement on sait qu'à trois ans il récitait par cœur l'infâme poème de la Moïsade, dans lequel son parrain, l'abbé de Châteauneuf, lui appre-

nait à lire. Cette corruption précoce eut de précoces fruits. Avant que cet enfant quittât le collège, le régent de rhétorique prédit qu'il arborerait en France l'étendart de l'impiété. Le salon d'une courtisane fut l'antichambre par laquelle, sous l'égide de son parrain, il entra dans le monde. Malgré son âge, mademoiselle de Lenclos exerçait encore la dictature de l'esprit et du goût; sa faveur conféra à cet adolescent la flatteuse considération dont à cette époque jouissait exclusivement l'esprit frondeur et caustique. Le jeune protégé justifia de bonne heure cette distinction; car à peine les restes de ce souverain qui seul peut-être put dire avec vérité « l'État c'est moi », étaient-ils descendus dans la tombe, au bruit des malédictions, de la joie sacrilège des Parisiens, que l'envie fit siffler ses serpens. La voix publique attribua surtout au jeune Arouet, depuis appelé Voltaire, le venin des libelles versés pour libation sur le royal cercueil. Un ordre du régent le jeta à la Bastille, une seconde fois le cachot se ferma sur lui, et la fin de sa captivité ne fut que le commencement de son exil.

Depuis un demi-siècle, excédée des désordres et du malaise engendrés des querelles entre les protestans et les catholiques, les épiscopaux et les presbytériens, l'Angleterre tendait à une telle indifférence en religion, qu'un philosophe

avait osé proposer l'entière abolition de l'église chrétienne. A sa suite d'autres étaient venus remaniant les plus stables principes, agrandissant les croyances, reconstruisant les bases de la foi. Shaftesbury, dès son retour de Hollande où l'avait uniquement attiré l'espoir de se lier avec Bayle, déclara une guerre subtile aux dogmes sacrés. Toland fut son auxiliaire avec ses livres : « du Christianisme sans mystère, du Christianisme judaïque, païen et mahométan, » qu'il flanqua des *Quatre jumeaux*, dissertations non moins impies que contradictoires, les appuyant de son fameux Pantheisticon dans lequel tout le spinosisme était absorbé.

Ces hommes n'existaient plus quand Voltaire aborda la Grande-Bretagne, mais la lueur perfide de leur esprit égarait dans les voies du mensonge la génération naissante. La doctrine issue du luthéranisme qui substitue à l'autorité l'individu, à l'obéissance le libre examen, et au devoir le sentiment, se propageait. Chubb glissait adroitement l'incrédulité dans ses écrits. Après le discours de Collins sur *la liberté de penser*, parurent « les Droits de l'église chrétienne défendus contre les prêtres romains. » Bientôt Tindal s'enhardit jusqu'à publier en haine des mystères, un écrit que les déistes avouèrent le plus terrible contre le christianisme et qui valut à son auteur d'être nommé par Voltaire « le

plus intrépide défenseur de la religion naturelle. » Un personnage dont l'opinion recevait de sa position une influence sociale, partageait les travaux de la secte incrédule. Sans rien livrer à l'impression, lord Henri Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, jouissait d'une grande publicité; il fut l'hôte de l'exilé, forma le nœud de ses liaisons et ouvrit à son avidité d'amples trésors d'irréligion.

Surchargé de l'athéisme d'outre-mer, Voltaire obtint de rentrer en France.

Les temps étaient mûrs pour l'impiété. Les mœurs licencieuses nées sur la fin du dernier règne, que le respect ou la crainte du monarque forçaient à se couvrir d'un voile, maintenant se dénudaient avec impudeur. Ce ne fut point le philosophisme qui prêcha l'incrédulité, ce fut le dérèglement. On avait appris à ne pas pratiquer, avant d'apprendre à ne pas croire; et quand on érigea en système, l'athéisme, c'est que déjà une foule d'hommes plaçaient dans les voluptés et les jouissances matérielles l'unique soin de leur vie. Les sophistes d'alors, comme leurs prédécesseurs, ne firent que profiter des dispositions actuelles. Jamais l'esprit humain ne développera le germe en lui déposé, si une cause antérieure ne l'a préparé à la fécondation. Un système ne prend racine dans les intelligences qu'autant que des besoins en rapport avec son

principe, en rendent l'assimilation facile et propre au tempérament de l'époque où il se manifeste. Sans un temps opportun, point de doctrine opportune. Il en est ainsi de la vérité comme de l'erreur, à la seule condition de voir subsister la première et passer la seconde.

Le dévergondage semi-officiel des petits soupers avait précédé celui de l'athéisme. Dans les salles éblouissantes, que le goût dominant tapissait de glaces, de moulures dorées, de médaillons, d'amours et de guirlandes, sortis des pinceaux de Boucher, durant les saturnales aristocratiques, où la lascivité affadie par l'abus, la volupté blasée sur elle-même s'alliaient prendre en dégoût : telle qu'un assaisonnement merveilleux, l'incrédulité ranimait l'humeur du festin ; le législateur Moïse était interpellé comme un simple convive, et les prophètes Isaïe, Ézéchiël, Daniel, se trouvaient étrangement mêlés par la discussion au reflet des cristaux, du vermeil, au feu des candelabres, à la senteur des fruits, au parfum des liqueurs traîtresses, à la vapeur des mets entourant le banquet d'un réseau séducteur.

Au sortir, le blasphème poli, en manchettes et rabat de dentelles, se présentait dans le plus grand monde, sûr d'un gracieux accueil, s'il était élégant, sachant vivre, à tout prendre bon

gentilhomme; surtout s'il portait pour sauf-conduit, cet esprit léger et badin dont les saillies délicates formaient la haute célébrité de l'académicien Fontenelle. Car il fallait alors payer en esprit : c'était la seule monnaie de cours dans la société. On vantait, on vendait, on échangeait, on empruntait, on quêtait, d'une façon ou d'autre on avait enfin de l'esprit, dût-on dévaliser quelqu'un; mais reçu, acquis ou volé, il en fallait absolument. Certains brocanteurs en prêtaient sur gage, au poids selon leur tarif; leurs boutiques se nommaient *Bureaux d'esprit*, c'étaient les officines des renommées du jour.

Les années se succédant, les femmes atteignirent l'apogée de leur influence. Sous ce règne de l'esprit, des graves riens, des importantes frivolités, de cette subtilité perfide et gracieuse qui est l'essence de leur animation, elles surent rivaliser avec les talents supérieurs et éclipser les talents secondaires. Les lettres persanes qui éveillèrent tant de curiosité, Gilblas dont la fin se fit attendre pendant dix ans, le poème de la Ligue, les romans de l'abbé Prévot, de M^{me} de Graigny, les rimes obscènes, les libelles aboyans et diffamatoires, ne composaient pas toute la bibliothèque d'une femme; depuis que par les délicatesses de son esprit, Fontenelle avait apprivoisé l'astronomie jusqu'à l'introduire dans

les boudoirs, souvent de blanches mains laissaient l'éventail pailleté pour le sérieux compas, traçaient des rectangles, des polygones, prenaient les élémens d'Euclide, des traités d'équation. De nobles matrones entouraient Maupertuis au jardin des Tuileries, pâlassaient sur Newton, Leibnitz, concouraient avec Euler, obtenaient des mentions honorables, s'arrachaient les lettres des savans partis pour déterminer la figure de la terre, et prolongeaient leur sollicitude sur ces travaux lointains.

D'autres, sans écrire ou chiffrer, acquirent une égale prépondérance. Reines des graces et de l'esprit, elles tinrent le sceptre de la conversation. Leur cour se formait de littérateurs, de géomètres et des premiers personnages de l'État. Leurs salons étaient les oracles de la réputation; aussi briguaient-ils l'honneur difficilement accordé, d'y être admis. Souveraines du goût et de l'opinion elles animaient d'une verve railleuse les idées matérielles des mathématiciens. L'habitude d'un badinage frondeur, le scepticisme dans les affections du cœur comme dans les croyances de l'ame, le vernis superficiel des sciences positives, augmentaient chaque jour l'éloignement des vérités métaphysiques. On eût rougi de partager la foi simple du peuple. Notre religion fut trouvée étroite, mesquine, absurde en plus d'un cas; on la voulut éclairée, en rap-

port avec la dignité de la raison humaine. S'affranchir des lois du christianisme, condamner ainsi les devanciers et les contemporains, exigeait une assez haute hardiesse. Aussi dès-lors les *beaux esprits* s'appelèrent-ils *esprits forts*. Les esprits forts s'adjudgèrent le titre de philosophes; attendu que « ceux qui ont la force de se défaire des préjugés d'éducation en matière de religion sont les seuls vrais philosophes ». » Au-dessus de leur foule s'élevaient le géomètre d'Alembert, le marquis d'Argens, Du Marsais, le médecin Lamétrie, Condillac, auteur d'un Essai sur l'origine des connaissances, surtout Diderot dont l'élocution non moins hardie que brillante fascinait ses auditeurs. Son jeune ami, le baron d'Holbac, imagina de fortifier la nouvelle philosophie en l'engraissant à sa table, et mérita d'être proclamé *son premier maître d'hôtel*. Durant quarante ans, il fournit assidûment ses soupers. Quant aux dîners les femmes s'en chargèrent. En perdant la vue, M^{me} Duffaut conservait son amabilité et sa table. Outre les deux dîners hebdomadaires de M^{me} Geoffrin, on savait les jours de M^{me} de Tencin pour les repas de ses *bêtes* ou de sa *ménagerie*, ainsi qu'elle désignait ses faméliques complaisans. Si le métier de philosophe n'était pas lucratif, au moins

¹ Le Philosophe, p. 173.

n'exigeait-il pas un difficile apprentissage. Recevoir le jour de l'an en sus des complimens usités, deux aunes de velours pour culotte, afin de se présenter en toute décence à la *ménagerie* de M^{me} de Tencin, si l'on avait l'heur d'être de ses *bêtes* ; boire, manger avec esprit, se moquer de Dieu et des hommes, voire du nourrisseur, mordre qui l'on pouvait sans se nommer, porter envie à tous et secours à aucun, étaient des conditions aisées à remplir. Il résulta de cette commensalité, qu'en général les convives revêtirent comme une livrée, l'opinion de leur amphitryon ; et que sans avoir de but déterminé, une association tacite se formait. La publication du fameux livre de *l'Esprit des lois* vint révéler son existence. Montesquieu étant un des intimes de M^{me} de Tencin, celle-ci lâcha sur le libraire toute sa ménagerie, qui en un instant dévora l'édition. Ce succès inoui de rapidité commença la longue fortune de l'ouvrage, et accrut l'ascendant philosophique jusque-là borné à des prédications de salons, des oraisons d'orgie, hasardant à peine quelques écrits anonymes.

Cependant le dix-huitième siècle touchait à son milieu, et les traits caractéristiques de sa physionomie devaient se prononcer. Le bruit courait vers ce temps qu'une œuvre inconnue, collection des forces intellectuelles de l'époque, s'enfantait. Le projet de ce livre annoncé d'abord

avec mystère, le fut ensuite avec éclat. C'était l'enchaînement des connaissances humaines réunies dans un seul ouvrage qui suppléerait à tous les travaux antérieurs. Immense réservoir de la science où chacun puiserait sans effort. Il se nommait *Encyclopédie*. D'Alembert et Diderot, encouragés par Voltaire, en étaient les principaux zéloteurs. On attendait impatiemment son apparition.

Enfin ce livre, présenté aux peuples comme l'arbre de la science du bien et du mal, l'arbre de vie, poussa ses deux premières feuilles. Deux volumes parurent. On les déclara le plus admirable produit de l'érudition et du génie.

Dès ce moment, l'impiété leva fièrement la tête. Voltaire va infecter la Prusse du poison qu'il a semé en France ; Condillac publie *l'Origine des connaissances humaines* ; Helvétius travaille à *l'Esprit* ; vient ensuite le *Contrat social* de J.-J. Rousseau qui abjure le catholicisme à Genève. Des opuscules pseudonymes circulent de main en main. Déjà l'impiété avait fait irruption dans le sanctuaire de la Sorbonne. Devant les docteurs théologiques, l'abbé de Prades avait, dans sa thèse, établi le déisme, nié la divinité de Jésus-Christ, les miracles et la mission de Moïse. Le fameux testament du curé Jean Meslier obtint, par son hostilité, la vogue populaire ; car, d'après Voltaire, il était dans le

style d'un « cheval de carrosse ». L'impiété formula hautement ses maximes. Elle ne les avait glissées encore qu'au milieu des feux roulans de la conversation ; elle les écrivit dans le silence du cabinet. Un plan s'organisa : on résolut d'établir le culte de la raison, c'est-à-dire de l'homme ; il fallait donc démontrer que la raison se suffit, que Dieu n'existe pas. Ceci était embarrassant ; la terre est un témoin insubornable annonçant les merveilles du Créateur ; et communément on croyait que le monde n'avait pu se produire lui-même. Voltaire parla ; la difficulté disparut.

« En humectant de la farine avec de l'eau, dit-il, et en renfermant ce mélange, on trouve, au bout de quelque temps, à l'aide du microscope, qu'il a produit des êtres organisés dont on croyait la farine et l'eau incapables. C'est ainsi que la nature inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens ¹. » Par cette savante explication, il n'était plus nécessaire de rechercher un créateur à l'univers. Les sages admirèrent cette résolution sublime. Un d'entre eux reconnut que « si de rien il se pouvait faire quelque chose, on apercevrait perpétuellement sortir du néant de nouvelles choses ². » On en conclut que Dieu n'avait pu

¹ Volt., *Dict. phil.*, art. *Dieu*, t. IV, p. 227.

² *Philosophie du bon sens*, t. I, p. 238.

tirer le monde du néant. Donc le monde existait sans lui. Cela étant, on osa dire : « L'existence de Dieu est le plus grand et le plus enraciné de tous les préjugés ¹. » Helvétius alla plus loin, et affirma qu'on « n'en finirait point si l'on voulait donner la liste de tous les peuples qui vivent sans avoir l'idée de Dieu ². » Nous pensons comme lui, il aurait été aussi difficile de *finir* cette liste que de la *commencer* ; car Bayle suppose que ces peuples « sont situés dans les terres australes et *inconnues* ³. »

Ayant nié Dieu, ils nièrent l'âme ; déduction au fond très rationnelle : car sans Dieu à quoi bon l'âme ? « Dans tous les temps les plus reculés, l'entière destruction de notre être était une vérité reçue et triviale parmi les philosophes... et dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, où la nature est si connue, il est enfin démontré par mille preuves sans réplique, qu'il n'y a qu'une vie et qu'une félicité ⁴. » Comme il eût été trop long de citer les mille preuves, l'auteur trouva plus court de n'en pas donner une. Cette assertion une fois admise, la suivante dut l'être : « Nous n'avons que deux facultés, la sensibilité physique et la mémoire, encore la mémoire n'est-elle autre chose qu'une sensation continuée

¹ *Réflex. sur l'exist. de l'âme et de Dieu*.

² *De l'Esprit*, p. 237.

³ Pensées diverses sur la comète. *Encyclopédie*, I, IV, p. 97.

⁴ *Discours sur la vie heureuse*, p. 34 et 35.

mais affaiblie; ces deux facultés nous sont communes avec les animaux¹. » Bientôt on ajouta : « Notre ame est bien certainement de la même pâte et de la même fabrique que celle des animaux². »

Après avoir ravalé la destination de l'homme, il fallait bestialiser sa cosmogonie; aussi écrivit-on d'un grand sérieux, que dans le commencement les hommes vivaient comme des sauvages, « n'ayant ni domicile fixe, ni aucun besoin l'un de l'autre; ils se rencontraient à peine deux fois dans la vie, sans se connaître et sans se parler... Il est certain qu'un pareil commerce n'exigeait pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles et des singes qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés et quelques bruits imitatifs durent composer pendant long-temps la langue universelle³. » Ceci fut encore écrit, et l'auteur signa son livre : « Un homme n'a pas plus besoin d'un autre homme qu'un singe ou un loup, de son semblable⁴. » Craignant que cette étrange assertion ne souffrît quelque conteste, pour interdire au lecteur toute réflexion, l'auteur lui assura que « l'homme qui pense est un animal dépravé⁵. » Et de peur

¹ De l'Esprit, p. 1 et 2.

² L'Homme-planté, p. 31.

³ Orig. de l'inég., p. 104.

⁴ Idem, p. 61.

⁵ Idem.

que quelque vaniteux ne s'offensât d'être traité d'animal, un autre philosophe certifia « qu'entre l'homme et son chien, il n'y a de différence que l'habit¹. » En présence de telles autorités, il n'y avait qu'à respecter et se taire. Les hommes se laissèrent donc, comme des animaux, muse-ler par la philosophie. Celle-ci n'eut aucune générosité, et, pour s'égayer, leur débita entre autres bourdes, les suivantes : « Il y a sans doute de la folie à s'imaginer qu'on soit le seul être existant au monde; mais je ne puis démontrer qu'une folie soit une erreur². » — « L'existence des corps n'est qu'une probabilité³. » Les disciples acceptant ces plates absurdités comme une doctrine nouvelle, on essaya avec le même succès des maximes immorales. « La vertu et la probité ne sont que l'habitude des actions personnellement utiles⁴. » — « Peu importe que les hommes soient vicieux, c'en est assez s'ils sont éclairés⁵. »

Les philosophes ayant ainsi mesuré leur puissance, s'écrièrent : « Nous sommes les vrais prophètes du genre humain, nés pour instruire et juger les autres hommes : notre sagesse met l'univers à nos pieds⁶. » Alors ils battirent ouver-

¹ Diderot, *Vie de Sénèque*.

² *Du Pyrrhonisme du sage*, § 29 et 30.

³ De l'Esprit, p. 6.

⁴ Helvétius.

⁵ Id.

⁶ *Dict. encyclop.*, art. Gloire — *Art. Encyclop.* — Helvét., de l'Esprit, p. 110. — *Essai sur les préj.*, p. 15.

tement en brèche l'édifice religieux. Au rapport de son disciple Condorcet, depuis long-temps Voltaire « était las d'entendre répéter que douze hommes avaient suffi pour établir le christianisme, et il avait envie de prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire¹. » La divinité du christianisme ne fut pas même mise en question; on l'examina dans sa valeur intrinsèque comme institution purement humaine. Les uns trouvaient l'Arabe Mahomet bien plus érudit et plus loyal que le Juif Jésus. Selon d'autres, il était « plus raisonnable d'admettre avec Manès un double dieu que le dieu du christianisme². » Ceux-ci établissaient, entre Jupiter et le dieu des chrétiens, une comparaison où tout l'avantage restait au premier³. » Ceux-là certifiaient que « le dieu des philosophes (anciens), des juifs et des chrétiens n'est qu'une chimère et un fantôme⁴. »

Les salons de Paris se remplirent d'imitateurs vaniteux qui affichaient l'incrédulité, briguant le titre d'esprits forts, et d'esprits forts qui exagéraient leur impiété pour obtenir celui de philosophes. Les discussions devenant le principal intérêt du beau monde, la tradition des goinfrieries nocturnes, des ripailles bachiques introduite par la régence se perdit. Il ne subsista que

¹ *Vie de Volt.*, par Condorcet, édit de Keil.

² Damilav, *Christian dévoilé*, p. 101.

³ *Le Milit. philos.*

⁴ *Lettre de Trasybule* (faussement attribuée à Fréret).

les soupers savans, les dîners philosophiques, propagateurs du sophisme. Les salons d'Helvétius étaient renommés par l'*esprit*. Les premiers seigneurs de la cour s'honoraient d'y paraître, et nul étranger de marque n'aurait voulu quitter la France sans s'y être montré.

L'empire de notre langue, devenue presque européenne sous Louis XIV, la lecture favorite de nos livres vantés pour façonner le goût et affranchir l'esprit, communiquèrent à la Prusse, à la Saxe, à la Pologne le mouvement intellectuel de Paris. L'Allemagne eut ses *esprits libres* (*frey geister*) pour émules de nos *esprits forts*. Afin d'égaliser notre *Encyclopédie*, parut la *Bibliothèque universelle allemande*. Les nouvelles idées n'y reçurent pas, comme chez nous, le nom de *philosophie*; on les nomma simplement *progrès des lumières* (*aufklärung*). Les esprits libres attaquèrent grossièrement quiconque n'admettait pas leurs théories. Ils en vinrent aux mains avec le *Mercur* et le *Musée allemand*. Le célèbre médecin Zimmermann, Starck, Jacobi de Zell, le savant Voss, Klein, Schösser, le comte de Stolberg, et même l'illustre Wieland, homme universel, durent les réfuter dans les gazettes littéraires de Hall, de Hambourg, d'Iéna. Les esprits libres leur répondirent *librement* qu'ils étaient des imbécilles, des fanatiques, cabotins, animaux orthodoxes, coquins, frères baudets, etc.

La contagion philosophique s'étendit de proche en proche sur tout le continent. Les grands aidaient à ses progrès. En France, c'étaient entre autres MM. d'Argenson, de Malesherbes, de Chastellux, les ducs de Choiseul, d'Uzez, de Nivernais, le maréchal de Richelieu, les ministres Turgot, Necker, de Brienne, etc.; en Espagne, les ducs d'Albe, de Villa Hermosa, l'ambassadeur comte d'Aranda, etc.; en Portugal, le ministre si famé Pombal; en Suède, le chambellan Jenning, le comte de Creux, ambassadeur; en Russie, le comte Schouwalof, le prince Galitzin, etc.

Le prince de Salm, le prince de Ligne étaient déclarés esprits forts.

Montant l'échelle du pouvoir, le vertige de l'incrédulité vint frapper les rois sur leurs trônes. La plupart furent ébahis des vieilles nouveautés de l'*Encyclopédie*, et empruntèrent à la France ses trésors d'impiété, ignorant ceux qu'ils foulaient sous leurs pieds. Bien que les esprits libres eussent peut-être surpassé en violence les esprits forts, la langue française ayant la préférence dans les palais, les paradoxes écrits en allemand restaient peu connus. Voltaire fut donc le dispensateur des croyances de son siècle; il en résumait au plus haut point l'essence moqueuse, imposante et vaine. Les regards de l'Europe entière se tournaient vers lui; des têtes couronnées

saluant son règne intellectuel, se courbèrent sous son sceptre satirique, et à sa demande la philosophie, comme une dame de haut lieu, après sa présentation, obtint le tabouret à la cour.

Entre les puissances monarchique et encyclopédique, il y eut certaine confraternité. Le grand Frédéric s'amusait à imiter le ton pastoral des mandemens, fabriquait, sous le nom de l'évêque d'Aix, une excommunication contre son chambellan le marquis d'Argens, faisait successivement de Voltaire son maître, ensuite son favori, puis son rival littéraire. L'autocrate des Russies, l'impératrice Catherine, était en intime correspondance avec les sophistes français, requérait des conseils de leur amitié. La reine de Suède, Ulrique, son fils, le roi Gustave III, en Danemarck le roi Christian VII, le roi de Pologne avaient un commerce épistolaire avec les encyclopédistes. A leur exemple, les princes italiens, les ducs de Parme, de Modène, le grand-duc de Toscane, le roi de Naples, les électeurs de Mayence et de Cologne, les ducs de Brunswick, Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, Charles-Théodore, électeur palatin, Wilhelmine, margrave de Bayreuth, Eugène, duc de Wurtemberg, professaient les doctrines nouvelles; l'empereur Joseph II leur appartenait corps et ame. « Dès l'année 1766, dit Voltaire, il n'y avait plus un prince allemand qui ne fût philosophe. » Alors,

enorgueillie de sa domination, la philosophie laissa tomber sur les rois cette dure parole : « La partie qui gouverne doit respecter la partie qui enseigne (les philosophes), et ne pas croire surtout en savoir plus qu'elle¹. » Et dès-lors les philosophes obtinrent des monarques des honneurs jusque-là inouis. Tel était l'engouement, que les souverains encourageaient des écrits qui sapaient leurs trônes. Helvétius reçut du roi d'Angleterre le plus favorable accueil. Tous les princes d'Allemagne lui offrirent une magnifique hospitalité. Le grand Frédéric l'admit à sa table, le logea dans son palais. Il n'est pas jusqu'à ce Raynal, connu pour appeler les rois « bêtes féroces qui dévorent les nations, » auquel les grands n'aient rendu des hommages. A Spa, où il vivait en exil, la plus brillante compagnie d'Europe l'entourait. En Saxe, il reçut des honneurs princiers; à Londres, l'orateur de la chambre des Communes, apprenant que le philosophe français était dans la galerie, fit suspendre la discussion jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé une place de distinction. Dans la guerre d'Amérique, un jeune marin de l'escadre de Suffren, fait prisonnier, fut conduit en Angleterre; dès que le ministre sut qu'il était neveu de Raynal, il ordonna sa mise en liberté.

¹ Mercier, *Notions claires sur les gouvernemens*, t. I, p. 1.

De toutes parts débordait l'esprit novateur. Avant même que le jeune roi Louis XVI eût choisi pour ministres des philosophes, à un seul près, Horace Walpole remarquait dans les mœurs publiques une tendance subversive¹. Déjà, dans un réquisitoire, l'avocat-général Séguier s'écriait : « L'impiété ne borne pas ses projets d'innovation à dominer tous les esprits et à arracher de nos cœurs tout sentiment de la Divinité; son génie inquiet, entreprenant et ennemi de toute dépendance, aspire à bouleverser toutes les constitutions politiques². » De théories en systèmes, on était arrivé à tout nier, à tout détruire. Le dernier principe de force et de vertu privée, la foi, fuyait devant le sarcasme; l'affection domestique, la piété filiale, l'amour maternel étaient astreints à des lois d'étiquette. On se jouait des devoirs les plus saints, à ce point que deux époux auraient tremblé d'entrer ensemble dans un salon; le ridicule les eût impitoyablement flagellés. Telle était l'opinion du jour : à la fidélité, la honte; à l'adultère, la faveur. Le peuple s'efforçait de singer les grands.

La dépravation circulait dans chaque veine de l'Etat, et pendant que la contagion des idées nouvelles préparait à l'ordre politique d'inévitables changemens, il apparaissait que cette société

¹ *Oeuvres de Walpole*, t. V, lett. XXVIII.

² Réquisit. d. 1770.

frivole, égoïste, viciée jusqu'à la moëlle, ne pouvait être régénérée sans une expiation terrible, un baptême de sang.

§ II.

Quand les temps furent arrivés où les maximes philosophiques sottement répétées des grands du royaume, entendues avec curiosité par le roi, devaient s'appliquer par ceux et sur ceux qui les proclamaient, il y eut une affreuse secousse. Les esprits se désunissaient; une fermentation sourde travaillait le pays; la France s'agitait dans les cruciations de l'enfantement: elle allait mettre au monde la liberté!

Etendue sur sa couche de douleurs, préparée en cercueil par l'immoralité, cette reine voyait sa fille aînée, la monarchie absolue, défaillante, ne pouvoir soutenir le poids de la société nouvelle, et s'apprêtait à nous donner à sa place, une puissance encore inconnue sur la terre salique; mais, trop hâtée, elle appela à sa délivrance ses conseillers, les sophistes; et, pour opérateur, ils lui amenèrent le bourreau. Celui-ci, pesant qu'un chef de roi n'est pas plus lourd dans le fatal panier qu'une tête de populaire, se ruaièrement en besogne. Sa tâche était énorme; il ne recula point. Alors fut vérifiée cette parole d'un souverain philosophe lui-même, Frédéric

de Prusse, que le plus sévère châtiement d'une province, serait un gouvernement de philosophes¹.

L'égalité passe son niveau sur les châteaux et les épaules. Pour l'étendre à l'intelligence, elle brûle ou pille les bibliothèques. Pour y soumettre les croyances, elle ferme les églises, détruit les signes vénérés de la religion, livre des pourceaux, des ânes revêtus d'habits sacerdoteaux, aux rires de la populace. L'ex-baron prussien Cloutz, monte à la tribune, s'attaque au Tont-Puissant, soutient qu'il n'existe pas, bafoue le Christ, fait hommage de sa *Certitude des preuves du mahométisme* à la Convention, qui l'applaudit, ordonne l'impression du discours, son envoi aux départemens et au comité de l'instruction publique.

L'évêque intrus de Paris et ses vicaires viennent, tremblans à la barre, abjurer le christianisme; le seul homme qui se lève pour défendre les droits de l'Eternel, la liberté des opinions religieuses, porte le nom inattendu de Robespierre²! Vain effort: les athées l'emportent; le culte tant prôné des philosophes, le culte de la raison est décrété. A son aspect, la patrie tressaille d'horreur: son temple est la Grève; son autel, l'échafaud; son pontife, l'exécuteur; ses offran-

¹ *Dialogue des Morts*, par le roi de Prusse.

² *Moniteur*, 15 frimaire, an II.

des, des victimes humaines! Ces penseurs superbes qui refusaient au Créateur leur adoration, sont contraints de se prosterner devant l'objet du dégoût public. Dans les antres de la prostitution et de l'infamie se recrutent des prêtresses de la raison; des troupeaux d'ivrognes, de débauchés, forment leur cortège. La citoyenne Monmoro, des filles de l'Opéra, la Candeille, la Maillard, etc., reçoivent les vœux de la nation par la voix de ses représentans. On vit aussi les sectatrices de la religion neuve, rougies de vin et de sang, les horribles *tricoteuses*, également nommées dans l'histoire *furies de la guillotine*, couronner de fleurs l'apôtre du meurtre, Marat, et le porter en triomphe à la Convention, comme le symbole vivant du crime qui régnait alors.

N'attendant rien d'une vie meilleure, on mit en celle-ci tout espoir. Les ambitions disputèrent, acharnées, le commandement. Les voies de persuasion, d'indulgence chrétienne, furent bannies. On les taxa de modération: la modération devint crime. Tout ce qui s'élevait par les aïeux, la richesse, la popularité, fut, au nom de la liberté, précipité dans les fers.

Ici surtout se découvre cette lèpre de l'incrédulité qui gagnait les plus saines parties du corps social. Les victimes de l'anarchie étaient empilées dans des dépôts dits maisons d'arrêt ou *repaires*

*des gens suspects*¹. Jusqu'à la fin, insoucieux des plus redoutables comme des plus consolantes vérités, on se créait des distractions pitoyablement futilles: la galanterie se glissait sous les voûtes infectes. Les sons de la viole d'amour, les petits jeux, les petits vers, les fatuités, les fadeurs, la médisance, les ariettes, y dissipèrent follement les heures; des vieillards commentaient avec importance la chronique de Cythère; sans la brutalité des gardiens, le grincement des verroux, quelques refrains homicides, les sanglots de ceux qui pleuraient leurs parens exécutés la veille, on eût dit une prison de volupté. L'orgueil survivait à l'égalité du malheur. La noblesse humiliait encore le tiers. Il se faisait des querelles d'étiquette, de préséance. Des esprits forts épingleaient de leurs lazzis les ecclésiastiques, et s'occupaient à fabriquer, outre du filet et de la tapisserie, la religion d'*Ibrascha*². Dans leur délirante incurie, de jeunes femmes parodiaient leur propre sort; et, après s'être lassées au joli corbillon ou à pigeon vole, jouaient à la guillotine! On montait sur une chaise placée sur une table..... Parfois le bruit d'une charrette dans la cour et la subite apparition du bourreau, interrompaient ces passe-temps; le lendemain d'autres acteurs renouvelaient ces scènes.

¹ A Blois, cette inscription était gravée sur la porte en lettres d'or.

² Bioulfe, *Mém. sur les prisons*, t. I, p. 105.

Hors quelques prêtres, quelques saintes filles arrachées des cloîtres, combien peu, hélas ! s'isolant en leur cœur, s'élevaient à celui qui nous donna ce souffle impérissable que la tyrannie n'atteint pas ! Combien peu soutenaient leur adversité par l'image du rédempteur calomnié, poursuivi, déchiré et terminant sa vie mortelle dans l'amertume de la douleur ! C'est que la foi languissait défaillante, sinon éteinte. Lors même que l'excès des maux forçait à invoquer un appui surhumain, une mauvaise honte intimidait la prière ; on n'appelait Dieu que sous conditions, en stipulant des réserves. Ainsi, proscrit et fugitif, le fameux Pétion écrivait : « Je me trouve dans la plus cruelle position qu'il soit possible d'imaginer ; je me jette dans les bras de la Providence, » et avait soin d'ajouter : « Je n'espère pas qu'elle m'en tire ¹. » Le conventionnel Salles, attendant l'heure de l'exécution, écrivait à sa femme : « Espère encore, espère dans celui qui peut tout ; il est ma consolation au dernier moment. » Et il disait aussitôt pour se justifier : « Le genre humain a reconnu depuis long-temps son existence, et j'ai trop besoin de penser qu'il faut bien croire que l'ordre existe quelque part, pour ne pas croire à l'immortalité de mon ame ². » Dans un pareil instant, Custine (fils)

¹ Notice sur les proscrits. Notes aux Mém. de Buzot.
² Le Républicain, 28 pluv. an V, lett. du 30 prair. an II.

poussait encore plus loin son respect envers l'incrédulité régnante ; faisant aussi ses adieux à sa femme, il traçait ces mots : « Jen'érige point en axiomes les espérances de mon imagination et de mon cœur, mais crois que je ne te quitte pas sans désirer de te revoir un jour ¹. »

Durant la lutte tumultueuse des intérêts, l'assaut des vices contre la vertu, tour-à-tour vaincus et vainqueurs disparaissent broyés sous le char révolutionnaire. Déplorable vertige ! ils vivent comme s'ils ne devaient point mourir, et ils meurent comme s'ils ne devaient plus vivre ; avec une affreuse sécurité, ils s'avancent vers l'échafaud. Le vertueux Bailly ne tremble que de froid ; une charretée de girondins chante, pour prière, la Marseillaise ; Vergniaud, avec une épingle, trace au fond de sa montre le nom d'Adèle Sauvan, et recommande au bourreau, qui ne le comprend pas, de porter le reste de la coupe au beau Critias ; un poète (André Chénier), se frappant le front, dit : « Il y avait pourtant là quelque chose ; » un ministre se console par cette réflexion : « La révolution tue les hommes, la postérité les juge. » Fabre d'Eglantine n'a qu'une appréhension, c'est que Billaud-Varennes s'approprie sa comédie en cinq actes que détient le comité du salut public. Un farouche tribun

¹ Mémoires de Riouffe, t. I, p. 134.

appelle sa pauvre femme; le plus jeune de ces infortunés s'écrie devant le fatal triangle: « Voilà donc la récompense destinée au premier apôtre de la liberté! » Ducos fait sa chanson du *Voyage à Provins*; l'orateur du genre humain, Anacharsis Clootz, péroré devant ses compagnons sur le néant, et demande à passer le dernier sous le fer, « pour avoir le temps d'établir certains principes. » Le néant étant la seule doctrine tenue pour certaine, on s'honore du suicide. A l'exemple du girondin Valazé, des montagnards se frappent eux-mêmes. Lebas se fait sauter le crâne; l'ex-ministre Roland se perce de son épée; le disciple chéri de Voltaire, Condorcet, s'empoisonne comme une femme; se souvenant du Sénèque romain, Sénèque l'Huilier s'ouvre les quatre veines.

Au jour marqué par cette Providence qu'ils nient, ils tombent inévitablement. Ils tombent; après les accusés, les accusateurs; après les accusateurs, les juges; après les juges, le bourreau. Ceux qui échappent à l'exécuteur n'éviteront pas la dent des loups¹. S'il est des actes de vertu sublime, ils disparaissent dans la vapeur du sang. La défiance dissout les liens sociaux; l'épouvante transite les cœurs. Les droits de la famille, de la nature, sont supprimés; il n'est

¹ Péion, *Le Roi Buzot*.

plus d'encouragement que pour la prostitution, l'espionnage; le fils doit dénoncer son père, la femme l'asile de son époux, le médecin le malade qu'il a pansé. Sous peine de la tête, l'humanité est proscrite, la pitié abolie. Le culte de la raison prospère. On a substitué à l'autel du Christ celui de la mort, aux statues de Marie celles de Marat. Dès-lors, pour l'accusé, nulle rédemption. La loi lui accordait un défenseur, un décret le retranche; et des assassins érigés en tribunal, sans obstacle, adressent régulièrement leur offrande à *sainte* Guillotine. Qu'ils devaient être impitoyables, hélas! ces temps où Danton s'était écrié: « L'humanité m'ennuie! » où Barrère faisait cet aveu: « Je suis saoul des hommes; » où Robespierre, sur le point de passer pour royaliste et dévot, devenu un objet de haine, parce qu'il croit en Dieu et ne veut pas que l'innocent soit plus long-temps confondu avec le coupable, vient, éperdu, jeter son cri d'alarme au milieu de la détresse publique! Entendez l'exclamation d'effroi sortie de sa poitrine:

« Ils ont érigé l'immoralité, non-seulement en système, mais en religion; ils ont cherché à éteindre tous les sentimens généreux de la nature par leur exemple autant que par leurs préceptes. Le méchant voudrait dans son cœur qu'il ne restât pas sur la terre un seul homme de bien, afin

008240

de n'y plus rencontrer un seul accusateur et de pouvoir y respirer en paix. Ceux-ci allèrent chercher dans les esprits, dans les cœurs, tout ce qui sert d'appui à la morale pour l'en arracher et pour y étouffer l'accusateur invisible que la nature y a caché. Nous avons entendu, qui croirait à cet excès d'impudeur! nous avons entendu dans une société populaire le traître Guadet dénoncer un citoyen pour avoir prononcé le nom de la Providence; nous avons entendu quelque temps après Hébert en accuser un autre pour avoir écrit contre l'athéisme. N'est-ce pas Vergniaud et Gensonné qui, en votre présence même et à cette tribune, pérorèrent avec chaleur pour bannir du préambule de la constitution le nom de l'Être suprême?..... Ils embrassaient avec transport un système qui, confondant la destinée des bons et des méchants, ne laisse entre eux d'autre différence que les faveurs incertaines de la fortune, ni d'autre arbitre que le droit du plus fort et du plus rusé!..

« Vous qui pleurez sur le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-vous consolés par celui qui vous dit qu'il ne reste plus d'eux qu'une vile poussière? Malheureux, qui expirez sous les coups d'un assassin, votre dernier soupir est un appel à la justice éternelle! L'innocence sur l'échafaud fait pâlir le tyran sur son char de triomphe. Aurait-elle cet ascendant, si le tom-

beau égalait l'oppressé et l'opprimé? Malheureux sophiste, de quel droit viens-tu arracher à l'innocence le sceptre de la raison pour le mettre dans les mains du crime, jeter un voile funèbre sur la nature, désespérer le malheur, réjouir le vice, attrister la vertu, dégrader l'humanité?... Si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'âme, n'étaient que des songes, elles seraient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'esprit humain!... »

Mais cette déclaration favorablement écoutée et l'adoption d'une prétendue religion qui la suivit, étaient impuissantes à réprimer les principes désorganiseurs engendrés du philosophisme. La révolution qu'il avait procréée, pareille à Saturne, dévorait tous ses enfans. La société gisait meurtrie, déchirée, saignante; elle râlait, la gangrène au cœur; les prêtres de la raison, insultant à son cadavre, s'en disputaient d'avance les lambeaux. Pour juger cette lamentable époque, pour comprendre à quel excès de dégradation l'on était parvenu, écoutez Robespierre. Du milieu de la perversité commune, son âme *incorruptible* brille comme un glaive dans la nuit, et sa parole n'est pas moins perçante; écoutez-le, car devant la ruine imminente, oppressé d'ennuis, de pressentimens si-

¹ Rapport fait au nom du comité de salut public, par Maximilien Robespierre, etc., séance du 18 floréal an II.

nistres, il va répandre l'amertume amassée en son sein; une éloquence poignante peut-être jaillira de ses lèvres; écoutez!

« Le cœur flétri par l'expérience de tant de trahisons, je crois à la nécessité d'appeler la probité et tous les sentimens généreux au secours de la république. Je sens que partout où se rencontre un homme de bien, en quelque lieu qu'il soit assis, il faut lui tendre la main et le serrer contre son cœur.... Ceux qui nous font la guerre ne sont-ils pas les apôtres de l'athéisme et de l'immoralité? Que m'importe qu'ils poursuivent l'aristocratie, s'ils assassinent la vertu?.. Oh! je leur abandonnerai ma vie sans regrets; j'ai l'expérience du passé, je vois l'avenir. Quel ami de la patrie peut survivre au moment où il n'est plus permis de la servir et de défendre l'innocence opprimée?..... Comment supporter le supplice de voir cette horrible succession de traîtres, plus ou moins habiles à cacher leurs ames hideuses sous le voile de la vertu ou sous celui de l'amitié, et qui laisseront à la postérité l'embarras de décider lequel des persécuteurs de mon pays fut le plus lâche et le plus atroce? »

« Ecoutez encore, écoutez Robespierre!

« En voyant la multitude des crimes que le torrent de la révolution a roulés pêle-mêle avec les vertus civiques, j'ai crain quelquefois, je l'avoue, d'être souillé aux yeux de l'avenir par

le voisinage de tant de pervers... J'ai vu dans toutes les histoires les défenseurs de la liberté accablés par la calomnie, égorgés par les factions; mais leurs oppresseurs sont morts aussi; les bons et les méchans disparaissent de la terre, mais à des conditions différentes..... Non, Chaumette, non, la mort n'est pas un sommeil éternel; la mort est le commencement de l'immortalité! » — Le découragement de ces lugubres paroles, le dédain supérieur qui s'y fait sentir, révèlent quel dégoût de la vie saisissait alors les ames. L'homme qui, à la face des adorateurs du néant, osait proclamer Dieu¹, glissa les deux pieds dans le sang; sa tête roula dans le panier où la tête de *la femme Capet* et celle du sale Hébert (le père Duchêne) étaient également tombées. Le peuple applaudit à la chute du *tyran* Robespierre, comme il s'était réjoui de celle du *tyran* Louis.

Quand enfin le bourreau se laissa choir de lassitude, les danses insensées commencèrent sur les tombeaux. On se rua aux voluptés, comme on s'était précipité aux massacres. Les salons dorés se rouvrirent; une foule étincelante les assiégeait. C'était, chez les femmes, tuniques grecques, coiffures romaines, nudités sabines; chez les hommes, habits décollétés à la victime,

¹ Voir la note A à la fin du livre.

chevelures à la victime, saluts à la victime, imitant le bond de la tête dans le seau de cuir ; et pour tous une effémination de langage *incroyable*. — Sous la Convention, l'agent principal du gouvernement fut la guillotine ; sous le Directoire, c'était la beauté. — Ce fait atteste l'immoralité de l'époque. La beauté passait pour dot. Par son entremise tout s'obtenait : les places, les honneurs, le droit d'affamer les armées, de laisser sans souliers les soldats, sans infirmerie les hôpitaux, d'imposer des réquisitions, de dilapider le trésor. Certaines beautés faisaient de leur crédit des bureaux de recette, vrais gouffres où s'engloutissaient des masses énormes de numéraire. Vainement on eût alors cherché Dieu dans la société, dans la famille ; on n'eût trouvé que le plaisir ou la misère. Ne voulant pas que l'Etat demeurât sans religion, le directeur La Réveillère-Lepaux lui en fit une. Il s'institua lui-même pontife du Très-Haut, et, à chaque décade, célébrait un office divin de sa composition. Vêtu d'une robe blanche, ceint d'une écharpe bleue, il offrait à l'Éternel une corbeille de fruits marchandés à la Halle ¹. Son culte se nommait théophilanthropie ; ses adeptes les théophilanthropins. Ils ouvrirent à Paris six ou sept églises où, malgré les beaux sermons

¹ Voyez *Histoire secrète du Direct.*, t. I, p. 16^e.

écrits par l'académicien J. Chénier, et l'appât des emplois que promettait le grand-prêtre, ils ne purent jamais se compter plus de deux cents. Le ridicule les tua.

Le consulat renversa le Directoire chancelant sous le poids de l'infamie.

L'expérience avait jugé les systèmes ; les déclamations hypocrites n'en imposaient plus ; les désordres qui se multipliaient dans la vie privée, le malaise moral dans lequel languissait le peuple, rendaient urgent le retour aux dogmes consolateurs du christianisme, aux doux liens de la charité. On comprenait enfin qu'il ne peut y avoir de morale sans religion, de religion sans culte public. Au sein du corps législatif, l'orateur du gouvernement, Portalis, fit entendre cette nécessité :

« Écoutez, dit-il, la voix de tous les citoyens honnêtes qui, dans les assemblées départementales, ont exprimé leur vœu sur ce qui se passe depuis dix ans sous leurs yeux : » Il est temps, disent-ils, que les théories se taisent devant les faits. Point d'instruction sans éducation, et point d'éducation sans morale et sans religion. Les professeurs ont enseigné dans le désert, parce qu'on a proclamé imprudemment qu'il ne fallait jamais parler de religion dans les écoles. L'instruction est nulle depuis dix ans ; il faut prendre la religion pour base de l'éducation. Les

enfans sont livrés à l'éducation la plus dangereuse, au vagabondage le plus alarmant. Ils sont sans idée de la Divinité, sans notion du juste et de l'injuste. De là des mœurs farouches et barbares, de là un peuple féroce.... » — Ainsi, toute la France appelle la religion au secours de la morale et de la société¹. »

Lucien Bonaparte, parlant au nom du tribunal, fit ensuite entendre ces paroles :

« Loin de nous ces doctrines désolantes, qui, livrent la société au hasard et le cœur humain à ses passions ! Misérables sophistes, c'est en vain que vous accumulerez les argumens, l'influence mystérieuse de la religion est incompréhensible pour les cœurs desséchés ; sa puissance morale, comme celle du génie, se sent, se conçoit, et l'on n'argumente pas sur son existence... Écoutez l'orateur de la révolution, écoutons Mirabeau lui-même. A l'époque où l'anarchie et l'impiété voulaient s'autoriser de son nom, cet homme prodigieux, à qui le trouble des passions et des intrigues ne pouvait dérober les grandes vérités politiques, laissa échapper ces paroles mémorables : « Avouons à la face de tous les peuples et de toutes les nations, que Dieu est aussi nécessaire que la liberté au peuple français, et plantons le signe auguste du christianisme

¹ Corps législatif, séance du 15 germinal an X.

sur la cime de tous les départemens ; qu'on ne nous impute point le crime d'avoir voulu tarir la dernière ressource de l'ordre public, et éteindre le dernier espoir de la vertu malheureuse⁴. »

Le tribunal et le corps législatif adoptèrent le projet présenté sur l'organisation des cultes. Le lendemain, la loi fut solennellement promulguée. C'était le jour de Pâques. Au bruit de la musique et de l'artillerie, les grands corps de l'Etat accompagnèrent le premier consul à Notre-Dame, où le cardinal-légat officia pontificalement. Si les populations accueillirent avec transport ce retour à la religion paternelle, les républicains, les idéologues et les soldats l'envisagèrent avec aigreur. Le général Delmas osa même dire à Bonaparte, sur cette inauguration : « C'était une belle capucinade ; il n'y manquait qu'un million d'hommes qui ont été tués pour détruire ce que vous rétablissez². » Peu après un refus de sépulture à une danseuse de l'Opéra par le curé de Saint-Roch, ayant occasioné quelque tumulte, le sénateur Monge, s'en entretenant à l'audience publique du premier consul, lâcha ce mot : « Au surplus, citoyen consul, c'est une dispute de comédiens à comédiens³. » Le citoyen consul lui lança un regard sévère.

⁴ Rapport de Lucien Bonaparte sur l'organisation des cultes du 18 germinal an X.

² Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*.

³ *Idem*.

L'Académie française professait aussi l'athéisme. Bernardin de Saint-Pierre, chargé d'un rapport à l'Institut sur la solution d'une question morale, se hasarda à nommer Dieu. « Un cri de fureur s'éleva de toutes les parties de la salle : les uns sifflaient, en lui demandant où il avait vu Dieu, quelle figure il avait ; les autres s'indignaient de sa crédulité ; les plus calmes lui adressaient des paroles méprisantes, ou le traitaient d'homme faible et superstitieux ; on le menaçait de le chasser d'une assemblée dont il se déclarait indigne ; et l'on poussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y avait point de Dieu ¹. »

Proclamé empereur des Français, Napoléon appuya de sa volonté de fer le catholicisme. Des honneurs militaires, stipulés en faveur de Jésus-Christ, furent insérés au Bulletin des lois. Si le Saint-Viatique passait devant un poste, le poste prenait les armes, et deux fusiliers, même protestans ou juifs, devaient escorter le dais jusqu'à l'église. Malgré ces formes extérieures de vénération, la philosophie impie du dix-huitième siècle était incarnée dans le gouvernement et dans les mœurs. Les hommes géométriques qui dominaient la jeunesse ne croyaient qu'aux chiffres, qu'au sabre. Tout se réduisait pour eux à

¹ Voyez Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, t. I, p. 245. *Essai*, etc., par Aimé Martin.

une supériorité de forces ou de manœuvres. L'ame n'était qu'un vain mot ; de là leur mépris de l'humanité, leurs abus de destruction, leur prodigalité de ce qu'ils appelaient matière première, ou *chair à canon* (les conscrits), C'était, du reste, un temps de merveilleux exploits : les entrées triomphales dans les métropoles, les promenades victorieuses sur les champs de l'Europe, éblouissaient les nations ; les soldats, marchant des sables lybiques aux steppes de la Moscovie, voyaient des généraux *passer rois* comme des caporaux *passent sergens*, le chef accorder à ses officiers, pour fiefs héréditaires, des batailles, et, en bon camarade, partager la ration de gloire avec ses moindres compagnons. Mais, quand le nouveau Cyrus, accapareur de royaumes, au lieu d'honorer le grand-prêtre, à l'exemple de son devancier, eut outragé le père commun des fidèles, le vicaire du Christ, singulière coïncidence ! soudain son étoile pâlit. Des revers inconnus se montrèrent, et de victoire en déroute, amenèrent un désastre final : l'invasion par toutes les portes de la France.

§ III.

L'antique famille des Bourbons remonta sur le trône héréditaire. Ses conseillers estimèrent la consolider en lui donnant l'autel pour esca-

beau. Ils ne comprirent point qu'attribuer une existence presque civile au clergé, lui ouvrir la chambre des pairs, les conseils d'administration publique, l'associer en partie au pouvoir humain, c'était le rendre responsable des erreurs et des crimes de ce pouvoir.

Le gouvernement de la restauration étant véhémentement soupçonné d'un amour mal éteint du passé, ses ennemis ne manquèrent pas de représenter le clergé comme le secret moteur d'un système rétrograde. On se plut à montrer dans le prêtre un satellite en soutane, apôtre du privilège, hostile à l'éducation des classes laborieuses. La crédulité populaire explique le succès de ces déclamations. Jamais, sous la convention et l'empire, les éditions de Voltaire et de Rousseau n'avaient été autant multipliées; les Ruines de Volney, l'Origine des cultes de Dupuis, les chansons irréligieuses, l'Évangile-Touquet, étaient colportés comme l'antidote au *poison jésuitique*. Après l'impiété de luxe en grand format et papier satiné, vint l'impiété économique des in-32 qui se logeait dans le gousset comme une tabatière. Un contrôle amer des mandemens, une inquisition malveillante des actes de l'épiscopat s'exerçait sans relâche; les classes ignorantes redoutaient sérieusement une influence occulte, une faction insaisissable sous le nom de *parti-prêtre*; il y avait une sourde

fermentation; l'irritation montait vers son comble, quand soudain, outré d'un imprudent défi, le peuple, ce grand enfant, se levant comme un homme, chassa à coups de pierre la monarchie aveuglée.

Aussitôt, la maison du Seigneur envahie retentit de rugissemens sanguinaires. La mort est vociférée contre les princes de l'Église; l'asile de l'indigence et de la douleur, l'hospice de la Pitié, recueille, comme un mendiant, sa Grandeur M. de Paris, qu'on recherche pour l'égorger.

L'archevêque de Besançon, l'archevêque de Rheims sont en fuite.

L'évêque de Chartres s'abrite sous un toit étranger, celui de Châlons se cache à l'hôpital.

Les évêques de Perpignan, de Marseille n'évitent la mort qu'en quittant précipitamment leur siège.

A Saint-Sauvant, le curé est brutalement arraché de l'autel pendant qu'il célèbre la messe; à Villeneuve, on le jette en prison.

A Bourbon-Vendée, le vicaire est lapidé dans son lit, à Matha, on l'assomme à coups de bâton.

A la fois se multiplient dans chaque département de semblables violences.

Dans un seul diocèse, seize curés, dans un autre quarante, sont en péril de mort, évincés de leur presbytère.

Et d'où partent ces clameurs sinistres? Qui pousse ainsi ces hordes implacables?—Nulle autorité. — C'est la voix du peuple qui retentit; c'est le peuple qui brise ses fers imaginaires. Cependant, au lieu des réactions terribles qui d'ordinaire ensanglantent la première scène d'un règne violemment établi, il y a pardon pour les ambitions trompées. Le peuple se déclare clément. Il épargne la richesse, il épargne l'aristocratie, il absout toute opinion, il proclame une amnistie générale, et n'en excepte que le prêtre. A lui seul l'humiliation et l'outrage; car en lui surtout le peuple long-temps crut voir le soutien d'un régime abhorré, le conseiller d'un système de domination et d'absolutisme, l'agent direct du gouvernement vaincu la veille.

L'antipathie religieuse s'accrut donc de toute l'animosité politique.

Des personnes la haine s'étend aux édifices. L'église de Blois est violée. Les maisons du S.-Esprit, de S.-Lazare, du Mont-Valérien, les séminaires de Perpignan, de Metz, de Nancy, de Pont-à-Mousson, de Verdun, etc., sont vidés par la force.

A Strasbourg, à Cahors, Nancy, Autun, Narbonne, Saintes, Chartres, Dijon, etc., des forcenés abattent le signe de notre libération.

Suivant les localités, les outrages varient. A Blois, à Niort, le Christ enlevé est traîné

comme un malfaiteur à l'hôtel-de-ville. A la Ferté-sous Jouarre, on l'arrache de l'église au milieu des huées, on le scie et le foule aux pieds. A Sarcelles, on le mutile sur la croix, à Beaune, après l'avoir outragé, on le brûle; tandis qu'à Montargis on le noie dans la rivière.

Dans quelques villes, à Poitiers, Toulon, Riom, Nîmes, Toulouse, etc., l'autorité procède officiellement au sacrilège. En d'autres lieux on semble redouter la lumière. A Bourges, Trévoux, Rhodéz, Grenoble, etc., c'est la nuit qu'on choisit pour ces abattemens. A Carpentras, à Noyon, les ouvriers indigènes refusant leur aide, il faut appeler l'incrédulité foraine, ou bien, comme à Besançon, employer la main militaire.

Par la même cause, les hostilités municipales, la tendance à l'usurpation des pouvoirs ecclésiastiques n'ont pas été moins manifestes. Ici, un maire enfonce les portes de l'église; là il prescrit au curé à quelle heure il dira la messe; ailleurs il fait chanter, par les siens, un office de sa façon, psaumes patriotiques à versets sanguinaires. A Beru, le fils du maire lit dans la paroisse le recueil des actes administratifs, et empêche le catéchisme. A Poilly (Yonne), la garde nationale prend l'église pour place d'armes, et supprime les vêpres. Dans les grandes villes surtout, le souffle de l'impiété attise le foyer des haines populaires.

La calomnie s'adosse aux murs de la capitale, les souille d'orduriers écrits, les moins dégoûtans s'intitulent *infamies des prêtres*.

Dans un commun effort contre le sacerdoce, les Voltairiens mettent à ses trousses des bandes de crieurs, vociférant les poignards et la poudre découverts dans les caves de l'archevêché, les chanoines et les séminaristes qui ont tiré sur le peuple par les fenêtres, les armes surprises chez les frères ignorantins, l'empoisonnement des blessés de juillet par les sœurs de la charité, les jésuites déguisés, arrêtés dans les rassemblemens, etc.

Le culte catholique poursuivi par des aboiemens obscènes dans les rues, les passages, les promenades, jusque sous les fenêtres du roi des Français, condamné sans être entendu, est mis au carcan et exposé sur le pilori des théâtres. A côté des ennemis effrontés et bruyans, marchent des outrageurs taciturnes. Tantôt c'est un Arménien du Gros-Caillou, qu'on rencontre portant écrit sur la poitrine : *Qu'est-ce qu'un prêtre ?* et distribuant une explication infernale de ce mot; tantôt c'est quelque derviche de la rue Quincampoix, débitant la prétendue *Correspondance des évêques sur les événemens de juillet*; et pendant que l'apostasie soulève sa tête hideuse, des

¹ *Ami de la religion*, 28 sept. 1830.

mimes parodient sur le seuil des églises les saintes cérémonies de la messe.

Durant la violence de cet orage, sous la grêle des malédictions, des menaces, des traits acérés qui l'accablent, silencieux et résigné, le clergé courbe son front. Il souffre et ne se plaint pas; ses gémissemens ne dénoncent aucune persécution. Dans le recueillement et la prière, il endure des humiliations barbares. Si les pasteurs des diocèses osent élever la voix, leur parole ne respire que la charité et l'amour.

« Ne prenez, disent-ils aux lévites, ne prenez aucune part aux discussions politiques, et ne vous passionnez point comme les enfans des hommes pour des intérêts qui seraient étrangers à la mission spirituelle dont vous êtes chargés¹. » Ils leur rappellent avec sollicitude leurs obligations. « Notre ministère, vous le savez, est inséparable d'un esprit de douceur et de paix; le zèle même n'est que la charité en action². »

Avant qu'on l'ait légalement privé de toute dignité civile, le prêtre s'en dépouille lui-même; il se renferme dans le sanctuaire, et n'apparaît au milieu des hommes que pour consoler leurs misères. En vain les passions politiques tentent d'exploiter sa foi, en vain des voix perfides, au

¹ *Circulaire de Monseigneur l'archevêque de Tours.*

² *Circulaire de Monseigneur l'évêque de Strasbourg*, 9 août 1830.

nom du Christ, l'appellent à l'insurrection; il ne transgresse point sa loi.

Cependant le bruit d'une prière en mémoire d'un prince assassiné, réveilla des fureurs mal assoupies. En quelques heures, l'antique et vénérable église de S.-Germain devint méconnaissable. Les statues, les stalles, les sculptures étaient brisées, fracturées, les murs dénudés, la dévastation, la désolation complètes. La populace, grotesquement affublée d'habits sacerdotaux, armée des débris de l'autel, exécuta dans le sanctuaire une danse cacophonique soutenue de hurlemens infernaux. Aussitôt les paroisses de S.-Roch, de S.-Laurent, de S.-Gervais, de S.-Eustache furent assaillies.

Pour la seconde fois, la plèbécule parisienne, cette race unique dans l'univers par son impudence, cet irréconciliable adversaire du ciel, s'abattit comme un vautour sur l'archevêché, dont elle mutila le cadavre.

Quand la spoliation et l'outrage furent consommés, elle s'attaqua aux murs, à la toiture, aux fondemens, elle fouilla sous les ruines, demandant avec imprécation à se désaltérer dans le sang de son pasteur. L'inviolabilité des tombeaux n'arrêta point sa rage; jusque sous le cercueil de sa mère¹ elle chercha l'oïnt du Sei-

¹ Jadis plus heureux, un archevêque, saint Athanase, trouva

gneur. Les livres saints, les ornemens pontificaux furent lacérés, brûlés ou noyés dans la Seine. On précipita dans le fleuve un crucifix d'un admirable travail. Le Voltairianisme qui des ponts et des quais se délectait à contempler l'œuvre d'abomination, voyant le signe de notre culte emporté par les flots, se prit à sourire de joie, à branler la tête, et dit orgueilleusement à la foule: « Voyez comme l'onde l'entraîne..... le christianisme est passé! »

Nous ne retracerons pas ces heures d'accablement et de tristesse profonde, pénibles et longues comme une nuit d'enfantement, où une anxiété horrible abattait les esprits, divisait les conseils de la puissance humaine, l'enchaînait, frappée de stupeur, où la garde nationale, l'arme au bras, assistait à la destruction et protégeait les démolisseurs qu'un apothicaire, ceint de l'écharpe municipale, guidait contre les croix. Oh! ce fut pour les catholiques un spectacle d'affliction et d'angoisse mortelle. On éprouva une lassitude subite, une satiété indicible de la vie; l'âme éperdue demandait à Dieu, ainsi qu'autrefois le prophète, de la retirer de ce monde. Des protestans eux-mêmes ressentirent l'atteinte de cette immense douleur. Dans un journal mondain, M. Guizot déplora tant d'ignominie.

dans le tombeau de son père un sûr asile contre les satellites de Valens.

« La liberté religieuse a été violée , les croix insultées , brisées , tout ce que nos pères adoraient , tout ce que nous révérons a été livré à la destruction et à l'outrage ; une église antique n'a été protégée qu'en devenant une mairie , et il a fallu la déguiser pour la sauver. Les catholiques , et ils sont plus nombreux qu'avant le 14 février , parce que tout honnête homme se souvient de sa religion lorsqu'il la voit outragée ; les catholiques sont inquiets dans toute la France. Les députés belges ont pu conter dans la Flandre catholique , comment , à Paris , on traite les églises. La capitale de la France a pu passer , aux yeux des étrangers , pour une ville d'irréligion fanatique ; et , ce qu'il y a de pis , c'est que tous ces maux , vous ne pouvez pas les réparer. Il n'est pas en notre pouvoir de faire remettre une croix abattue sur une église chrétienne ! »

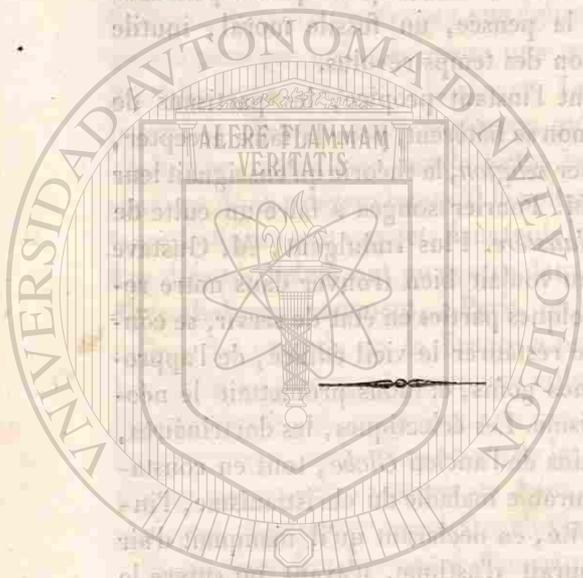
Tandis que , le cœur navré d'amertume , nous gémissions sur les débris de nos croix , les présomptueux héritiers du dernier siècle s'évertuaient à répéter que le christianisme , décrépît et vermoulu , chancelait sur sa base comme un vieux temple lézardé ; qu'insuffisant aux besoins de notre époque , il devait faire place enfin à une religion nationale qui serait forte de jeunesse et d'avenir , proportionnée à nos institutions po-

¹ *Revue de Paris.* — *L'Ami de la religion*, 14 avril 1831.

sitive , progressant avec l'esprit social ; que le moment était venu de déposer le catholicisme , lequel désormais n'était plus qu'une pétrification de la pensée , un fossile moral , inutile échantillon des temps révolus.

Croyant l'instant propice , les partisans de Saint-Simon se hâtèrent , pour la faire accepter , de nommer *religion* , la théorie qu'enseignait leur maître. M. Fourier songea à faire un culte de son *Phalanstère*. Plus indulgent , M. Gustave Drouineau voulait bien trouver dans notre religion quelques parties en état de servir , se contentait de restaurer le vieil édifice , de l'approprier à nos goûts , et nous promettait le néo-christianisme. Les éclectiques , les doctrinaires , les écrivains de l'ancien *Globe* , tout en constatant l'incurable maladie du christianisme , l'intempestivité , en déclarant qu'il manquait d'air et se mourait d'asthme , n'ayant pu suivre le siècle dans sa nouvelle atmosphère , reconnaissaient toutefois les bienfaits de sa doctrine , les principes de liberté qu'elle renferme ; ils daignaient regretter sa fin prochaine. C'était avec une gravité triste et solennelle que d'avance ils prononçaient son oraison funèbre , et parsemaient sa tombe des fleurs de leur éloquence. A cet aspect , les artisans de troubles et de discorde , ces hommes qui évitent Dieu avec soin , ces hommes qui , peu auparavant , s'exaltant ,

avaient dit dans leur orgueil : « Les rois s'en vont », triomphans, s'écrièrent : « Le Christ s'en est allé ! »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

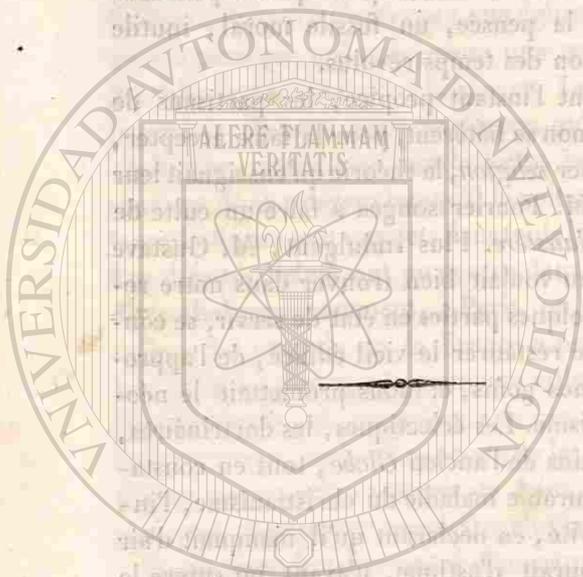
CHAPITRE II.

SYMPTOMES D'UNE NAISSANTE RÉGÉNÉRATION.

§ I^{er}.

Quelques années se sont écoulées, et voilà qu'un étrange changement se révèle de toutes parts ; et voilà qu'un vaste repentir s'empare des cœurs. Ces églises si brutalement outragées se remplissent. Dans ces temples de la Justice, où l'on avait dit : « La loi est athée, » les hommes du barreau maintenant invoquent Dieu. Les tribuns de la république future proclament celui qui Est. La jeune génération se presse autour des chaires chrétiennes, recherchant la vérité. Elle la demande aux sciences, à la philosophie, à l'histoire. La littérature si justement définie, « l'expression de la société, » trahit le profond malaise des esprits. On se remue, on s'enquiert chacun à sa façon, selon ses idées, son système individuel ; on se contredit par conséquent, mais on tombe d'accord sur un fait absolu, un immense besoin de foi.

avaient dit dans leur orgueil : « Les rois s'en vont », triomphans, s'écrièrent : « Le Christ s'en est allé ! »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE II.

SYMPTOMES D'UNE NAISSANTE RÉGÉNÉRATION.

§ I^{er}.

Quelques années se sont écoulées, et voilà qu'un étrange changement se révèle de toutes parts ; et voilà qu'un vaste repentir s'empare des cœurs. Ces églises si brutalement outragées se remplissent. Dans ces temples de la Justice, où l'on avait dit : « La loi est athée, » les hommes du barreau maintenant invoquent Dieu. Les tribuns de la république future proclament celui qui Est. La jeune génération se presse autour des chaires chrétiennes, recherchant la vérité. Elle la demande aux sciences, à la philosophie, à l'histoire. La littérature si justement définie, « l'expression de la société, » trahit le profond malaise des esprits. On se remue, on s'enquiert chacun à sa façon, selon ses idées, son système individuel ; on se contredit par conséquent, mais on tombe d'accord sur un fait absolu, un immense besoin de foi.

Hier l'incrédulité l'emportait, et c'est à cause de son triomphe même qu'elle est défaite aujourd'hui. Car, croyant à sa parole, les hommes ont traversé toutes les régions de l'intelligence, marchant vers la terre promise du philosophisme; par-delà les limites du doute, ils n'ont aperçu que le néant. Et l'âme a reculé d'épouvante, et éperdue, elle demande la voie de lumière qui mène à l'immortel séjour. C'est aussi parce que l'invasion du fleuve de mort, l'explicable choléra, a suscité de graves réflexions; c'est que le prêtre toujours méconnu, souvent nié, a éclaté en ces jours-là parmi nous, avec cette éloquence d'action qui, pareille à celle des apôtres, parle toutes les langues, est entendue dans tous les cœurs; c'est que le progrès des sciences physiques a réhabilité les historiens d'une simplicité sublime, que l'ignorance superbe des sophistes avait rabaisés; c'est que l'erreur si prompte à s'acclimater ne pousse point pourtant, comme la vérité, une racine éternelle. La leçon de l'expérience est remise sous nos yeux; on est détrompé des vertus de convention humaine. Les théories de raison absolue, d'indépendance morale, de philanthropie, sont reconnues d'autant plus creuses qu'elles sont plus sonores. Le prétendu dévouement à la justice, à la vérité et au bien public, par pur amour du bien public, de la vérité, de la justice, ne trouve plus de dupes. Comme le demande le professeur

de Strasbourg: — Où sont les héros qu'a fait le grand impératif catégorique? — Qu'a produit le sensualisme condillacien (récemment inhumé), sinon l'égoïsme, la dureté, l'espoir du néant? Où aboutissent les distinctions du kantisme entre le moi et le non moi, l'objectif et le subjectif? Qu'ont enfanté les faits primitifs, les premiers principes des Écossais? La raison universelle, la raison absolue de l'éclectisme qu'a-t-elle statué? Par quelles œuvres ces écoles diverses se sont-elles annoncées? Qu'en est-il sorti le plus souvent? — Du vent. — Ces vaines définitions, ces stériles débats ne peuvent s'accorder avec les idées actives et précises de notre époque; il faut une doctrine immédiatement applicable dans les rapports de la famille et de la société. On est rassasié de systèmes. Ce ne sont plus des abstractions qu'on demande, ce sont des inspirations fécondes, des actes dont l'humanité entière recueille les fruits. On cherche la philosophie réelle, la sagesse impérissable; on veut la vérité, on veut la vie!

Déjà la philosophie de l'Allemagne, si éclairée, si vertueuse, est chrétienne. La philosophie de l'Angleterre, si prudente, si impartiale, le devient. Aux États-Unis, le catholicisme fait d'immenses progrès. En France, le philosophisme discrédité voit ses plus fougueux satellites rougissant désert sa bannière. Il avait juré le tré-

pas de notre religion, il s'était dit : « Ecrasons l'infâme ! » A son aide, il avait convoqué les sciences; et voilà que les sciences s'étant mises à l'œuvre ont brisé dans ses mains ses traits imposteurs. Sous tous les climats, jusqu'aux extrémités de la terre, d'authentiques documens ont été recueillis. L'Égypte a exhumé ses sarcophages, déroulé les annales hiéroglyphiques de ses hypogées; l'Inde a livré à l'investigation son sanctuaire; la Perse a ouvert son *Zend-Avesta*; la Chine, ses livres augustes, les *Kings*; la jeune Amérique, les vieux récits de ses nouveaux habitans; la zone glaciale, ses runes, ses poèmes; les îles de l'Océanie, les pierres, même les arbres ont divulgué la science des temps anciens, et il s'est fait un épanchement immense de traditions.

« S'il est aujourd'hui une vérité généralement sentie, » dit le savant M. de Férussac, « c'est que le progrès des connaissances positives a tout-à-fait éloigné de nous cet esprit prétendu philosophique dont on fait encore, en certains lieux, tant d'état. Quel est maintenant le géologue qui ne sourirait de pitié aux argumentations de Voltaire contre la Genèse? Voit-on, de nos jours, paraître une seule dissertation composée dans cet esprit par un écrivain jouissant du moindre crédit parmi les savans ? »

¹ *Bulletin universel des sciences, sect. Sciences natur.*, t. X, p. 137.

Observant les premières lueurs de cette rénovation morale, M. Benjamin-Constant écrivait : « La révolution du dix-huitième siècle est survenue; on eût dit le triomphe de la philosophie incrédule. C'était, dans ce qui a rapport aux notions religieuses, l'incrédulité professée hautement, reçue avec faveur. Quarante ans se sont écoulés : examinez où nous en sommes!... Une agitation mystérieuse, un désir de croire, une soif d'espérer, se manifestent de toutes parts¹. » Sans doute il est encore nombre d'esprits, égarés par des lectures mensongères, qui pensent prouver leur supériorité en affectant un scepticisme superbe; mais la jeunesse studieuse qui s'élève s'en sépare, les abandonne, et, pour quelque ne s'aveugle pas volontairement, il est visible qu'un mouvement profond entraîne la société vers la foi.

C'est devant nous que le philosophisme avait assigné le Christ pour se voir condamner à la peine de mort civile, et c'est devant nous que le Christ va être relevé dans sa gloire. Par une justice réparatrice la science humaine est destinée à ramener vers Dieu l'homme qu'elle en avait détourné. Une mission encore nouvelle lui est confiée. Après avoir éteint la foi dans les cœurs, elle doit la rallumer de son souffle, précéder de

¹ Benjamin-Constant, *De la Religion*, liv. XV, chap. 1.

ses clartés la religion, préparer ses voies, l'appuyer de son témoignage, dévoiler l'admirable concordance des traditions de l'univers avec l'histoire sacrée, et justifier cette pensée de Bacon : « Que peu de science nous éloigne de la religion; que plus de science nous en rapproche. »

Un des principaux obstacles aux progrès religieux, avouons-le, est le souvenir des arguties et du rire de l'école voltairienne; l'autorité que le nombre et la réputation des écrivains du dix-huitième siècle conservent sur certains esprits, notamment dans les provinces. Il importe donc, pour mieux établir ensuite les motifs de notre croyance, de commencer par repousser les plus graves imputations qui pèsent sur le christianisme.

§ II.

Et d'abord, avant que de reproduire l'accusation portée contre le Christ, sachons quels étaient ses principaux adversaires.

Après une étude sérieuse du dix-huitième siècle, il reste démontré que les encyclopédistes furent dans leurs écrits ce qu'ils devaient être, déclamateurs et hostiles. Ayant pour but de substituer aux dogmes du catholicisme leurs principes individuels, ils y tendaient par les voies les plus courtes, sinon les plus droites. Il faut

donc, en lisant leurs œuvres, séparer toujours l'auteur de son livre; distinguer l'homme parlant selon sa pensée, de l'écrivain enrôlé contre le christianisme. Quand ils s'abandonnent un instant à leur conscience, elle s'incline devant la vérité; de là ces lignes éparses si pathétiques, si éloquents. Mais dès qu'ils se souviennent de leur détestable mission, le sarcasme et l'impudence distillent de leur plume.

Ils formaient une ligue (ce fait est patent); leur correspondance en fournit d'irrécusables preuves. Le christianisme y est désigné du nom d'*infâme* ou de superstition *christicole*; les apôtres y sont appelés *douze faquins*¹. On y conseille de mépriser les plus savans penseurs « autant que s'ils étaient des saints pères². » Il y est parlé de l'*extravagance* et de la *fourberie* de S. Paul³. On y voit un M. Desmarets qui s'en va faire des observations d'histoire naturelle pour « donner le démenti à Moïse⁴. » Leur plan était si connu, que le lieutenant de police, M. Hérault, disait à Voltaire: « Vous avez beau faire, Monsieur, quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne. » Et celui-ci n'hésitait pas à lui ré-

¹ Voltaire, lettre à d'Alembert, 24 juin 1760.

² Voltaire, lettre à Damilav., 1765.

³ Voltaire, lettre à d'Alembert, 13 janvier 1769.

⁴ D'Alembert, lettre à Voltaire, 30 juin 1764.

pondre : « C'est ce que nous verrons ! » — « O mes philosophes ! s'écriait le chef de la conjuration, il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne...; vous enfouissez vos talens; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorrer et détruire... : travaillez donc à la vigne, écrasez l'infâme ». D'Alembert répondait : « Laissez faire la philosophie, et dans vingt ans la Sorbonne renchéra sur Lausanne ». Le patriarche de Ferney, acceptant ce présage, écrivait : « Encore vingt ans et Dieu aura beau jeu ! ». Le roi de Prusse le félicitait de son espoir. «... Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône pontifical. Tout est perdu; il faut un miracle pour sauver l'Eglise. Vous aurez la consolation de l'enterrer et de faire son épitaphe ». — Un philosophe prévint Voltaire que si Frédéric II voulait dire un mot, une bonne occasion se présentait de faire rebâtir le temple de Jérusalem, de démentir le Christ¹. N'ayant pu réussir par ce moyen, le prêtre de la raison écrivit à l'impératrice de Russie : « Si Votre Majesté a une correspondance suivie avec Ali-bey, j'implore votre

¹ Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*.

² Voltaire, lettres à d'Alembert, 20 avril 1761, 28 sept. 1763, 13 février 1764.

³ Lettre de d'Alembert, 21 juillet 1757.

⁴ Lettre, 25 février 1758.

⁵ Frédéric II, lettre à Voltaire, CLIV, année 1767.

⁶ D'Alembert, lettres des 8 et 13 décembre 1763.

protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander, ce serait de faire rebâtir le temple de Jérusalem et d'y rappeler tous les juifs¹.

Qui pourrait, après de tels faits, contester le but de la secte philosophique? croire à la sincérité de ses dissertations, de ses raisonnemens? La haine ne dirigeait pas seule ses adeptes; la vanité les poussait encore aux plus bizarres systèmes. Trouvant les plaisanteries sur la Bible épuisées, et voulant pourtant donner du nouveau, Dupuis imagina de soutenir que le christianisme est le culte du soleil; que le Christ n'a jamais existé que dans le soleil; que les douze apôtres sont les douze signes du zodiaque²! — *Ab uno disce omnes*. « Où est, avait dit Rousseau, le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrens, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres; chez les croyans il est athée, chez les athées il serait croyant³. » Divisés par l'envie ou rentrés dans leur for intérieur, les philosophes se rendaient récipro-

¹ Voltaire, lettre du 6 juillet 1771.

² Dupuis, *Origine de tous les cultes*, t. V, ch. 3.

³ J.-J. Rousseau, *Emile*, t. IV.

quement justice. Voltaire trouvait dans le *Système de la nature* « des maximes exécrables en morale; » d'autres, « absurdes en physique¹. » La Harpe appelait ce livre « infâme². » — D'Alembert et Diderot critiquaient eux-mêmes leur célèbre encyclopédie³. — Dupuis faisait cet aveu : « De nos jours, les philosophes sont moins crédules que le peuple; mais ils ne sont pas plus instruits⁴. » — Le roi de Prusse disait des encyclopédistes : « A l'effronterie des cyniques, ils joignent l'impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans la tête⁵. »

Pour nous, sans rappeler l'hypocrisie sacrilège de Voltaire, dont il a l'impudeur de se targuer⁶, les *spinthries* hebdomadaires d'Helvétius; Diderot qui, moyennant salaire, composait des sermons ascétiques; Raynal, chassé de S.-Sulpice pour escroquerie, et les habitudes de bassesse, de calomnie, d'adultère de leurs disciples; rapportons seulement à leur sujet l'opinion d'un homme peu suspect de rancune bigote, Robespierre! « Ils déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les des-

¹ *Dictionn. philos.*, art. *Dieu*, édit. in-8o, Beaumarchais.

² *Cours de littérature*, t. XVI.

³ D'Alembert, vol. III, Diderot, vol. V de l'*Encyclopédie*.

⁴ *Origine de tous les cultes*, t. V, chap. 1.

⁵ *Premier dialogue des Morts*, par le roi de Prusse.

⁶ « Eh! cuistres, qu'avez-vous à me dire? Appelez-moi hypocrite tant que vous voudrez, je communierai à Paques; oui, par Dieu, je communierai avec madame Denis et mademoiselle Cornuille. » Lettre du 14 janvier 1761.

potes. Ils faisaient tantôt des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans et des madrigaux pour les courtisanes; ils étaient fiers dans leurs écrits et rampans dans les antichambres. Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme. . . . cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits¹. »

Tel fut le caractère des réformateurs prétendus de la superstition *christicole*. Tel est aussi l'éloignement de la nouvelle génération pour ces maîtres de l'orgueil, qu'un élève de leur école, professeur dans la nôtre au collège de France, alarmé de cette désertion, s'est cru obligé, rude labeur, de relever ces Titans du mensonge, précipités par la science dans l'abîme de notre mépris. Vains efforts; il lui a d'abord fallu confesser que Voltaire s'est trompé, et il n'a su lui attribuer une supériorité réelle que « par le *cynisme*, par la furie et les facéties outrageantes, poison corrosif et mortel². » Quant à Diderot,

¹ *Rapport fait au nom du comité*, etc., séance du 18 floréal an II.

² Lerminier, *Influence de la philosophie du 18^e siècle*.

son plus beau titre est, dit-il, d'avoir été « l'apôtre sans oripeaux de l'esprit de son siècle. » Ainsi ils n'ont pu, tous ces grands génies, fournir aux frais de leur piédestal. Leur défenseur a crié dans le désert; l'éloge s'est glacé sur ses lèvres. Avouons-le, devant ces impures idoles du fanatisme irréligieux, la louange rougit maintenant de sa prostitution passée. Pour la superbe philosophie, l'heure du dernier châtiment a sonné. Elle avait dit dans son cœur : Dieu n'est point. (*Dixit insipiens in corde suo non est Deus.*) Renversons le Christ et recevons sur ses autels l'adoration des hommes. Elle avait écrit : « Les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution qui se fit au dix-neuvième siècle¹; et le dix-neuvième siècle arrivé, leur doctrine est publiquement honnie; on démasque leurs paradoxes; leurs falsifications, leur impudence sont mises à nu. L'ère fixée pour le triomphe devient celle de la condamnation. Leur colossale renommée s'écroule dans l'abandon et le silence. Ne fût-ce que par crainte de paraître arriéré, rétrograde, qui oserait aujourd'hui, au milieu d'un salon, faire l'apologie du sale diffamateur d'une de nos gloires la plus gracieuse, la plus épique, la plus nationale, Jeanne d'Orléans? En exceptant

¹ Frédéric, lettre à Voltaire, 5 mai 1767.

l'épicier, le commis-voyageur et l'officier de santé, dont nous reconnaissons les droits incontestables, qui peut encore admirer Voltaire, le téméraire détracteur de Moïse; Voltaire, le Zoïle de l'Homère hébreu? Il n'est plus désormais de si mince étudiant en archéologie, en linguistique, en géognosie, qui ne prenne en pitié ses arguments réputés décisifs contre la religion. Il suffit de les considérer au flambeau de la science pour être entièrement dispensé d'y répondre: aussi omettrons-nous la masse des détails.

CHAPITRE III.

PREUVES SCIENTIFIQUES DE LA VÉRITÉ
CHRÉTIENNE.

PENTATEUQUE. — CRÉATION. — DÉLUGE .

§ 1^{er}.

Au risque d'effaroucher certaines susceptibilités, parlons selon nos convictions; faisons-le sans déguisement, sans périphrases; mettons le doigt sur cette plaie hideuse que voudrait en vain cacher le philosophisme, sa mauvaise foi. Son raisonnement secret, nous allons dire sa dague empoisonnée, frappant droit au cœur du christianisme, résumons-le en sa substance, et présentons-le franc et bref.

—« Lemensongen'est un vice que quand il fait du mal : c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyons donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours...Les grands politiques doivent

toujours tromper le public ¹. Par les traditions des prophètes, et avant eux des patriarches, notre religion remonte à la naissance de la société. Cette antiquité est bien imposante; il faut absolument la discréditer, bafouer son berceau, ébranler ses colonnes, les livres de la Bible. Ayant rendu risibles les graves patriarches, convaincu Moïse d'ignorance et de cruauté, conquis la Genèse, ce sera pur divertissement de turlupiner les prophètes, d'affirmer que leur mission était « un métier; que l'on s'y exerçait comme à tout autre art; qu'un prophète, à proprement parler, était un visionnaire qui rassemblait le peuple et lui débitait ses rêveries; que c'était la plus vile espèce d'hommes qu'il y eût chez les juifs; qu'ils ressemblaient exactement à ces charlatans qui amusent le peuple sur les places des grandes villes ². »—« Arrivés à ce point, il nous sera facile de montrer qu'un homme adroit, entreprenant, ayant acquis dans ses voyages des notions de physique, de jonglerie, même de magnétisme, choisit, pour exploiter la crédulité publique, une contrée lointaine, une population ignorée séparée de la civilisation romaine par son langage et ses mœurs, entichée d'une attente superstitieuse; que, s'appliquant quelques passages

¹ Voltaire, *Oeuvres complètes, Correspond. génér.*, lettres du 21 octobre 1736 et du 4 février 1762.

² *Bible expliquée, Esprit du judaïsme*, chap. 9.

des visionnaires juifs nommés prophètes, il réussit à tromper la foule, à passer pour le Messie, ce qui signifie un envoyé, un homme chargé d'une mission. (La sienne était de piper les badauds dont toujours grand fut le nombre.) Les rieurs mis de notre bord, il y aura beau jeu à houspiller les bons apôtres, les douze faquins, surtout les écrivailleurs Marc, Jean, Luc, Matthieu; à éplucher leur évangile et à lui donner des nazardes. En toute assurance, nous pourrions insinuer que le culte chrétien, comme tous les autres, est l'œuvre plus ou moins imparfaite des hommes passionnés, menteurs, aveugles; que s'il était de Dieu, naturellement il élèverait la dignité morale au-dessus des craintes superstitieuses de la conscience; mais qu'en réalité, au lieu d'être fait à l'image de Dieu, l'homme a plutôt fait Dieu à sa propre ressemblance, le gratifiant des défauts et des vices dont il fourmille lui-même. — Quand on aura répété toutes ces choses, notre temps sera venu. Mais comme seul parmi toutes les religions le christianisme offre une suite imposante de récits et de faits, c'est cette succession continue qu'il faut rompre; c'est cette antiquité vénérable qu'il importe de démolir. »

Un zèle ardent accueillit ce plan occulte du philosophisme; dès-lors ses adeptes s'attaquèrent surtout à l'Ancien Testament.

Leur plus formidable objection contre la cosmographie sacrée porte sur son auteur.

Ils prétendent que Moïse, être mythologique comme Orphée ou Chiron, ne fut jamais le législateur des Hébreux; que le Pentateuque est l'ouvrage antidaté d'Esdras; car, en admettant l'existence réelle de Moïse, comment aurait-il écrit les cinq livres qu'on lui attribue? Dans l'affreux désert il n'y avait ni encre ni plumes, on ne trouvait que du sable. Et d'ailleurs, comment s'y fût-il pris? l'écriture n'était pas inventée! — Cette assertion tranchante était réfutée il y a déjà trois mille ans. Josué, qui succéda à Moïse dans le commandement, parle d'une ville nommée *Cariath Sepher*, ce qui veut dire cité des livres¹. Béroze rapporte que Sisuthrus, avant le déluge, cacha à Sisparis les lettres et les écritures qu'il possédait². A leur appui, nous rappellerons que M. Champollion a trouvé dans le musée d'antiquités égyptiennes de Turin, un acte de la cinquième année du règne de Thoutmosis III, cinquième roi de la dix-huitième dynastie. Or, Thoutmosis III gouvernait l'Égypte vers le temps de Joseph, par conséquent plus de deux siècles avant celui où Moïse écrivait le Pentateuque³.

¹ Josué, chap. 15, v. 15.

² Béroze, par Alex. Polyph., dans la *Syncelle*, p. 30.

³ *Ann. de philos. chrét.*, n° 15, an 1831.

Le Pentateuque n'est point l'ouvrage de Moïse, car l'auteur n'y eût pas parlé de lui à la troisième personne. — D'accord. Mais reconnaissez aussi que Xénophon n'est pas l'auteur de l'Anabase, puisqu'il se nomme à la troisième personne; que Joseph n'a point écrit l'histoire de la guerre des Juifs, puisqu'il se mentionne à la troisième personne; que les Commentaires sur la guerre des Gaules ne sont point de César, puisqu'il y est parlé de lui à la troisième personne.

Mais, ajoutent-ils, comment croire que Moïse fut assez peu modeste pour s'appeler lui-même *homme divin*? D'autre part, il est aussi question dans l'Exode d'un demi-siècle à payer, selon la mesure *du temple*. Cependant les Hébreux n'eurent de temple que plusieurs siècles après la mort de Moïse. On dit encore au Deutéronome: « Voici les paroles qu'adressa Moïse aux Israélites *au-delà* du Jourdain. » Pourtant jamais Moïse n'a passé le Jourdain. — En effet, l'orgueil de Moïse doit vous scandaliser, ô modestes philosophes! mais daignez apprendre l'hébreu et relisez le texte : au lieu d'*homme divin*, vous trouverez *homme de dieu*, ce qui signifie prêtre, envoyé, serviteur de Dieu. Apprenez l'hébreu, très savans philosophes, et au lieu du mot de *temple*, vous lirez *sanctuaire*, ce qui détruira le prétendu anachronisme. Croyez-nous, apprenez l'hébreu, inimitables philosophes; voyez Pagnin,

Buxtorf, les nouvelles racines hébraïques, et vous saurez également que le terrible adjectif dont vous accablez Moïse ne voulait pas dire *au-delà*, mais seulement *près* du Jourdain.

Un dernier argument contre l'authenticité du Pentateuque est dans le récit de la mort de Moïse, qui termine cette œuvre. Les morts n'ont pas coutume d'écrire leur histoire; évidemment les dernières lignes du dernier livre de Moïse n'ont pu être de lui. Le livre de Josué qui, dans la Bible, suit le Pentateuque, continue si immédiatement le récit de Moïse, qu'il commence par la conjonction *ET*. — Le Talmud déclare que les huit derniers versets sont de Josué, et Volney lui-même admet cette assertion comme naturelle et raisonnable².

Quant à l'écrit apocryphe intitulé *Quatrième livre d'Esdras*, lequel porte, au quatorzième chapitre, que le Pentateuque fut brûlé, que les Juifs l'oublèrent, et qu'Esdras, par une connaissance infuse du livre perdu, le dicta à des copistes; sa fausseté a été publiquement reconnue. Il est postérieur de cinq à six cents ans à l'auteur dont il porte le nom. D'ailleurs, le véritable Esdras a démenti son homonyme posthume en disant, au chapitre VI, que les Hébreux arrivés avant lui à Jérusalem y vivaient « selon la

¹ De Voisin, *De leg. dic.* 372.

² Volney, *Recherches nouvelles*, chap. 6.

lettre du livre de Moïse;» et, au chapitre VII, qu'au départ de Babylone, il était « un scribe habile de la loi de Moïse. » A défaut de ces faits, la différence du style empêcherait toute méprise. Il nous reste encore un livre de lui; qu'on le lise et qu'on juge. Dans Moïse, le langage est pur, noble, attachant; dans Esdras, incorrect, dur, plat et ennuyeux. Là les expressions respirent la vie et la chaleur; ici, le froid et la mort¹. Le célèbre érudit Eichorn pense que « l'on ne peut douter en histoire que Moïse ne soit auteur du Pentateuque²; » l'autorité de Diodore de Sicile³, d'Eupolème⁴, de Ptolémée Héphestion⁵, de Philon, de Flavius Josephé⁶, de Celse⁷, l'établit également, et un des auteurs du grand ouvrage de la *Description de l'Égypte*, M. du Bois-Aymé, a remarqué que, de bonne foi, « tous les critiques sont forcés de reconnaître le *Pentateuque* pour la plus ancienne tradition écrite qui soit parvenue jusqu'à nous⁸. »

Ne pouvant rien contre l'authenticité du Pentateuque, ils ont prétendu, au nom de la science,

¹ *Mélang. de relig.*, mai 1824.

² *Allgemeine einleitung in das Alte Testament.*

³ S. Cyrill. *Contrà Julianum*, lib. I, p. 15.

⁴ Euseb., *Préparat. évangél.*, lib. IX, n° 26.

⁵ Photius, *Biblioth.*, n° 190, p. 486. — Edit. 1653.

⁶ Phil., *de Vita Mosis.* — Jos., *Contrà Apionem*, lib. I et VIII.

⁷ Orig., *Contrà Celsum*, lib. I et IV.

⁸ *Notice sur le séjour des Hébreux en Égypte.*

convaincre son auteur et d'ignorance et d'imposture.

1° Ils ont soutenu que l'espace de six jours n'avait pu suffire à la création du monde, puisque, afin qu'il parvînt à l'état solide où nous le voyons, des intervalles de plusieurs milliers d'années avaient dû s'écouler entre chaque nouvel enfantement de la nature. — Que la lumière, n'existant que par le soleil, n'avait pu paraître plus tôt que son auteur; que c'était mettre l'effet avant la cause. — Que la terre n'aurait pu produire la végétation sans l'influence de l'astre lumineux.

2° Que le déluge universel était une image fabuleuse. — Ils prouvaient son impossibilité matérielle par la forme sphérique de la terre; son invraisemblance, par les propres circonstances de son récit. L'arche même, d'après les dimensions qu'a données Moïse, n'avait pu contenir tous les animaux dont les espèces sont aujourd'hui existantes, la nourriture nécessaire durant leur séquestration. Le narrateur peint l'arche s'arrêtant sur une montagne d'Arménie, peu après que la colombe lâchée par Noé a rapporté un rameau d'olivier à son bec, et il n'y a point d'oliviers en Arménie. — Si l'arche renfermait tous les hommes qui ont été sauvés, d'où viennent les races mongoles et éthiopiennes, les races américaines dont les traits si distincts, si

indigènes, leur isolement, et surtout leur existence si nouvellement connue, démentent tout croisement supposé avec des espèces issues de la famille caucasienne? De Noé et de ses enfans n'ont pu sortir le Yoloff, le Mantchéou, la Peau rouge, le Barabras et leurs variétés.—Le chiffre de la population actuelle atteste une source plus large et plus ancienne de reproduction que celle que l'historien hébreu nous a désignée.

3° Les tables astronomiques des nations les plus anciennement civilisées contredisent formellement l'âge que la Bible ose donner à notre globe. Les Chaldéens faisaient remonter à quarante-sept mille ans leurs premières observations. La connaissance de la période sothique qu'on n'a pu acquérir qu'en la suivant un grand nombre de fois, et qui embrassait un cours de quatorze cent soixante ans; la division de notre zodiaque, établi d'après les planisphères d'Ésné et de Denderah, environ quinze mille ans avant notre ère, témoignent d'une antiquité que les dynasties égyptiennes et les listes des rois indiens achèvent de rendre incontestable.

§ II.

Aux accusations d'une science superficielle, voici ce que répond la science positive du siècle où nous vivons.

« L'observation montre qu'il s'est écoulé un long espace de temps : 1° entre la consolidation des couches primitives du globe et l'apparition de la vie à sa surface; 2° entre la création des diverses espèces de plantes et de diverses races d'animaux; 3° entre ceux-ci et la création de l'homme. Les preuves de ces faits sont irrécusables, puisque ces couches sont le produit d'une succession d'effets lents, et que les débris de plantes et d'animaux que certaines de ces couches renferment, supposent une prodigieuse succession de générations distinctes... Mais nous n'avons aucun moyen d'apprécier la durée des époques dont il s'agit¹. »

Qui dira en combien d'heures s'est accomplie la formation de l'univers? — Il est des secrets augustes à jamais cachés dans la nuit des âges, et que les efforts humains ne sauraient dérober. L'homme a appris de sa condition ce qu'il en devait savoir dans la sphère de sa destination et de son existence.—La cosmographie sacrée a révélé ce qu'il appartient à notre science de connaître, mais rien par-delà. — Le mot *yom* (jour) ne signifie point l'espace compris entre l'aurore et le coucher du soleil; la langue hébraïque l'emploie souvent pour un temps quel-

¹ De Férussac, *Bulletin universel des sciences*, sect. *Sciences nat.*, t. X, n° 137.

conque déterminé¹. Moïse ne pouvait appeler *jour*, dans notre acception usuelle, des époques où les astres lumineux n'étaient pas encore. Le soleil n'exista qu'au quatrième des *jours* mentionnés. D'ailleurs la Genèse emploie aussi le même mot *jour* pour tout le temps où le Seigneur-Dieu fit le ciel et la terre. (Ch. 2, v. 4.) Il suit de là que dans l'histoire de la création le mot *jour* exprime des périodes sans détermination de longueur. « Pour déterminer le sens véritable du mot *jour* dans la Genèse, dit un membre de la faculté des sciences physiques de Paris, il suffit de considérer que ce livre est écrit en langue poétique, et que les mots qu'on a traduits par *soir*, *matin*, ont une tout autre signification. L'expression *herab* que l'on a rendue par *soir*, signifie *mélange*, *confusion*, *désordre*, et est employée fréquemment en ce sens dans l'Écriture. (*Exodus*, c. 8, v. 24; et c. 12, v. 38.) Et le mot *boquer*, que l'on a traduit littéralement par *matin*, *diluculum*, époque où les objets commencent à être éclairés, à n'être plus confus, signifie poétiquement, et par antithèse avec l'expression précédente, *ordre*, *disposition régulière des objets*. Enfin le mot *yom*, auquel on a donné la signification de *jour*, signifie aussi un certain intervalle de temps, une époque. (*Genesis*, c. 25,

¹ Salvador, *Histoire des Instit. de Moïse*, part. II, sect. 2 cap. 1.

v. 33; et *liber Isaïe*, c. 2, v. 17 et 20.) Ainsi donc, dans la Genèse le soir n'exprime que le désordre existant avant une création; le matin, que l'ordre qui y succède, et le jour est la création achevée, ou bien l'époque où elle a eu lieu'. » — S. Augustin avait également remarqué que dans le style hébraïque souvent le mot *jour* est pris pour *temps*; qu'il ne faut pas évaluer d'après le cours du soleil les six premiers *jours*, dont l'espèce est inéprouvée et incomprise². — Chez les Indiens et généralement en Orient, ce mot que nous rendons par *jour* a une signification primitive que donne exactement le terme chaldéen *sare*, révolution³. — Les six *jours* ne désignent donc que six *révolutions* ou six époques distinctes.

La géognosie révèle un ordre admirable de succession et de perfectionnement dans chaque époque, entièrement conforme à la description qu'en a faite le texte sacré. « Tous les terrains dont la formation est postérieure à celle des terrains primordiaux contiennent des débris de végétaux en plus ou moins grand nombre. Ces végétaux sont le plus souvent terrestres, et annoncent par conséquent que quelques parties de la surface de la terre étaient découvertes à l'é-

¹ M. Bland, *Arch. univ. de la rel.*, août 1832.

² *De civitate Dei*, lib. XX, c. 1. — *De Genesi ad litter.*, lib. IV, n° 33 et 43.

³ Bailly, *Hist. de l'Astron. indienne*, p. 103.

poque où les terrains qui les renferment se sont déposés..... L'ancienneté des terrains dans lesquels se rencontrent ces végétaux, prouve que la vie a commencé sur le globe par le règne végétal¹, » ainsi que le rapporte Moïse. Mais comment les plantes ont-elles pu se reproduire alors que l'astre fécondateur, le soleil, n'était point encore suspendu à la voûte du firmament?—Le célèbre Berzélius résout cette difficulté: « Pour que les phénomènes qui constituent la vie (végétale) commencent, il faut réunir trois conditions: 1° il est nécessaire que la graine soit en contact avec un corps humide auquel elle puisse enlever une certaine quantité d'eau; 2° elle doit être exposée à une température supérieure à 0 degré, mais la température ne doit pas être au-dessus de 30 degrés; 3° la graine doit être en contact avec l'air..... L'action immédiate des rayons solaires est nuisible à la germination. Partout, dans la nature, nous trouvons que les premiers phénomènes de la vie, parmi les êtres organisés, prennent leur origine dans l'obscurité, et qu'ils n'ont besoin de l'influence de la lumière et ne cherchent celle-ci qu'après être arrivés à un certain degré de développement². » La possibilité de l'organisation végétale hors de

¹ Bertrand, *Lettres sur les révolutions du globe*, lettre XVII — 1828.

² Berzélius, *Traité de chimie*, t. V, p. 46 et 49.

toute influence solaire est démontrée. Il suffisait, pour son développement, de la lumière, première puissance que le Créateur ait tirée du néant comme principe essentiel du mouvement et des combinaisons chimiques. — Mais examinez le système de l'émission, la lumière est l'effet et non la cause; elle n'existe que par le soleil qui la produit, dit le philosophisme. Le contraire est prouvé jusqu'à l'évidence. On enseigne à la faculté des sciences « que le système de l'émission *n'est pas vrai*; que les nouvelles expériences sur la diffraction de lumière, inexplicables par le système de l'émission, s'expliquent très facilement au moyen des ondulations; que le système des ondulations est fondé sur des bases solides, etc.¹. » Des progrès modernes de la physique et des persévérantes recherches de Fresnel, il résulte que la substance lumineuse a une existence indépendante du corps lumineux, que celui-ci en est simplement le moteur. — Non-seulement le soleil n'était point encore nécessaire à la troisième création, mais son action eût été nuisible et peut-être destructive; elle eût imprimé un mouvement trop rapide pour l'état de cette germination exposée à nu, et qu'aucun humus n'avait recouvert. « L'action immédiate

¹ Pouillet, *Éléments de physiq. expérim.*, liv. VIII, chap. 6.
— Beudant, *Essai d'un cours élém. et génér. des sciences phys.*, pag. 464 et 466.

des rayons solaires est nuisible à la germination, » dit Berzélius.

Ainsi la lumière fut créée indépendante du soleil; la terre se tapissa d'herbe verte, *herbam viventem*, de plantes, d'arbres portant la semence de leur reproduction. — La science profane, forcée à s'incliner devant la science sacrée, déclare enfin que « l'ordre des créations qui sont énumérées dans la Genèse est parfaitement d'accord avec l'ordre dans lequel on trouve les débris fossiles de diverses races d'animaux. La vie animale se développa d'abord au sein des mers, puis dans les airs; les reptiles (terrestres) vinrent ensuite, les quadrupèdes, et l'homme enfin. Cette succession, outre qu'elle est prouvée par des faits directs, est conforme aux diverses phases par lesquelles la surface terrestre a dû passer pour être successivement disposée à recevoir les différentes races d'êtres vivans¹. »

« Il est, en effet, très remarquable, ajoute un savant professeur de la faculté des sciences, et cela ne peut manquer de conduire à de profondes méditations, que l'apparition des oiseaux et des quadrupèdes, suivant l'ordre de la création que nous retrace la Genèse, n'a eu lieu qu'après celle des végétaux et des animaux aquatiques, des poissons et des reptiles, c'est-à-dire

¹ De Férussac, *Bulletin univ. des sciences, sect. des Sciences nat.*, t. X.

précisément dans l'ordre où leurs dépouilles se présentent au milieu des terrains. Concordance extraordinaire, qui ne peut être l'effet du hasard, et qui, en nous conduisant à admettre des faits que les livres saints ont voulu nous cacher, nous entraîne aussi à reconnaître dans les détails qu'ils nous ont laissés, une profondeur de connaissances qui contraste d'une manière frappante avec l'ignorance des temps où ils ont été écrits¹. »

§ III.

Entraîné par le double poids de la mauvaise foi et de l'ignorance, cette première objection vient de s'écrouler; passons à la seconde: il s'agit du déluge. Ce serait aujourd'hui folie que de nier un fait dont les vestiges restent sous nos yeux, palpables et commensurables; aussi le philosophisme veut-il bien nous concéder quelques inondations extraordinaires, des débordemens peu communs; seulement il nous plaint de ce que l'Eglise violente notre raison, les lois physiques du globe, et nous force, en dépit de toute réalité, à croire que l'eau ait surpassé de quinze coudées les plus hautes montagnes, prétention que l'immensité de la forme sphérique de la

¹ Bendant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, chap. 15.

terre rend absurde, dit-il, et qui épuiserait en vain dix Océans. — L'Église n'impose à personne des commentaires de physique. Isaac Vossius ayant écrit que le déluge n'était pas d'une universalité absolue, son opinion fut déferée à la congrégation de l'index, au moment où le célèbre Dom Jean Mabillon se trouvait à Rome, en 1685. Ce religieux, consultant honoraire de la congrégation, y fut appelé. Il excusa le sentiment d'Isaac Vossius sur ce que, dans l'Écriture, l'expression de *toute la terre* ne se prend pas toujours à la rigueur, mais souvent s'entend seulement d'une grande partie du monde; et que, pour reconnaître la fidélité du récit de la Genèse, il suffisait d'admettre que presque toute la terre avait été engloutie. L'assemblée, composée de neuf cardinaux, outre le maître du sacré palais, se rangea de son avis¹, modération non moins pleine de sagesse que de savoir. L'Église eût-elle déclaré que le terme de l'historien n'avait qu'une acception rigoureuse, nulle autorité scientifique n'aurait pu lui être opposée.

« La grande révolution qui a produit le terrain diluvien a été générale, dit la géognosie².

« Les différentes parties du terrain diluvien se trouvent indistinctement sur le sommet des montagnes, sur les plateaux, dans les plaines et

¹ Vit. D. Joh. Mabillon. *préfat. in tom. annal. bened.*

² Rozet, *Cours élémentaire de géognosie*, n° 37.

le fond des vallées. Des quadrupèdes terrestres sont répandus en grande abondance dans ce terrain... On y trouve encore beaucoup de végétaux dont plusieurs appartiennent à la famille des palmiers et à d'autres qui n'habitent plus aujourd'hui que les pays chauds... On y trouve même des forêts entières. Le terrain diluvien, observé en Russie par Pallas, contient des os d'éléphants et d'autres animaux étrangers au climat, mêlés avec des coquilles marines... Dans l'empire des Birmans, des os de mastodontes ont été trouvés dans une alluvion ancienne avec des coquilles marines, des bois pétrifiés et une quantité considérable d'arbres ayant encore conservé leurs plus petites branches... Le terrain diluvien se retrouve, avec tous les caractères qui lui sont propres, dans les contrées les plus éloignées, en France, en Angleterre, en Sibérie, aux Indes orientales et en Amérique¹. » Cuvier l'a formellement déclaré.

« Le grand et terrible événement dont il s'agit est clairement empreint partout pour l'œil qui sait lire l'histoire des monumens (géologiques)². » Que ces témoignages visibles, précis et imposans ne vous séduisent pas, lecteur; l'eau n'a pu couvrir les montagnes, et si vous trouvez à leur sommet des coquilles, c'est que sans doute

¹ *Cours élémentaire de géognosie.*

² Cuvier, *Disc. sur les révolut. de la surface du globe*, p. 16.

de gais *pèlerins* y grim pant avant vous, pour exercer votre sagacité, se sont plu à les enfouir : voyez plutôt Voltaire, *risum teneatis amici?* Pareillement, comment croire au rameau d'olivier rapporté par la colombe, quand elle vint dans l'arche, près des montagnes d'Arménie, puisque l'olivier ne vient point dans cette région? Il n'y vient pas, puisque dans son voyage Tournefort ne l'a pas rencontré : raison péremptoire! Après une telle preuve, les demi-savans ne manqueront pas d'ajouter une nouvelle bévue au compte de l'ignorant Moïse; mais le jeune homme studieux lira dans Strabon, né en Cappadoce, limitrophe de l'Arménie: « Toute cette région est abondante en fruits et en arbres cultivés; on y en voit aussi de ceux qui conservent toujours leur verdure; de ce nombre sont les oliviers. » Il verra dans Pline¹, que Fabien assigne à la culture de l'olivier une zone tempérée, précisément celle de l'Arménie; et il comprendra sans peine que depuis ce temps des changemens ont dû survenir en Arménie, semblables à ceux du pays de Canaan, autrefois si fertile, aujourd'hui si ingrat; que l'olivier a disparu en Arménie comme le cèdre sur le Liban; comme le sycomore, autrefois si commun en Judée, y devient si rare; comme le châtaignier,

¹ Pline, lib. XV, cap. 3.

jadis abondant en Bourgogne, ainsi que l'attestent d'anciennes charpentes, y est presque inconnu aujourd'hui; comme la campagne de Rome, si fertile en moissons, est aride et inféconde. — Quant au principal argument contre l'existence de l'arche, tiré de sa construction et de sa contenance, il est devenu le moindre. On a aussi opposé des chiffres aux chiffres, et l'évidence mathématique s'est trouvée en faveur de la Bible. Depuis le 16^e siècle, où l'habile mathématicien Jean Buteo donna une démonstration de la rationalité de l'arche, M. le Pelletier, de Rouen, et plusieurs savans, avaient publié des dissertations sur ce sujet, mais on les récusait; on ne voulait s'en référer qu'à l'opinion d'un navigateur. M. le vice-amiral Thévenard a décidé la question. Il est dit dans les Mémoires relatifs à la marine : « On n'atteste pas ici la vérité du déluge universel et que l'arche ait existé, malgré les Écritures et les traditions vulgaires; mais si le fait a eu lieu avec une arche dont les dimensions sont exprimées dans la *Genèse*, chap. 7, le simple calcul qu'on vient de voir atteste contre Porphyre, Appelles, disciple de Marcion, et contre un sceptique moderne, que ce vaisseau était d'un tiers plus vaste qu'il ne fallait pour contenir très aisément la famille de Noé, les animaux et les vivres¹. »

¹ Mémoires relatifs à la marine, t. IV, p. 253. — 1800.

§ IV.

La population du globe prouve par son chiffre qu'elle n'a pu sortir de l'unique famille de Noé, dit-on encore. — Avec le même chiffre, un savant chrétien, qui, de l'aveu de Condorcet, était « un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits, » a démontré le contraire. La population va toujours croissant : donc, en remontant à des époques reculées, elle a toujours été moindre; en suivant ce calcul, Euler est arrivé, sans dépasser les temps marqués dans la chronologie sacrée¹, au nombre exact des individus qui ont repeuplé la terre.

— Quels furent les premiers auteurs des races mongoles et éthiopiennes? demande-t-on; car jamais le Coréen ne naîtra du Nègre, pas plus que le Mandingue du Géorgien. — Et cette assertion tranchante, qui l'appuie? demanderons-nous à notre tour. La couleur noire de la peau n'est pas plus surprenante que la couleur blanche. Le tissu muqueux sous-cutané, commun à tous, est diversement coloré par l'influence du climat : c'est ce qui faisait dire au célèbre Camper que nous avons tous la propriété de devenir noirs. Les Portugais établis depuis plusieurs siècles

¹ Euler, *Lettres à une princesse d'Allemagne*. Edit. de 1812.

en Afrique, aujourd'hui ne diffèrent plus des Nègres; qui pourrait distinguer des indigènes, ces Juifs de Malayala fixés dans les Indes depuis la dispersion de la captivité babylonienne? Par l'observation de faits semblables, le prudent Portalis reconnut combien les diverses régions modifient les mêmes espèces, et combien il serait absurde de supposer légèrement des espèces différentes d'après des modifications dépendantes de la température¹. La dépression du crâne, le rétrécissement de l'angle facial, les saillies des pommettes, la proéminence des mâchoires, le développement occipital, modifications indéfiniment variables, selon les influences atmosphériques et l'habitude des mœurs, ne sauraient atteindre le type essentiel de l'homme, l'intelligence! la faculté de se mêler et de se croiser avec toutes les races, de s'acclimater graduellement partout, enfin de réunir éternellement en lui le double caractère de l'unité et de l'universalité! On ne peut approfondir ce qu'il a plu à la Providence de laisser mystérieusement enseveli dans l'origine des temps; mais n'est-il pas remarquable que la science humaine, agissant par elle-même, ait établi la distinction de trois grandes familles primitives, de trois premiers chefs de l'espèce humaine, précisément le

¹ Portalis, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, t. I, ch. 5, p. 60.

nombre fixé par l'historien Moïse? Lacépède a écrit :

« L'espèce humaine est seule de son genre ; mais on remarque, dans les individus qui la composent, des conformations particulières et héréditaires, produit de causes générales et constantes, et qui constituent des races distinctes et permanentes. La nature de l'air, de la terre et des eaux ; celle du sol et des productions qu'il fait naître ; l'élévation du territoire au-dessus du niveau des mers ; le nombre, la hauteur et la disposition des montagnes ; la régularité ou les variations de la température ; l'intensité et la durée du froid ou de la chaleur, sont des causes puissantes et durables qui ont créé, pour ainsi dire, les grandes races dont se compose l'espèce humaine. On en compte plusieurs, mais trois se distinguent par des caractères beaucoup plus faciles à saisir : ces trois sont l'arabe européenne ou la caucasique, la mongole, et la nègre ou l'éthiopique... Selon qu'elles habitent sur des montagnes ou dans des plaines, près des vastes forêts ou sur le bord des mers, dans la zone torride ou dans le voisinage des zones glaciales ; qu'elles sont soumises à une chaleur excessive ou à une douce température, à la sécheresse ou à l'humidité, aux vents violens ou aux pluies abondantes, et qu'elles reçoivent l'action de ces différentes forces plus ou moins

combinées, elles peuvent offrir et présentent, en effet, de grandes différences dans leur extérieur, et forment, par la nature et la couleur de leurs végumens, des sous-variétés très remarquables... La terre nous montre partout la puissance du sol, des eaux, de l'air et de la température, sur l'organisation et les facultés de l'espèce humaine¹. »

Sans objections devant l'expérience du grand naturaliste, le philosophisme en demande au nouveau monde. Comment les fils de Noé auraient-ils peuplé l'Amérique si récemment découverte, et que l'on a trouvée toute habitée, avec sa civilisation, ses mœurs caractéristiques, son despotisme, sa liberté? Les descendans de Sem ou Cham n'y sont pas venus de Tyr ou de Carthage; la boussole n'était point inventée²; d'ailleurs nul ne soupçonnait encore l'existence du nouveau continent. Ces raisonnemens paraissent concluans aux lecteurs peu instruits; ils seront persuadés que jadis les hommes ont poussé sur le sol américain comme les champignons sur le nôtre, sans plus de cérémonie. — A ces hypothèses, répondons par des faits. — On sait que l'un des premiers déprédateurs du nouveau continent, Vasco Nunnès, trouva des esclaves noirs à la cour du roi de Quaréqua; que

¹ Dictionnaire des sciences naturelles, art. Homme.

² Erreur. Les druides l'ont connue.

le philosophe Raleigh, dans son expédition de la Guiane, sous la reine Elisabeth, rencontra dans ces parages des sauvages entièrement noirs, par conséquent originaires d'Afrique. L'Espagnol Gumilla rapporte qu'en 1731, une barque chargée de vins de Canarie, allant de Ténériffe à Palma, fut emportée par un ouragan malgré la manœuvre, poussée jusqu'aux îles de l'Amérique, et, après un trajet de plusieurs milliers de lieues, entra heureusement à la Trinidad de Barlovento¹. Sans contredit, de semblables accidens auraient suffi pour donner au nouveau monde ses premiers habitans; mais de récentes explorations ont démontré la cause réelle et générale de sa population.

« Les îles Aléoutiennes ressemblent aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter de continent en continent; elles décrivent, entre le Kamtschatka, en Asie, et le promontoire d'Alaska, en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble... Les habitans de la côte du détroit de Behring paraissent de la même race que les Tchoukotches, sur la côte opposée de l'Asie². » D'autre part, le passage entre les terres arctiques de Liaikhof et de la Sibérie, renfermant des îles formées de détritns, d'ossemens d'éléphans, de rhinocéros, de céta-

¹ *Principes de la saine philosophie*, t. II, p. 169.

² Malte-Bran, *Précis de géogr. univers.*, l. 97.

cées; l'arrivée en Sibérie de troupeaux d'ours et de renards bien nourris, qui traversent le cap Tchalaginskoi; l'absence du flux et du reflux au nord de la Sibérie orientale, indiquent la grande étendue du continent américain sous le pôle, et sa réunion au Groënland par le nord-ouest.

En 1764, un Danois polyglotte rencontra une bande de deux cents Esquimaux; il leur adressa la parole en groënlandais, et ils lui répondirent parfaitement dans cette langue, qui est leur idiome national¹.—L'établissement au Mexique des peuples sortis de l'Asie est matériellement prouvé par M. de Humboldt. Tous les voyageurs ont remarqué les traits distinctifs des races malaye et tartare dans tout le continent. Entre les Sioux et les Tartars, l'identité d'origine est incontestable: les traits de la face, le rapport des langues, des coutumes, jusqu'à la façon de se raser la tête, de pousser dans certains cas la fumée de la pipe, la confirment. Un peintre, M. Smibert, qui pendant long-temps avait fait, pour le grand-duc de Toscane, des études de Tartars, fut surpris de leur ressemblance avec les Naragans, tribu américaine. M. Cazeaux, consul de France à New-Yorck, M. Genest, ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis, ont constaté l'étonnante conformité qui

¹ *Principes de la saine philosophie*, t. II, p. 233.

existe entre les Tartars et les indigènes américains. M. Samuel Mitchell, professeur d'histoire naturelle à New-York, apercevant quelques matelots chinois qui, de Macao, étaient venus reconduire un navire, fut vivement frappé de leurs rapports avec les Onéidas et les Mohicans. Entouré de toutes les ressources de la science, des termes de comparaison, de tous les moyens d'éclairer ses convictions, il a formellement nié du haut de sa chaire que les Américains forment une race, *sui generis*, et a déclaré indubitable leur dérivation de la famille du sud et du nord de l'Asie¹. Il n'est pas jusqu'à cet animal, fidèle compagnon des excursions de l'homme, qui n'ait attesté l'origine asiatique des peuples du nouveau continent : le chien d'Amérique est le chien de Sibérie.

Vainement opposera-t-on au peuplement par colonies, par migrations, si évidemment rationnel, l'état sauvage des nations américaines, leur enfance de civilisation, la formation encore inachevée de leur langue. Ces difficultés étaient graves au temps où le grand monsieur Condillac régénait l'opinion, où dans des boudoirs de jaspe et d'acajou, étendus sur de moelleux coussins, des philosophes, maudissant le luxe et les arts corrompateurs, soupiraient après l'état de na-

¹ *Medical Repository*, t. XIV.

ture et larmoyaient de n'être pas gîtés en quelque grotte boueuse, vêtus d'une peau de loup, coiffés d'une moitié dealebasse, déchirant de leurs ongles le rable d'un lièvre pris à la course. Dieu merci, ces fadaises ne sont plus de saison ; le sens public en a fait justice : toutefois, eu égard à quelques opiniâtres disciples de l'homme-statue, disons un mot. — Le sauvage proprement dit n'a jamais été, il ne pouvait être. L'homme prétendu sauvage n'est que l'homme dégradé. L'homme appelé primitif est plutôt l'homme dernier jeté volontairement ou fatalement hors de la société générale, réduit à un démembrement de société, par conséquent à un démembrement de tradition, par suite à un démembrement d'intelligence et d'humanité. Loin d'être l'homme qui commence, le sauvage est l'homme qui finit. Il porte sur lui l'anathème dont sont frappés les transgresseurs des lois providentielles ; il s'est soustrait à sa destination, et il n'est plus qu'un enfant robuste et féroce. En lui s'est effacé le signe de la prévoyance et de la perfectibilité ; il oublie et n'apprend rien : le progrès lui est interdit. L'observation le montre en état de décadence et de déperdition graduelle. « Le sauvage coupe l'arbre pour recueillir le fruit ; il dételle le bœuf que les missionnaires viennent lui confier et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis trois siècles il nous con-

temple, sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables et l'eau-de-vie pour se tuer lui même. Encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses... ; il est voleur, il est cruel, il est dissolu ; mais il l'est autrement que nous : pour être criminels, nous surmontons notre nature ; le sauvage la suit ; il a l'appétit du crime, il n'en a point le remords. » Loin de tendre au développement, il incline à la dégradation et à la mort. Le dictionnaire de son idiome s'écourte, ses annales verbales s'effeuillent ; il ne marche qu'en arrière et s'approche à reculons de l'abrutissement bestial. Voilà le *fils de la nature* ! n'est-ce pas le cas de demander — « Quelle est cette femme ? » — Quant à l'enfance de la langue sauvage, nous la reconnaissons ; mais comme celle de la caducité, comme l'incohérence, la pénurie d'une mémoire qui s'éteint.

Rappelons une vérité qu'on affecte d'ignorer ou de méconnaître. L'homme ne naquit jamais hors de la société ; elle est sa destination. Donc, toutes les conditions de l'existence sociale lui furent données simultanément. Les animaux ont reçu en naissant une expérience toute faite, les moyens d'industrie nécessaires à la conservation et à la reproduction de leur espèce. Seul parmi tous les êtres organisés, l'homme est jeté sur la terre, nu et sans défense, ne pouvant, ne sa-

chant rien, devant tenir tout de la famille, qui tient tout de la société, laquelle reçoit tout de la tradition, afin que la réciprocité des besoins maintienne celle des rapports, unique source du développement. Or, le premier lien des rapports, la puissance fondamentale, la loi organique de la société, c'est la parole.

La parole a dû être, dès l'origine, complète et spontanée : car la pensée et la parole sont tellement identiques, qu'on ne saurait les diviser. — Leur union est nécessaire et indissoluble. — On ne peut penser sans parole. — Car pour parler sa pensée, il faut penser sa parole. — La parole est dans l'homme une nécessité physiologique. — Elle forme le type essentiel et divin de l'humanité ; aussi, dans sa sublime naïveté, l'écrivain sacré appelle-t-il l'homme *ame parlante*, pour le distinguer des *animaux muets* de la terre. — Euler reconnaissait que « sans une langue nous ne serions presque pas en état de penser nous-mêmes. » — Rousseau avouait que « la parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole. » — L'homme a reçu comme une simple faculté le double don de la pensée et de la parole. Les noms donnés aux choses sont vrais et substantiels, comme Platon l'a remarqué et ont, avec chaque chose un rapport inhérent. Cette nomination n'eut rien d'arbitraire.

Le langage fut appris à l'homme.

La Genèse rapporte cette première leçon donnée par le Créateur à Adam. Dieu lui fit nommer les animaux¹ (le nom est en effet la première, la plus simple et la plus facile opération de la pensée parlée), et Adam les appela chacun du nom qui lui convenait. De lui-même l'homme n'aurait jamais su se former une langue. En admettant, supposition gratuite, qu'il eût découvert le substantif, jamais il n'aurait pu concevoir le verbe, qui seul embrasse le temps, contient le souvenir, la prévision; le verbe qui, est au discours ce que l'ame est au corps, le principe vivant, et qu'on a justement nommé la parole par excellence, *verbum*; car dès qu'il disparaît de la phrase, Plutarque l'observe, l'homme ne parle pas, il *bruit*². — Comment l'homme aurait-il inventé le langage, puisque dans l'état actuel, en imaginant de nouveaux objets, il ne peut même créer un mot qui les caractérise? et il ne réussit à le construire qu'à l'aide d'anciens noms. Un des Césars tenta vainement d'ajouter trois lettres à l'alphabet romain; la puissance impériale ne put leur donner la vie: comment donc l'homme aurait-il formé l'esprit, organisé le mécanisme d'une langue avec ses lois, ses règles, ses rapports, ses exceptions infinies?

¹ *Ut videret quid vocaret ea.* Gen., ch. 2, v. 19.

² *Questions platoniques*, ch. 10, trad. d'Amyot.

L'immense capacité de Leibnitz échoua contre une semblable entreprise: voulant composer une langue, il ne put trouver d'autres lois que celles qui existent. — C'est que la parole est sortie de la puissance du signe, et n'est que la manifestation précise d'une loi contemporaine sinon antérieure, l'écriture. — Et c'est à cause de cette vérité primordiale qu'il nous est démontré que l'homme n'a pu faire sa langue. — « Toute langue est formée de compositions et de décompositions de sons; or, on ne peut décomposer les sons que d'une langue écrite, c'est-à-dire déjà décomposée. » — Cette opinion, que nos étroites limites nous empêchent de développer, est la plus jeune et la plus rationnelle. Un professeur d'analyse à l'école Normale a affirmé que « l'homme ne pense que parce qu'il parle; » depuis lors, un savant physicien a dit: « l'homme ne parle que parce qu'on lui a parlé. » — Or, qui est ce personnage? — Aujourd'hui, en dehors de la demi-douzaine d'académiciens, vétérans du matérialisme, qui ne veulent du Dieu créateur en aucune manière, pas même au modeste titre de ox, il serait difficile de rencontrer un homme instruit qui osât attribuer à l'homme l'invention du langage.

Les huit cent soixante langues et les cinq mille dialectes, nombre très approximatif des langues éteintes ou encore vivantes sur le globe,

peuvent se réduire à trois classes : les langues *simples*, les langues par *flexion*, les langues par *agglutination*. — « Ces trois classes ethnographiques correspondent aux trois plus grandes divisions géographiques du globe. Les faits recueillis jusqu'à présent sur toutes les langues connues démontrent que l'ancien monde qui les possède toutes les trois paraît aussi être le seul qui ait les véritables langues par flexion ; que le nouveau monde offre d'un bout à l'autre, dans sa vaste surface, des langues par agglutination, et que le monde maritime ne présente encore dans tous ses idiomes connus que des langues simples. — « Cette conclusion, à laquelle nous ont conduit nos recherches sur la classification ethnographique des peuples, dit M. Balbi, amène cette réflexion remarquable : que nous trouvons justement dans l'ancien monde, où Moïse nous représente l'origine des sociétés et le berceau de tous les peuples de la terre, les trois classes essentiellement différentes auxquelles le célèbre baron de Humboldt pense que l'on peut réduire les formes grammaticales de l'étonnante variété des idiomes connus'. » Des savantes recherches de M. Balbi, qui a fait la statistique la plus complète, la plus exacte et la plus scientifiquement garantie, des langues et idiomes actuellement

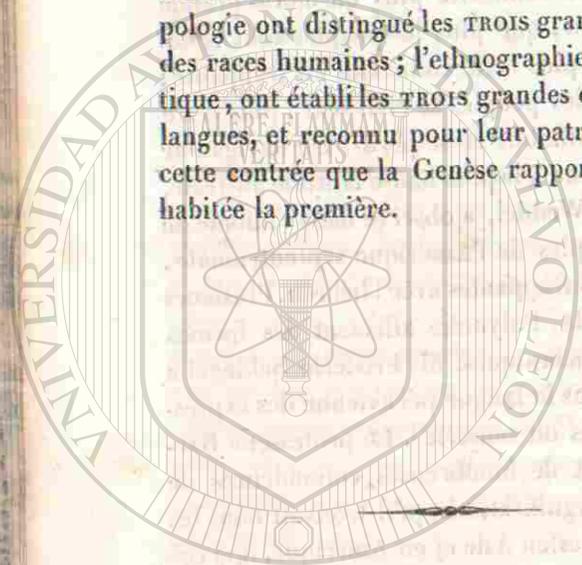
¹ *Atlas ethnographique du globe*, pl. I.

connus, car toutes ses classifications sont fondées sur l'opinion des philologues les plus distingués...., il résulte que presque toutes les langues ont une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu ; que plus les peuples sont isolés et sauvages, plus cette connexité est frappante ; et que plus les peuples se civilisent, plus cette connexité s'affaiblit et se perd². Un navigateur qui est parvenu à la plus haute latitude australe, le capitaine Weddel, a observé dans l'idiome de certains peuples de l'Amérique septentrionale, des analogies frappantes avec l'hébreu. Plusieurs idiomes de la Polynésie affectent des formes strictement hébraïques. M. Frédéric Schlegel a remarqué dans la langue péruvienne des expressions dérivées du sanscrit³. Le professeur Barton concluait de nombreuses coïncidences de noms et de significations qu'il trouvait dans les dialectes parlés en Asie et en Amérique, que ces diverses langues dériveraient d'une origine commune. A l'aspect de cette ressemblance de famille, un publiciste non moins érudit que juriste célèbre, M. Ortolan, a écrit cette assertion noble et simple : « Les langues de l'Orient et de l'Occident viennent de Dieu ; les langues du Sud et du Septentrion viennent de Dieu. » Toujours la plus haute science découvre la plus

² *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XXXII.

³ *De la Langue et de la Philosophie des Indiens*, liv. I, ch. 4.

haute vérité; ainsi, c'est pour sa confusion que l'incrédulité a invoqué le nouveau monde, ses indigènes prétendus primitifs, et leur langue encore informe. La science naturelle et l'anthropologie ont distingué les trois grandes souches des races humaines; l'ethnographie, la linguistique, ont établi les trois grandes divisions des langues, et reconnu pour leur patrie commune cette contrée que la Genèse rapporte avoir été habitée la première.



CHAPITRE IV.

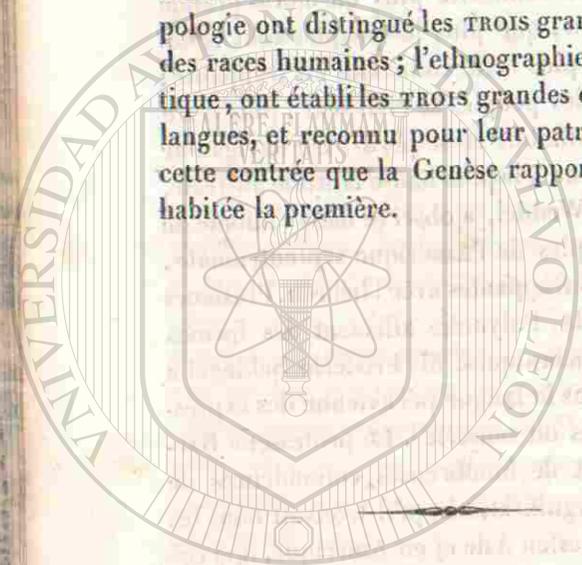
ASTRONOMIE. — CHRONOLOGIE.

§ I^{er}.

Désespérant de trouver sur la terre un complice, le philosophisme essaya de faire mentir les cieus; il voulut suborner les planisphères et les signes astronomiques des peuples. Pour opposer à la chronologie de Moïse la chronologie des nations, il déploya un luxe d'érudition planétaire, zodiacale, télescopique, dont fut éblouie la nombreuse engeance des demi-savans. Il annonça des monumens qui, avec *certitude*, rapportaient à QUINZE MILLE ANS l'étude des astres. — Voyons combien les sciences positives ont rabaisé ces gigantesques prétentions.

Le *Moniteur* du 14 février 1802, dans un long article sur les zodiaques de la Haute-Egypte, osait dire: « Il demeurera pour constant que la division actuelle du zodiaque, telle que nous la connaissons, a été établie chez les Égyptiens environ QUINZE MILLE ANS avant l'ère chrétienne; qu'elle s'est conservée sans altération, et a été transmise à tous les autres peuples. » — Ouvrez

haute vérité; ainsi, c'est pour sa confusion que l'incrédulité a invoqué le nouveau monde, ses indigènes prétendus primitifs, et leur langue encore informe. La science naturelle et l'anthropologie ont distingué les trois grandes souches des races humaines; l'ethnographie, la linguistique, ont établi les trois grandes divisions des langues, et reconnu pour leur patrie commune cette contrée que la Genèse rapporte avoir été habitée la première.



CHAPITRE IV.

ASTRONOMIE. — CHRONOLOGIE.

§ I^{er}.

Désespérant de trouver sur la terre un complice, le philosophisme essaya de faire mentir les cieus; il voulut suborner les planisphères et les signes astronomiques des peuples. Pour opposer à la chronologie de Moïse la chronologie des nations, il déploya un luxe d'érudition planétaire, zodiacale, télescopique, dont fut éblouie la nombreuse engeance des demi-savans. Il annonça des monumens qui, avec *certitude*, reportaient à QUINZE MILLE ANS l'étude des astres. — Voyons combien les sciences positives ont rabaisé ces gigantesques prétentions.

Le *Moniteur* du 14 février 1802, dans un long article sur les zodiaques de la Haute-Egypte, osait dire: « Il demeurera pour constant que la division actuelle du zodiaque, telle que nous la connaissons, a été établie chez les Égyptiens environ QUINZE MILLE ANS avant l'ère chrétienne; qu'elle s'est conservée sans altération, et a été transmise à tous les autres peuples. » — Ouvrez

les yeux, la nature contredit cette antiquité fabuleuse. Lisez son témoignage. « La côte d'Arabie sur la Mer-Rouge est encombrée de bancs ou récifs de corail, qui en rendent l'abord difficile et dangereux. Ces récifs sont l'ouvrage et l'habitation des polypes, qui, à mesure qu'ils travaillent, abandonnent leurs premières demeures, sur lesquelles ils continuent à bâtir. Dans les climats chauds, les polypes sont toujours en activité, ils ne cessent pas de multiplier et de construire; d'où il résulte qu'en peu de temps ils augmentent d'une manière sensible la masse de leurs demeures, qui ne se détruisent point en vieillissant, étant de la même nature que le test des coquilles¹. »

Ghalefka, ville autrefois célèbre², est à présent un mauvais village dont les habitans peu nombreux vivent de leurs dattiers et de leur pêche; la côte y est aujourd'hui si remplie de bancs de corail, que le port est impraticable même aux petits bâtimens. (On observe l'accroissement rapide de ces bancs de corail, à quelques lieues au nord de Motka.) Si donc il n'a fallu que quelques siècles pour rendre un port et les côtes voisines impraticables, il en résulte cette conséquence rigoureuse, que tous ces parages seraient inaccessibles aux vaisseaux depuis nombre

¹ Deluc, *Lettre du 10 mai 1802*. Genève.

² Niebuhr, *Description de l'Arabie*, p. 199.

de siècles, si la Mer-Rouge et ses côtes existaient depuis QUINZE MILLE ANNÉES avant l'ère chrétienne, ce qui supposerait encore bien des milliers d'années antécédentes. La Mer-Rouge, étant étroite et peu profonde, serait totalement encombrée. Les récifs de corail existent autour d'un grand nombre d'îles situées entre les tropiques. Ils s'étendent autour de la Nouvelle Calédonie. « Ces polypiers, dont l'accroissement continu obstrue de plus en plus le bassin des mers, sont bien capables d'effrayer les navigateurs. Beaucoup de bas-fonds, qui offrent encore aujourd'hui un passage, ne tarderont pas à former des écueils extrêmement dangereux. » Par quelles hypothèses détruire de tels faits?... Pauvre philosophisme!

En 1821, dans une séance de l'académie des sciences, M. de Paravey renversa la théorie des Dupuis, Volney et Fourier. Ce dernier, présent, fut tellement serré par les motifs de M. de Paravey, qu'il l'autorisa à publier que, dans sa lettre à Berthollet, citée par le célèbre Lalande, on lui avait fait parler d'une antiquité à laquelle il n'avait jamais cru. Les conclusions de M. de Paravey furent admises au nom de l'académie des sciences, par MM. Delambre, Ampère et Cuvier — Ces résultats positifs et mathématiques obtenus par M. de Paravey, quelques an-

¹ *Biblioth. britann. Sciences et Arts.* — 1802.

² *Voyage à la recherche de La Peyrouse*, par La Billardière.

nées après M. Champollion les confirma, au moyen des hiéroglyphes¹.

Outre le zodiaque de Denderah, il était bruit du zodiaque d'Esne (l'ancienne Latopolis). On disait même ce dernier plus ancien.—M. Champollion a lu la date du zodiaque de Denderah. Il a été fait après Tibère, Claude, Néron, Domitien.—M. Champollion a lu la date du zodiaque d'Esne. Le nom d'Antonin-le-Pieux y est écrit. Ainsi donc, ils sont tous les deux postérieurs à l'établissement de notre religion.

Pendant que M. Champollion découvrait leur date réelle par l'alphabet phonétique, d'un autre côté, procédant par la science des antiquités grecques, M. Letronne était arrivé au même résultat, et avait retrouvé, dans les inscriptions des temples d'Esne et de Denderah, les noms que l'on venait de lire sur les légendes hiéroglyphiques. « Les zodiaques égyptiens, dit ce savant archéologue, déchus ainsi de cette haute antiquité qu'on leur avait si généreusement départie, et du caractère purement astronomique qu'on leur avait supposé, perdent presque toute leur importance². »— Chez les *Egyptiens*, les plus anciens monumens astronomiques dont aient fait mention Hipparque et Ptolémée,

¹ Paravey, *Aperçu sur l'origine de la sphère et sur l'âge des zodiaques*. — 1821.

² *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*.

sont quelques éclipses de lune, dont la plus reculée fut observée à Babylone, 721 ans avant J.-C. Ces deux auteurs, les deux premiers astronomes du monde, n'ont pas daigné parler des 373 éclipses de soleil, et des 832 éclipses de lune, dont, au rapport de Diogène Laërce, les traditions égyptiennes conservaient la mémoire.

Quant à la grande année ou période sothique, que l'on a fait sonner si haut, parce que son cours, étant de 1,460 ans, avait dû, disait-on, reparaitre nombre de fois, pour avoir été étudiée; ce qui supposait la plus profonde antiquité; il a suffi d'en observer avec quelque attention une seule partie, pour la connaître en entier avec le peu de précision quelle avait chez les Égyptiens.— La grande révolution du zodiaque autour des poles de l'écliptique ne fut connue aux bords du Nil qu'au temps d'Hipparque, environ deux cent cinquante ans avant J.-C. Il n'importe, on la fit entrer postérieurement dans les anciennes découvertes de l'Égypte, et elle y fonda la période de trente-six mille ans. Cette révolution est celle qui est appelée de nos jours, en astronomie, *précession des équinoxes*.—Rendons-la sensible par un exemple.

Soit une ligne droite menée du centre de la terre à l'intersection occidentale de l'écliptique et de l'équateur et prolongée indéfiniment dans la région des étoiles. L'étoile qui est à l'extré-

mité de cette ligne cette année, au moment de l'équinoxe du printemps, sera plus orientale de 50 secondes et 20 tierces de degré, au moment de l'équinoxe du printemps prochain, de 100 secondes et 40 tierces au moment de l'équinoxe du printemps suivant, et ainsi de suite; de sorte qu'il faudra à cette étoile 25,740 ans pour revenir dans la même intersection de l'écliptique et de l'équateur, à l'équinoxe du printemps. — Cette révolution, inconnue aux anciens Egyptiens, découverte par Hipparque, peu exactement connue encore au temps de Ptolémée, fut évaluée par ce dernier astronome à environ 36,000 ans, quoiqu'elle ne soit que de 25,740 ans. — A l'appui de cette chimérique antiquité, venait le fameux cercle d'or de 365 coudées de circonférence, qui décorait le tombeau d'Osymandias, et qui servait à diviser l'année en 365 jours et à diriger les observations astronomiques.

Chez les *Chaldéens*, où les astrologues se vantaient d'avoir 47 mille ans d'observations, on n'a rien trouvé qui justifiait ces prétentions. Après la conquête de Babylone, Callisthène, à la prière d'Aristote et par l'ordre d'Alexandre, fit les plus grandes recherches dans cette ville. Les monuments astronomiques qu'il y trouva ne remontèrent qu'à 700 ans, suivant Epigène et Plin^e.

¹ *Principes de la saine philosophie*, t. I, p. 468.

L'historien de l'astronomie, M. Delambre, assure « que les Chaldéens, les Chinois et les Indiens sont étrangers à l'astronomie mathématique... Nous ne possédons aucun monument un peu ancien de leurs connaissances; tout se borne pour les Chinois et les Indiens à des ouvrages assez modernes; et quant aux Chaldéens et aux Égyptiens, on ne cite en leur faveur que quelques témoignages vagues et insignifiants d'écrivains qui ne sont pas jugés bien compétens en ces matières... Il n'existe aucun moyen de se faire une idée précise de la science des anciens (en astronomie). Si cette science a existé, les preuves en sont perdues¹. » Le savant Klaproth a dit, notez ces paroles: « Les tables astronomiques des Hindous, auxquelles on avait attribué une antiquité prodigieuse, ont été construites dans le septième siècle de l'ère vulgaire, et ont été postérieurement reportées, par des calculs, à une époque antérieure². » — Terminons: de nouvelles preuves seraient superflues; terminons, en rappelant toutefois l'opinion d'un homme dont le nom seul est une autorité décisive, Cuvier!

« Tous les efforts d'esprit et de science (que fit naguère l'impiété pour trouver au zodiaque de Denderah une date antérieure au déluge)

¹ Delambre, *Histoire de l'astronomie du moyen-âge*, disc. prélim. — 1819.

² Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. I, p. 397. — 1826.

sont devenus superflus, depuis que, finissant par où naturellement l'on aurait commencé si la prévention n'avait pas aveuglé les premiers observateurs, on s'est donné la peine de copier et de restituer les inscriptions grecques gravées sur ces monumens, et surtout depuis que M. Champollion est parvenu à déchiffrer celles qui sont exprimées en hiéroglyphes. Il est certain maintenant, et les inscriptions grecques s'accordent, pour le prouver, avec les inscriptions hiéroglyphiques, il est certain, disons-nous, que les temples (égyptiens) dans lesquels on a sculpté des zodiaques ont été construits sous la domination des Romains..... Ainsi se sont évanouies pour toujours les conclusions que l'on avait voulu tirer de quelques monumens mal expliqués, contre la nouveauté des continens et des nations¹. » Ajoutons, et par conséquent contre la véracité du Pentateuque.

§ II.

Le secours qu'il avait attendu des planisphères, le philosophisme l'espérait également de la chronologie, pour montrer que les hommes, jetés nus sur la terre, avaient successivement inventé la parole, l'écriture, les mathématiques, les arts, en un mot la société, et justifier ainsi

¹ Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

les quinze mille années d'études égyptiennes, les quarante-sept mille ans de travaux chaldéens en astronomie, et les milliers de siècles, dont il parlait avec certitude. Cette vénérable antiquité rendait bien ignorante, bien mesquine, la tradition de Moïse, donnant à peine quatre mille ans avant Jésus-Christ, à notre planète terraquée. Afin de mieux la discréditer encore, on tenta de la mettre aux prises avec elle-même, en opposant à la traduction Vulgate, la version des Septante : ce qui embarrassait même des chrétiens sincères peu instruits. On assurait que, par son adoption de la Vulgate, l'Eglise avait formellement condamné le texte des Septante; et l'impiété avait à le soutenir un intérêt direct, ainsi qu'il sera aisé de l'apercevoir.

La Vulgate et la version des Septante sont conformes dans le dogme, dans la morale, dans les faits historiques; mais différent dans la partie des temps chronologiques. — L'auteur de l'édition Vulgate, saint Jérôme, vit que tous les manuscrits hébreux de l'Ancien-Testament qu'il put se procurer, avaient une même chronologie; mais que cette chronologie différait, surtout dans le Pentateuque, de celle des Septante : c'est ce qui le détermina à rétablir la chronologie du texte hébreu dans la traduction qu'il donna.

Pour expliquer cette différence, les savans pensent que, dans les anciens manuscrits du Pen-

tateuque, il y eut, par la faute des copistes, un déplacement ou une transposition du signe ou du chiffre qui exprimait un siècle dans l'âge de certains patriarches; et que les Septante ne firent que rétablir en son lieu, ce signe déplacé ou transposé, partout où ils jugèrent, soit d'après la tradition, soit d'après quelque manuscrit plus correct et plus authentique, que ce changement était nécessaire. Quelques savans pensent encore que c'était anciennement l'usage, chez les Hébreux, de sous-entendre, dans le calcul, le signe numérique qui exprimait le premier siècle, et que les Septante jugèrent à propos de l'exprimer dans leur traduction. — Les chiffres des Hébreux furent de tout temps les lettres de leur alphabet. — Parmi ces lettres, il y en a plusieurs qui, quoique différentes dans leur signification alphabétique et numérique, ne diffèrent que comme infiniment peu dans leur figure linéaire et visible. Il était facile à des copistes de confondre quelquefois l'une de ces lettres avec l'autre.

La version des Septante n'a pas été une altération, mais une explication des livres de Moïse, explication conforme à la tradition nationale et à l'usage reçu; sans quoi toute la nation juive, qui avait entre les mains ces livres divins, et en faisait religieusement la lecture au moins tous les jours du Sabbat, loin d'adopter cette traduc-

tion, aurait crié à la corruption, à l'imposture, au sacrilège. Saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie et saint Théodore regardent comme vraie et sainte la version des Septante; saint Hilaire déclare que, dans les endroits où les traductions varient, on doit s'en référer aux Septante¹. C'est ce que saint Jérôme, dans sa préface de la Vulgate, reconnaît lui-même: « *Post Septuaginta nihil in sacris litteris potest immutari vel perverti, quin eorum translatione omnis fraus et dolus patefaciat.* » Cette version a été employée par les apôtres, par les évangélistes, par les pères. Elle fut toujours en vigueur dans l'Église grecque. L'ancienne Vulgate, usitée dans l'Église latine jusqu'au temps de la version de saint Jérôme, était une traduction de la version des Septante; et la version vulgate des psaumes, encore en usage aujourd'hui, et authentiquée par le concile de Trente, vient de cette ancienne Vulgate prise du grec et de la version des Septante. — Le sixième concile général tenu à Constantinople, a suivi la chronologie des Septante. — L'Église romaine, dans son Martyrologe, s'est réglée sur la supputation des Septante, préférablement à celle de la Vulgate. — Par ces faits l'autorité ecclésiastique a-t-elle condamné la version des Septante? Lisons le texte du con-

¹ Hilar., *In psalm. CXXXI*, n. 24.

cile. « Le saint synode statue et déclare que l'édition ancienne et vulgaire (la Vulgate), approuvée dans l'Église par le long usage de tant de siècles, sera tenue pour authentique dans les lectures, controverses, prédications ou dissertations publiques. Que, sous aucun prétexte, personne n'ait la présomption ou la hardiesse de la rejeter... » Cet ordre du concile, dit le savant professeur Hug, n'est point, et par sa nature ne peut pas être une décision dogmatique; c'est un règlement de discipline fait en vue des circonstances du moment¹. » Ne voit-on pas qu'en déclarant la Vulgate authentique, le concile n'a point entendu imposer ses dates, mais seulement dire qu'elle ne contenait nulle erreur en matière de foi, et qu'elle restait adoptée par l'usage de l'Église latine.

Le philosophisme avait grand soin d'affirmer le contraire, et de prononcer de son chef l'exclusion des Septante; car leur version tue la sienne irrémisiblement. Le savant le plus universel, le plus encyclopédique qu'on puisse citer, Fréret, disait de la chronologie des Septante: « Elle m'a toujours paru préférable à celle de la Vulgate et du manuscrit des Massorèthes.... La variété de ces manuscrits, tous également autorisés, nous laisse la liberté du choix, et il nous

¹ *Essai d'une introduction au Nouveau Testament*. Cellerier, part. 1, sect. 8.

est permis de préférer celui qui facilite davantage la chronologie des histoires profanes avec celle de l'écriture¹. »

Vers la même époque, un profond mathématicien, l'abbé Para du Phanjas, trouvait que « la chronologie des Septante est comme nécessaire pour concilier l'histoire du déluge avec les monumens historiques des nations égyptienne, chaldéenne, chinoise, etc. » M. de Férussac a reconnu avec MM. Champollion « qu'en suivant la chronologie des Septante, adoptée par les Pères de l'Église, elle suffit pour se rendre raison de tous les faits historiques². » Avec saint Paul et saint Luc, M. l'abbé Greppo a suivi la chronologie des Septante, que semblent aussi avoir adoptée les archéologues d'Allemagne, et qui tend à un synchronisme parfait avec les résultats des sciences modernes.

Les Égyptiens et les Chaldéens s'étaient efforcés de nous dérober la vérité en lui substituant des fables et en comptant des milliers d'années; les recherches des savans ont fait évanouir ces vaines prétentions. Ou sont les défenseurs des 36,525 ans de la durée égyptienne, dont 30,000 ans pour le règne du soleil, et 4,000 ans pour le règne des demi-dieux? « On

¹ *Histoire de l'académie des inscriptions*, t. VI, p. 179.

² *Philosophie de la religion*, t. 1, p. 478.

³ *Bulletin universel*, t. X, sect. 2.

est fort revenu de la prétention singulière qu'on avait eue sur l'antiquité des Chinois, de leur science, de leur astronomie, » disait le fameux de Lalande¹.

Les livres les plus authentiques des Indiens démentent, par des caractères intrinsèques très reconnaissables, l'antiquité que ces peuples leur attribuent. Si l'on en juge par le calendrier annexé aux Védas, et auquel ils se rapportent, ainsi que par la position des colures que ce calendrier indique, ces livres peuvent remonter à 3,200, ans ce qui serait à peu près l'époque de Moïse². Bailly reconnaissait que les traces conservées d'astronomie, chez les différents peuples de l'Asie, ne remontent qu'à 3,000 ans avant notre ère³. Quelle valeur peuvent offrir les listes des rois indiens que les pandits prétendaient avoir dressées d'après les Pouranas? L'un d'eux est convenu qu'ils remplissaient arbitrairement, par des noms imaginaires, les espaces compris entre les rois célèbres⁴; et voici que les tables de Trivalore, si renommées, que l'on faisait remonter à l'époque du Cali-Yug, se trouvent écrites et datées du treizième siècle⁵!

¹ *Principes de la saine philosophie*, t. I, p. 437.

² Colebrooke, *Mémoires de Calcutta*, t. VIII, p. 493.

³ Bailly, *Lettres sur les sciences*.

⁴ Vilfort, *Mémoires de Calcutta*, t. IX, p. 133.

⁵ Beutley, *De l'antiquité du surya-sidhanta*. *Becl. asiat.* in-4^o, t. VI, p. 538.

« En remontant dans l'histoire de chaque nation, dit Fréret, on rencontre toujours plus ou moins haut une époque au-dessus de laquelle les traditions cessent d'être historiques... En descendant de cette époque, les traditions deviennent historiques, et ce sont les seules qui méritent d'être étudiées d'un chronologiste et comparées au récit de Moïse¹. »

« Moïse seul, observe de Guignes, nous a rapporté en peu de mots la suite des générations qui ont précédé le déluge, et c'est une chose digne de remarque que les histoires de toutes les nations s'arrêtent, comme de concert, vers le temps qui approche de cette grande catastrophe². »

« Mes recherches, dit Champollion, d'après les dates très authentiques des inscriptions royales de l'Égypte, ont constaté ce résultat capital, qu'aucun monument connu de cette contrée ne remonte au-delà de la seizième dynastie égyptienne de Manethon, dont tous les écrivains ecclésiastiques font unanimement le premier roi, contemporain d'Abraham. Ainsi l'histoire de l'Égypte par ses monumens ne s'étend pas au-delà du 23^e siècle antérieur à l'ère vulgaire; elle reste donc dans les termes de la

¹ *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. V, p. 333, et t. VIII, p. 34.

² De Guignes, *Histoire des Huns*, liv. I.

chronologie de Moïse, selon le texte des Septante, texte que les plus savans pères de l'Église se sont fait un devoir de suivre scrupuleusement..... Cette chronologie laisse sept siècles entre l'époque qu'elle assigne au déluge et la seizième dynastie égyptienne reconnue par les monumens. Ainsi, ni la géologie ni l'érudition ne peuvent fournir aucune objection contre le récit de Moïse, historien des temps primitifs¹. »

« Aucun des monumens antiques de l'histoire profane encore subsistans de nos jours, et remontant à une époque certaine, ne contredit la date assignée au déluge, selon le texte grec de la Bible des Septante.² »

L'immortel Cuvier a écrit : « Partout la nature nous tient le même langage, partout elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas très haut; et, ce qui est bien remarquable, partout l'homme nous parle comme la nature, soit que nous consultations les vraies traditions des peuples, soit que nous examinions leur état moral et politique et le développement intellectuel qu'ils avaient atteint au moment où commencent leurs monumens authentiques. En effet, bien qu'au premier coup d'œil les traditions de quelques anciens peuples qui reculaient

¹ Champollion-Figeac, cité dans les *Annales de philosophie chrétienne*, n° 6. — 1830.

² Idem, *Résumé complet de chronologie générale et spéciale*, n° 60, et c.

leur origine de tant de milliers de siècles, semblent contredire fortement cette nouveauté du monde actuel; lorsqu'on examine de plus près ces traditions, on n'est pas long-temps à s'apercevoir qu'elles n'ont rien d'historique.

« Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas 2,300 ans d'ancienneté. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter ne datent pas d'un siècle avant lui... on n'avait avant eux que des poètes. Homère, le plus ancien que l'on possède, n'a précédé notre âge que de 2,700 ou de 2,800 ans. Quand ces premiers historiens parlent des anciens événemens, soit de leur nation, soit des nations voisines, ils ne citent que des traditions orales, et non des ouvrages publics.

« Un seul peuple nous a conservé des annales écrites en prose avant l'époque de Cyrus, c'est le peuple juif..... On ne peut aucunement douter que ce ne soit l'écrit le plus ancien dont notre Occident soit en possession.

« Or, cet ouvrage et tous ceux qui ont été faits depuis, quelque étrangers que leurs auteurs fussent à Moïse et à son peuple, nous présentent les nations des bords de la Méditerranée comme nouvelles; ils nous les montrent encore demi-sauvages quelques siècles auparavant; ils nous parlent tous d'une catastrophe générale, d'une irruption des eaux qui occasiona une régénéra-

tion presque totale du genre humain, et ils n'en font pas remonter l'époque à un intervalle bien éloigné. Le texte du Pentateuque qui allonge le plus cet intervalle ne la place pas à plus de vingt siècles avant Moïse, ni par conséquent à plus de 5,400 ans avant nous.

« Les traditions poétiques des Grecs, sources de toute notre histoire profane pour ces époques reculées, n'ont rien qui contredise les annales des Juifs; au contraire, elles s'accordent admirablement avec elles, par l'époque qu'elles assignent aux colons égyptiens et phéniciens, qui donnèrent à la Grèce les premiers germes de la civilisation.

« Les hommes qui veulent attribuer aux continens et à l'établissement des nations une antiquité très reculée sont donc obligés de s'adresser aux Indiens, aux Chaldéens et aux Égyptiens; trois peuples, en effet, qui paraissent le plus anciennement civilisés de la race caucasique....

« Mais chez les Indiens, au milieu de cette infinité de livres de théologie mystique ou de métaphysique abstruse que les brahmes possèdent et que l'ingénieuse persévérance des Anglais est parvenue à connaître, il n'existe rien qui puisse nous instruire avec ordre sur l'origine de leur nation et sur les vicissitudes de leur société... Cependant, au milieu de toutes les fables brahminiques, il échappe des traits dont la concor-

dance avec ce qui résulte des monumens historiques plus occidentaux est faite pour étonner. Ainsi leur mythologie consacre les destructions successives que la surface du globe a essuyées et doit essuyer à l'avenir; et ce n'est qu'à un peu moins de 5,000 ans qu'ils font remonter la dernière..... Une chose également assez digne de remarque, c'est que dans leurs listes de rois, toutes peu historiques qu'elles sont, les Indiens placent le commencement de leurs souverains humains à une époque qui est à peu près la même que celle où Ctésias, dans une liste entièrement de la même nature, fait commencer les rois d'Assyrie, environ 4,000 ans avant le temps présent.

« Quant à l'Égypte, ce n'est qu'à Séthos que commence, dans Hérodote, une histoire un peu raisonnable, et, ce qu'il est important de remarquer, cette histoire commence par un fait concordant avec les annales hébraïques, par la destruction de l'armée du roi d'Assyrie Sennachérib!.... »

A l'égard des Chaldéens, remarquons que « Hérodote n'attribue à la suprématie des Assyriens que 250 ans de durée, et n'en fait remonter l'origine qu'à environ huit siècles avant lui. Enfin ce n'est qu'à l'époque qu'on appelle communément le second royaume d'Assyrie que l'histoire des Assyriens et des Chaldéens commence

à devenir claire, à l'époque où celle des Égyptiens devient claire aussi, lorsque les rois de Ninive, de Babylone et d'Égypte commencent à se rencontrer et à se combattre sur le théâtre de la Syrie et de la Palestine...

« Nous dirons des Arabes, des Persans, des Turcs, des Mongols et des Abyssins d'aujourd'hui, autant que des Arméniens ; leurs anciens livres, s'ils en ont eu, n'existent plus ; ils n'ont d'ancienne histoire que celle qu'ils se sont faite récemment et qu'ils ont moulée sur la Bible.

« Pour retrouver des dates authentiques du commencement des empires et des traces du grand cataclisme, il faut donc aller jusqu'au-delà des grands déserts de la Tartarie. Vers l'Orient et vers le Nord, habite une autre race, dont toutes les institutions, tous les procédés diffèrent autant des nôtres que sa figure et son tempérament... Le plus ancien des livres de la Chine, le Chou-King, commence l'histoire de ce pays par un empereur nommé Yao.... Ce Yao date, selon les uns, de 4163 ; selon les autres, de 3943 ans avant le temps actuel...

« Est-il possible, s'écrie l'illustre géologue, que ce soit un simple hasard qui donne un résultat aussi frappant, et qui fasse remonter à peu près à quarante siècles l'origine traditionnelle des monarchies assyrienne, indienne et chinoise ! Les idées des peuples qui ont si peu

de rapport ensemble, dont la religion, les lois, n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point si elles n'avaient la vérité pour base ? » Ainsi s'évanouissent au flambeau d'une saine critique les rêves de la vanité nationale ou de l'imagination dérégulée de quelques peuples, et ces prétentions chimériques dont la philosophie moderne avait voulu s'armer pour combattre la chronologie, l'autorité des saints livres.

Discours sur les révolutions de la surface du globe, p. 169.

CHAPITRE V.

LES LIVRES SAINTS.

ALERE FLAMMAM
VERITATIS
§ 1^{er}.

Après avoir subi les épreuves de la géognosie, de la linguistique, de l'astronomie, de la chronologie, soutenu les accusations de tout ce que l'esprit offre de plus subtil, la prévention de plus injuste, l'animosité de plus haineux, l'historien hébreu est aujourd'hui réhabilité par les sciences. Les érudits ont reconnu que nulle découverte, dans les vestiges des révolutions terrestres, dans les progrès archéologiques ou géographiques, ne contredit son livre monumental.

Il ne nous suffit point de ces aveux ; on a trop longuement, trop effrontément calomnié le libérateur d'Israël, l'homme qui posa la pierre fondamentale de la vérité catholique, pour que nous puissions passer outre sans nous former une conviction à son sujet.

Il est de notre conscience de déclarer que la source la plus antique et la plus pure des tra-

ditions écrites, la plus haute valeur et la plus puissante autorité historique réside dans le Pentateuque. Le signe de sa date et le caractère de son auteur sont empreints au fond de cette œuvre entière ; un simple aperçu en témoigne jusqu'à l'évidence.

Plein d'archaïsmes que l'on ne retrouve dans aucun livre de l'Ancien-Testament, le Pentateuque présente une originalité remarquable. Le livre des Juges contient des barbarismes et des provincialismes. Isaïe jette les mots dans des moules nouveaux. Jérémie, Ézéchiel fourmillent de chaldaïsmes. En un mot, quand on passe des écrivains de l'époque la plus reculée à ceux d'une date postérieure, on voit la langue décliner sans cesse, et enfin se perdre dans des tournures purement chaldaïques. Quelle différence d'ailleurs dans la marche des idées et dans le choix des images!... Les premiers écrivains sont couverts d'une forte couleur égyptienne, qui s'affaiblit et s'éteint en leurs successeurs¹.

« Le Pentateuque, que tous les autres livres de l'Ancien-Testament imitent, supposent ou commentent, renferme l'histoire de la législation juive et des événements qui la préparèrent. Il paraît écrit au moment même où cette législation naquit. En effet, le récit, concis et même obscur dans l'exposition des faits très antérieurs

¹ Eichorn, *Allgemeine einleitung in das alte Testament.*

à la législation et sans rapport avec elle, devient tout à coup, à l'approche de l'époque décisive, abondant et varié, comme l'est d'ordinaire une histoire contemporaine. Ou plutôt ce n'est plus une histoire, c'est un journal où les lois, les guerres et les miracles viennent s'inscrire tour-à-tour, sans autre ordre que celui du temps.... Ordinairement, dans une histoire contemporaine, les couleurs sont plus vraies, les tours plus vifs que dans une autre; parce que l'écrivain a vu, senti, éprouvé lui-même; parce qu'il n'a aucun effort d'imagination à faire pour se mettre à la place des acteurs. Les détails sont plus nombreux et plus développés, parce qu'ils lui sont tous connus. Ils ne sont pas toujours bien choisis, parce qu'il est mauvais juge de leur influence sur les événements à venir, et de leur importance relative aux yeux de la postérité. La succession et l'enchaînement des faits sont quelquefois moins clairement exposés, parce que l'auteur hésite perpétuellement entre l'ordre chronologique et celui dans lequel ces faits l'ont frappé, dans lequel ils lui paraissent avoir influé les uns sur les autres, parce qu'en outre la nature ou la vivacité de ses impressions le trompe souvent sur la gravité des événements ou sur leur mutuelle dépendance. Or tel est précisément le caractère de la partie historique des quatre derniers livres du Pentateuque.

Après les premiers linéaments des lois, on voit suivre addition sur addition, éclaircissement sur éclaircissement, et à chaque page quelque règlement nouveau. Qui ne reconnaît là un auteur contemporain de la législation, annonçant comment peu à peu le législateur a agrandi et complété son système, suivant les progrès de ses vues et de son expérience? Qui ne reconnaît surtout dans le Deutéronome, un véritable journal de la législation, puisque chaque loi suit le récit de la circonstance qui l'a fait naître? Enfin, comment un auteur plus récent eût-il rencontré ce langage si particulier que les adversaires de l'authenticité de ce livre n'ont pu jusqu'ici méconnaître?

Allons plus loin. Quel imposteur eût jamais pu retracer, avec une vérité aussi exacte, les progrès successifs de la civilisation et de la société? Comment eût-il conservé cette gradation si peu étudiée dans des objets si divers, avec des incidens si minutieux, si naturels, si parfaitement liés, et de manière à soutenir le plus sévère examen sans trahir la fraude?

Abraham sort de la Mésopotamie, patrie des peuples bergers, et tous les détails de sa vie dénotent un vrai nomade. Des hôtes viennent-ils à lui, il court choisir au milieu de son bétail le jeune veau qu'il apprêtera lui-même, comme le Patrocle d'Homère. Il n'offre pas de vin à ces

étrangers; cette liqueur cependant n'était point, à cette époque, inconnue à la Palestine. Il leur présente du lait, comme un nomade devait le faire. Isaac, au contraire, riche de l'héritage d'Abraham, moins étranger aux habitudes des Chananéens amollis, fait usage du vin. Un chevreau, enlevé du pâturage, ne suffit plus à ses goûts, comme il a suffi à ceux de son père. Il désire du gibier, il le fait apprêter à sa manière préférée. Son palais est exercé à distinguer les viandes, et c'est par une ruse que Rébecca réussit à lui faire prendre le change. Demi-nomade et demi-laboureur, il prend à ferme un champ du roi de Gérar, ne se contente plus d'être riche en troupeaux.

L'écrivain moderne qui aurait inventé cette histoire sous le nom de Moïse eût probablement fait faire à la civilisation de nouveaux progrès avec Jacob, il eût blessé la vérité sans s'en douter, et l'historien du Pentateuque est réellement plus fidèle aux vraisemblances de l'histoire. La civilisation recule quand Jacob, laissant la Palestine, passe vingt ans en Mésopotamie, au sein de la vie nomade et des habitudes pastorales. Elle avance, au contraire, avec Ésaü, parce que celui-ci demeure en Palestine et s'allie aux Chananéens.

Le commerce multiplie peu à peu les rapports des diverses nations. Au temps d'Abra-

ham, nous ne voyons encore aucun échange en blé entre l'Égypte et Chanaan. Pour éviter la famine, le patriarche est obligé de se transporter lui-même, avec tous les siens, sur les bords du Nil. Au temps de Jacob, ce commerce est établi. Pour le faciliter, déjà les caravansérails sont construits sur la route. Partant d'Arabie, des caravanes Ismaélites portent aux Égyptiens des épices, des résines et du baume. Dans l'occasion, ils achètent ou vendent des esclaves. Les Égyptiens ne font par eux-mêmes aucun commerce extérieur. La Genèse le suppose et l'histoire nous le dit.

L'Égypte, plus anciennement constituée que les nations voisines, l'emporte, comme de raison, en civilisation et en luxe. Déjà, au temps d'Abraham, les Pharaons ont une cour. Abimélec, roi d'une colonie égyptienne chez les Philistins, imite en petit les rois de la métropole. Il a comme eux des serviteurs et des courtisans. En Palestine, au contraire, le roi Salem vit comme un simple particulier. Entre Abraham et Jacob, le luxe de l'Égypte fait de grands progrès. Au temps de Joseph, nous voyons à la cour d'Égypte de grands dignitaires, des chambellans, des surintendans, de grands échansons, de grands pannetiers, un grand visir, une police, une prison d'état, des médecins attachés à la personne des grands, et un pompeux cérémo-

nial. Joseph, comme grand visir, est servi à une table à part, et les Egyptiens qui mangent chez lui prennent place à celle de son chambellan. Pharaon n'admet point Jacob à une conversation familière, comme avait fait un de ses ancêtres à Abraham, mais à une audience en forme, avec tant de raideur et une si orgueilleuse affabilité, que le style même du récit en grave l'impression. Diverses solennités accompagnent l'installation des fonctionnaires royaux. Joseph, à son entrée en charge, reçoit une chaîne d'or, un anneau, un costume magnifique et une suite.

En Mésopotamie, où les Chananéens n'avaient pas encore étendu leur commerce, on trouve, au temps de Jacob, peu d'or et peu d'argent. Les échanges en nature sont, à cette époque, le seul moyen connu de se procurer des objets nouveaux. C'est en gardant les troupeaux pendant vingt années que le patriarche gagne ses deux femmes, des esclaves et du bétail. En Chanaan, au contraire, et dans le voisinage de cette Phénicie qui tenait en ses mains le commerce du monde, au temps d'Abraham, on n'a déjà plus recours aux échanges; l'argent les représente comme matière précieuse. Il n'a pas encore reçu d'impression; mais on le pèse pour en déterminer la valeur. Peut-être cependant les Phéniciens avaient-ils déjà quelques monnaies grossières au temps de Jacob. Nulle part il n'est fait mention de che-

vaux dans les quarante-quatre premiers chapitres de la Genèse. C'est à l'occasion du voyage de Jacob en Égypte, que les chars envoyés par Joseph nous les montrent pour la première fois en usage. L'histoire nous apprend, en effet, que dans ces siècles reculés ils étaient usités en Égypte, mais presque inconnus en Palestine.

Les formes des conventions civiles rappellent, chez les patriarches, la plus haute antiquité. Dans Homère, les contrats se font de vive voix, et, pour les rendre obligatoires, c'est à la garantie des dieux que l'on a recours. On les accompagne de présents et de cérémonies symboliques. De la même manière, Abraham donne sept brebis à Abimélec, en mémoire de l'alliance qu'il renouvelle et de la cession d'un puits contesté. Jacob et Laban élèvent un monceau de pierres, pour être témoin de leur réconciliation. Ils lui imposent un nom destiné à la rappeler, comme avaient fait encore Abimélec et Abraham. C'est en présence de témoins que ce dernier achète la caverne de Macphelah. Muni de cette garantie, il se croit assuré que sa propriété ne lui sera jamais disputée. C'est ainsi que dans Homère les Grecs et les Troyens regardent comme certaine l'exécution d'un traité, parce que les deux armées ont entendu les promesses verbales des contractans.

Enfin que l'on compare les récits de Moïse avec les plus anciennes histoires..... Il n'en est pas une qui puisse soutenir le parallèle avec la Genèse, qui puisse retracer quelque ombre de la simplicité, de l'exactitude et de la vérité philosophique de ce livre étonnant. Une autre marque de la date du Pentateuque, c'est que Moïse y a laissé son sceau individuel, résultant à la fois du but et de l'esprit de chacun des livres dont il s'agit, et des indications qu'ils nous donnent sur la position, les habitudes, les connaissances de leur auteur.

La Genèse nous représente, dans les onze premiers chapitres, l'imposant tableau de l'origine des choses. C'est en quelque sorte le vestibule du grand édifice des révélations, la base sur laquelle toutes doivent reposer; mais ce n'est pas là le but spécial du livre entier: la seconde partie nous offre çà et là quelques documens sur les peuples voisins et parens des Hébreux; mais ce n'est encore là qu'un objet très secondaire.

L'écrivain paraît avoir eu devant les yeux, en rédigeant cette seconde partie, un dessein tout autre et plus important. On voit sans cesse qu'il voulait animer les Israélites à la conquête de la Palestine, par une histoire dont toutes les circonstances, soigneusement rassemblées, étaient de nature à leur inspirer du courage et de l'ardeur.... Ainsi le but de la Genèse est celui-là

même que le législateur a dû se proposer. Entre le dessein de l'une et la pensée de l'autre, règne une telle harmonie, que ces deux conceptions indiquent un seul auteur. Dans les trois livres suivans, nous retrouvons également le plan et le sceau de Moïse.

Le vrai point de vue de l'*Exode* est dans un rapport intime avec la législation. Ce livre a pour idée première de fonder et d'affermir les pièces principales de cette législation sur la grande délivrance politique dont les Hébreux venaient d'être honorés. L'écrivain leur raconte et leur rappelle les plaies de l'Egypte, le passage de la mer Rouge, les miracles du désert; et il unit si étroitement avec ces glorieux et touchans souvenirs, la fête de Pâques, l'institution du Sabbat, le renouvellement de l'alliance, le solennel renoncement à l'idolâtrie, les dix préceptes fondamentaux et leur commentaire, les pompes et les rites du culte de Jéhovah, qu'il en résulte l'obligation sacrée de l'obéissance pour quiconque a été le témoin ou l'objet de ces miraculeuses faveurs. N'était-ce pas là aussi le but de Moïse et l'un des plus sûrs moyens d'atteindre son but?

Le *Lévitique* n'est pas le livre du peuple, mais celui des prêtres. Il rassemble à leur usage sous une forme plus méthodique et plus complète le code de la police, du culte et des mœurs. Ce

livre est donc probablement l'ouvrage du législateur qui a choisi les prêtres pour leur confier précisément cette tâche et qui ne leur donnait nulle part ailleurs les instructions pour la remplir.

Le livre des *Nombres* doit avoir été écrit dans le désert par le chef du peuple ou par ses ordres. Il porte l'empreinte de ce long et vague période qui s'étendit de la seconde à la trenteneuvième année de la sortie d'Égypte. Temps de privations et de murmures, mêlé de voyages et de séjour, sans but déterminé, sans route fixe et sans beaucoup d'événemens remarquables. Ce livre renferme dans un ordre purement chronologique la simple collection de toutes les pièces importantes qu'il convenait à l'autorité de conserver : comme réglemens de police, nouvelles institutions légales, procès-verbaux des dénombremens et des dons, récits des faits saillans et isolés.

Quant au *Deutéronome*, il est encore plus clair que Moïse doit en être l'auteur. C'est le dernier adieu du père mourant à ses fils, et du prophète à son peuple. L'âme de Moïse se peint tout entière dans les prières, les promesses, les menaces, les craintes et les espérances qui se succèdent tour-à-tour dans ce livre, ainsi que dans l'âme agitée d'un père inquiet sur le destin de sa famille.

Le but et l'esprit du *Pentateuque* nous rappellent donc Moïse et nous montrent en lui l'écrivain qui l'a composé. La réunion de connaissances et d'habitudes intellectuelles que cet ouvrage prouve dans son auteur, nous conduit à la même conséquence.

Tout indique chez l'écrivain une éducation soignée, des connaissances étendues. Ce n'est point ici un homme du peuple devenu apôtre qui, sans art, sans instruction, sait écrire des vérités sublimes en langue vulgaire, mais demeure toujours étranger à l'ordre profane et à la science. L'auteur du *Pentateuque* est un homme instruit. Il soigne la forme et le fond de son histoire; il recueille les détails historiques, généalogiques, géographiques, qui, sans être essentiels à son but, peuvent rendre son livre plus clair et plus utile : il compose des hymnes qui portent l'empreinte de son génie autant que de sa piété; il rédige la *Genèse* d'après d'antiques documens, avec soin et méthode, ainsi que l'ont prouvé les recherches des érudits. Cet homme était donc éclairé, n'était point étranger aux lettres, et mettait du prix au savoir. Ce même historien connaît à fond l'histoire des patriarches, l'origine des Hébreux et celle du monde..... Il était donc probablement Hébreu, et un Hébreu distingué. Il ne connaît pas seulement l'histoire ancienne de son peuple, il connaît, il raconte

avec détail toutes les circonstances de la révolution récente qui brisa le joug imposé aux Hébreux par les Egyptiens. Il a su les faits privés comme les faits publics, les pensées comme les faits; il dut donc être un des témoins.

Il connaît la législation comme celui qui l'a conçue. Son livre est le seul dépôt chargé de la transmettre aux Hébreux; et nous ne la connaissons nous-mêmes que par ce livre. Il faut donc qu'il soit ou le législateur, ou le confident de ses desseins et de ses pensées.

Il connaît les mœurs et les lois de l'Egypte mieux qu'on ne devait l'attendre d'un simple Hébreu. On s'étonne de retrouver dans ses écrits des indications sur les finances, le commerce, le culte, l'état militaire, et les usages civils des Egyptiens; indications d'autant plus remarquables, que l'auteur ne songe point à les donner et qu'une lecture réfléchie vous fait seul apercevoir. L'éloignement des Egyptiens pour la vie pastorale et la profession de berger, la loi sévère qui repoussait tous les étrangers de leur table, la préférence qu'ils donnaient aux chevaux sur les chameaux, l'abandon du commerce, qu'ils laissaient tout entier aux peuples voisins, l'impôt foncier, sous forme de dime, l'exemption accordée aux terres des prêtres, et mille autres circonstances semblables: ce sont autant de détails que la Genèse et l'Exode présentent en

abondance au critique investigateur; tandis que sans songer à la Bible, l'antiquaire, de son côté, les retrouve aussi dans ses vieux monumens et dans ses anciennes histoires. Concordance remarquable, que chaque recherche nouvelle rend plus complète et plus certaine; l'auteur du Pentateuque devait donc vivre en Egypte, probablement auprès des dépositaires de la science et du pouvoir, à côté des prêtres et de la cour.

Enfin, ce même homme connaissait d'autres nations encore que les Egyptiens et les Hébreux. On peut lire dans les chapitres 10, 25 et 36 de la Genèse, les documens qu'il avait recueillis sur l'origine et la disposition de tous les peuples alors connus, et en particulier sur les descendans d'Abraham. Il raconte d'où ces grandes familles se sont formées, les titres et les généalogies de leurs chefs, la position géographique de leurs diverses tribus. A cette époque, de telles connaissances ne s'acquéraient que par des voyages. Il devait donc avoir visité les peuplades ismaélites, madianites, iduméennes; séjourné au milieu d'elles, et rassemblé là les documens relatifs à leur histoire, qui, plus tard, furent insérés dans la Genèse.

Rapprochons maintenant les unes des autres ces données diverses. Nous y trouverons une marque frappante de la date du Pentateuque. L'écrivain, avons-nous dit, doit être un Hébreu

témoin de la révolution survenue dans l'état des Israélites, né en Egypte, et ayant visité les diverses peuplades du désert. Il y a plus : d'après ces indices, nous pouvons, avec une grande vraisemblance, prononcer que cet écrivain n'est autre que Moïse lui-même; on sait tout ce qu'eut d'extraordinaire la vie de celui-ci, et toutes les circonstances saillantes de cette vie correspondent précisément aux faits que nous venons de rappeler. Moïse, instruit à la cour des Pharaons, chef de la révolution politique des Hébreux, législateur de ce peuple, Hébreu lui-même, et bien supérieur à ses compatriotes en savoir et en lettres, avait séjourné chez les nomades de l'Arabie, depuis l'âge de quarante ans jusqu'à celui de quatre-vingts, avant l'époque où il a pu composer le Pentateuque. Ne sommes-nous donc point autorisés à croire qu'il en est bien l'auteur¹ ?

« Le calme étonnant avec lequel il rapporte des événemens extraordinaires, surnaturels, est bien remarquable aussi. Point de précautions oratoires, point de protestations de franchise, point d'affirmations réitérées, en ces circonstances non plus qu'en d'autres. Il ne paraît pas que l'auteur ait la moindre inquiétude d'être démenti, ou suspecté soit d'erreur, soit de mensonge. On le voit au contraire s'exprimer avec

¹ Cellerier, *Introduction à la lecture des livres saints*, part. I, sect. 1.

un air de froide assurance, comme si toutes ses paroles étaient garanties par la notoriété publique. Quelquefois même il l'invoque expressément, et prend toute la nation à témoin des faits dont il trace le tableau, où dont il rappelle le souvenir. Parlant toujours à ses contemporains en homme qui ne craint ni contestation, ni doute, il ose leur redire les crimes dont ils se sont souillés et leur en faire de flétrissans reproches.

« Les anciens historiens s'attachaient à représenter leur nation comme étant des plus antiques qu'il y eût au monde. C'était une habitude invétérée en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, en Chine, dans l'Inde, dans la Grèce, dans l'Italie, dans la plupart des contrées de la terre. Un peuple se serait cru déshonoré en avouant qu'il était nouveau. Moïse, lui, a la bonne foi d'écrire que celui qu'il gouverne est le plus récent de tous. Il le montre naissant au milieu des vieilles monarchies de la Chaldée, du Chanaan, de l'Egypte et de l'Idumée.

« C'était encore un usage des historiens d'attribuer aux ancêtres de leurs nations une origine illustre, des actes de vertu extraordinaire, une puissance colossale. Moïse, lui, convient que le père des Hébreux n'était rien de plus qu'un pasteur, et que ses descendans ne furent pas autre chose que des esclaves au service des Egyptiens. Il pousse la franchise plus loin. Il

rapporte les sottises et les crimes des aïeux de sa nation ; il va jusqu'à raconter en détail que les douze tribus qui la composent descendent toutes, excepté une ou deux, de scélérats coupables d'un fratricide, et il avoue que la sienne est de ce nombre. Ce n'est pas tout ; il mentionne ingénument des actions déshonorantes de sa famille, de ses neveux, de son frère, de sa sœur. Bien plus, il écrit des fautes que lui-même a commises ; il déclare avoir, dans sa jeunesse, tué un homme en Egypte, et ne dit rien pour se justifier ! A tant de traits réunis, la sincérité d'un historien n'est-elle pas visible ? » demande notre savant ami, M. de La Marne¹.

En effet, devant cette imposante succession de faits sublimes ou naïfs, les sceptiques eux-mêmes, subjugués par la vérité, laissent échapper des aveux. M. Bory de Saint-Vincent rend cet hommage à Moïse : « Les plus incrédules ne sauraient disconvenir que tout ce qui tient à la création est rapporté dans la Genèse avec la plus minutieuse exactitude, et conformément à ce que nous enseigne l'étude bien entendue de l'histoire naturelle². » Le grand ouvrage de l'expédition française en Egypte, la gloire d'un Institut ouvertement irréligieux, a consigné dans

¹ *La Religion constatée universellement*, etc., 2 vol. in-8° ; chez Hiveri.

² *Dictionnaire classique d'hist. nat.*, art. Matière.

ses mémoires cette opinion, étrange en un tel lieu.

« La Bible mérite l'attention de tout le monde sous le rapport historique... Il était impossible de peindre avec plus de vérité le tableau de la vie privée des familles errantes du désert. Tout ce que nous avons extrait du Pentateuque est tellement vraisemblable et coïncide si parfaitement avec le récit des auteurs profanes, qu'il est impossible que cet ouvrage ait été enfanté, comme on a voulu le prétendre, par l'imagination d'Esdras ou d'Helcias, dans des vues politiques et religieuses. Ces prêtres juifs auraient d'ailleurs donné aux Hébreux des ancêtres riches et puissans ; ils eussent parlé de victoires et non de défaites. Quand on invente l'histoire de sa nation, l'amour-propre est là qui dicte chaque phrase¹. »

Indépendamment de la véracité, la valeur archéologique du Pentateuque est si précieuse et si haute, qu'un savant dont les travaux ethnographiques sont universellement connus, n'a pas craint d'asseoir sur l'autorité personnelle de l'historien hébreu, des inductions d'une immense importance.

Citons ces remarquables paroles :

« D'après les livres de Moïse, qu'aucun mo-

¹ *Description de l'Égypte* — Bois-Aimé, *Mémoire sur les tribus arabes*. — Notice sur le séjour des Hébreux en Égypte.

nument ni historique ni astronomique n'a encore démentis, mais avec lesquels, au contraire, tous les résultats obtenus par les plus savans philologues et par les plus profonds géomètres s'accordent d'une manière merveilleuse, nous savons que les Chaldéens, les Assyriens, les Arabes, les Hébreux et les autres peuples de la grande famille sémitique, ont été de tout temps les habitans de l'Asie occidentale, etc.¹. » Toutes les recherches et les découvertes faites jusqu'à présent, prouvent d'une manière victorieuse que la civilisation primitive ne vient ni de l'Afrique, ni de l'Asie orientale, ni de la Haute-Asie, mais de l'Asie occidentale, où la Genèse nous a montré le berceau du genre humain.

§ II.

Désarmé par les sciences et ne pouvant attaquer son adversaire comme narrateur, le philosophe l'accuse comme guerrier. Oublieux, peut-être même ignorant des mœurs âpres et inflexibles des temps anciens, il s'est plu à montrer le chef des Hébreux fanatique de destruction, affamé de meurtre, altéré de sang, livrant au fer les populations et les animaux domestiques, se récréant à l'incendie des moissons et des cités. Mais qu'on veuille reconstruire par

¹ Balbi, *Atlas ethnographique du globe*, etc.

l'histoire cette époque où la législation ne procède qu'avec le bourreau, où les peines ordinaires font frémir; où devant le droit du vainqueur, le dur esclavage semble une douce condition; où, l'hommage offert aux dieux est du sang, du sang humain; qu'on se rappelle que les Hébreux s'en allaient recouvrer l'héritage paternel, dont s'étaient emparées, en massacrant ses habitans, des peuplades guerrières; qu'une puissante indignation soulevait le libérateur d'Israël contre ces populations charnelles, violatrices, dont le contagieux voisinage infiltrait, avec la débauche, l'idolâtrie au sein de son peuple; qu'on veuille se souvenir des insidieuses promesses, des parjures, de l'agression des races du Chanaan, des horribles représailles alors usitées durant la guerre, et l'on reconnaîtra que la conduite militaire du chef israélite fut celle de tout général d'armée de son temps.

Quant à l'accusation de complicité de vol au préjudice des Égyptiens, elle est tout aussi fondée que la précédente. Nous en appelons au sens du lecteur. Les descendans de Jacob étaient, contre le droit des gens, retenus en Égypte; ils fertilisaient de leurs sueurs cette belle vallée au profit de maîtres ingrats. Quand l'heure de leur délivrance est venue, des prodiges qui surpassent toute la science des temples de Memphis, épouvantent leurs oppresseurs; celui qui est

appelé à briser les fers de la servitude commande à son peuple de requérir des Égyptiens des vêtemens, des vases d'or et d'argent, faible indemnité de ses rudes travaux. Subjugués par un ascendant supérieur, les maîtres obéissent, accordent aux réclamans à chacun selon sa demande. Il s'agit ici d'une *requisition*, et non pas d'un *emprunt*. C'est une contribution levée sur un peuple ennemi, et cet acte devient le manifeste de l'insurrection; car soudain les Israélites partent de Ramessès pour se réunir à Socoth et se compter. Remarquons en passant que ce lieu où ils se comptèrent, *Socoth*, en hébreu, signifie *les Pavillons* sous lesquels campe une armée, et que cette plaine s'appelle aujourd'hui même *Gendeli*, en arabe, *Halte militaire*.

Mais voici bien un autre grief. Nous avons vu Moïse déprédateur, sanguinaire et escroc; maintenant le voilà antropophage. Les sacrifices humains sont issus de l'antrophophage¹, dit-on, et Moïse dut être antropophage, puisqu'il prescrit le sacrifice humain! Lisez le Lévitique. — Eh bien! prenons le Lévitique. Pour cette fois, nous en demandons pardon au très docte philosophisme, mais il a lu cela sans avoir ses lunettes ou sans savoir l'hébreu, et, n'était le respect pour

¹ Nous professons personnellement une théorie opposée à ce système; l'opinion inverse, ainsi que nous aurons lieu de l'exposer ailleurs.

son grand âge, nous dirions même que le bonhomme commence à radoter; il est si usé, si près de son terme, qu'on se sent touché de pitié; on se ferait scrupule de reprendre avec sévérité un mourant. Cependant, malgré les égards dus à quiconque descend au tombeau, nous ne saurions laisser subsister un si monstrueux mensonge. — Qu'on ouvre le Lévitique; il est, au contraire, formellement ordonné, au vingt-septième chapitre, de racheter l'homme voué au sacrifice. « Si un homme a voué une ame au Seigneur, est-il dit, il paiera un prix¹. »

Toutes les objections émises sous le règne du philosophisme, alors qu'il florissait dans sa verdure et son impertinence, sont du même acabit, de la même équité. Nous ne pouvons les combattre pied à pied, les terrasser une à une, l'espace nous manque; il suffira de citer au hasard les plus imposantes, ou aura l'exacte valeur de la masse.

Un argument terrible parut contre l'Esprit Saint: son ignorance du mécanisme céleste. Le livre de Josué rapporte qu'à la parole du successeur de Moïse, le soleil s'arrêta dans son cours; et la science démontre que c'est la terre seule qui exécute la rotation diurne. Voilà donc Josué sans inspiration, ou l'Esprit sans instruc-

¹ Bergier, *Traité historique et dogmatique de la Religion* part. II, chap. 5, art. 2. Voir la note B à la fin du livre.

tion : à choisir. Alternative également fatale, disait-on, au crédit de la Bible. — Cette difficulté, si grave en apparence, est au fond si puérile, qu'aujourd'hui il n'est permis à personne de la reproduire. Le simple bon sens se refuse à la contradiction qu'on s'efforçait d'établir entre le livre hébreu et le système de Galilée, et c'est à ce point qu'un journal dont le seul titre vaut une garantie d'indépendance, ou, si l'on veut, d'indifférence religieuse, l'IMPARTIAL, analysant une des dernières séances de l'académie des sciences, vient de dire : «... Cette doctrine est professée dans Rome même, parce que l'on a compris que Josué, en disant au soleil de s'arrêter, partageait les opinions communes de ses contemporains, et devait s'exprimer comme eux (sous peine de n'être pas entendu)¹. » Josué ne pouvait, en effet, parler autrement; et chaque jour encore nos mathématiciens, nos ingénieurs géographes, nos navigateurs, nos astronomes, hommes de langue pratique et technique, entraînés par l'habitude générale et le besoin d'être intelligibles, ne distinguent-ils pas dans leurs observations, par heures, par minutes, le lever du soleil et son coucher? Certes, personne de nous n'ignore que le soleil ne se couche nulle part et ne se lève en aucun endroit; pourtant

¹ *L'Impartial*, 17 juillet 1834. — Acad. des sciences, séance du 14 juillet.

nous continuons à nous exprimer ainsi, parce qu'on saisit plus naturellement l'image qu'embrasse le regard qu'une abstraite vérité, conquête de l'étude. La science a son idiome privé réservé aux seuls initiés; elle doit le quitter pour le style vulgaire quand elle veut parler à tous.

La preuve que la Genèse est antidatée et fut écrite lorsque déjà la Palestine était transformée en royaume, c'est qu'il est dit au chapitre 86, que « des rois régnèrent dans l'Idumée avant que les Israélites eussent un roi. » — Avec un peu moins d'ignorance et un peu plus de bonne foi, cette difficulté n'eût pas été élevée. On aurait vu que dans le texte original le mot improprement traduit par *roi* signifie également *chef*; et qu'au 33^e chapitre du Deutéronome il est appliqué à Moïse lui-même.

On lit dans la Genèse que Dieu promet à Abraham qu'il serait, par sa postérité, en possession éternelle du Chanaan; ce qui n'arriva pas. Sa postérité fut au contraire, retenue en esclavage aux bords du Nil. — Oui; mais après cette épreuve, qui devait précéder l'accomplissement de la prédiction, le Chanaan devint la récompense de la foi d'Israël et fut sa propriété durant quinze cents ans. Aujourd'hui encore ses descendants, courbés sous le poids d'un ineffaçable anathème, habitent, dans un espoir insensé, le patrimoine des enfans de Jacob.

Un livre intitulé : *Dieu et les Hommes*, porte cette accusation : « Jérémie dit que le *seigneur* Melchom s'était emparé du pays de Gad. Voilà donc Melchom reconnu dieu, et si bien reconnu pour dieu par les Juifs, que c'est ce même Melchom à qui Salomon sacrifia depuis, sans qu'aucun prophète l'en reprit. — A cela, que répondre ?¹ » — Rien; sinon que le critique en a menti. Le terme de *seigneur* ne se trouve ni dans le texte original, ni dans la paraphrase chaldaique, ni dans la version syriaque, ni dans la version arabe, ni dans aucune autre. Tout cela est fabriqué impudemment et débité d'un ton fait pour surprendre la crédulité.

Ce que cherchaient surtout les adversaires du christianisme, c'était à mettre les livres saints en contradiction avec eux-mêmes, en relevant de prétendues oppositions de circonstances, de chronologie, de géographie. Exemples :

La Genèse mentionne qu'Abraham partit de la ville d'Haran pendant que son père vivait encore; les Actes des apôtres, au contraire, disent qu'Abraham partit de la ville d'Haran après la mort de son père, pour aller s'établir dans la terre du Chanaan; et les philosophes de crier à la contradiction. — Avant de les croire, examinons par nous-mêmes. Abraham quitta, en effet,

¹ *Dieu et les Hommes*, p. 75.

Haran du vivant de son père, et pendant sa vie; il y venait de temps à autre pour le voir; après sa mort, il sortit de cette ville pour n'y plus retourner. — La Genèse parle du premier départ; les Actes des apôtres du second: les deux faits sont successifs. — Où est la contradiction?

Ils verront aussi une contradiction flagrante entre la généalogie du Christ faite par S. Matthieu et celle rapportée par S. Luc. Ces deux évangélistes ne concordent point dans leurs résultats, par la raison bien simple que, partis d'une base différente, ils avaient un but différent. L'un décrit la généalogie de l'homme-dieu, par la branche naturelle; l'autre par la branche légale des ancêtres de Joseph et de Marie, qui étaient de la même tribu de Juda et de la même famille de David. Pareille dissonance se rencontre parfois entre deux auteurs sacrés; on les voit donner à un même roi, dans la même époque, un âge différent; et il en doit être ainsi lorsqu'ils datent de deux termes séparés, l'un, par exemple, du jour de la naissance, l'autre du jour du couronnement. — Voilà ces terribles contradictions. — Il en est de même des oppositions géographiques. Les changemens qu'a fait subir la conquête à certaines contrées et la langue des nouveaux maîtres se nationalisant, ont dénaturé les dénominations primitives, introduit des significations étrangères; de là d'apparentes erreurs

de géographie, et, pour ne citer qu'un exemple : en Hongrie, telle ville a un nom chez les indigènes, un second chez les Grecs, un troisième parmi les Allemands, un quatrième chez les Turcs.—L'ignorance des historiens sacrés place tantôt dans une partie du monde, un fleuve qui coule dans une autre, ont dit les habiles du siècle dernier, met tantôt en Asie le Sennaar qui est en Afrique... etc.—Et c'est l'ignorance même des critiques qui rend inconciliables ces différens noms. Ils rapportent à un lieu connu dans l'histoire, ce qui se rapporte à un autre lieu que nous ne connaissons plus. Mais le Sennaar qu'ils ont eu l'imprudence de citer, les condamne. Il est aujourd'hui scientifiquement reconnu que le peuplement du globe s'est effectué par des migrations descendues du plateau élevé de l'Asie vers l'occident; les régions qui en étaient les plus voisines furent donc habitées par les premières, et reçurent les premiers noms. Or, la plus ancienne dont il soit d'abord fait mention dans l'histoire est le Sennaar, que nous appelons Babylone. Au livre de Josué, chap. 7, nous voyons le vol d'un manteau commis par Achan. Le texte porte : « Un manteau de Sennaar ; » ce que Aquila et le chaldéen traduisent par « un manteau fait à Babylone ». Daniel dit que Babylone est dans

¹ La Vulgate *pallium coccineum*. — L'hébreu *pallium Sennaar*.

le Sennaar. Le nom de Sennaar est également donné à la Babylonie par la Genèse : d'ailleurs l'Afrique n'a été habitée que long-temps après l'Asie; la contrée voisine de l'Abyssinie et du Kordofan fut sans doute appelée Sennaar par souvenir de la fière cité, alors reine de l'univers; comme les noms d'Yorck, de Cambridge, de Portsmouth, de Norfolk, etc., sont devenus, sur le sol américain, ceux des villes bâties par des enfans de la Grande-Bretagne. Si dans la suite des ans on imprimait à Bombay ou à Calcutta que Cambridge, Portsmouth, le Norfolk n'étaient point en Angleterre, en Europe, puisqu'ils existent en Amérique, aux États Unis; si même aujourd'hui quelque bon Champenois s'avisait d'écrire que Troie ou Troyes n'était point en Asie sur les rives du Scamandre et du Simois, mais en France, aux bords de la Seine, que diraient de ces observations les savans? Et que devons-nous penser de ces beaux érudits qui taxèrent d'ignorance l'auteur de la Genèse, parce qu'il y a plus de trois mille ans, il plaçait en Asie le Sennaar au lieu de le mettre en Afrique?

Que devons-nous penser encore de leur bonne foi quand ils osent ouvrir par le nom de Moïse le tableau des matérialistes! et soutenir que le dogme de l'immortalité de l'âme fut inconnu aux Juifs? Tandis qu'au Deutéronome Moïse lui-même dit à son peuple : « Qu'il ne se trouve

parmi vous personne qui interroge les morts ; pour apprendre d'eux la vérité. « Tandis que nous voyons au premier livre des Rois, Saül consulter l'ombre de Samuel ; et au troisième, le prophète Élie demander au Seigneur la résurrection du fils de la veuve de Sarepta. « Seigneur mon Dieu, faites, je vous prie, que l'ame de cet enfant retourne dans son corps. » (Ch. 17.) N'avaient-ils donc pas lu ces paroles de l'Ecclésiaste : « La poussière rentre dans la terre d'où elle avait été tirée, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. » Et le dernier verset : « Dieu fera rendre compte en son jugement de toutes les œuvres, mêmes secrètes, soit qu'elles soient bonnes ou mauvaises. » Avaient-ils oublié qu'après la bataille, Judas Machabée ayant recueilli, d'une quête, douze cents dragmes d'argent, les envoya à Jérusalem afin que l'on offrît un sacrifice pour les péchés des morts ; « car c'est une bonne et salutaire pensée de prier pour les morts afin de les délivrer de leurs péchés¹. » Ne savaient-ils pas cet enseignement : « Si un juste, à cause de quelque péché, n'est pas admis dans le séjour des saints, les prières et les aumônes que l'on fait pour lui sont utiles. » Et cette invocation du rituel funéraire des Juifs : « Pères du siècle, qui dormez en Hébron, ouvrez au défunt les portes du jardin

¹ *Liber Machabæorum*, l. II, c. 12.

d'Éden, et dites : Qu'il arrive en paix...— Anges de la paix, venez au devant de lui, et ouvrez-lui les portes d'Éden, et dites : Qu'il arrive en paix¹ ! » — Non, ils ne pouvaient l'ignorer ; mais ils avaient compté sur la crédulité et la paresse du public ; ils se flattaient de l'espoir que la *Bible* ne serait lue que dans leurs commentaires.

Par suite de cette confiance, ils reprochaient hardiment aux livres saints et leur silence et leurs paroles. Ils leur faisaient un crime de s'être tus sur Sésostri si renommé, et d'avoir parlé de Sésac, si peu connu. Ils allaient même à prétendre que ce Sésac était un personnage inventé par les écrivains juifs, et ils paraissaient triompher. Nul ne pouvait les contredire. Mais enfin une découverte récente vient d'apporter la justification du texte sacré. Citons la remarque d'un protestant. — Le conquérant « nommé Sésostri par les Grecs, et retrouvé sur les monuments égyptiens sous le nom de Ramsès, avait parcouru successivement en vainqueur l'Asie et l'Afrique. On demandait avec quelque raison comment il n'en était fait aucune mention dans le Pentateuque, non plus que dans les histoires juives subséquentes. Il semblait que ces annales eussent dû nous le montrer, à une époque ou à une au-

¹ *Le Chasidim. — Theologia judæorum* de Voisin, p. 81.

tre, ravageant la Palestine et lui imposant tribut... Voici que les documens égyptiens expliqués par M. Champollion nous donnent la date de Sésostris. Il monta sur le trône quand le peuple hébreu errait depuis vingt-deux ans dans le désert; et le double passage du conquérant d'Afrique en Asie et d'Asie en Afrique dut coïncider avec le séjour de ce peuple au désert. On est de plus fondé à conclure de l'histoire, que Sésostris suivait la mer au nord pendant que Moïse s'enfonçait au sud dans les sables, et que le monarque égyptien revint neuf ans après par mer. Ainsi, ni à son départ, ni à son retour, l'armée du conquérant ne dut avoir le moindre contact avec la caravane du peuple hébreu. Et la difficulté est levée par une plus exacte connaissance des faits'. » — La Bible rapporte que le fils de Salomon, Roboam, abandonna Dieu, qu'Israël suivit son exemple, et qu'en punition de leurs crimes, le roi d'Égypte, SÉSAC, marcha contre Jérusalem, dont il fit sa proie, et d'où il se retira emportant d'immenses richesses². D'après la chronologie sacrée de don Calmet, cette expédition eut lieu 971 ans avant J.-C. Mais l'autorité d'un théologien était suspectée; l'on per-

¹ Coquerel, *Lettre sur le système hiéroglyphique de M. Champollion*.

² Paralipomènes, II, ch. XII. — Rois, III, ch. XV, v. 25. — Joseph aut. jud., liv. VIII, ch. 4.

sistait à nier cet événement: et voici que la chronologie profane vient de le rétablir et de le fixer à l'an 962 avant J.-C. Entre les deux chronologies, à travers une distance de près de trente siècles, on ne trouve qu'une imperceptible différence de neuf années; et voici qu'après un espace de deux mille huit cent neuf ans, le triomphe de SÉSAC se rencontre conservé dans sa gloire au milieu des ruines de Thèbes. Le 23 novembre 1828, M. Champollion a trouvé, à Karnak, parmi d'autres portraits, l'image de Sésonchis, SÉSAC, traînant auprès de la trinité thébaine les chefs de nations vaincues, parmi lesquels se voit le ROI DE JUDA en toutes lettres. C'est le Sésonchis de Manéthon, le Scheschonk égyptien, le Scheschok ou le SÉSAC de la Bible¹.

En présence de tels faits, que deviennent les critiques, les arguties tant multipliées de nos philosophes? N'est-on pas tenté de s'écrier avec Pascal: « En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables²! »

¹ Champollion, *Lettres écrites de l'Égypte et de Nubie*, lettre 7.

² *Pensées de Pascal*.

CHAPITRE VI.

LES PROPHÈTES.

ALERE FLAMMAM
VERITATIS § I^{er}.

Voici ce qu'enseignait le dix-huitième siècle :
« Les Juifs ne sont pas les seuls qui se vantent d'avoir eu des prophètes; plusieurs nations, les Grecs, les Egyptiens, etc., eurent aussi leurs oracles, leurs prophètes, leurs Nuhim, leurs voyans. Les aruspices, les augures, les prophéties, tout cela se ressemble. Entre ce fatras de prédictions, on ne doit pas plus faire cas des unes que des autres¹. »

Telle est la décision du philosophisme. Il nie la possibilité de la prophétie, la prédiction d'événemens qui ne sont point encore arrivés, et s'obstine à ne reconnaître dans ces prévisions extraordinaires, qu'un concours de *hasards heureux*, qu'une finesse de tact particulière, qu'il nomme l'*art des conjectures* ou le *calcul des probabilités*². Mais ne voit-il pas qu'il se contredit

¹ Dictionn. philos. — Tolérance. — Philos. de l'hist.

² Dictionn. philos., art. Oracles.

lui-même? Il nous a dit que ces prophètes étaient « la plus vile espèce d'hommes qu'il y eût chez les Juifs; qu'ils ressemblaient *exactement* à ces charlatans qui amusent le peuple sur les places des grandes villes¹. » Comment donc possédaient-ils individuellement une science incomprise et transcendante, l'*art des conjectures*, le *calcul des probabilités*, dont tous les docteurs d'Europe, d'Asie et d'Amérique ne pourraient, réunis, nous procurer le moindre échantillon? Comment donc se fait-il que les Juifs aient conservé avec une si profonde vénération les écrits de ces hommes qu'ils tenaient pour *la plus vile espèce qu'il y eut*?

Déjà le sophisme s'est dévoilé; déjà le mensonge s'est condamné par ses propres paroles. Ne l'accablons pas de confusion : n'insistons point; usons de générosité. L'école voltairienne et ses rejetons, les beaux diseurs du collège de France, désavouent l'acception que d'après l'autorité des siècles, nous donnons au mot prophétie. Ils affirment que ces prédictions ne sont pas vérifiées. Quand on leur démontre leur accomplissement, ils répondent que les prétendues prophéties furent écrites après l'événement; car selon eux, il n'en peut être qu'ainsi. — « La prédiction de l'avenir est impossible. Comment une

¹ Bible expliquée. Esprit du judaïsme, chap. 9.

détermination qui n'est pas, pourrait-elle être prévue ou prédite? » — Sans doute il n'est pas, que nous sachions, d'agent de change courant en tilbury à la Bourse, de médecin, professeur de matérialisme à l'amphithéâtre, de gentillâtre campagnard, noble valet de ses chiens, de savetier sifflant au fond de son échoppe, qui soudain se mettent à annoncer que telle cité aujourd'hui florissante, sera dans tel nombre d'années détruite par un roi qu'ils appellent de son nom plus de deux siècles avant sa naissance. Mais si un homme s'était, il y a long-temps, levé au milieu du peuple, avait repris les vices de la foule, dévoilé la turpitude des grands; si, malgré l'animadversion publique, les menaces, les persécutions, il avait prédit les malheurs qui devaient fondre sur le pays; si, allant jusqu'à prévoir quel supplice lui réservent ces gens qu'il avertit, il n'avait pas moins persisté à leur annoncer la même vérité; si sa prédiction s'était accomplie dans ses moindres détails, que pensions-nous de cet homme? Que dirions-nous de la nature de son inspiration? — Cet homme et d'autres hommes semblables à lui par la pureté de leur cœur, la simplicité de leur foi, ont existé. L'événement a justifié leur prévision: c'est ce que nous allons bientôt démontrer.

Pour admettre rationnellement la possibilité de la prophétie, il suffit de croire à la Provi-

dence.— Un homme sait prophétiser, comme un pinceau sait peindre, dès qu'une intelligence supérieure le pousse. — Consultez à cet égard tous les penseurs du premier ordre, depuis Tertullien jusqu'à Newton; adressez-vous même à Machiavel, il vous répondra: « Je ne saurais en donner la raison, mais c'est un fait attesté par toute l'histoire ancienne et moderne, que presque jamais il n'est arrivé de grand malheur dans une ville ou dans une province, qu'il n'ait été prédit par quelques devinateurs ou annoncé par des révélations, des prodiges ou autres signes célestes. Il serait fort à désirer que la cause en fût discutée par des hommes instruits dans les choses naturelles et métaphysiques.... Il peut se faire que notre atmosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes (Pythagore, Platon, saint Paul, Plutarque), habitée d'une foule d'esprits qui prévoient les choses futures, par les lois mêmes de leur nature, ces intelligences qui ont pitié des hommes, les avertissent par ces sortes de signes, afin qu'ils puissent se tenir sur leurs gardes. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours après ces annonces, on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires! »¹ D'anciens livres chinois enseignent que le *Tien* ne frappe jamais de grands coups sur une nation

¹ Machiavel, *Discours sur Tite-Live*, liv. LVI.

entière sans l'inviter à la pénitence par quelque signe sensible. On lit dans le Chouking : « Quand une famille s'approche du trône par ses vertus et qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, l'homme parfait en est instruit par des signes avant-coureurs¹. » Cette opinion est générale parmi les lettrés. On n'aura pas oublié que l'arrivée des Espagnols causa aux Américains moins de surprise que de frayeur ; la croyance presque universelle régnait chez eux qu'une grande calamité les menaçait, et leur serait apportée par une race de conquérans redoutables, venant des régions de l'est pour dévaster leur contrée. Dans un discours aux grands de ses états, Montézuma leur rappela les traditions et les prophéties qui, depuis long-temps, annonçaient l'arrivée d'un peuple qui devait prendre possession du pouvoir suprême².

Il n'est peut-être aucun de ces bouleversemens des empires, dont la violence entraîne la ruine et l'effusion du sang de plusieurs, qui n'ait été prévu de loin ; et pour ne parler que de notre patrie, les malheurs qui l'ont désolée furent, tant en France qu'à l'étranger, décrits avec des circonstances hors de toute probabilité humaine. — Plus de trente ans avant que l'on *battît monnaie*

¹ *Mémoires sur les Chinois*, t. I, p. 482, in-4°.

² De Solis, *Histoire de la conquête des Indes*. — Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. III, liv. V, p. 39, in-12.

à la place de Grève, en Allemagne, le vertueux Albert de Haller l'avait annoncé¹. Treize ans avant la révolution, au milieu de Paris, un prêtre, l'abbé Beauregard, prêchant à la cathédrale, saisi soudain d'une céleste inspiration, doué d'une vue vaticienne, quitta le style de la chaire, et dans des accens lyriques résuma l'histoire de la catastrophe à venir. Il dit le renversement de l'autel, le renversement du trône, l'abolition des fêtes, la spoliation des églises, les hymnes sanguinaires, les chants obscènes qui devaient frapper les voûtes du temple ; la déesse Raison, l'impudique Vénus, représentées en chair et en os, placées vivantes sur le tabernacle, recevant l'infâme encens d'abominables adorateurs². — L'agitation fut extrême dans l'auditoire. Au-dehors, ces prophétiques paroles furent taxées de démence ; même des ecclésiastiques blâmèrent cet excès imprudent de zèle. Le public en carrosse, le peuple des beaux esprits et des esprits forts s'ameuta. Ils crièrent au ministre du Seigneur comme autrefois les misérables enfans de Béthel à Elisée : « Allez, chauve ! » — Le temps de la justice divine arriva, traînés à la place de Grève, où l'on *battait monnaie*, pendant qu'on les liait à la fatale

¹ *Gazette littéraire de Göttingen*, 1759.

² *Abrégé des Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, t. I.

planche, ils purent jeter un dernier regard sur cette église qui avait retenti de l'avertissement du prêtre.

La cessation de la tourmente révolutionnaire la rentrée de la famille fugitive des Bourbons, après l'élévation et la chute du colosse impérial, en particulier l'immense désastre de Moscou, la destruction de la plus puissante armée qui eût foulé la terre depuis la formation des peuples, ont été annoncés avec précision plusieurs années avant l'événement. — Elle fut prédite aussi notre dernière commotion politique; cette révolution sans exemple, où s'est presque rendue visible la main de la Providence; où, le lendemain d'une conquête merveilleuse de gloire et de rapidité (la prise d'Alger), le vainqueur est assimilé au vaincu, comme lui dépossédé; comme lui errant sur la terre étrangère; où, après deux nuits d'angoisses, d'horripilation, trois jours d'héroïsme et de férocité, de fraternité et de carnage, l'on voit la Belgique, l'Allemagne, la Pologne, l'Italie, le Portugal, la Suisse, l'Angleterre, atteintes de convulsions, la pâleur sur le front des rois, enfin des sceptres brisés et du sang répandu en Europe. — Ces secousses avaient été annoncées en divers lieux dans un ordre tantôt de succession, tantôt de contemporanéité, différences de forme qui, loin d'impliquer contradiction, attestent, au contraire, la véracité de la

prophétie, et sont en quelque sorte un nantissement pour garantir sa réalisation.

Qu'on étudie les mœurs antiques, qu'on remarque dans l'histoire la croyance universelle aux prédictions, et l'on reconnaîtra combien il est téméraire, même sous un rapport purement scientifique, de rejeter systématiquement la possibilité des prophéties. Citons à ce sujet quelques réflexions d'un de ceux qui ont poussé le plus loin et porté le plus haut les recherches sur l'inspiration prophétique: « Remontez aux siècles passés; transportez-vous à la naissance du Sauveur: à cette époque, une voix haute et mystérieuse partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas: l'Orient est sur le point de triompher; le vainqueur partira de la Judée; un enfant divin nous est donné; il va paraître; il descend du plus haut des cieux; il ramènera l'âge d'or sur la terre..... Vous savez le reste. Ces idées étaient universellement répandues, et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée, par ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle au

lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffaçable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la quatrième églogue de ce poète, et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire.

» Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout-à-fait plausible en elle-même, et de plus la mieux soutenue par la tradition, la plus universelle et la plus imposante qui fût jamais. Pensez-vous que les anciens se soient tous accordés à croire que la puissance divinatrice ou prophétique était un apanage inné de l'homme? Cela n'est pas possible. Jamais un être, et à plus forte raison, jamais une classe entière d'êtres ne saurait manifester généralement et invariablement une inclination contraire à sa nature. Or, comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir, et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans certaines circonstances.

« Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de VanDale et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles, Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existans. L'homme est assujéti au temps, et néanmoins il est par nature étranger au temps, il l'est au point que l'idée même du bonheur éternel, jointe à celle du temps, le fatigue et l'effraie. Que chacun se consulte, il se sentira écrasé par l'idée d'une félicité successive et sans terme: je dirais qu'il a peur de s'en-nuyer, si cette expression n'était pas déplacée dans un sujet aussi grave; mais ceci me conduit à une observation qui vous paraîtra peut-être de quelque valeur.

« Le prophète jouissant du privilège de sortir du temps, ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres séparées

du temps le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur *le juste persécuté*, sort tout à coup du temps et s'écrie, présent à l'avenir : *Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté mes os; ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur mon vêtement.* (Psaume xxxi, 17.)

Un autre exemple non moins remarquable de cette marche prophétique se trouve dans le magnifique psaume lxxi. David, en prenant la plume, ne pensait qu'à Salomon; mais bientôt l'idée du type se confondant dans son esprit avec celle du modèle, à peine est-il arrivé au cinquième verset que déjà il s'écrie : *Il durera autant que les astres!* Et, l'enthousiasme croissant d'un instant à l'autre, il enfante un morceau superbe, unique en chaleur, en rapidité, en mouvement poétique. On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations de tous les genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avaient cependant une racine vraie, comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps, car *le temps est*

quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir. De là vient que, dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état de sommeil fut toujours favorable aux communications divines....

« Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet esprit prophétique que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai que jamais il n'y eut dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière... Mais, pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient et de *la grande année, et du siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant?* Cependant tout cela était vrai. Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, notamment dans les notes que Pope mit à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. »

Ces idées, objet de jugemens si opposés, faisons-les suivre des remarques qu'elles suscitèrent il n'y a pas long-temps, à un rédacteur de la *REVUE DE PARIS*, feuille dont le témoignage sera d'autant moins suspect, que son scepticisme est plus connu.

« Plusieurs souriront, dit-il, à ces nobles efforts d'une intelligence supérieure travaillant à faire descendre quelques rayons de lumière sur

ce qui est, de sa nature, mystérieux et incompréhensible; car aujourd'hui, ce que l'on ne comprend pas, ou n'est pas, ou n'est que l'effet de subterfuges grossiers. C'est ainsi que nous contentons notre raison, cette souveraine jalouse qui ne veut relever que d'elle-même, ne croire qu'à elle-même, et qui pourtant se paie souvent de mots si vains, de si vaines apparences! Il vaut mieux accuser la tradition de six mille ans, convaincre d'erreur ou de mensonge les plus beaux génies qui aient éclairé l'humanité, que de ne point rejeter confusément les nombreux mystères que ne peut saisir la raison. Et que savons-nous pourtant autre chose que des phénomènes? Les causes que nous cherchons sans cesse, sans cesse nous échappent. Newton, et après lui l'illustre Laplace, ont réglé la marche et les perturbations du monde planétaire. Attraction, gravitation, pesanteur universelle, voilà de grands mots et imposans sans doute; mais quel sens portent-ils à votre esprit, s'il ne s'en contente pas? Newton, lui qui ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir, déclarait qu'il avait employé ce mot attraction pour rendre l'effet apparent, phénoménal; mais qu'il ne prétendait pas réduire ce mot à l'idée de cause mécanique, ignorant quelle était la véritable force motrice des planètes.

« Et que l'on demande aujourd'hui au premier écolier que l'on rencontrera, pourquoi les planètes s'attirent et se repoussent, il va vous répondre, avec une assurance qu'on ne peut assez admirer, que c'est en vertu des forces centripète et centrifuge. *Opium facit dormire, quia habet virtutem dormitivam.* Képler, qui traça les lois immortelles auxquelles il attacha son nom, était aussi religieux qu'il était savant. Ceux qui citent maintenant son nom avec le plus de respect, perdraient bien de leur estime pour lui, si on leur montrait les rêveries pythagoriciennes qu'il traversa pour arriver à ses prodigieuses découvertes. Et que sont ces nouveaux faits de somnambulisme qui se produisent en abondance, contre lesquels se révolte la science matérialiste, mais qui prendront bientôt place dans les registres de la science nouvelle, et qui viennent avec tant d'autres causes hâter la révolution dont est menacé le vieux monde savant? »

On aurait dû, à ce qu'il semble, être rendu plus modeste par le mépris où sont tombées les pauvretés scientifiques sur lesquelles s'appuyait la critique du siècle dernier. MM. Letroune, Biot et Champollion, procédant tous les trois par des voies différentes, ont réduit à leur juste valeur cette formidable antiquité des monumens égyptiens qui écrasait de son poids les six mille années

de la Bible, en même temps que les immortels travaux de notre grand Cuvier rétablissaient, selon l'ordre de la Genèse, les époques successives de la création.

« C'est une chose singulière aussi que ce soit précisément à l'époque où la manie de prédire l'avenir s'est emparée de tant de gens, où il n'est personne qui, mécontent du présent, ne plonge dans des jours qui ne sont pas encore et qu'il arrange à sa guise; que ce soit, dis-je, à cette époque que l'on s'obstine le plus à méconnaître le don de la vision prophétique accordé jadis à quelques hommes! En vain voyons-nous tous les peuples anciens se réunir dans la créance commune aux oracles; en vain de notables et signalés accomplissemens des oracles antiques sont-ils venus donner raison à ce besoin sans cesse renaissant et sans cesse éprouvé de l'esprit humain, il est reçu aujourd'hui de n'en tenir aucun compte. Et ce n'est pas là une de nos moindres inconséquences¹. » — En effet, l'univers reconnaît un auteur suprême de toutes choses. On consent à croire que sa parole a produit ces astres innombrables qui gravitent harmonieusement dans l'espace, et l'on hésite à admettre qu'il puisse donner à un homme, pour un temps, la connaissance de faits qui n'existent point encore?

¹ *Revue de Paris*, t. LIV, n° 3, 15 sept. 1833.

Singulière bizarrerie de notre orgueil! Toutefois, que l'on avoue ou que l'on conteste la possibilité de la prédiction, son existence n'en reste pas moins démontrée. — Il n'est pas ordinaire que des îles sortent tout éclores de l'Océan, et rentrent dans son sein comme des poussins sous l'aile de leur mère; pourtant cela s'est vu. — La science nomme ces accidens, phénomènes terrestres. — Il en est de même des prophéties: elles ne paraissent pas à jour fixe, par époques lointaines ou rapprochées; mais elles viennent. — Ce sont des phénomènes humains. — Il ne serait point indigne de nos méditations de rechercher cette faculté providentielle, retenue, endormie et garrottée dans l'homme, et ne pouvant s'éveiller que lorsqu'un moteur surnaturel la remue. Mais combien de mystères impénétrables autour de nous. Pourtant un fait existe qu'on ne saurait nier. Depuis le commencement de l'histoire certaine jusqu'à l'arrivée du Messie, toutes les nations paraissent, à diverses époques, tourmentées du besoin de s'enquérir de l'avenir, et demandent à quelques hommes la connaissance des événemens futurs que Dieu seul pouvait leur donner. On a donc cru aux prophètes. Cette intuition surnaturelle qui transporte l'âme au-delà du temps actuel, a donc semblé supérieure seulement, et non point contraire à notre nature. — La prophétie n'est pas plus malaisée en un siècle

qu'en un autre ; il est à observer cependant que de nos jours elle est moins attendue, moins authentique que sous l'ancienne loi. Sans doute parce qu'elle est moins utile. Depuis la venue du Christ, les oracles se sont tus ; la prophétie a cessé d'être urgemment nécessaire ; elle ne préoccupe plus le genre humain, car elle ne le concerne plus tout entier. Elle ne s'étend jamais qu'à une famille, une cité, un royaume.

Cet important sujet mériterait un traité spécial. Nous ne pouvons ici l'entreprendre ; du moins, de toutes les considérations qui précèdent, il résultera pour ces hommes obstinés à ne rien voir que de physique et de matériel dans les lois qui régissent la société, qu'il n'est point déraisonnable, comme on l'avait prétendu, d'admettre des causes intelligentes au-dessus de notre analyse, et dont les effets sont peut-être, à leur tour, cause des lois par nous connues. L'histoire individuelle des hommes, l'observation de l'humanité collective, l'ensemble de l'univers, présentent dans ce que nous en pouvons saisir, d'inconcevables grandeurs et de misérables petitesse ; sur tous les points, à chaque degré, se rencontrent l'incompréhensible, le mystère. Notre vanité subit plus d'une humiliation, dans cette étude où le contraste des deux natures, mortelle et céleste, est flagrant ; mais aujourd'hui surtout que la philosophie historique cherche avidement dans

les faits de l'humanité, la connaissance des règles supérieures, des voies de la Providence ; que les idées de Giambatista Vico, d'Herder, de Charles Bonnet, de Césaire, ont obtenu de larges concessions ; que la savante et chrétienne jeunesse avoue l'action médiate et constante du Créateur dans le sort des empires ; qui pourrait trouver irrationnel le don de prophétie avec ses diversités, ses limites, ses formules, parfois peu accessibles à la foule, et en cela même, plus semblables aux grandes vérités qui furent souvent la conquête de l'homme et le prix du travail auquel il est assujéti ? On ne doit point rejeter avec un mépris aveugle les idées d'avertissement qui ne tiennent plus de la seule expérience, de l'observation du passé ; mais qui naissent spontanément d'une suggestion surnaturelle. Qu'on veuille remarquer que les plus grands génies portèrent le plus haut les croyances si légèrement taxées de superstitions. Tous les hommes qui, bienfaiteurs ou fléaux de l'humanité, furent les instrumens particuliers de Dieu, eurent le pressentiment, sinon la conscience, de la mission qu'ils allaient accomplir. Ils crurent à la puissance extraordinaire mise en eux. Bien que leur orgueil, leurs passions, voulant se l'approprier, l'aient diversement nommé leur génie, leur astre, leur destin ; ils se reconnurent sous une influence étrange, fatidique ou providen-

tielle. — De là, l'invincible assurance de Nabuchodonosor, de Cyrus appelé par son nom, de Cambyse, d'Alexandre, qui se vit désigné dans les prophéties des Hébreux, honora le pontife de Jérusalem et le Dieu d'Israël. De là ce mot de César au nautonnier effrayé par la violence de la tempête : — « *Quid times, Cæsarem vehis ?* » De là, l'insouciance d'Attila, le fléau du ciel, pour les plans de campagne, et son expressive réponse au pilote lui demandant sur quels parages il fera voile. — « *Quò deus impulerit !* » De là, l'étonnante tenacité de Sylla ; de là, l'inébranlable conviction de Mahomet, que — « *le temps de l'Arabie est venu.* » De là, les gigantesques entreprises de Charlemagne ; de là, les promenades triomphales de Genghis-khan ; de là encore, la foi superbe de Napoléon à un instinct mystérieux, qui le laissait calme et paisible au milieu du carnage ; attendant que l'inspiration de la victoire lui marquât le moment d'agir. — Qu'on réfléchisse sur un nombre infini de faits de ce genre, et l'on sera moins prompt à repousser toutes les explications qui ne peuvent se réduire en chiffres. Enfin que l'on adresse cette simple question : — « Si jamais l'homme n'eût annoncé l'avenir, la croyance aux prophéties serait-elle universelle ? » Nul n'osera répondre oui.

§ II.

L'esprit de l'homme, agité incessamment, se tourne vers l'avenir, comme sur la route de sa patrie immortelle, et pour s'y élancer n'a besoin que d'être un instant soulagé des liens charnels. Il se tient prêt à la prophétie. — Mais quand il a parlé, comment reconnaître ses paroles ? A quelles marques distinguer les fausses prédictions, des prédictions véritables ?

Ecoutez l'enseignement de l'Éternel par la voix de Moïse. « Si un prophète vient vous parler en mon nom et que ses prédictions n'arrivent point, vous saurez que le Seigneur n'a point parlé, et que cet homme n'a suivi que l'orgueil et que la présomption de son cœur¹. »

« Lorsqu'un prophète aura prédit la paix et qu'elle arrivera en effet, dit Jérémie, on reconnaîtra que le Seigneur a vraiment envoyé ce prophète². »

Donc le signe céleste de la prophétie est son accomplissement. — Jusque-là, elle n'a qu'une valeur relative ; la vertu, la sainteté de l'homme dont elle sort.

Avant de discuter l'autorité historique des prophéties en démontrant leur accomplissement,

¹ Deut., XVIII, 22.

² Jérém., XXVIII, 9.

sachons quel fut le caractère des écrivains ou des orateurs que les Juifs ont appelés prophètes ; et d'abord définissons clairement ce mot. — « Celui qui s'appelle aujourd'hui *prophète* (*Nabi*) s'appelait autrefois *voyant* (*Roëh*), dit le premier livre des Rois, et l'on parlait ainsi dans Israël, lorsqu'on allait consulter le Seigneur : Venez, allons au voyant¹. » La signification de ce nom est fort étendue, car il exprime non-seulement celui qui prédit l'avenir, mais encore tout homme inspiré, et qui vient de la part de Dieu. Dans le style hébraïque, *prophétiser* ne signifie pas seulement prédire l'avenir, mais généralement révéler ce qui est arrivé dans les temps passés, et ce qui s'accomplit loin de nous dans le temps présent, en un mot ce qui dans l'ordre naturel est inconnu.

Comme la religion, la prophétie est de tous les siècles, et date du commencement du monde. Saint Clément d'Alexandrie et Origènes ont mis le premier homme au rang des prophètes, à cause de certaines paroles mystérieuses et emblématiques². Il est certain qu'en imposant aux animaux des noms essentiels, caractéristiques de leur naturel, de leurs propriétés, il révéla une sagesse, une lumière supérieure aux facultés actuelles de l'humanité. — Hénoch annonça aux habitans de la

¹ I Reg, IX, 9. *Nabi, propheta. Roëh, videns.*

² Clém. Alex., Origén., *Hom. 2, in cantic.*

terre leurs malheurs futurs. Noé, que S. Pierre l'apôtre surnomme « le prédicateur de la justice, » avertit les hommes du déluge, les exhorta inutilement à implorer la miséricorde céleste. Ils se moquaient de sa maison de bois. — Après le déluge, Abraham fut le prophète de Dieu. — Isaac prévint Jacob de la puissance de sa postérité et des prérogatives de sa race. — Jacob aussi fut prophète ; devant mourir, il prédit clairement le sort de chacun de ses enfans, chefs de tribus. — Dès l'enfance, l'un de ses fils, Joseph, fut doué de la vue prophétique ; il présagea sa propre grandeur. — Jusqu'ici la prophétie est purement verbale et se conserve par le seul souvenir ; mais quand sa mémoire commence à s'affaiblir, apparaît un prophète auquel Dieu communique son nom éternel, le nom ineffable. — Moïse écrit. — Josué lui succède dans le commandement et la prophétie. — Plusieurs des juges du peuple hébreu sont dotés de la puissance de prédire. — Au rang des prophètes on voit Othoniel, Aod, Samson, Baruc, et la célèbre Débora. — Mais sous Héli la prophétie était rare dans Israël. Il n'y avait point de prophète reconnu. — Depuis que Samuel, tout enfant, fut appelé par le Seigneur, les prophètes ont formé jusqu'à la captivité une succession non interrompue. — Durant le règne de David prophète, vivaient les prophètes Gad et Nathan. — Sous Salomon, héritier de la prérogative de son

père, parurent Adjo et Ahias. — Saméias parlait au temps de Roboam. — On connaît Hanani et Azarias contemporains d'Aza et Jéhu, fils d'Hanani sous Josaphat. — Pendant le règne d'Achab et Jézabel, parurent Elie, Elisée et leurs disciples. — Michée, fils de Semla, existait alors. — Osée et Amos ont vécu sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Ozias, roi de Juda. — Jonas est du même temps. — Sous Josaphat, on vit les prophètes Eliézer et Jahaziel. — Michée et Isaïe vécurent sous les rois de Juda; Joathan, Achaz et Ezéchias. — Ensuite vint Nahum, et à Samarie, Oded. — Osai parut sous Manassé. — Joël, Jérémie et Sophonie parlèrent sous Josias. Jegedias et la prophétesse Holda sont du même temps. — A la fin de ce règne, ou au commencement de celui de Joakim, vivait Habacuc. — Tandis que Jérémie écrivait en Judée, Ezéchiël écrivait dans la Mésopotamie. Abdias écrivait après la prise de Jérusalem et avant la désolation de l'Idumée par Nabuchodonosor. — Pendant la captivité à Babylone et à Suze, Daniel prophétisait. — Après Aggée et Zacharie, sous Néhémie, vivait le prophète Malachie, le dernier que Dieu ait suscité au milieu de son peuple¹. Ce n'est pas qu'il y ait eu encore des écrivains inspirés, tels que les auteurs des livres de la Sa-

¹ La Sainte Bible de Venise, préf. gén., t. VIII, p. 6.

gesse, de l'Ecclésiaste, des Machabées; mais on ne vit plus de prophètes. Cette succession d'envoyés chargés d'avertir leurs semblables, forme une particularité historique bien remarquable. Pour ne rappeler que la prophétie écrite, commençant à Moïse, à travers toutes les guerres, toutes les modifications, suites des conquêtes, et du temps, elle se continue jusqu'à l'époque où l'attente du Messie, devenue générale, devait suffire à soutenir la foi si inconstante de la postérité de Jacob.

Les hommes appelés à la prophétie étaient vénérés dans Israël; et, comme l'a dit saint Augustin, « ils lui tenaient lieu de philosophes, de théologiens, de savans, d'oracles, de professeurs du devoir et de la piété¹. » Ils servaient de rempart à la religion contre l'impiété des princes, la corruption des particuliers, le dérèglement des mœurs. Leur vie, leur personne, leur langage, tout en eux était instructif et symbolique. Suscités au milieu du peuple pour devenir le signe vivant de la volonté céleste, souvent ce qui leur arriva fut une prédiction du sort réservé à leur nation.

Sous Samuël et sous Élisée, on les voyait réunis en communauté, se disposer par le travail, la prière et la retraite, aux divines com-

¹ S. Aug., *De Civit. Dei*, lib. XVIII, c. 41.

munications. Les détails qui nous sont parvenus sur leur existence, attestent une haute vertu. Pour singer extérieurement l'humilité des vrais prophètes, les imposteurs se revêtaient de sacs. Ce fait témoigne de leur mépris de la parure. Leur dédain des richesses était poussé jusqu'à la pauvreté. On leur donnait les prémices dues à l'indigent. En présents, ils acceptaient des pains. Leur frugalité est assez reconnue; pour un long voyage, Elisée ne reçoit que du pain et de l'eau; Habacuc ne porte que de la bouillie à Daniel; c'est simplement de l'eau et du pain qu'Abdias fait servir aux prophètes qu'il nourrit cachés dans les cavernes. Souvent des racines sauvages, des coloquintes composent tout le repas de ces communautés prophétiques. C'est en vain que le général Naaman offre des trésors au prophète qui l'a guéri de la lèpre; l'homme de Dieu les repousse; et il jette sur le serviteur infidèle qui les a acceptés, sa malédiction en contrepoids de ces richesses.

Privés de cet appareil extérieur d'opulence et de noblesse qui éblouit les regards, subjugué l'esprit et commande la considération, destitués de tout appui, ces hommes se font cependant les soutiens des faibles, des opprimés; une autorité supérieure éclate dans leurs paroles; ils censurent hardiment les abus, les rapines, les vexations des grands et du roi lui-même. On sait

qu'Athènes et Rome peuvent nous montrer aussi des orateurs véhéments, embrassant la défense du peuple, démasquant les excès de l'aristocratie, attaquant la superbe insolence des riches, des magistrats, vantant les services méconnus du laboureur, de l'artisan, émouvant la foule, conquérant les suffrages, et s'illustrant en flattant adroitement son ambition ou ses rancunes. Ainsi firent les Gracques, les Voléron, les Demade. S'ils décriaient les grands, ils trouvaient leur force et leur courage dans le nombre, la masse des prolétaires, des envieux, des mécontents. Mais jamais en aucun lieu, sous aucune circonstance, l'éloquence de leur indignation ne se tourna contre le peuple; car lui déclarer ses torts, lui montrer la vérité tout entière, c'est s'en faire un irréconciliable ennemi. Mais les prophètes qui reprenaient les puissans, les forts d'Israël, les hommes d'épée, de trafic, les prêtres, les possesseurs des grandes terres, qui s'adressaient personnellement au monarque, avec la même énergie rappelaient à un autre souverain, non moins irascible et non moins tyrannique, le peuple, et ses prévarications et ses iniquités. D'où vient que le peuple, resté inviolable, regardé comme infail-[®]lible, habitué à la louange, aux adulations des orateurs de la Grèce, des tribuns de Rome, soit interpellé rudement par les prophètes? D'où vient que seuls ils lui reprochent ses crimes,

sans plus s'inquiéter de ses faveurs que de ses colères ?

« Si l'on en veut connaître la cause, qu'on la cherche dans la mission divine à laquelle ils obéissaient. C'est là qu'est le secret de cette force qui ne plie devant aucun parti, parce qu'elle n'a son appui dans aucun parti. Son appui est placé plus haut. « Tu m'a saisi, ô Éternel, s'écrie Jérémie, et je n'ai pu résister. Je suis devenu l'objet de leur moquerie pendant tout le jour, et tous me raillent avec insulte. — Car il y a déjà long-temps que je parle, que je crie contre leurs iniquités, que je leur prédis ravage et désolation ; et la parole du Seigneur est devenue pour moi un sujet d'opprobre pendant tout le jour. — J'ai dit en moi-même : Je ne nommerai plus le Seigneur, et je ne parlerai plus en son nom ; et en même temps il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant qui s'est renfermé dans mes os. Je ne puis plus résister¹. » Écoutez Amos disant à Amatsia, prêtre de Béthel, qui a demandé au roi Jéroboam de chasser le prophète des terres d'Israël : « Je n'étais pas prophète ni fils de prophète, mais je menais paître les bœufs, me nourrissant de figues sauvages. — Le Seigneur m'a pris lorsque je menais mes bêtes, et il m'a dit : Allez et parlez comme mon prophète à mon

¹ Jérém., XX, 7, 8, 9.

peuple d'Israël². » — « Ils acceptaient et ne choisissaient pas leur mission, et ils n'acceptaient souvent qu'après avoir résisté long-temps à la voix intérieure qui les poussait dans cette voie de périls et d'amertume³. » Oui, de périls et d'amertume, leur destinée cruelle en fait foi. — Élie, contraint de s'enfuir, poursuivi de solitude en solitude, vaincu par la fatigue, rassasié de craintes, est abattu jusqu'à supplier Dieu de le retirer de ce monde. — Baruch se voit abreuvé d'outrages. — Par l'ordre d'Achab, on plonge Michée dans une dure prison, qui nous rappelle le *carcere duro* de Silvio Pellico. — Daniel est jeté aux lions pour leur servir de pâture. — Amos subit les tourmens atroces de la démentibulation. — Urie, saisi en Égypte où il s'était sauvé, est ramené et tué sous Amasias. — Les chefs de la nation mettent à mort Jérémie. — Ézéchiël périt misérablement par la main de ses compagnons d'exil. — Isaïe meurt d'un épouvantable supplice. — Manassès le fait scier en deux avec une scie de bois ! — Ce qui a fait dire aux incrédules que l'état de prophète était un « mauvais métier⁴. »

Exposés à la violence des princes, aux insultes de la populace, ils eurent la plupart des jours d'angoisses et une fin tragique. C'est ce que re-

¹ Amos, VII, 14, 15.

² *Revue de Paris*, t. LIV, n° 3.

³ *Quest. sur l'Encyclopédie*, art. *Prophètes*.

traçait aux Juifs l'apôtre des nations : « Ils ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés ; ils ont été sciés ; ils ont été éprouvés de toute manière ; ils sont morts par le tranchant de l'épée ; ils ont été vagabonds, couverts de peaux de brebis, abandonnés, affligés, persécutés, eux, dont le monde n'était pas digne ; ils ont passé leur vie errans dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes ¹. » Pour la vérité ils affrontaient les douleurs, les périls. Bien qu'ils eussent prévu qu'on les regarderait comme ennemis de l'état s'ils annonçaient le triomphe des étrangers et le châtement d'Israël, ils parlaient cependant. Quand on hisse avec des cordes Jérémie hors du puits où on l'avait enseveli vivant, sa première réponse au roi qui l'interroge sur l'avenir est celle-ci : « N'est-il pas certain que si je vous dis la vérité, vous me ferez mourir, et que si je vous donne quelque conseil, vous ne m'écoutez point ? » En les appelant à leur mission, parfois l'esprit ne leur laissait pas ignorer quels tourmens les attendaient. Envoyant Ézéchiël au peuple à tête dure, le Très-Haut le prévient : « Fils de l'homme voici ce qui va t'arriver : ils te chargeront de liens ils te garotteront, car c'est une famille rebelle. »

¹ S. Pauli ad hebræ. Epist. XI, 35, 36, 37.

Malgré cette cruelle prévision, ils prenaient hautement la parole, et professaient la pensée soudain mise en eux, avec une élévation de langage, une hardiesse de figures, une énergie si pénétrante, une grandeur si supérieure que, non-seulement jamais l'art des rhéteurs ne put égaler la majestueuse puissance de leur diction ; mais qu'elle nous laisse encore, après tant de siècles, confondus et petits devant son inimitable sublimité.—Ce n'était pas du fond d'une retraite inconnue qu'ils adressaient leurs avertissemens ; ils le faisaient à la face du ciel et du peuple, dans le temple, dans le palais des princes, sur les places publiques, aux portes des villes, où, selon le mode antique, avaient coutume de se réunir les sages et les vieillards.—Ils ne se bornaient pas à parler, ils dictaient leurs prophéties, les lisaient publiquement.—Parfois, en présence de témoins, ils écrivaient et dataient leur prédiction, ayant soin d'en marquer exactement l'année et le jour.—Quelques-unes de leurs prophéties furent même notées dans les annales de la nation.

Si, après cette publicité authentique, une prophétie n'avait pas reçu, par son accomplissement, le sceau de la vérité divine, aurait-elle été admise et insérée au canon juif ? et si quelques-unes le furent avant l'accomplissement, si on les dispensa de ce signe sacré, ce fait n'est-il

pas étonnant? ne prouve-t-il pas que les marques de leur caractère étaient tellement manifestes, que l'événement prédit semblait déjà arrivé? Laissons, à ce sujet, s'exprimer un journal mondain.

« Et par qui les prophéties ont-elles été recueillies, conservées et présentées à la vénération, qui ne s'est jamais démentie, du peuple juif? Par ces mêmes prêtres si rudement invectivés par les prophètes. Or, la puissance des prêtres et des sacrificateurs était grande encore en Israël; car, s'ils n'exerçaient plus seuls l'autorité suprême, ils avaient obtenu de la partager, avec les juges d'abord, puis avec les rois, lorsque ceux-ci furent accordés à la demande du peuple, qui s'était lassé de l'état républicain. Comment donc expliquer que les prêtres, souverains juges en pareille matière, que les rois, d'accord avec eux, eussent revêtu d'un caractère sacré les écrits de ces hommes qui leur venaient annoncer la cessation du sacrifice réel et la fin du trône temporel dans la maison de Juda, s'ils n'avaient vu dans les prophètes que des turbulents démagogues, suscitant la populace de Jérusalem contre l'aristocratie juive, laïque et sacerdotale, ou des cœurs compatissans excités par les misères du peuple, ou bien encore de simples sages, des philosophes apportant aux hommes une idée plus épurée de la divinité? Rar -

ment l'abnégation de la puissance publique se rencontre à ce degré-là.

« Je ne sache pas en effet qu'Anitus ni Mélitus aient divinisé, après sa mort, les sublimes enseignemens échappés à Socrate. Anitus, et avec lui les prêtres de Jupiter ou de Cybèle, n'ignoraient pas qu'ils y perdraient leurs dîmes et la considération qui leur revenait.

« Je comprends les Anitus et les aréopagistes de Jérusalem mettant à mort les prophètes; je comprends la populace les maltraitant, les poursuivant de ses mépris et de ses cris, *Ite, calvi*; tout cela est dans l'ordre. Il faut que les princes et les prêtres se vengent de ceux qui les viennent déposséder, que les peuples insultent à qui les veut sauver. Mais je ne comprends pas, si une puissance mystérieuse ne les y pousse, ces mêmes prêtres, ces mêmes princes, ce même peuple tournant subitement de la fureur, du dédain et de l'endurcissement au respect, révérent le prophète qu'ils ont chassé ou tué, et mettant les paroles de ces saints envoyés en si grande estime qu'ils les enregistrent, jusqu'aux moindres, en leurs livres canoniques¹. »

Sachons donc si la parole des prophètes s'est accomplie; lisons leurs prédictions; voyons si le rapport de l'histoire profane les confirme. Ce

¹ *Revue de Paris*, t. LIV, n° 3.

qu'elles annoncent est-il arrivé? Choisissons les plus importantes. Celles qui traitent du sort des fortes cités, des grandes familles de la terre. Voyons ce qui touche aux Arabes, à l'Égypte, la Philistie, Moab, l'Idumée, Tyr, Babylone, et comparons le récit des prophètes à celui de nos voyageurs, de nos géographes modernes.

§ III.

Prophétie sur les Arabes.

Prenons le plus antique et le plus érudit des historiens, Moïse : il nous montre une esclave fuyant sa maîtresse qui l'a châtiée; elle s'engage dans le désert de Sur, quand un ange lui apparaît, lui commande de retourner sous le toit d'où elle s'est enfuie, de s'humilier sous la main dont elle dépend. Il lui annonce qu'elle enfantera un fils qui s'appellera Ismaël.

« Ce sera, dit-il, un *homme libre et sauvage*, sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui, et il *dressera ses tentes à la vue de tous ses frères* »

Voyez les fiers descendants d'Ismaël, hommes farouches et indomptés; ils lèvent leurs mains sur tous, tous ont levé leurs mains sur eux, et

¹ Genèse, lib. XVI, v. 12.

n'ul n'a pu soumettre leur indépendance. Le maître des rois, Sésostris, ne fit rien contre eux¹. —Zara l'Ethiopien ne les emmena pas en esclavage². —Scheschonk ne les compta point parmi les peuples qui formaient ses armées.— Sous les Perses, même sous Cyrus, le vainqueur des nations, ils ne reconnurent aucun maître.— Leur patrimoine ne fut l'apanage d'aucune satrapie. « Le fils d'Hystaspe fut déclaré roi, dit Hérodote, et tous les peuples de l'Asie se soumièrent à son gouvernement, excepté les Arabes..... La première satrapie comprenait tous les pays situés entre la ville de Posideum, bâtie dans les montagnes de Cilicie et de Syrie, et l'Égypte, à l'exception des territoires arabes, exempts de tout tribut³. —Alexandre le Grand, ayant détruit la monarchie persane, et poussé jusqu'au Gange ses conquêtes, résolut de dompter les Arabes. La mort l'arrêta⁴. — Ses successeurs ne purent accomplir ce présomptueux dessein.— Inutilement les Romains à leur tour tentèrent de les subjuguier. Sous Saladin, sous Genghis-khan, sous Tamerlan, comme sous Godefroy, ils gardèrent leur rude et dédaigneuse allure. Depuis près de quatre mille ans, la race d'Ismaël vit en inimitié avec la famille d'Isaac. L'Arabe est resté l'homme

¹ Diod. Sicul., *Hist.*, lib. I, p. 35; lib. II, p. 92.

² Paralipom., XIV, v. 9.

³ Hérod., lib. I, c. 83 et 91.

⁴ Strabo, lib. XVI. *Arrian*, 161.

libre et sauvage; campé sur la limite des trois régions du vieux monde, il dresse ses tentes à la vue de tous ses frères, léguant à ses enfans pour patrimoine le désert, et pour moissons les caravanes.

Rapprochons de cette prédiction d'indépendance éternelle, une prophétie de servitude sans fin; les paroles portées contre l'Égypte. Voici Ézéchiel :

« Le Seigneur a dit :

« Pharaon, le glaive du roi de Babylone va fondre sur toi. Quand j'aurai désolé l'Égypte, lorsque ses richesses se seront évanouies, et que ses habitans auront été frappés, alors ils sauront que je suis le Seigneur.

« Tel est le chant lugubre que vous ferez retentir; les filles des nations le répéteront; tel est le deuil de l'Égypte et de tout son peuple, dit le Seigneur ton Dieu.

« Dans le quinzième jour de la quinzième année, le Seigneur me parla encore, et me dit :

« Fils de l'homme, commence le chant de deuil sur le peuple de l'Égypte; précipite-le dans les profondeurs de la terre avec les fils des nations puissantes, avec ceux qui descendent dans l'abîme. En quoi, peuple de l'Égypte, l'emportes-tu sur les peuples? Descends, va dormir ton sommeil avec les incirconcis. Ils périront tous par le glaive, confondus au milieu des morts.

Le glaive a passé aux ennemis. L'Égypte et son peuple innombrable tomberont dans l'abîme. Du milieu du sépulcre s'entendra la voix des forts, des incirconcis, qui furent précipités avec leurs alliés, et s'endormirent égorgés par le glaive.

« Là est Assur, environné des sépulcres de son peuple. Ils ont péri par le tranchant de l'épée; ils ont roulé au fond de l'abîme, ceux qui avaient jeté l'épouvante dans la terre des vivans. Là est Elam et son peuple, avec leurs sépulcres. Là est l'Idumée. Ici sont les princes de l'Aquilon, et ces conquérans qui dorment confondus avec ceux qu'ils ont massacrés: leur honte est descendue avec eux dans l'abîme. Pharaon les a vus avec toute son armée. J'ai répandu ma terreur parmi les vivans, et Pharaon s'est endormi au milieu des incirconcis, avec ceux que l'épée a moissonnés, lui et la multitude de son peuple, a dit l'Éternel, le Seigneur¹.

« Je vais donner à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte; il en prendra tout le peuple, il en fera son butin, et il en partagera les dépouilles. Son armée recevra ainsi sa récompense.

« Voici ce que dit le Seigneur: J'anéantirai cette multitude d'hommes qui est dans l'Égypte par la main de Nabuchodonosor, roi de Baby-

¹ Ézéchiel, XXXII, v. 11... 32.

lone. Je le ferai venir, lui et son peuple, eux, les plus puissans entre les nations, pour perdre l'Égypte; ils viendront l'attaquer l'épée à la main, et ils couvriront la terre de corps morts.

« Je sécherai le lit de ses canaux, et livrerai ses champs aux plus méchans de tous les hommes.

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Il n'y aura plus à l'avenir de princes du pays d'Égypte¹. »

Chacune de ces menaces s'est accomplie rigoureusement.

Qui eût pensé qu'un jour cette vallée orgueilleuse, nourrice des peuples, suffirait à peine à la subsistance de ses malheureux habitans! que l'Égypte, dépositaire des sciences, l'institutrice des nations, à jamais privée d'un roi de race indigène, courberait éternellement son front sous un sceptre étranger?—Selon la parole du Très-Haut, subjuguée par Nabuchodonosor, le chef babylonien, envahie ensuite sous Cambyse, l'Égypte fut aussi la proie d'Alexandre de Macédoine.—Les Grecs la dominèrent.—Les Romains lui imposèrent le joug.—Les Sarrazins la dépouillèrent.—Les Turcs l'ont bâtonnée.—Les Mameloucks, sans compassion pour sa vieillesse, ont brutalement exprimé son sein presque

¹ Ezéchiel, XXIX, 9.—XXX, 12, 13.

stérile. Oui la prophétie s'est cruellement vérifiée : « Je sécherai le lit de ses canaux, et livrerai ses champs aux plus méchans de tous les hommes. »

Des sept embouchures du Nil, cinq ont été enfouies ou comblées; les deux branches qui restent, embarrassées par les sables, forment une barrière (le Bôghaz) très périlleuse pour la navigation. Que sont devenus les canaux si renommés? Le lac de Mœris, réservoir destiné à suppléer les flots du Nil dans les années de sécheresse, à quoi sert-il aujourd'hui?—Lisez le propre témoignage des incrédules de l'institut d'Égypte, aveugles volontaires qui rejettent avec dédain les prophéties, tout en nous rapportant les preuves de leur accomplissement. « La négligence que l'on apporte à l'entretien des canaux a enlevé à l'agriculture la moitié des terres cultivables. Les terres abandonnées se sont peu à peu couvertes de sable, et la partie occidentale du Fayoum (le nome Arsinoïte) est transformée aujourd'hui en désert absolu... Le lac ne peut plus servir aux irrigations, parce que le sol du Fayoum s'est exhaussé, ainsi que celui de toute l'Égypte¹. » Voilà l'aspect que présente aujourd'hui la contrée dont Strabon disait : « Cette préfecture surpasse toutes les autres par sa vie, sa

¹ Description de l'Égypte sur le lac Mœris. Voir la savante dissertation de M. Jomard.

fertilité, sa culture. C'est la seule qui produise la vigne, les roses, l'olivier, etc.¹»

« Il n'y aura plus à l'avenir de prince du pays d'Égypte, » dit le prophète. En effet, à la mort de Nectanebus, dernier roi de race égyptienne, arrivée trois siècles et demi avant notre ère, l'accomplissement de la prédiction commença, et depuis plus de deux mille ans il se perpétue aux yeux de l'histoire.

« On ne saurait imaginer, dit Gibbon, une constitution plus absurde et plus injuste que celle qui condamne les naturels d'un pays à une servitude perpétuelle, sous une domination arbitraire d'étrangers et d'esclaves; les plus illustres sultans des dynasties Baharite et Borghite furent tirés eux-mêmes des hordes tartares et circassiennes, et les vingt-quatre beys ou chefs militaires ont toujours eu pour successeurs, non leurs fils, mais leurs domestiques². » — « Tel est, remarque l'impie Volney, l'état de l'Égypte. Enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, elle a vu s'établir successivement dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin cette race de Tartars connus sous le nom de Turks-ottomans³. » Depuis lors,

¹ Strabon, *Géogr.*, liv. XVII, p. 809.

² *Hist. de la décadence de l'emp. rom.*, t. I, p. 109 et 110.

³ *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. I, ch. 6.

deux autres dominateurs ont encore humilié l'Égypte : l'un fut un général français, dont la gloire s'étend partout où vont les hommes. Son souvenir habite au haut des pyramides; dans les nuits étoilées, les cavaliers du Nil redisent ses merveilles, et leurs coursiers se dressent hennissant à son nom¹. L'autre est Méhémet-Ali, fier satrape portant en ses veines un sang asiatique, en son âme une ardeur européenne, et qui exténue sa vieille poitrine à souffler, pour le rallumer, sur le flambeau à jamais éteint de la civilisation égyptienne.

Prophétie sur la Philistie.

Amos, ce paysan qui ne songeait qu'à garder ses bœufs et à piquer ses figues², saisi soudain de l'esprit du Seigneur, s'écrie :

« Après les crimes de Gaza, trois et quatre fois répétés, je ne changerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre ses habitans; j'enverrai le feu contre les murs de Gaza, et il dévorera ses

¹ Le baron Taylor a observé lui-même ce fait en Égypte. Les Bédouins ont habitude leurs cavales à hennir au nom de *Bounabardi*, le sultan du feu.

² Les traductions varient; les unes disent : « Je me nourrissais de figues; » les autres : « Je cultivais les figuiers. » Ni l'une ni l'autre expression ne rend le sens du texte, dont le terme est celui-ci : « Je piquais les figues. » Cette opération, inusitée en Europe, est un procédé traditionnel dans la culture chananéenne; on l'appelle *caprification*. Il consiste à faire au fruit une piqûre qui hâte sa maturité.

édifices ; j'exterminerai l'habitant d'Asdod et le prince d'Ascalon, puis j'appesantirai mon bras sur Hébron, et les restes des Philistins seront détruits, dit le Seigneur¹. »

Jérémie aussi élève sa voix.

« L'Éternel va détruire les Philistins, Gaza s'arrache les cheveux, Ascalon est dans le silence avec le reste de sa vallée.

— « O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais ! Rentre dans le fourreau, refroidis-toi et fais silence !

— « Comment se reposerait-elle, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon et tout le pays de la côte de la mer, et qu'il lui a prescrit ce qu'elle y doit faire ? »

Ezéchiél ajoute encore sa parole à ces avertissemens.

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : « J'étendrai ma main sur les Philistins, et je détruirai le reste de leurs ports de mer⁵. »

Que sont devenues ces cités si vaines de leur puissance ? Interrogeons les voyageurs. Les débris, les fragmens de beau marbre qu'on rencontre à Gaza peuvent donner une idée de l'ancien luxe de ses édifices ; mais cette ville, jadis capitale de la Palestine, et qui soutint un siège

¹ Amos, I, 6, 8.

² Jérémie, ch. XLVII, v. 5, 6, 7.

³ Ezéchiél, ch. XXV, v. 16.

de deux mois, n'est plus qu'un misérable bourg à la merci du premier venu. Ses palais sont changés en étables. On peut croire Volney, sans le soupçonner de préventions trop religieuses.

« Dans la plaine entre Rambé et Gaza, dit-il, on rencontre d'espace en espace quelques villages mal bâtis en terre sèche, qui, comme leurs habitans, portent l'empreinte de la pauvreté et de la misère. Les maisons, vues de près, sont des huttes, tantôt isolées et tantôt rangées en forme de cellules autour d'une cour fermée par un mur de terre. Dans l'hiver, l'appartement habité est celui même des bestiaux. Après Yabné, on rencontre successivement diverses ruines, dont la plus considérable est Ezdoud (Asdod), célèbre en ce moment parses scorpions... A trois lieues d'Ezdoud est le village d'Elmajdal ; sur la droite est Azqualan (Ascalon), dont les ruines désertes s'éloignent de jour en jour de la mer, qui jadis les baignait. Toute cette côte s'ensable journellement, au point que la plupart des lieux qui ont été des ports dans l'antiquité sont maintenant reculés de quatre à cinq cents pas dans les terres. Gaza en est un exemple que l'on peut citer⁴. » — Le doigt de Dieu n'est-il par là ? N'est-ce pas la trace visible de l'épée du Seigneur ? Ne croit-on pas entendre la supplication

⁴ Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, t. II, p. 198, 199.

du prophète et la voix mystérieuse qui rappelle l'arrêt fatal : — « O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais ? Rentre dans le fourreau, refroidis-toi et fais silence ! — Comment se reposerait-elle, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon et tout le pays de la côte de la mer, et qu'il lui a prescrit ce qu'elle y doit faire ? »

Paroles contre Moab.

« La muraille de Moab a été renversée durant la nuit. On n'en parlera plus.

« Hésébon et Éléalé jetteront de grands cris; leurs voix se feront entendre jusqu'à Josa.

« Les cris de Moab se feront entendre autour de ses confins; ses plaintes passeront jusqu'à Gallim, et ses hurlemens retentiront jusqu'au puits d'Elim.

« Les eaux de Dibon seront remplies de sang, parce que j'étendrai sur Dibon un surcroît d'affliction. S'il y en a dans Moab qui espèrent se sauver par la fuite, j'enverrai un lion contre eux (Nabuchodonosor) et le reste de cette terre.

« Et alors les filles de Moab seront au passage de l'Arnon comme un oiseau qui s'enfuit, et comme les petits qui s'envolent de leur nid.

« Nous avons entendu l'orgueil de Moab. Il est étrangement superbe : sa fierté, son insolence

et sa fureur sont plus grandes que sa puissance.

« Pour cela, Moab hurlera contre Moab; son gémissément sera unanime. Annoncez à ceux qui s'enorgueillissent de leurs murailles de briques, de quelles plaies ils seront couverts.

« Car la campagne d'Hésébon est déserte; les princes des nations ont ruiné la vigne (la province) de Sabama. Ses branches sont parvenues jusqu'à Jazer; elles ont couru dans le désert: ce qui restait de ses rejets a passé au-delà de la mer. Je mêlerai mes pleurs aux lamentations de Jazer sur la vigne de Sabama. Je vous arroserai de nos larmes, ô Hésébon et Éléalé! parce que du milieu de vos vignes et de vos moissons, s'est élevée la voix de l'ennemi les ravageant.

« Ainsi la gaîté et l'allégresse disparaîtront des plus fertiles campagnes, les chants de joie et de fête ne retentiront plus sous le pampre; on ne foulera plus le raisin dans le pressoir. Je rendrai muettes les voix des vendangeurs.

« Aroër est abandonné. Les animaux y feront leur gîte sans que nul vienne les troubler.

« Tes murailles superbes tomberont, ô Moab! le Seigneur les abattra; il les renversera dans la poussière.

« Telle est la parole que le Seigneur avait adressée à Moab, il y a long-temps (par la bouche d'Amos).

« Mais aujourd'hui voici ce que dit le Seigneur :
« Dans trois ans comptés comme les jours d'un mercenaire, la gloire de Moab sera détruite ainsi que son peuple nombreux; il lui restera peu d'hommes, et ce reste sera très faible ¹. »

Jetons un regard sur le rapport des explorateurs de cette contrée. — Le pays de Moab, situé à l'est du Jourdain et du lac Asphaltite, présente le plus morne aspect. Le sol est souvent découvert, presque toujours aride. Seuls quelques rares bouquets de figuiers épineux y offrent un ombrage. L'humus aride, mais fort et vigoureux, justifie encore l'allusion du prophète sur la fécondité d'Hésébon. Les capitaines Irby et Mangles disent qu'un grain de froment d'Hésébon pèse plus que deux grains de froment d'Europe; que l'épi en renferme plus du double. Et, par une destinée singulière, cette terre si fertile languit dédaignée, reste sans culture. L'ancienne richesse de cette contrée est visible dans les ruines qui la parsèment. Nulle autre part, on ne rencontre des vestiges d'habitations si multipliés. Un seul voyageur, Burckardt, y a compté jusqu'à cinquante emplacements de villes détruites. Seetzen et les plus savans géographes sont d'accord sur l'importance présumée de leur population. La dégradation violente ou fortuite de ces cités

¹ Isaïe, ch. 15, 16.

prend, par leur grand nombre, un caractère si particulier, que Volney désigne cette région du titre de *villes ruinées*. Ce qui ne doit point nous échapper surtout, c'est que ces villes, conservant leurs anciens noms, restent comme des preuves palpables de la vérité des prophéties portées sur chacune d'elles. Les vestiges de Médaba couvrent un circuit de près de deux milles. A Hesban (Hésébon) se tiennent debout des fragmens de temples, des colonnes mutilées, des abreuvoirs, et les pierres de plusieurs puits creusés dans le roc. Rabba, jadis la résidence des rois de Moab, cache sous ses débris une aire dont l'étendue indique quelle fut sa gloire passée. « Les ruines d'Eléalé, d'Hesbon, de Méhon, de Médaba, de Dibon, d'Aroër, dit Burckardt, sont encore là pour faire ressortir la vérité de l'histoire des enfans d'Israël ! » Quelques familles arabes habitent les hauts lieux d'alentour; redoutant les incursions des hordes ennemies, elles se sont enfuies dans les rochers élevés, selon cette parole du Seigneur : « Les filles de Moab seront au passage de l'Arnon, comme un oiseau qui s'enfuit, et comme les petits qui s'envolent de leur nid. » — Elles sont peu nombreuses et misérables, car il a été dit : « La gloire de Moab sera détruite, ainsi que son peuple nombreux; il lui restera peu d'hommes, et ce reste sera bien faible. »

Prophétie sur l'Idumée.

« Mon glaive s'est enivré du sang du haut des cieux. Il descendra sur l'Idumée et sur le peuple qui va devenir un monument de ma justice.

« Sa désolation subsistera de race en race, et personne n'y passera dans toute la suite des âges.

« Elle sera abandonnée au pélican et au hérisson; elle deviendra le séjour des corbeaux et des hiboux. Dieu étendra sur elle le cordeau pour l'abattre; le niveau égalera ses ruines.

« Il n'y aura plus là de princes; on n'y rétablira jamais un royaume: tous ses chefs seront anéantis.

« Les épines et les orties couvriront ses palais, les ronces croîtront dans les citadelles, là se traîneront les serpents, là s'entendra le cri de l'orfraie.

« Les vautours et les hyènes s'appelleront les uns les autres; les oiseaux de nuit s'y retireront, et reposeront en paix.

« Le hérisson y creusera sa tanière, il y nourrira ses petits, ils croîtront à l'ombre de sa caverne; les milans s'y rassembleront en foule¹. »

Malheur à cette région! Jérémie se lève frémissant.

¹ Isaïe, ch. 34, v. 5... 12, 13, 14, 15.

« A l'Idumée. Voici ce que dit le Seigneur des armées: Fuyez, sauvez-vous de vos ennemis, descendez dans les plus profondes crevasses de la terre, habitans de Dédan, parce que j'ai fait venir sur Esaü le jour de sa destruction, le temps de son jugement...

« Parce que j'ai juré par moi même, dit le Seigneur, que Bosra sera déserte, qu'elle deviendra l'objet des insultes et de la malédiction des hommes, et que toutes ces villes seront réduites en des solitudes éternelles...

« Votre insolence et l'orgueil de votre cœur vous a séduits, vous qui habitez dans le creux des rochers et qui tâchez de monter jusqu'au sommet des monts; quand vous auriez élevé votre nid aussi haut que l'aigle, je ne vous en arracherais pas moins.

« Et l'Idumée sera déserte, et quiconque passera au travers de ses terres sera saisi d'étonnement et sifflera à l'aspect de toutes ses plaies.

« Elle sera renversée comme l'ont été Sodome et Gomorrhe avec les villes voisines, dit le Seigneur; il n'y aura plus personne qui y demeurera; il n'y aura plus d'hommes pour y habiter². »

La florissante Idumée est irrévocablement condamnée; l'heure fatale est venue; le dernier

² Jérémie, ch. 49, versets, 7, 8, 13, 16, 17, 18.

des prophètes suscités dans Israël, Malachie, tourne aussi la main contre Édom.

« J'ai fait des montagnes d'Esau une solitude, et j'ai abandonné son héritage aux serpents du désert. Que si Edom dit : nous avons été détruit, mais à notre retour nous rebâtirons ce qui a été détruit, voici ce que dit le Seigneur des armées : Ils bâtiront et moi je détruirai, et on appellera leur pays une terre d'impiété¹. »

Jamais peut-être l'accomplissement d'une prophétie ne fut plus évidemment démontré que dans cette singulière contrée. Chaque circonstance de la prédiction se trouve vérifiée par l'événement, confirmée par l'histoire, certifiée même par les incrédules. — La faible partie des Iduméens qui avait échappé à l'épée de Nabuchodonosor, s'étendit insensiblement dans le midi de la Judée; en sorte qu'au retour de leur captivité, les Juifs les trouvèrent en possession de presque toute la région méridionale de Juda, depuis Hébron, vers l'Arabie. Leur prospérité florissante excita la jalousie d'Israël, qui se rappelait les menaces faites à ce peuple. Ce fut alors que, par la bouche de Malachie, le Seigneur-Dieu répondit : « J'ai fait des montagnes d'Esau une solitude, etc. » — En effet, bien épargnés par Antiochus Epiphane, tandis qu'il

¹ Malachie, 1, 3, 4.

opprimait les Juifs, jamais ils ne purent parvenir à s'affranchir, à se donner des princes ou des rois de leur nation. Ils subirent toujours les rois d'Égypte ou de Syrie, et enfin, en exécution des anciennes prophéties, tombèrent sous la domination juive. — En plus d'une rencontre, Judas Maccabée les attaqua et les battit. Jean Hircan acheva de les soumettre. Les ayant domptés, il les força de recevoir la circoncision. Jusqu'à la ruine et la dispersion de la nation juive, ils demeurèrent sous sa dépendance. Joseph rapporte qu'au dernier siège de Jérusalem, ils accoururent et prirent les armes pour la défense de cette cité qu'ils regardaient comme la métropole de toute la race d'Abraham¹.

Écoutez maintenant un voyageur que déjà nous avons entendu, Volney : « Ce pays, dit-il, n'a été visité par aucun voyageur, cependant il mériterait de l'être. D'après ce que j'ai ouï dire aux Arabes de Babir et aux gens de Gaza, etc., il y a au sud-est du lac Asphaltite, dans un espace de trois journées, plus de TRENTE VILLES ruinées, absolument désertes; les Arabes s'en servent quelquefois pour parquer leurs troupeaux; mais le plus souvent ils les évitent à cause des énormes scorpions qui y abondent. »

La vengeance du Seigneur a marqué cette

¹ Joseph., *Antiquit.*, lib. XIII, cap. 17. — *De Bello Judaico*, cap. 6, p. 877.

contrée d'une flétrissure éternelle. Là est le désert et la désolation, le péril et l'épouvante. Le démon méridien y ricane sur des ruines inconnues, se complait parmi les décombres parfois teints du sang de l'étranger, du pèlerin, et où les féroces enfans d'Esau enfouissent leur butin, se partagent les dépouilles. Malheur à quiconque s'engage dans la région maudite; le sol qu'il foule le trahit; le pas que son chameau empreint dans le sable, attire bientôt sur ses traces des léopards à face humaine. Pour lui aucune rançon à offrir, nulle miséricorde à implorer car il est sur cette terre qui « s'appellera une terre d'impiété. » Voilà pourquoi les hommes de pied et les hommes de cheval, les riches et les mendiants se détournent de ses limites, comme des bords d'un cratère. — Voilà pourquoi, sans doute, le prophète disait : « Les ruisseaux d'Edom se changeront en lave, la poussière en soufre, et le terrain en bitume brûlant. » — Voilà pourquoi, ainsi que l'observe Volney, « ce pays n'a été visité par aucun voyageur, quoiqu'il méritât de l'être. » — Ali Aga et les guerriers Bethlémites qui escortaient M. de Châteaubriand dans son voyage à la mer Morte, refusèrent de l'accompagner vers la partie qui avoisine les confins de l'Arabie Iduméenne; ils murmuraient de ses retards, le pressaient de partir; craignant sans cesse d'être aperçus et

attaqués. — Les tentatives faites pour pénétrer dans ces solitudes, furent toujours malheureuses ou vaines. Quoique sous la protection d'un des chefs de tribu les plus redoutés et renforcés d'une suite nombreuse, les capitaines Irby et Mangles, arrivés à grand-peine jusqu'à Pétra, furent forcés de rebrousser chemin. Les explorateurs les plus hardis payèrent de la vie leur noble curiosité. Burckardt, dont l'intrépidité égalait la science, entreprit de visiter l'Idumée sous un déguisement arabe, mais les forbans du désert s'abattirent sur lui; l'ayant accablé de traitemens barbares, ils le spolièrent, le mirent dans une complète nudité, et lui arrachèrent jusqu'aux lambeaux dont il avait pansé ses pieds sanglans. Oui, « leur pays s'appellera une terre d'impiété. »

Chaque événement prédit a été complètement vérifié. Dans son voyage, M. Léon de la Borde a reconnu de loin les restes de ces édifices construits aux flancs ou à la cime des montagnes, taillés dans les rochers qui rendaient si présomptueux les princes d'Edom. Ce sont des étages de marbre ou de granit superposés hardiment à plusieurs rangs de colonnes; leur physionomie gigantesque étonne l'œil par son caractère d'audace et de fierté; les magnifiques ruines de Palmire, les pylônes et les propylées de l'Egypte s'effacent, malgré leur renom, devant

un tel aspect. On comprend alors d'où vient la vive énergie du style prophétique à la peinture de cette image. C'est qu'elle sort de la réalité. Ces puissans vestiges respirent encore l'arrogance de ces hommes qui s'estimaient au-dessus des hommes, parce qu'ils habitaient des palais inexpugnables, dominaient les vallées, et se croyaient trop haut placés pour que la main du Seigneur pût les atteindre. Leur muet témoignage explique ces menaces : « Votre insolence et l'orgueil de votre cœur vous a séduit, vous qui habitez dans les creux des rochers et qui tâchez de monter jusqu'au sommet des montagnes ; mais quand vous auriez élevé votre nid aussi haut que l'aigle, je ne vous en arracherais pas moins, dit le Seigneur. » En effet, l'aire que la superbe race d'Esau s'était établie sur les escarpemens des montagnes, est vide et désolée ; ses habitans en ont été arrachés ; le vautour et l'effraie y font leur demeure. Nul bruit humain ne vient les troubler.

Les nomades de cette contrée, outre leurs instrumens de meurtre et d'assassinat, en portent un singulier, devenu, en quelque sorte, partie de leur costume : ce sont des pinces destinées à arracher les pointes des épines, les piquans des orties si communes dans ces parages : « Dans ses édifices croîtront les épines et les orties ; les chardons pousseront dans ses forteresses. » (Isaïe, ch. 34, v. 13.)

A l'inconvénient des plantes aiguës se joint le danger des serpens venimeux. Le docteur Shaw y signale une prodigieuse quantité de vipères. « Elle sera le repaire des serpens et le pâturage des autruches. » (Isaïe, 34, 13.)

Les lions et les lionceaux ont rugi par l'Idumée, ils se sont réunis aux autres animaux. « C'est la volonté même du Seigneur qui les a rassemblés. » (Isaïe, ch. 34, v. 16.) Pour inquiéter les Sarrazins, l'empereur Décius fit transporter d'Afrique sur les frontières de « la terre d'impiété » des bêtes féroces, afin qu'en se multipliant, elles l'infestassent.

Ainsi, c'est par la main de l'homme que le Très-Haut a exécuté le châtement prononcé contre l'homme. Malgré les preuves irrécusables que l'on vient d'exposer, si une obstination incrédule faisait encore douter du caractère divin de cette prédiction, qu'on écoute l'avertissement surhumain qu'en terminant adresse aux siècles le prophète, et qu'on sache le méditer.

« Recherchez avec soin dans le livre du Seigneur et lisez. Vous trouverez qu'il ne manquera rien de ce que j'annonce : aucune de mes paroles ne sera vaine, parce que ce qui est sorti de mes lèvres c'est LUI qui l'a inspiré ! »

¹ Isaïe, ch. 34, v. 17.

Paroles contre Tyr.

Laissons parler l'auteur des *Ruines*.

« La puissance de Tyr sur la Méditerranée et dans l'occident est assez connue; Carthage, Utique, Cadix en sont des monumens célèbres. L'on sait que cette ville étendait sa navigation jusque dans l'Océan, et la portait au nord par-delà l'Angleterre, et au sud par-delà les Canaries. Ses relations à l'Orient, quoique moins connues, n'étaient pas moins considérables; les îles de Tyrus et Aradus (aujourd'hui Barbrin) dans le golfe Persique, les villes de Pharan et Phœnicum Opidum sur la mer Rouge, déjà ruinées au temps des Grecs, prouvent que les Tyriens fréquentèrent dès long-temps les parages de l'Arabie et de la mer de l'Inde; mais il existe un *fragment historique* qui contient à ce sujet des fragmens d'autant plus précieux qu'ils offrent dans des siècles reculés un tableau de mouvemens analogues à ce qui se passe encore de nos jours¹. »

— Ce *fragment historique* le voici :

« La parole du Seigneur m'a été révélée :

« Fils de l'homme, poussez des gémissemens lugubres sur la ruine de Tyr.

« Et vous direz à Tyr qui habite au bord des mers, et dont les flottes abordent aux îles loin-

¹ Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, t. II, p. 105, 106.

taines, le Seigneur a parlé : Tyr, tu dis dans ton cœur : Je suis éclatante de beauté, et mon empire s'étend par-delà les mers. Ceux qui élevèrent tes murs se sont plu à t'embellir. Tes vaisseaux sont construits avec les sapins de Sanir, les cèdres du Liban ont formé tes mâts, les peupliers de Basan tes rames, tes matelots se reposent sur le buis de Chypre orné d'ivoire; le lin d'Égypte a tissu tes voiles et tes pavillons; tes vêtemens sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Hellespont. Arouad et Sidon te fournissent leurs rameurs; tes sages, ô Tyr! sont devenus tes pilotes; Djabal t'a donné ses ingénieurs; tous les matelots et vaisseaux de la mer sont employés à ton commerce; tu vois dans tes armées le Persan, le Lydien et l'Égyptien. Ils ont suspendu à tes murailles leurs cuirasses et leurs boucliers, magnifique ornement. Les enfans d'Arouad bordent tes murs et les Djémedéens gardent les tours où brillent leurs carquois; toutes les contrées de la terre s'empressent de relever l'éclat qui t'environne. Tarsis remplit tes marches d'argent, de fer, d'étain et de plomb; l'Ionie, Tubal et Mosoch t'amènent des esclaves et des vases d'airain; l'Arménie t'envoie des mules, des chevaux et des cavaliers; l'Arabe de Dédan transporte tes marchandises; des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'Ébène; l'Arabéen reçoit les ouvrages de tes mains, et te

donne en retour le rubis, la pourpre, les tapisseries, le lin, le corail et le jaspé; Judas et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe, le miel, la résine, l'huile et Damas le vin de Nelbaun et des toisons éblouissantes; Dan, Javan et Meuzal te vendent le fer poli, la cannelle, le roseau aromatique, et Dédan les riches tapis; les habitans du désert et les princes de Chedar t'offrent leurs agnaux et leurs chevreaux pour tes marchandises; les Arabes de l'Yémen t'enrichissent de leurs aromates, de leurs pierres précieuses et de leur or; les habitans de Haran, de Kalané et d'Adana, qui trafiquent pour l'Arabe de Chéba, exposent dans tes places les voiles, les manteaux précieux, l'argent, les mâts, les cordages et les cèdres; les vaisseaux de Tarsis servent à tes courses en mer.

« O Tyr! fière de tant de gloire et de richesses, tes navigateurs ont touché à tous les bords; voilà que les flots de la mer vont s'élever contre toi; un vent violent te précipitera au milieu de l'abîme. Au jour de ta ruine, tes richesses, ton commerce, tes négocians, tes matelots, tes pilotes, tes hommes de guerre, et ce peuple immense qui remplit tes assemblées, tomberont avec toi. Au bruit de tes clameurs, tes matelots seront remplis d'effroi; tous ceux qui tiennent la rame descendront de leurs vaisseaux. Ces fiers conquérans des mers s'assiéront les yeux fixés

sur la terre; ils gémiront sur toi, ils crieront dans leur douleur, ils répandront la cendre sur leurs têtes et se rouleront dans la poussière; ils raseront leur chevelure, se revêtiront de deuil, et dans l'amertume de leurs regrets, les yeux en pleurs, ils feront entendre des cris lamentables sur toi, et ils diront: Qui a été semblable à Tyr devenue muette au milieu des eaux? Ses vaisseaux sortaient de ses ports pour alimenter les nations; son commerce avait enrichi les rois de la terre; et voilà que Tyr, ses richesses et son peuple immense ont été précipités au fond de la mer; les îles ont été dans l'épouvante, les cheux de leurs rois se sont dressés sur leurs têtes; les navigateurs étrangers ont insulté à ses ruines; tu répandis autrefois la terreur, tu ne l'inspireras plus désormais. »

« Les révolutions du sort, dit Volney, ou plutôt la barbarie des Grecs du bas-empire et des Musulmans, ont accompli cet ORACLE. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, Sour (ou Tsour, ou Tour, Tyr), réduit à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grains et de coton ou de laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec, au service des Français de Saïde, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille¹. » En présence de faits

¹ Voyage en Syrie et en Egypte, t. II, p. 109.

si démonstratifs, Volney laisse échapper cet aveu, que l'ORACLE a été *accompli*. Mais l'incrédule qui refuse à Dieu le droit d'intervenir dans les affaires humaines, forcé pourtant de déclarer que la prophétie est vérifiée, n'en veut attribuer la cause qu'aux révolutions du *sort*. Le sort! qu'elle est cette autorité inconnue, cette puissance inflexible, éternelle, qui se plie à la parole d'un homme? Le mot de *sort* ne cacherait-il pas ici celui de Providence? Craignant ce rapprochement, le philosophe s'est hâté d'ajouter, après avoir nommé le *sort*, « ou plutôt la barbarie des Grecs du bas-empire et les Musulmans, ont accompli cet ORACLE! » — Admirablement trouvé! La volonté suprême n'est pour rien dans cet événement, tout cela s'est fait de plein gré. Les Grecs et les Musulmans ont traité à l'amiable pour accomplir l'ORACLE! Et nous aussi nous le reconnaissons. Oui, ils ont accompli l'ORACLE, comme le ciseau accomplit l'intention du statuaire, comme la plume sert la pensée de celui qui l'emploie. Qui oserait prétendre que la Magdeleine de Canova et le Spartacus de Foyatier sont l'enfantement d'un morceau de fer cylindrique nommé ciseau, et d'un marteau massif appelé maillet? Qui oserait soutenir que les sérapiques harmonies de notre Lamartine sont l'œuvre d'une plume d'oiseau imbibée d'une liqueur noire? — Telles sont pourtant, dans un

autre ordre, la plupart des inductions de la philosophie matérialiste. Ce malheureux système tend constamment, puisqu'il rejette tout principe supérieur, à prendre les moyens pour le but, les effets pour la cause. — Revenons à la prophétie.

« Je passai une partie de la nuit, dit M. de Châteaubriand, à contempler cette mer de Tyr, que l'Écriture appelle la grande Mer, et qui porta les flottes du roi-prophète quand elles allaient chercher les cèdres du Liban et la pourpre de Sidon; cette mer où Léviathan laisse des traces comme des abîmes; cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des portes; cette mer épouvantée qui vit Dieu et qui s'enfuit: ce n'était là, ni l'Océan sauvage du Canada, ni les flots rians de la Grèce. Au midi s'étendait l'Égypte, où le Seigneur était entré sur un nuage léger pour sécher les canaux du Nil et renverser les idoles; au nord s'élevait cette reine des cités, dont les marchands étaient des princes. Hurlez, vaisseaux de la mer, parce que votre force est détruite... La ville des vanités est abattue. Toutes les maisons y sont fermées, et personne n'y entre plus.... Ce qui restera d'hommes en ces lieux sera comme quelques olives demeurées sur l'arbre après la récolte, comme quelques raisins suspendus aux ceps après la vendange.... Et ce n'était pas tout encore, car la mer que je con-

téplais baignait, à ma droite, les montagnes de la Galilée, et à ma gauche, la plaine d'Ascalon. Dans les premières, je retrouvais les traditions de la vie patriarcale et de la nativité du Sauveur; dans la seconde, je rencontrais les souvenirs des croisades et les ombres des héros de la Jérusalem. »

« Toute la population de Tour consiste en cinquante à soixante pauvres familles, qui vivent obscurément de quelques cultures de grain et d'un peu de pêche. Les maisons qu'elles occupent ne sont plus, comme au temps de Strabon, des édifices de trois à quatre étages, mais de chétives huttes prêtes à s'écrouler¹. » Naguère, deux littérateurs français, méditant sur la grève déserte et les décombres de la reine des mers, les souvenirs de la magnificence de Tyr vinrent dans leur esprit. Il leur semblait entendre encore les menaces d'Ezéchiel : « Ils détruiront les murs de Tyr, ils abatront ses tours; j'en racle-
rai jusqu'à la poussière, et je la rendrai comme une pierre luisante et nue. » — « Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour sécher les retz. » Des pêcheurs en ce moment même étendaient leurs filets humides sur la pierre luisante et nue. Les deux voyageurs comprirent alors la réalité de la vision prophétique. Toute la pré-

¹ *Etat politique de la Syrie*, t. II, p. 98.

dition se révéla à leurs yeux dans sa sublime amertume.

Sur Babylone.

Le prophète. — « Je vois sortir du désert des armées qui s'avancent contre Babylone, pareille aux tourbillons que chasse le vent africain. Une épouvantable vision m'est donnée. L'impie continue d'agir avec impiété; celui qui ravageait continue à ravager. Monte donc contre Babylone, Perse! Mède, commence l'assaut: j'ai résolu d'arrêter le gémissement des opprimés. »

Balthazard. — « Mes entrailles sont saisies de douleurs, je me sens déchiré au dedans de moi comme une femme qui est en travail; ce que j'entends m'effraie, et ce que je vois m'épouvante. — Mon cœur est tombé dans la défaillance, mon esprit est rempli d'effroi et de ténèbres. Cette Babylone, qui était mes délices, me devient un sujet d'épouvante. »

Les courtisans. — « Couvrez la table, ô roi! continuez de faire servir le festin; contemplez d'une guérite ce qui se passe au camp de vos ennemis, afin que vous puissiez vous livrer sans crainte à vos plaisirs. »

Le prophète. — « Princes, levez-vous, saisissez le bouclier; songez à la défense et non aux voluptés: car voici ce que m'a dit le Seigneur:

Va, place une sentinelle, pour t'annoncer tout ce qu'elle verra.

« Et la sentinelle vit un chariot conduit par deux cavaliers, montés l'un sur un âne et l'autre sur un chameau, et elle les observa avec une grande attention, et (ayant reconnu que les deux hommes étaient Darius et Cyrus guidant les armées contre Babylone), elle cria comme un lion : Je fais sentinelle pour le Seigneur, et j'y demeure tout le jour, je fais la garde et j'y passe les nuits entières.

« Les deux hommes qui conduisaient le chariot s'étant approchés, j'entendis une voix qui me dit : Babylone est tombée, et toutes les images de ses dieux ont été brisées contre terre¹. »

La mission d'Isaïe achevée, celle de Jérémie commence. Il développera l'idée de la ruine, il montrera par quels moyens elle doit s'accomplir. Sous le rapport historique ces détails sont d'un haut intérêt. On voudra bien nous pardonner une nouvelle citation.

« Je vois un peuple qui vient de l'Aquilon, une nation redoutable et des grands rois s'élèvent des extrémités de la terre.

« Ils prennent l'arc et le bouclier ; ils sont cruels et sans miséricorde ; le bruit de leurs troupes retentit comme celui de la mer, et ils montent sur leurs chevaux et viennent contre

¹ Isaïe, ch. 21, v. 1, 2, 3, 9.

toi, fille de Babylone, comme un guerrier prêt au combat.

« Le roi de Babylone a appris leur renommée, et ses mains ont défailli, et la crainte a troublé ses entrailles.

« L'ennemi vient comme un lion sortant des rives superbes du Jourdain, et qui s'avance contre un parc fortifié. Je le lâcherai tout d'un coup sur Babylone.

« Aiguisez les flèches, remplissez les carquois, le Seigneur a suscité (contre vous, ô Babylo-niens) le courage du roi des Mèdes ; il a résolu de perdre Babylone, parce que le temps de la vengeance divine est arrivé....

« Toi donc qui habite sur les grandes eaux (de l'Euphrate), toi qui est si enflée de trésors, ta fin est venue, ton entière destruction est arrivée.

« O Babylone ! tu es le marteau dont je briserai les armes de mes ennemis ; je briserai par toi les nations, je détruirai par toi les royaumes... je briserai par toi le pasteur et son troupeau, je briserai par toi le laboureur et les bœufs qu'il mène, je briserai par toi les chefs et les magistrats.

« Et après cela je rendrai à Babylone et à tous les habitans de la Chaldée le mal qu'ils ont fait dans Sion aux yeux des hommes, dit le Seigneur.

« Levez l'étendard sur la terre, sonnez la trompette, parmi les peuples excitez contre elle

les nations, contre elle appelez les rois d'Ararat, de Menni, d'Ascenez : assemblez contre elle Thaspar, amenez ses chevaux hérissés de pointes comme les chenilles.

« Les vaillans hommes de Babylone se sont retirés du combat ; ils sont demeurés dans les places de guerre ; toute leur force s'est anéantie ; ils sont devenus comme des femmes ; leurs maisons ont été brûlées ; toutes les barrières ont été rompues.

« Les coureurs iront au-devant des coureurs, et les messagers au-devant des messagers, pour annoncer au roi de Babylone que sa ville a été prise depuis le bas jusqu'au haut.

« Que l'ennemi s'est emparé des gués du fleuve qu'il a mis le feu aux roseaux des marais desséchés, et que les gens de guerre qui devaient se défendre sont dans l'épouvante... Un grand cri s'élève de Babylone, un bruit de ruine retentit au pays des Chaldéens.

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : Ces larges remparts de Babylone seront frappés par les fondemens et renversés sur la terre ; ses portes si hautes seront brûlées, et les travaux de tant de peuples et de nations différentes seront anéantis, consumés par les flammes, et périront entièrement¹. »

¹ Jérémie, ch. 50, v. 41, et ch. 51, v. 11.... 58.

Rappelons ici les paroles d'Isaïe sur la mort de Balthazar le Superbe.

« Tous les rois des nations ont été ensevelis avec honneur, chacun dans son tombeau. Mais pour toi tu as été rejeté bien loin de ton sépulcre, comme un tronc inutile ; et, étant couvert de ton sang, tu as été enveloppé dans la foule de ceux qui ont été tués par l'épée, et qu'on s'est hâté de cacher sous la terre comme un cadavre putréfié¹.... »

« Cette superbe Babylone, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe.

« Elle ne sera plus jamais habitée, et ne sera point rebâtie dans la suite des siècles et des générations. L'Arabe n'osera y planter sa tente, et les pâtres n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux.

« Elle deviendra le repaire des bêtes féroces ; ses palais se rempliront de serpens ; des oiseaux sinistres s'y feront entendre, les boucs sauvages y bondiront ; des syrènes s'installeront dans ces palais de délices². »

Que dire quand on a lu ces étonnantes prédictions, et vérifiées par l'histoire, la géographie, les voyageurs, leur entier accomplissement ? Que penser du prophète qui appelle Cyrus par

¹ Jérémie, ch. 51, v. 58.

² Isaïe, ch. 13, v. 22.

son nom plus de deux siècles avant sa naissance, désigne également par leur nom les deux peuples sous lesquels doit tomber la reine des métropoles, donne les particularités de son siège, de son occupation, publie la fuite, la lâcheté de la garnison, l'indécision et l'épouvante du roi, sa fin, l'état de son corps défiguré; le sort de Babylone, la démolition de ses remparts, la destination de ses vestiges, et enfin leur disparition sous l'eau des marais, comme pour enfouir sous une fange éternelle la ville des impuretés et de l'abomination?—Comment expliquer naturellement la destinée de cette capitale? Quand, selon l'expression prophétique, la Providence s'en est servie de marteau pour briser l'insolence des peuples, elle la brise à son tour, et donne par son châtement un exemple inouï peut-être dans les annales des empires. N'est-ce pas une chose unique que la cité la plus puissante de l'univers, assise au centre du berceau de la famille humaine, après avoir opprimé ou épouvané le monde de son renom, ait disparu sans qu'on puisse même reconnaître quelle aire elle occupait? On sait où furent Troie, Thèbes aux cent portes, on pourrait presque retrouver l'emplacement de Memphis; mais Babylone est à jamais effacée de la terre des vivans. — Considérons aussi le rôle extraordinaire de Nabuchodonosor parmi les hommes; quelle est sa gloire, quels

sont ses exploits, jusqu'où il pousse ses conquêtes, et où aboutit son merveilleux tapage. Le premier il fonda un grand empire sur les débris de cent autres; il marcha ainsi à la tête des Cyrus, des Alexandre, des Césars, de tous ces héros que vantent l'orgueil des nations et le faux goût des rhéteurs. Toujours il fut victorieux; il n'eut qu'à vouloir, et il vit les peuples à ses pieds. Il subjuga également la sagesse de l'Égypte, les richesses de l'Asie, le faste des Phéniciens, la vie vagabonde des nomades africains, l'heureuse simplicité des habitans de la Bétique en Espagne, et, afin que rien ne manquât à sa gloire et à sa grandeur, il éleva une ville immense où tout était un objet d'admiration; la vaste étendue et la magnificence de ses palais, la hauteur et la solidité de ses murs, des rues immenses tirées au cordeau, des ponts et de superbes quais qui dominaient sur le grand fleuve; ville étonnante, qui, par sa force, par ses richesses, par ses nombreux habitans, semblait devoir assurer à jamais la durée de l'empire babylonien.

Et cependant, avant cinq lustres, cet empire ne sera plus, Babylone sera devenue la proie d'un peuple dédaigné comme barbare, et qui, n'ayant ni richesse ni faste, n'offrait rien aux yeux du conquérant.

¹ Court de Gébelin, *Essai d'histoire orientale*.

Ce fut par degrés que s'accomplit la prophétie. Dédaigneux de sa conquête, le vainqueur Cyrus n'y voulut pas fixer son siège. Pour humilier l'orgueil du reste des anciens habitans, il affectait de n'y passer qu'une partie de l'année¹. Les attraites de Suze, de Persépolis, d'Ecbatane enlevèrent tout-à-fait les héritiers de son sceptre; ils délaissèrent Babylone. Outrée de ce mépris, elle essaya une révolte au commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe; mais, soumise par le jeune roi, elle fut livrée à la fureur des troupes, saccagée horriblement, et subit une peine afflictive et infamante dans la réduction de ses hautes murailles². —Après la conquête des Macédoniens, le prince Séleucus faisant bâtir sur le Tigre une ville à laquelle il donna son nom, Séleucie, par ses ordres tous les habitans de Babylone furent transférés dans la nouvelle cité. Il ne laissa que les murs, le temple de Bélus, et, par exemption, quelques Chaldéens auxquels il accorda de demeurer auprès du monument, comme gardiens de ces solitudes³. — Déjà au temps de Pline, le fameux temple restait seul debout entouré de débris et de murs⁴. —Vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, au temps de Pausanias, l'enceinte des

¹ *Cyropédie*, liv. 7, p. 103.

² *Hérodote*, lib. 3, p. 159.

³ *Strabon*, lib. 15, p. 50.8

⁴ *Pline*, lib. 6, p. 30.

murailles subsistait encore.—Pendant la vie de saint Jérôme, les rois de Perse s'en servaient comme de parc pour y chasser les bêtes féroces. —En 1037, ces ruines furent entièrement démolies. Aujourd'hui nul ne peut dire la place où elles gisaient. On pense qu'elles sont recouvertes par des flaques d'eau, suite d'une dérivation du fleuve.

Ces événemens successifs n'étaient-ils pas au-dessus des conjectures humaines? la magnificence des palais dont les jardins semblaient suspendus dans les airs, les richesses, la force de la population et des remparts, tout ne semblait-il pas promettre à Babylone l'immortalité qu'elle espérait? C'est pourtant du milieu du prestige de cette grandeur qu'Isaïe et Jérémie virent la prise, la chute de cette capitale et le profond abaissement qui lui était réservé.

« Les prophètes, dit le vénérable M. de Pompiignan, semblent avoir assisté en esprit à ce superbe repas, que Balthazar donna dans son palais, la nuit même que Babylone fut prise. Jérémie voit tous les grands de la Chaldée plongés dans l'ivresse, et ne se réveillant de cet assoupissement que pour s'endormir du sommeil de la mort; et, afin que l'on ne prenne pas ces expressions dans le sens métaphorique de la surprise et de l'étourdissement, Isaïe fait entendre les mêmes paroles qui furent dites à Balthazar

pour le rassurer au milieu de ce repas. La joie en avait été troublée par le terrible phénomène d'une main écrivant, sur le mur de la salle du festin, des paroles que les plus savans mages n'avaient pu ni lire ni expliquer. L'interprétation de Daniel avait redoublé l'épouvante; mais on ne tarda pas à bannir ces lugubres idées. Le roi et ses courtisans se flattèrent, ou que la prophétie n'était qu'une menace susceptible d'adoucissement, ou que son exécution était éloignée. Ordonnez, dit-on à Balthazar, que la table soit servie de nouveau; que l'on considère du haut d'une guérite tout ce qui se passe : mangeons et buvons comme auparavant. On cherchait à lui plaire en le dissipant. Ainsi ce roi impie, comme l'appelle Xénophon, se précipita lui-même dans le piège dont on l'avait averti; mais sa perte était résolue, et l'aveuglement qui devait la précéder avait été prédit.

« Les prophètes ont su que Babylone ne serait pas emportée d'assaut ou rendue par capitulation, mais qu'elle serait surprise.

« Ils ont assuré que le lit du fleuve qui traversait Babylone (l'Euphrate), serait mis à sec; qu'à la faveur de ce dessèchement les ennemis pénétreraient dans la ville par les deux extrémités; que le roi, enfermé dans son palais, recevrait courriers sur courriers qui viendraient lui apprendre que tout est perdu. Isaïe et Jéré-

mie parlent l'un et l'autre de ce dessèchement de l'Euphrate; mais le second est le plus exprès et le plus circonstancié dans la prophétie que je cite: c'est mot à mot ce que l'histoire nous apprend de la manière dont Babylone fut prise. Cyrus, dans le dessein de détourner le cours de l'Euphrate, avait fait creuser des canaux au-dessus et au-dessous de la ville. Quand le moment d'exécuter son projet fut arrivé, instruit que les Babyloniens célébraient une fête où ils se livraient à tous les excès de l'intempérance et de la débauche, il fait entrer les eaux de l'Euphrate dans les canaux qu'il leur avait préparés. Le lit du fleuve offre à ses troupes une route sûre et facile. Elles brûlent les joncs qui embarrassaient leur passage, et entrent sans être vues dans une ville où elles ne trouvent aucune résistance. Les mêmes prophètes ont encore prédit, conformément au témoignage des historiens, l'horrible carnage que les Mèdes et les Perses firent dans Babylone. Le roi lui-même fut massacré au milieu de ses officiers et de ses gardes, et son cadavre demeura confondu dans la foule des morts.

« Enfin, les prophètes ont prédit l'état d'anéantissement où Babylone serait réduite; ils ont annoncé qu'elle serait détruite jusqu'aux fondemens, qu'elle ne serait plus rebâtie, et qu'elle ne serait plus l'asile que des oiseaux noc-

turnes, des bêtes sauvages et venimeuses. Tout cela s'est vérifié de point en point ; et les traces de cette ville infortunée sont si parfaitement effacées, que les plus habiles géographes ignorent encore aujourd'hui sa situation. »

La manifestation d'un esprit surhumain éclate dans toute cette prédiction. L'intuition du prophète qui est alors affranchi des lois de l'espace et du temps, saisit dans leur contemporanéité absolue les faits divers qu'il annonce; mais, dans leur réalisation, ils se développent selon les lois terrestres, par ordre naturel de succession, et la durée des intervalles entre chaque événement demeure indéterminée. — Ainsi la ville est prise, les remparts sont démantelés ; il n'en reste que pour servir d'habitation aux animaux féroces.

— Ensuite tout est abattu. — Des habitans d'une nouvelle sorte remplacent les quadrupèdes ; ce sont des reptiles, des insectes venimeux. Les voyages de Texeira et de Ranwolf nous apprennent qu'il y a déjà plusieurs siècles, on redoutait d'approcher de ces ruines à cause de leurs hôtes dangereux. « L'Arabe n'osera y dresser sa tente, et les pasteurs n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux. » (Isaïe, ch. 13, v. 20.)

Depuis lors ces ruines ont disparu. — Après les avoir étalées sur la terre, aux regards des nations, les avoir exposées aux méditations de l'homme, la Providence les a ensevelies sous des

eaux bourbeuses et sans nom. Leçon terrible ! Cette Babylone qui, fièrement assise dans les plaines de l'Orient, vaine de sa ceinture de remparts, portait pour joyaux des colonnades de porphyre, des temples de jaspe et d'argent, des dômes ruisselans de pierreries, élevant jusqu'aux nues son diadème de tours, s'enivrait de la senteur de ses miraculeux jardins, et, comme une idole, prétendait à l'adoration des peuples, cette Babylone fut enfin abattue. Telle qu'un géant atteint au front, elle demeura couchée sur la poussière ; les tigres, les panthères furent ses mages, ses satrapes ; les chakals ses armées, les hérissons et les hibous son menu peuple. Livrée ensuite aux scorpions et aux serpens, elle a fini par être changée en cloaque. La *syrène* (reptile amphibie à double appareil respiratoire) s'est installée dans ses ruines. Alors s'est trouvée vérifiée la dernière parole du prophète : « Et les *syrènes* habiteront ses palais de délices. » (Isaïe, ch. 13, v. 22.)

Il fallait donc, pour l'entier accomplissement de la prédiction, qu'un marais s'étendit comme un voile funèbre sur l'emplacement qu'occupait Babylone. — Jusque-là l'œuvre prophétique était inachevée, il restait quelque chose à attendre. — Loin d'être contradictoires, ces événemens différens se rendent témoignage et s'appuient mutuellement ; seulement il ne faut pas violenter

l'histoire, et présenter comme simultanés, des événemens nécessairement successifs, puisqu'ils sont souvent engendrés l'un de l'autre. Quelle ignorance de la nature au fond des plaisanteries tant répétées sur les *syènes* de terre ferme, malheureuses de n'avoir à tenter aucun Ulysse dans les *syrtés* du désert où jamais il ne passerait *personne*! Que toutes ces railleries sont misérables devant l'examen de la science!

Ces faits portent avec eux leur enseignement et rendent superflu tout commentaire. Nous aurions encore bien des vérités à exposer, des prophéties à rappeler, et sur le Sauveur et sur la destinée des Juifs; il resterait encore à montrer, pour nous exprimer comme la *REVUE DE PARIS*, « cette inouïe prédiction de Cyrus (que notre raison peut bien n'admettre pas, mais que les efforts les plus légitimes de la critique n'ont pu encore convaincre d'interpolation), de Cyrus désigné par son nom plus de deux cents ans avant qu'il fût né: « Voici ce que le Seigneur dit à Cyrus qui est son Christ, qu'il prendra par la main pour lui assujétir les nations....C'est à cause de Jacob, qui est mon serviteur, et d'Israël qui est mon élu, que je vous ai appelé par votre nom, que je vous ai désigné par des titres honorables, et vous ne m'avez point connu. » (Ch. 45, v. 4.) Mais quelle confirmation nouvelle apporteraient

ces autres faits, si ceux qui précèdent n'ont pas suffi déjà.

§ IV.

Les prophéties se sont réalisées. Pressés par l'évidence, les incrédules se trouvent forcés à déclarer que les révolutions du *sort*... ont accompli l'*ORACLE*¹. Dans son douzième livre contre Daniel, Porphyre lui-même, ne pouvant contester l'accomplissement des prédictions, prétendait qu'on les avait postérieurement fabriquées. Nos sophistes ne manquèrent pas d'adopter ce moyen si commode d'é luder une autorité accablante. Pour peu que vous veuillez les croire sur parole, ils vous nommeront le jour et le lieu de la falsification, peut être même les faussaires; ils vous diront presque la rue et le numéro de leur hôtel à Babylone et à Jérusalem; car que ne prouverait point un encyclopédiste de bonne volonté? Le temps est passé où l'on jurait sur le dire du maître; aujourd'hui, sans une démonstration rationnelle on perd crédit, s'appelât-on Voltaire ou Jean-Jacques Rousseau. Sur quelles données historiques s'est-on appuyé pour soutenir que les prophéties furent rédigées après l'événement? Le seul témoignage qu'on

¹ Volney, *Voyages en Syrie et en Egypte*.

ait produit consiste dans l'accusation d'un païen, Porphyre. Il dit que les prophéties de Daniel furent composées par un auteur qui vivait sous Antiochus Epiphane. Quelle preuve en donne-t-il? — Aucune. — Quel est cet auteur? — Il ne le sait pas. Citons son assertion, afin qu'on la juge. «L'ouvrage de ce prophète n'est pas de celui dont il porte le nom, mais de quelqu'un qui vivait en Judée au temps d'Antiochus Epiphane; cet inconnu a plutôt raconté des choses passées que décrit des événemens futurs; enfin tout ce qu'il a dit d'antérieur à Antiochus est vraiment historique; mais s'il a avancé quelque chose au-delà, c'est mensongèrement, parce qu'il ne connaissait pas l'avenir¹.» Cette misérable imputation fut à l'instant anéantie par les réfutations qu'en firent Méthodius, Appollinaire et Eusèbe. Porphyre, comme Spinosa et Voltaire, apportait pour principal argument contre l'authenticité des écrits du prophète cette absurde prétention, que Dieu *ne peut* révéler aux hommes l'avenir, et surtout que la prophétie de Daniel est si précise, «qu'il semble avoir vu les événemens qu'il prédit².» — Cette fois du moins ne sont pas l'obscurité, les contradictions qu'on reproche; et si nous prouvons que la prophétie de Daniel est antérieure à Antiochus Epiphane,

¹ Porphyre opud Hierony, *præfat.* in Daniel.

² Voltaire, *L'ib. c. expli. jucc.*

tout sera fait.—Daniel est véritablement prophète.—Ce point importe à établir; car ce mage est souverain de la science humaine et sacrée. Il a prédit la venue du Rédempteur sur la terre; il a déterminé l'époque et l'année de l'immolation de la céleste victime, et il a confirmé sa parole en prenant les astres à témoin, en donnant l'admirable indication du CYCLE PARFAIT.

Nous déclarons le livre de Daniel antérieur de trois siècles à la persécution d'Antiochus Epiphane, et nous portons aux voltairiens le défi de nous démentir.

Exhibons nos preuves :

Le prophète Ezéchiel, mort depuis deux mille deux cents ans, a, dans ses écrits, fait deux fois mention de Daniel. Il parle de sa sainteté et de sa science prodigieuse qui pénétrait des choses cachées au reste des hommes : donc à cette époque Daniel était déjà renommé¹.

L'histoire des antiquités judaïques, rapportant l'entrée d'Alexandre-le-Grand à Jérusalem, sa visite au temple, où il sacrifia, dit que le grand pontife Jaddus lui montra le livre de Daniel, qui annonçait qu'un Grec détruirait l'empire des Perses; qu'Alexandre se reconnut désigné, et en éprouva de la joie². Ce fut sans doute

¹ Ezéchiel, ch. 15, v. 14-20; ch. 28, v. 3.

² Flav. Joseph, *Antiq. judaïcæ*, lib. 11, cap. 8.

la cause de la munificence du vainqueur envers les prêtres d'Israël.

Le vieux Matathias, prenant les armes contre Antiochus, rappelait à ses fils, pour les encourager à la cause sacrée, que la foi dans le secours de Dieu avait délivré de la fournaise ardente Ananie, Azarie et Misaël, et que la gueule des lions s'était fermée devant l'innocence de Daniel¹. Or ces deux traits des annales juives ne se trouvent que dans le livre de Daniel : donc avant la persécution qu'il prédisait ce livre était connu et vénéré.

On lit, dans un ouvrage publié par un Juif célèbre, il y a près de dix-huit siècles : « Tous ces malheurs fondirent sur notre nation sous le règne d'Antiochus, comme *Daniel l'avait prédit longtemps auparavant* ; il a parlé aussi de la puissance des Romains et de leur empire, et il a prédit les maux dont ils devaient accabler notre nation. Tous les écrits que Daniel nous a laissés se lisent encore aujourd'hui dans nos assemblées, etc. »² Cette affirmation n'est-elle pas assez précise ?

Une tradition constante de la synagogue ancienne et moderne a honoré les prophéties de Daniel ; le Christ lui-même leur a rendu témoignage, en rappelant leur avertissement et en nommant par son nom leur auteur devant ceux

¹ *Liber Macchab.*, I, c. 2, v. 59.

² *Fav. Josephé, Antiq. judaïcæ*, lib. 10, cap. 12.

qui l'entouraient. Il a cité le prophète Daniel comme ayant une autorité reçue et vulgaire dans Israël. Il s'est abstenu de toute explication, car son livre était trop ancien, trop célèbre, pour qu'il en fût besoin.

Voilà des faits ; qu'on les réfute.

Une chronologie exacte de la prophétie de Daniel a été dressée par M. Court de Gébelin ; les observations de ce savant montrent en tout point l'accord de la narration sacrée avec le récit de l'histoire profane². — On sait que les témoignages d'Eusèbe, de Diodore de Sicile, de Thucidides, de Charron de Lampsaque, se réunissent avec ceux d'Esdras, de Néhémias, pour fixer l'époque du règne d'Artaxercès dans sa 76^e olympiade, que cette époque revient à l'an 4240 de la période julienne ; que par conséquent la vingtième année du règne d'Artaxercès correspond à l'an 4260, qui est la date de la prophétie de Daniel sur la venue du Messie. Daniel annonce le régulateur dans soixante-neuf semaines d'années. Cet espace, qui comprend 483 ans, est révolu au mois de mars, *Nisan* 4743, coïncidant admirablement avec l'an 30 de notre ère, temps où commença la prédication du Sauveur. Le calcul astronomique et les observations de Phlégeon, historien des Olym-

¹ *Evangel. Matth.*, cap. 24, v. 15.

² *Dissert. sur l'hist. orientale*, p. 34, etc.

piades, s'accordent encore pour placer la mort de Jésus-Christ en l'année 4746 de la période julienne, trente-troisième de la nôtre, et attester l'accomplissement de la prophétie de Daniel. — M. Loys de Cheseaux a fait sur le livre de Daniel des remarques astronomiques qui établissent la science supérieure et transcendante du prophète dans le mécanisme céleste. Nous ne pouvons les transcrire ici; chacun d'ailleurs ne serait pas compétent en telle matière: il suffira d'exposer sur ces découvertes l'opinion des hommes les plus spéciaux en astronomie. — L'illustre Mairan écrivait à M. de Cheseaux: « Il n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des découvertes qui sont prouvées dans votre dissertation; mais je ne puis comprendre comment et pourquoi elles sont aussi réellement renfermées dans l'Écriture Sainte. » Il ne nia point; il admira. — Cassini déclara avoir trouvé toutes ses méthodes pour le calcul des mouvemens du soleil et de la lune, *déduites du cycle de Daniel* et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de Jérusalem, très démontrées et parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. — Dans ses recherches philosophiques, Bonnet parle du jeune savant dont les découvertes « avaient étonné deux des premiers astronomes de notre siècle, MM. de Mairan et Cassini..... Eût-on soupçonné, ajoutait-il, que l'étude d'un

prophète enrichirait l'astronomie transcendante, et qu'elle nous vaudrait, sur certains points difficiles de cette belle science, un degré de précision fort supérieur à celui que le calcul avait donné jusqu'alors ¹? » — En terminant sa démonstration du CYCLE PARFAIT, inutilement cherché pendant tant de siècles, et pourtant déposé en quelque sorte dans Daniel depuis deux mille trois cents ans, M. de Cheseaux fait cette remarque que, sur plusieurs milliers d'années différentes, celle désignée par le prophète et choisie par le Créateur pour l'accomplissement des divins oracles, embrasse entre un nombre infini de périodes et d'intervalles d'années, les deux seuls nombres ronds qui fussent cycliques, et qui le fussent de manière que leur différence fût elle-même UN CYCLE PARFAIT!

Et maintenant la preuve essentielle de l'intégrité et de la date du livre de Daniel, nous allons la donner: elle est courte, mais décisive.

Le livre de Daniel a toujours été compris dans le canon des Juifs, et la clôture du canon juif fut antérieure à l'arrivée d'Alexandre-le-Grand à Jérusalem.

Les traditions des docteurs hébreux sont unanimes à cet égard. Dans son ouvrage contre Appion, Joseph le reconnaît ². La vénération

¹ *Rech. phil. sur les preuves du christ.*, p. 334 — 1770.

² *Flavius Joseph contre Appion.*

des prêtres pour les écrits introduits au canon, leur respect de la chose jugée, étaient si grands, que le livre des Macchabées et celui de l'Ecclésiastique, malgré la sainteté de leur inspiration, ne furent jamais admis dans le canon sacré. —

La pérennité de cette prohibition, son inflexible immutabilité, ne sont-elles pas un gage de l'inviolabilité des saints livres? Quand on refusait l'admission des Macchabées et de l'Ecclésiastique, eût-on accordé celle d'auteurs sans noms? Cette supposition n'est-elle pas insensée?

Nous concevons l'intérêt du philosophisme à soutenir la falsification de la prophétie de Daniel; car elle est le sens et l'explication à la fois de celles qui l'ont précédée. Mais avait-on bien réfléchi, en portant cette accusation, à l'étonnante liaison qui unit toute la tradition sacrée? Avait-on bien considéré qu'on ne saurait impunément la démembrer? que toucher à une de ses vérités, c'est les ébranler toutes? Telle est l'inévitable conséquence où l'on tombe. Si la prophétie de Daniel est antidatée, celle d'Ézéchiël qui en fait mention l'est nécessairement; et il en sera de même des autres, puisque la plupart s'appuient mutuellement. Qu'on y prenne donc garde. Mais, loin de reculer à cette conclusion, le philosophisme l'admet de grand cœur. «Tous les livres saints, dit-il, ont été composés de connivence par quelques anonymes.» Si l'on en croit Vol-

taire, c'est à Jérusalem ou à Alexandrie que les Juifs, plongés de tout temps dans la plus profonde ignorance, commencèrent à écrire. Et c'est à nous qu'on pense persuader que, pour coup d'essai, en débutant, ces ignorans écrivirent le Pentateuque, les chants de David, les poésies d'Isaïe, de Jérémie? Singulier commencement qui surpasse toute littérature alors existante, et qu'aucun effort de l'esprit humain n'a jamais su atteindre encore! Ici l'absurdité nous épargne la peine d'une réfutation. Qui, de nos jours, oserait comparer au style de la *Genèse*, celui de la *Sagesse*? confondre le chaldaïsme si fréquent de Daniel avec l'hébraïsme grec de Philon? faire ainsi Vida contemporain de Virgile, et assimiler à Eschine ou à Isocrate les rhéteurs Emporius ou Eucébole le Byzantin? Mais en supposant qu'il n'y ait entre les différens auteurs sacrés de chaque époque, aucune marque caractéristique de langage, comment faire adopter l'imposture? Quel intérêt avaient les prêtres à introduire au canon des écrits où leurs fautes étaient rudement censurées, où l'on annonçait que la ville et le sanctuaire seraient saccagés, le sacrifice et les oblations abolis? Naturellement ces promesses désolantes ne devaient-elles pas exciter l'inquiétude et le courroux des princes des prêtres, des anciens du peuple et de toute la nation juive, si fière, si entichée de rêves de domination universelle?

D'ailleurs la fin générale des prophéties était la venue du grand Réparateur ; les faussaires qui auraient prédit toutes les circonstances de sa mission et de son supplice, quel que fût d'ailleurs leur nom, seraient réellement prophètes.

En admettant que la prophétie de Daniel fût écrite après Antiochus, elle précéderait toujours de plus d'un siècle et demi la naissance du Christ, et elle ne serait pas moins miraculeuse, puisque son accomplissement est vérifié.

Ainsi il faut se réduire, pour la falsification des prophéties, au temps où elles étaient déjà accomplies, c'est-à-dire sous Titus, après le sac de Jérusalem ; jusque-là il y aurait encore inspiration divine.

Or, même avant cette époque, la falsification était impossible. — La fameuse traduction des livres hébreux en grec, son dépôt à la bibliothèque Alexandrine, où les savans étrangers en avaient pris des copies ; la division et la multiplicité des synagogues de l'Asie-Mineure, de l'Italie, de la Grèce, de l'Égypte, rendaient impraticable une pareille idée. — En outre, trois grandes sectes rivales, les Esséniens, les Pharisiens, les Saducéens se tenaient sans cesse en présence. Cette dissidence élevait un insurmontable obstacle aux moindres altérations de la lettre dont ils faisaient leur étude assidue.

Après le Christ, l'empêchement n'était que

plus invincible. Les prophéties s'étaient multipliées par des copies dont les Juifs eux-mêmes reconnaissaient l'exactitude. Armés de ces prophéties, les chrétiens montraient aux docteurs d'Israël que l'homme innocent qu'ils avaient persécuté et supplicié était le Sauveur attendu si ardemment ; ils les confondaient ou les convertissaient à la foi nouvelle. S'ils eussent pu nier la date accusatrice, arguer de faux les prédictions qu'on leur opposait, les sacrificateurs, les Pharisiens orgueilleux n'auraient-ils pas victorieusement réfuté leurs adversaires ? L'ont-ils fait ? — Non ; car ces prophéties, les chrétiens ne les avaient pas inventées ; ils les tenaient des Juifs, telles qu'elles existaient à leur canon. — Les Juifs seuls auraient pu les dénaturer, c'est-à-dire les communiquer, telles que nous les connaissons depuis deux mille ans. — Mais nous le répétons, avant le Christ, il ne pouvait y avoir falsification. Toute annonce d'événemens futurs qui s'accomplissent, est une véritable prophétie, un effet surnaturel. — Après le Christ, l'impossibilité de la fabrication des prophéties, outre qu'elle est démontrée par leur publicité antérieure, est garantie par l'intérêt pécuniaire et moral de revenus, d'autorité, d'avenir des prêtres et des anciens. Comment les scribes auraient-ils composé ou reçu pour les interpoler des passages qui, pour eux, valaient une sentence d'in-

terdiction, qui annonçaient l'ère nouvelle, la ruine du temple, conséquemment la suppression de leurs bénéfices ? Si demain quelque anonyme adressait à Rome une prédiction gauloise attribuée à S. Hilaire ou S. Irénée, déterminant un nombre d'années après lequel il n'y aura plus de ville éternelle, de sacrifice eucharistique, d'église du Christ; le sacré collège s'empreserait-il de placer à la suite des épîtres de S. Paul et de S. Jean, cette prétendue prophétie ? Jugez si les familles sacerdotales devaient accueillir avec faveur des présages à la façon de ceux d'Isaïe et de Daniel ! Pourtant nous les avons trouvés dans leur canon. Ce fait n'est-il pas au dessus des raisonnemens humains ? La conservation des prophéties par ces Juifs qu'elles condamnent, n'est-elle pas une merveille non moins admirable que les prophéties elles-mêmes ?

Résumons.

Avant la naissance du Sauveur, les prophéties n'ont été fabriquées ni collectivement ni isolément par un ou plusieurs hommes. — Puisqu'on ne peut rationnellement assigner aucune époque où cette fraude aurait été possible ; — puisque l'on trouve des prophéties dans Moïse, et que l'on ne saurait, sans une insigne folie, prétendre que le Pentateuque, scientifiquement reconnu pour le plus ANCIEN et le plus admirable écrit qui ait existé, fût composé sous Octave-Auguste ; —

puisque antérieurement à Antiochus, déjà le canon juif était fermé ; — puisque l'accomplissement des faits annoncés s'étant vérifié, les prophéties seraient toujours réelles, indépendamment du nom de leurs auteurs.

Après la venue du Messie, les difficultés ne font que s'accroître; elles deviennent innombrables; sérieusement personne n'ose accuser les chrétiens d'avoir imaginé ces prédictions; bien moins encore peut-on les attribuer aux Juifs, dont elles font la condamnation ? Et avec un peu de bonne foi, on est bientôt forcé de recourir à une cause supérieure, pour expliquer ce qu'aucune intelligence humaine ne saurait résoudre.

Nous avons insisté sur les prophéties, parce qu'elles sont les titres authentiques de la filiation céleste du christianisme, et que leur enchaînement embrasse dans son unité tous les siècles révolus depuis l'apparition de l'homme sur la terre. Nous avons montré d'abord, par leur accomplissement, leur caractère surnaturel; ensuite par les circonstances de leur transmission, leur intégrité indubitable; il ne nous reste qu'à repousser certaines imputations du voltairianisme accréditées chez les demi-savans.

§ V.

Dans l'impuissance de nier l'accomplissement des prophéties, le maître du sophisme s'attacha à vilipender leurs auteurs; les peignit sous un costume grotesque, voulant égayer à leurs dépens son public. Le succès surpassa son attente. Il n'est pas d'homme au-dessus de trente ans, éduqué selon les errements du siècle dernier, qui ne discoure habilement, non sur les prophéties, car en général il ne les a pas lues, mais sur les *jongleurs* nommés prophètes. Il ne manquera pas de vous parler d'Isaïe, courant tout nu par les pays d'Israël, au grand déplaisir de la pudeur et probablement des magistrats; si vous l'aimez mieux, il vous montrera Jérémie larmoyeur sempiternel, toujours lié de cordes, de chaînes, le col chargé d'un joug, et l'échine d'un bât à la manière des ânes de Provence, ou des chevaux bas-normands; pour peu que vous soyez docile, après vous avoir, au sujet de Daniel, narré son histoire d'un roi changé en bœuf, puis en aigle, et derechef devenu homme, il vous parlera des goûts détestables d'Ézéchiël, qui tantôt pour son déjeuner mange un livre (on ne dit pas s'il est relié), « tantôt couvre son pain d'excrémens », promet aux Hébreux, afin de les allécher, qu'ils auront à dévorer de la chair.

de cavaliers et à boire du sang de princes. Et ensuite, non content d'avoir dormi quarante jours durant, sur le côté droit, se met à ronfler pendant trois cents quatre-vingt-dix jours sur le flanc gauche.

Il nous répugne, nous l'avouons, d'aborder ce texte d'interissables lazzi, de burlesques commentaires, de combattre sérieusement un calomniateur, bouffon cuirassé d'impudence et faisant impunément jaillir de sa verve scurrile, des traits qu'on ne saurait lui renvoyer sans se salir. — Mais il le faut, c'est un devoir. — Sur-tout nous serons bref. Méprisant donc les menteries de détail, nous démasquerons seulement les plus indignes faussetés répandues contre les quatre premiers prophètes.

Répondons d'abord à l'accusation d'indécence portée contre Isaïe.

Dieu lui ordonne de défaire le sac attaché à ses reins, d'ôter de ses pieds sa chaussure, et de se montrer en public, afin de signifier par ce dépouillement l'état de captivité, où dans trois ans seraient réduits les Égyptiens. Isaïe, rejeton d'une famille royale, se défit de ses vêtemens et parut au milieu de Jérusalem comme un esclave. — Les esclaves étaient-ils nus? — Les témoignages, la peinture, la sculpture, la ciselure et l'histoire, d'accord avec la morale et l'humanité, affirment le contraire. Dans les langues an-

ciennes, ainsi que dans la nôtre, le terme *nu* n'a pas une valeur absolue, rigoureuse. Nous lisons aux Paralipomènes, que David dansa *nu* devant l'arche; dans Aristophane, Évan s'excuse de venir *nu*, parce qu'il n'a pas de manteau. L'auteur des Géorgiques conseille de labourer étant nu, *nudus ara*. A-t-on jamais prétendu que Virgile donnât des conseils contraires à la pudeur, ou que le fameux Cincinnatus l'eût outragée en cultivant *nu* son petit héritage? Etre *nu* n'exprime pas nécessairement une nudité complète. Nous disons nous-mêmes usuellement qu'un homme est *nu* parce qu'il est couvert d'habits usés, de guenilles. En rapportant qu'Isaïe marcha «*nu* et sans chaussure,» le texte sacré confirme notre observation. Si la nudité du prophète avait été entière, il fut devenu inutile, après avoir dit qu'il marcha *nu*, d'ajouter «et sans chaussure.» — Le tout emporte la partie. — D'ailleurs, répétons à Voltaire ses propres paroles: «Un ordre qui blesse la pudeur peut-il venir de Dieu!»

Passons à Jérémie.

L'idée des colliers et des bâts dont il se charge comme une bête de somme, est une pure invention. Le terme de *bât* ne se trouve pas dans le livre. Rien de plus aisé que d'affubler un homme de chaînes, de colliers, de cordes, de jougs, de bâts; et après l'avoir grotesquement

harnaché, de le faire courir en vrai loup-garou, pour pleurnicher dans tous les coins et se lamenter sans fin; rien de plus aisé encore que d'exciter ainsi un rire aigu, tenace, inextinguible, poussé jusqu'aux larmes, à la courbature, à la désopilation; mais quand, au lieu d'un admirateur crédule ou friand de facéties, bien éloigné de supposer aux hommes du vieil Orient d'autres manières que celles des fashionables qu'il hante, on tombe sous la main d'un lecteur consciencieux, on ne tarde pas à recevoir la peine de son effronterie. C'est ce qu'éprouve Voltaire.

Nous venons de voir Isaïe figurant, par un symbole, l'humiliation des Égyptiens et des Ethiopiens, sous le roi d'Assyrie. Voici maintenant Jérémie représentant sur lui-même le sort de la Judée et des contrées voisines; il se charge de chaînes et il s'impose le joug de la servitude que doit apporter Nabuchodonosor. — Il demeure ainsi au milieu de sa nation, tel qu'un signe extérieur du désastre annoncé. — Lorsqu'arrivent les fiers ambassadeurs des rois de l'Idumée, chargés de négociations, le prophète s'en va vers eux, et leur donne, pour l'offrir à leurs maîtres, l'emblème qu'il portait lui-même, l'emblème de la défaite, de la soumission; la marque du vaincu, le joug; voulant leur montrer qu'ils seraient soumis par le roi de Babylone. Que peut-on voir de ridicule dans cet envoi

du joug? Ignore-t-on que le langage d'action et de figures fut usité généralement dans l'antiquité? — Les Éthiopiens adressent à Cambyse un arc si dur qu'aucun Perse de l'armée ne put le bander¹. Ce qui signifiait que le conquérant n'était pas encore assez fort pour les subjuguier. Ainsi Tarquin, en abattant les pavots les plus élevés de son jardin, donne une réponse énergique; ainsi les Scythes envoient à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches, ce qui voulut dire que s'il ne s'enfuyait comme ces trois animaux, il tomberait sous leurs traits. Jérémie lui-même menaçait en vain de sa ruine Jérusalem; on était sourd à sa voix; mais lorsqu'appelant les principaux habitans et les ayant conduits aux portes de la ville, il eut, sous leurs yeux, brisé un vase d'argile, disant que le Seigneur briserait ainsi Jérusalem, la consternation se répandit dans la cité. — Les Iduméens, qui avaient reçu sans doute avec dérision le présent du prophète, se réunirent à Nabuchodonosor pour détruire Jérusalem; mais cinq ans écoulés, Nabuchodonosor abattit à leur tour ces superbes auxiliaires. Ainsi les deux prédictions de Jérémie furent vérifiées: Deux nations subirent le joug. — Rien en ceci ne nous semble risible.

¹ Hors le frère du roi, qui paya de sa vie cette gloire. Cambyse le fit assassiner.

C'est surtout Ézéchiël qui fit les principaux frais de l'hilarité cynique et sacrilège du philo-sophisme. Qui n'a ouï dans sa jeunesse turlupiner ses écrits? qui ne s'est pas peut-être une fois surpris aux lèvres un demi-sourire, en se rappelant les mordantes et grossières plaisanteries de Voltaire sur un prétendu déjeuner...? Qui n'a pas trouvé de bien dure digestion le livre mangé par le prophète? — Pour atténuer ces impressions que le ridicule avec son brûlant caustique grave profondément dans le souvenir, il suffit de restituer les faits à leur ordre véritable.

Dire qu'Ézéchiël mangea un volume, c'est mentir à dessein, c'est appeler forcément le rire là où il n'existe qu'une métaphore énergique et sérieuse dans le génie oriental. — Le prophète raconte un songe et une action figurative. On ne peut s'y méprendre. Son récit commence par ces mots: *Vision de la gloire de Dieu*. Dans le cours de ce songe ou de cette *vision*, une main lui présente un livre écrit sur les deux faces, tourné en rouleau selon l'usage de l'époque, et une voix lui dit dans sa langue des paroles qu'en français nous traduirions ainsi: — « Fils de l'homme, nourris-toi de toutes les pensées de ce livre, et tu iras ensuite parler aux enfans d'Israël. » En même temps, ajoute le prophète, j'ouvris les lèvres, et l'ESPRIT me fit absorber toutes les pensées de cet écrit, et il me dit: « Fils

de l'homme, tes entrailles, ton corps, doivent se remplir de l'intelligence du livre.» Je me nourris donc de ce livre, qui me parut plus suave que le miel, et alors l'ESPRIT me dit : « Fils de l'homme, va maintenant, marche vers la famille d'Israël, et tu lui parleras ma parole. » — L'assimilation de la parole de Dieu à l'esprit du prophète pouvait-elle être rendue par une plus heureuse et plus directe image ? Pour les hommes avancés dans la foi et les recherches psychologiques, l'étude ésotérique de ce récit renferme une secrète exégèse de la puissance vaticienne dans ses rapports avec les lois intellectuelles de l'humanité; ils devront l'*absorber* comme le prophète *absorba* le livre mystérieux de l'avenir.

Ezéchiël dévore un livre, y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? n'emploie-t-on pas aussi chaque jour cette expression ? ne disons-nous pas familièrement, tel livre, telle brochure, sont *dévorés* ? En vérité, pour rire du livre que *mange* Ezéchiël, il faut ne pas avoir *absorbé* sa *vision*.

Le sommeil du prophète, enchaîné durant quarante jours sur le côté droit, et pendant trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, n'est qu'une figure symbolique des iniquités de Jérusalem. Vainement a-t-on voulu représenter comme une action positive et réelle, ce qui est une pure *vision* de l'esprit; il n'est besoin pour se convaincre du contraire, que de lier le texte

aux précédens chapitres, dont il est la suite immédiate. — L'ESPRIT dit au prophète de tracer sur une brique le plan de Jérusalem, de figurer un siège, des forts, des levées de terre, une armée et les béliers dressés contre les murs. Il lui dit même : « Je t'ai donné trois cent quatre-vingt-dix jours pour représenter les années de leurs iniquités..... Tu vois que je t'ai environné de chaînes tout autour. » Chaque signe nouveau annonce une *vision*.

Ici se place la parabole d'action si indignement travestie par Voltaire sous le nom de *déjeuner* d'Ezéchiël. Rappelons-nous bien d'abord que la scène dont il s'agit ne se passe point chez Torton, aux Néolhermes ou au foyer des Italiens. Pour y assister, quittons Paris, laissons en France nos délicatesses raffinées, nos susceptibilités factices, nos pudicités anglomanes; passons la mer. Montés sur d'agiles dromadaires, traversons les déserts d'Orient, où nul arbuste n'offre au voyageur son ombrage durant le jour, sa flamme pendant la froide rosée. Comme nos chameliers il nous faudra brûler la fiente desséchée des animaux pour cuire notre gâteau de doura. Les plus riches marchands, les plus redoutables chefs de tribus n'ont pas en route une meilleure cuisine. Notre apprentissage achevé, nous comprendrons à quels usages fait allusion le prophète. Représentons son tableau.

La vision continue. Le siège est formé. On ne mange du pain qu'une fois par jour. La quantité en est réglée. On n'a qu'une seule mesure d'eau, une fois chaque jour. Pendant ce règne de la disette et de la peur, apparaît une sombre image de désolation. — Le prophète a conservé un peu de farine d'orge; l'ordre lui est donné d'en faire un gâteau et de le cuire aux yeux du peuple avec des cendres d'excréments humains! — C'est la figure de l'extrême misère réservée à Jérusalem. — La ruine, la destruction sont complètes. L'ennemi n'a rien laissé. Plus d'alimens, plus de nourriture. Si un homme a sauvé un peu de farine, il ne trouvera pas même comme au désert de quoi la cuire; car les bœufs, les ânes, les chameaux, tout animal domestique a été pris ou dévoré; et il sera réduit à un combustible dont il a horreur. — Ceci est une vision. — Mais quelle vision! quelle affreuse vigueur de coloris! Cette image grossière, nauséabonde, jetée au milieu de la consternation publique comme un surcroît, un portrait en relief des calamités d'Israël, ne prend-elle pas les traits farouches, la physionomie impitoyable de la famine? Ce langage muet n'étreint-il pas le cœur de sa cruelle éloquence? Quelle terrible signification! C'est la destruction de toute chose bonne et utile à la vie, à la vie dont il ne reste de sentiment que par la souffrance. C'est l'apogée de la détresse expi-

rante, le paroxysme de la douleur humaine qui défailloit! — Où trouver une plus haute épopée? une allégorie plus caractéristique des mœurs de l'Orient? — Tel fut pourtant le sujet des plus indécentes, des plus basses et des plus chères plaisanteries de Voltaire.

Ailleurs un mouvement d'éclatante poésie a pareillement fourni à cet homme l'occasion de rire et de mentir. — Par l'ordre du Seigneur, le prophète convoque des quatre vents les peuples des armées, il les appelle contre l'empire de Gog. « *Toi donc, fils de l'homme, lui dit l'esprit, écoute ce qu'ordonne le Seigneur. Crie à tout oiseau rapace volant dans l'air, et à toute bête carnassière marchant sur la terre: venez ensemble, hâtez-vous, accourez au festin que je vais préparer pour vous sur les montagnes d'Israël! Vous mangerez la chair des braves, vous boirez le sang des princes. Vous serez rassasiés à table de la chair du cheval et du cavalier belliqueux et de tous les hommes de guerre*¹. » Cette apostrophe est d'une allure si franche, si spontanée, que dans les chants héroïques de la Grèce moderne on en trouve d'involontaires imitations. Voyons comment l'a expliquée Voltaire. « Le prophète Ézéchiël promet aux Hébreux de la part de Dieu, que, s'ils se défendent bien, ils

¹ Ézéchiël, ch. 39, vers. 17, etc.

auront à manger de la chair de cheval et de la chair de cavalier. »—De là il tire cette conclusion : « Il faut bien que les Juifs du temps d'Ézéchiël fussent dans l'usage de manger de la chair humaine¹. » — On a beau lire soi-même, on doute encore d'une impudence si effrontée.

Quant à la fameuse métamorphose de Nabuchodonosor, dont on s'est tant égayé, cette histoire rétablie dans son intégrité, telle que Daniel la rapporte, constate à la fois un phénomène physiologique, et un exemple remarquable de l'action providentielle sur les projets humains. — Le vainqueur des rois, Nabuchodonosor, que l'Éternel a pris pour son glaive parmi les nations coupables, s'attribuant ses prodigieux succès, s'enivre de sa puissance et se complait en lui-même. Cependant un songe vient troubler ses joies. Aucun des mages assemblés pour en donner la solution ne sait l'expliquer. Seul, Daniel, la troisième puissance du royaume, l'interprète selon la vérité, et dit en se troublant : « Voici la sentence portée par le Très-Haut contre le roi mon seigneur : — Vous serez chassé de la société des hommes et vous habiterez avec les animaux sauvages recevant la rosée du ciel. Vous mangerez l'herbe comme un bœuf, vous passerez ainsi durant sept ans jusqu'à ce que vous recon-

¹ Voltaire, *Traité de la Tolérance*. — *Additions à l'histoire* p. 22. — *Dictionnaire philosophique*. art. *Anthropophages*.

naissiez que le Très-Haut tient sous sa main les empires et les donne à qui il lui plaît. » — Douze mois s'étaient écoulés ; le roi se promenait sur la galerie de son palais ; considérant l'étendue et la magnificence de sa capitale, il se disait dans son cœur : « N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le trône de ma domination, que j'ai décorée dans la grandeur de ma puissance et rendue digne de ma gloire ? » A peine avait-il achevé cette pensée, qu'une voix d'en haut cria : — A toi, roi Nabuchodonosor, ton règne est fini. — Tu seras chassé de la société des hommes, et tu habiteras avec les animaux sauvages recevant la rosée du ciel ; tu mangeras l'herbe comme un bœuf ; tu passeras ainsi durant sept ans, jusqu'à ce que tu reconnaisse que le Très-Haut tient sous sa main les empires et les donne à qui lui plaît. »

C'étaient les propres paroles du prophète. A l'heure même s'accomplit l'arrêt sur Nabuchodonosor. Frappé de démence, le malheureux est assimilé aux animaux ; il fuit ses semblables, se nourrit d'herbes, endure les intempéries des saisons ; les poils de son corps poussent comme les plumes d'un aigle, ses ongles croissent comme les griffes des oiseaux. Le voilà ce fier mortel qui s'égalait à un dieu ; il est au-dessous du plus chétif des hommes ; la plus humiliante de toutes les maladies humaines, la folie, l'a complète-

ment dégradé. Son instinct n'est plus que celui de la brute ; courbé sur la terre, il broute sa nourriture. — La manie dont fut affecté le monarque babylonien, est une variété du genre de celle qu'on nomme *lycanthropie*. Généralement dans ces cas, l'homme contracte toutes les habitudes de l'animal auquel il se croit substitué. Il n'est pas de maison d'aliénés où des faits semblables n'aient été observés. Ce que Daniel rapporte sur Nabuchodonosor, Diogène Laërce le dit du philosophe Héraclite ; avant lui Homère signalait, dans son Iliade, un accident de cette nature. Seulement la folie de Nabuchodonosor présente un caractère surhumain, en ce qu'elle est un châtement annoncé, et que l'époque de la guérison fut prédite sept ans d'avance. D'ailleurs l'histoire profane offre une parfaite concordance avec le récit de Daniel. Mégasthènes, dans ses Annales d'Assyrie, après avoir rappelé les exploits de Nabuchodonosor, mentionne sa disparition subite à la suite d'un oracle divin¹. — Voici maintenant la narration de Voltaire, elle révèle son amour de la vérité.

« . . . Nabuchodonosor est changé en bœuf, et mange du foin pendant sept ans, après quoi il redevient homme et reprend la couronne. »

Pris séparément, les griefs innombrables re-

¹ *Apud Euseb. præpar.*, lib. IX, c. ultim.

prochés aux prophètes sont, sans exception, fondés sur des interprétations malveillantes, des inventions sacrilèges ou des erreurs nées de l'insuffisance même des critiques. Citons au hasard un exemple de ce dernier cas. — « Comment croire, disaient-ils, un écrivain qui nous raconte sérieusement qu'un homme s'est fait faire des cornes de fer ? » — Et à ce propos de rire, de gloser sur les cornes de l'Écriture, de passer en revue depuis la corne du *beatus vir*, qui doit s'élever avec honneur, *cornu ejus exaltabitur in gloriâ*, jusqu'à la corne de l'Égypte, que le Seigneur menace de briser, et toutes celles dont il promet d'humilier l'orgueil. Les esprits forts, les pédans de l'époque ne manquèrent jamais d'opposer aux chrétiens, comme une ignominie, ces malheureuses cornes. Aujourd'hui, au souvenir de ces dissertations, nos savans sourient encore ; mais c'est de pitié pour l'imperturbable ignorance de ces érudits de l'irréligion, qui ne connaissent pas la coiffure ammonienne d'Alexandre-le-Grand ; qui ne savaient point que, dans l'Orient, les chefs, les triomphateurs portaient au cimier de leur casque, comme emblème de la vigueur et de l'attaque, une corne dorée de buffle ou de rhinocéros ; qu'à cet ornement postérieurement ils substituèrent un fer de lance ; que Sédécias, sans doute, un des premiers, adopta cette parure plus martiale. — La

queue de cheval de nos dragons, les plumes de coq de nos lanciers, doivent paraître aux Orientaux de frêles et risibles parures, indignes d'un front guerrier. La corne ou la pointe d'acier qui en tient lieu offrent au moins une idée symbolique, la force, le combat ; mais que signifient nos pompons, nos aigrettes ? — Ces cornes, traitées de vision fabuleuse, ont été rencontrées en Europe sous Attila, puis dans les plaines de Tours, où Karle acquit, en les brisant, le surnom de *Marteau*. Sous les murs de Jérusalem, nos croisés ébréchèrent plus d'une bonne lame de Milan sur les cornes solidement trempées des Sarrazins. Il n'y a pas onze ans que, près des versans du Caucase, l'artillerie russe poursuivait les cornes de la cavalerie du grand schah. — Admirez maintenant la haute colère de nos philosophes contre l'absurde fable des cornes ferrées de Sédécias.

Le reproche d'immoralité fait aux écrivains sacrés par les plus immoraux des hommes n'est pas moins merveilleux. — La bible IMMORALE ! — Oui, ils l'ont écrit. Moïse, les prophètes ont scandalisé le philosophisme. L'impudence de cette accusation nous dispense de la discuter. Nous ferons seulement observer 1° que la liberté du langage est souvent en raison de la droiture du cœur. — Les extrêmes se touchent. — Une grande licence et une naïve simplicité peuvent

user des mêmes termes. L'application en est différente par l'intention ; 2° que des expressions pudiques à une époque peuvent encore à une autre époque sembler indécentes, selon que les mœurs ou les acceptions ont changé. — Plutarque, qui certes ne fut point reconnu licencieux, serait aujourd'hui un écrivain immoral. La traduction qu'en fit Amyot, très goûtée de son temps, passerait maintenant pour dangereuse aux mœurs, à cause de certaines significations devenues déshonnêtes. — On en doit dire autant de la Bible de Calvin. Combien de passages furent écoutés ou lus dévotement, qui de nos jours feraient rougir tout un prêche. — Egalement certains termes techniques proscrits des salons sont en vigueur aux cours de clinique et aux amphithéâtres. — Le style antique est généralement remarquable par son extrême franchise d'expressions. L'Orient conserve encore cette liberté primitive. Un des incrédules de l'institut d'Egypte a remarqué qu'on y attache peu d'importance à certaines nudités, et qu'on les nomme sans détour, « avec une simplicité de langage qui rappelle la chaste simplicité de celui de la BIBLE ». » Voltaire lui-même a été forcé de dire : « Ces expressions d'Ézéchiël qui nous paraissent étranges, ne le parurent point aux Juifs... Ces

¹ Costaz, *Description de Thèbes*.

expressions, qui nous paraissent libres, ne l'étaient point alors; les termes qui ne sont point déshonnêtes en hébreu, le seraient dans notre langue¹ » C'est ce qu'avait parfaitement compris l'auteur d'*Emile*. « Un peuple de bonnes mœurs, dit-il, a des termes propres pour toutes choses; et ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en français². »

Terminons; car toutes les imputations élevées contre le christianisme sont également démenties et par la droite raison et par la science. Poursuivre leur examen, serait prolonger inutilement l'aspect d'une animosité toujours forte d'ignorance, d'esprit et de mauvaise foi.

¹ Voltaire, *Dictionn. philos.* — *Traité de la Tolérance*.

² Rousseau, *Emile*, liv. 4.

CHAPITRE VII.

TÉMOIGNAGE DES SAVANS.

Des recherches de l'archéologie, de la linguistique, des découvertes hiéroglyphiques, du progrès général des sciences, il n'est rien sorti qui puisse infirmer le récit de la tradition sur laquelle s'appuie le christianisme. Ce n'est point assez. Interpellons les hommes spéciaux, ceux qui ont consacré leurs jours aux investigations de l'étude. Invoquons le témoignage des savans.

L'illustre fondateur de la société Asiatique de Calcutta, William Jones, en se félicitant de ce que les travaux de la société sont venus confirmer le récit de Moïse sur l'origine du monde, ajoutait ces mots, qu'il ne faut pas oublier : « Notre témoignage sur ce point mérite d'autant plus de confiance, que quand même le résultat de notre travail aurait été différent, nous l'eussions publié de même, et avec une égale franchise. La vérité doit l'emporter sur tout'. »

¹ *Recherches asiatiques*, dixième discours.

expressions, qui nous paraissent libres, ne l'étaient point alors; les termes qui ne sont point déshonnêtes en hébreu, le seraient dans notre langue¹ » C'est ce qu'avait parfaitement compris l'auteur d'*Emile*. « Un peuple de bonnes mœurs, dit-il, a des termes propres pour toutes choses; et ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en français². »

Terminons; car toutes les imputations élevées contre le christianisme sont également démenties et par la droite raison et par la science. Poursuivre leur examen, serait prolonger inutilement l'aspect d'une animosité toujours forte d'ignorance, d'esprit et de mauvaise foi.

¹ Voltaire, *Dictionn. philos.* — *Traité de la Tolérance*.

² Rousseau, *Emile*, liv. 4.

CHAPITRE VII.

TÉMOIGNAGE DES SAVANS.

Des recherches de l'archéologie, de la linguistique, des découvertes hiéroglyphiques, du progrès général des sciences, il n'est rien sorti qui puisse infirmer le récit de la tradition sur laquelle s'appuie le christianisme. Ce n'est point assez. Interpellons les hommes spéciaux, ceux qui ont consacré leurs jours aux investigations de l'étude. Invoquons le témoignage des savans.

L'illustre fondateur de la société Asiatique de Calcutta, William Jones, en se félicitant de ce que les travaux de la société sont venus confirmer le récit de Moïse sur l'origine du monde, ajoutait ces mots, qu'il ne faut pas oublier : « Notre témoignage sur ce point mérite d'autant plus de confiance, que quand même le résultat de notre travail aurait été différent, nous l'eussions publié de même, et avec une égale franchise. La vérité doit l'emporter sur tout'. »

¹ *Recherches asiatiques*, dixième discours.

Lesavant Cibot écrivait de Chine : « On explique ici sans embarras plusieurs faits consignés dans les annales de l'Église, qui sont difficiles à comprendre à cause de nos mœurs d'aujourd'hui... Nous ne voulons offenser personne, mais nous osons le dire à la face du ciel et de la terre : telle difficulté sur l'Écriture Sainte qui étonne et embarrasse à Paris, ferait pitié à Péking¹. »

Le traducteur du Zend-Avesta, du Boun-Dehesch, Anquetil-Duperron, qui connaissait, outre le Zend, le Pehlvi et le Parsis, après un séjour de dix ans dans l'Inde, certifia hautement n'avoir rien trouvé dans les plus anciens écrits des Perses et des Indiens qui fût contraire au récit de Moïse et aux traditions de l'Écriture-Sainte².

Un des collaborateurs les plus distingués de la société Asiatique de Calcutta, le major Rennell, auteur de divers ouvrages importants, entre autres sur l'histoire de l'Indostan, la géographie d'Hérodote, et que l'on a nommé le d'Anville de l'Angleterre, a déclaré « qu'après avoir comparé avec une grande attention les doctrines des Chrétiens et des Indiens, les ressemblances qu'il a trouvées lui font affirmer sans aucune hésitation que toute l'histoire et les antiquités de l'Inde con-

¹ Mémoires concernant les Chinois, t. VIII, p. 217.

² Préface du Zend-Avesta. — Biogr. univ.

firmement tout ce qui est dit et avancé dans les livres saints¹. »

« Qu'on examine, disait notre grand orientaliste Abel Remusat, les allégations de Voltaire, relatives à l'Inde, dont il aimait à appuyer ses opinions systématiques (contre la Bible), le plus souvent on les trouvera ou démenties par la chronologie, ou positivement contredites par les faits². »

On sait l'accord des physiciens, des géologues Cuvier, Haüy, Dolomieu, Deluc, Biot, Bertrand, Fresnel, Beudant, Férussac, etc., en faveur de la cosmographie de Moïse. Nous avons vu l'opinion de MM. Balbi, Dubois-Aymé, Bory de Saint-Vincent, et il serait trop long d'énumérer les aveux échappés aux incrédules, de montrer la réfutation de leurs paradoxes écrite par eux-mêmes; de les citer tous, depuis Bayle et Boulanger, jusqu'à l'auteur de l'*Origine des cultes*, le fameux Dupuis, lequel, se contredisant, s'exprime ainsi sur la Genèse : « L'authenticité de ce livre et le respect qu'on a toujours eu pour lui, ne permettent pas d'en rejeter la cosmogonie, comme un tissu de rêveries et de chimères³. » Nous nous bornerons à consigner

¹ Mémoires de la Société Asiatique. — Annales de philos. chrétienne.

² Rech. chronol. sur l'orig. de la monarchie lamaïque.

³ Origine des cultes, t. V, ch. 1.

ici une réflexion de Benjamin-Constant qui nous dispensera de toute autre.

« Les auteurs du dix-huitième siècle qui ont traité les livres saints des Hébreux avec un mépris mêlé de fureur, jugeaient l'antiquité d'une manière misérablement superficielle; et les Juifs sont de toutes les nations celle dont ils ont le plus mal connu le génie, le caractère et les institutions religieuses. Pour s'égayer avec Voltaire aux dépens d'Ezéchiel ou de la Genèse, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaité assez triste: la plus profonde ignorance et la frivolité la plus déplorable! »

En repoussant les calomnies du philosophisme, nous n'avons encore prouvé qu'implicitement la vérité chrétienne. Nous allons maintenant ouvrir les annales, les traditions des temps anciens, pour vérifier sous vos yeux, lecteur, les titres généalogiques de notre religion. Si donc vous avez eu la constance de nous accompagner à travers nos remarques un peu sérieuses, poursuivez votre œuvre. Ce qui jusqu'ici n'était, chez vous, qu'une opinion vague, se

¹ De la Religion considérée dans ses formes, t. IV, ch. 11.

changera en conviction profonde. Ce qui vous paraissait système va peut-être devenir croyance. — L'UNIVERSALITÉ du christianisme vous sera démontrée en peu de mots. — Vous reconnaîtrez que désormais le doute ne saurait être permis; que si jamais il fut possible d'arriver à la foi par une route rationnelle, c'est de nos jours où la science nous fraie le chemin, c'est en ce siècle même où le siècle précédent avait ajourné la condamnation du Rédempteur des hommes.

CHAPITRE VIII.

PREUVES HISTORIQUES DE LA VÉRITÉ
CHRÉTIENNE.

DIEU. — TRINITÉ.

Arrivés à la vie sans notre volonté, retranchés de la vie malgré notre vouloir, un instant appelés sur cette terre, comme juges des merveilles de la création, venus pour être témoins de prodiges qui dépassent notre entendement; mal instruits du passé, incertains du présent, aveugles sur l'avenir; enfermés dans les bornes du temps, prison illimitée, dont l'enceinte nous est inconnue, et autour de laquelle nous allons à tâtons; parfois insoucieux, parfois inquiets d'une existence immortelle, d'un Dieu rémunérateur, de tout ce qui s'agite en nous et hors de nous; avec obstination et tristesse nous nous prenons à rechercher la vérité par des voies ou battues ou infréquentées, qui viennent également aboutir à l'abîme du doute. Souvent lassés d'une perquisition stérile, demandant à de trom-

peuses voluptés l'oubli de nous-mêmes, nous effeuillons impatiens, nos heures sitôt abrégées; et quand nous nous interrogeons à l'envi, nous criant l'un à l'autre: y a-t-il quelque chose par-delà le tombeau? — Celui-ci nous répond — PEUT-ÊTRE; celui-là — QUE SAIS-JE; — le dernier — QU'EST-CE QUE CELA ME FAIT? — Cependant un invincible besoin nous pousse à nous enquerir de la destinée, et ce besoin n'est si vif que parce qu'il peut être rempli: car dans l'ordre moral, ainsi que dans l'ordre physique, il n'y a point de loi inutile, il n'y a donc point de loi qui doit rester inaccomplie. En effet, des hommes vivent au milieu de nous, dont le front est serein et l'âme paisible; ils ne s'en vont plus interrogeant personne, ils ne se précipitent plus, secrètement tourmentés, vers l'avenir. C'est que pour eux est résolu le grand problème.

La vérité chrétienne leur a expliqué tout, tout ce que nous pouvons espérer de savoir en cette vie. Elle leur apprend d'abord pourquoi nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, tandis que nos perceptions sublimes s'élèvent dans les hauteurs de l'espace, y suivent le cours harmonieux des mondes; pourquoi un contraste permanent de grandeur et de misère, de néant et d'immensité est ici-bas notre condition.

La vérité chrétienne est la philosophie universelle.

Elle se lie à l'histoire de tous les hommes. — Elle part d'un fondement certain, d'un fait PRIMITIF, antérieur à toute société, et dont le témoignage est unanime chez les nations, la déchéance de l'homme. — Elle enseigne les deux natures de l'être dégénéré, — la promesse de sa réhabilitation, — et par quel sacrifice fut expiée la faute, — fut accomplie la réhabilitation.

Or, il n'existe ailleurs aucun dogme, soit qu'on le revête du titre de religion ou d'école philosophique, qui serve ainsi de nœud aux traditions des empires et des nations de l'univers.

Acceptons donc la doctrine entière du christianisme, sans condition, sans exception, sans omission. — Car la vérité une, indivisible et éternelle est en lui. — Toute raison confesse sa raison, toute justice sa justice, toute sublimité sa sublimité, et toute haine et toute animadversion est encore réduite à recevoir ses bienfaits. — De lui émane toute vertu, en lui réside toute liberté réelle. — Son origine est sur la terre aussi ancienne que le malheur. Il date de la chute de l'homme qu'il devait relever, et sa durée sera celle de la race humaine, dont il fait la consolation dans le douloureux sentier qui mène du berceau à la tombe. — Proclamons donc à la face et de ceux qui cherchent, et de ceux qui évitent le Christ, sa religion immortelle ! Démontrons

que toujours, dans tous les temps, par tous les lieux, pour tous les hommes, elle fut l'unique substance de cultes infini.

L'histoire à la main, justifions les principes de notre foi.

Vainement a-t-on prétendu que pendant plus de trente siècles, l'Éternel ne fut connu et adoré que d'un seul peuple, dans une seule petite contrée du globe. Nos récentes investigations peuvent témoigner d'une réalité plus consolante et plus belle.

« Il existe une classe d'écrivains qui, les uns par erreur, les autres par mauvaise foi, s'acharment à soutenir un système d'histoire vraiment monstrueux. Ces auteurs prétendent que durant quatre mille ans la religion fut séquestrée sur la côte occidentale de l'Asie; ils ajoutent que de là elle vint, après la mort du Christ, visiter successivement les peuples d'Europe; mais que toujours elle vécut ignorée de la plupart des hommes. Paroles insultantes pour cette science sacrée, démenties d'ailleurs par les annales du genre humain, et devenues impardonnables depuis les immenses découvertes de l'érudition¹. »

« Il y a des chrétiens timides et d'un esprit étroit qui conspirent avec certains philosophes pour nier que les hommes aient possédé avant

¹ *Religion con statée universellement*, etc., t. I, p^o 325.

l'avènement du Christ, la connaissance des grandes vérités sur lesquelles la foi repose. Ces hommes oublient l'universalité des promesses divines et la religion des patriarches. C'est un pauvre christianisme que le leur; en pratique il peut avoir son mérite, mais qu'il est faible dans la réalité de l'intelligence ! » Qu'ils interrogent le paganisme, il leur apprendra la grandeur et la sublimité de notre culte; il leur dira que le genre humain n'eut jamais qu'un dogme essentiel, une seule et même religion.

Tous les hommes avouèrent un Dieu suprême, créateur et conservateur.

Tous les hommes avouèrent des intelligences supérieures qui sont ministres de ses décrets.

Tous les hommes crurent à une vie immortelle, à la récompense ou au châtimement des actions bonnes ou mauvaises accomplies sur cette terre.

Tous les hommes ont gardé la tradition d'une faute commise, dès l'origine, par l'auteur de leur race, et qui a produit la déchéance héréditaire.

Tous ont eu l'espoir de leur réhabilitation par un être homme et Dieu à la fois.

Tous l'ont attendu, persuadés qu'une expiation sanglante effacerait la tache originaires transmise à leur postérité.

« La chute de l'homme dégénéré est le fon-

¹ Baron d'Eckstein, *Catholig.*, t. XII, p. 396.

dement de la théologie de toutes les anciennes nations, » a dit un philosophe renommé; le même a dit encore: « De tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but les expiations. » Ce philosophe renommé, c'est Voltaire. Un autre philosophe, qui, en outre, était poète, rhéteur et évêque, S. Augustin, écrivait, il y a plus de quatorze cents ans: « Ce que l'on nomme aujourd'hui religion chrétienne existait chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis le commencement du genre humain jusqu'aux jours où le Christ vint sur la terre. »

Cette ressemblance religieuse avait aussi frappé M. Benjamin Constant, qui en parle en ces termes: « En parcourant l'Europe, l'Asie et tout ce que nous connaissons de l'Afrique, en partant de la Gaule ou même de l'Espagne, et en passant par la Germanie, la Tartarie, l'Inde, la Perse, l'Arabie, l'Éthiopie et l'Égypte, nous trouvons partout des usages pareils, des cosmogonies semblables, des sacrifices, des cérémonies et des opinions ayant entre elles des conformités incontestables; et ces usages, ces cosmogonies, ces sacrifices, ces cérémonies, ces opinions, nous les retrouvons en Amérique, dans le Mexique et dans le Pérou! » C'était sans doute à cet aspect que l'impie d'Holbac s'écriait: « Dans toutes les contrées de la terre, on nous assure qu'un dieu s'est révélé, » et que Voltaire laissait

échapper cet aveu : « Du Japon à Rome, on nous montre les lois émanées de Dieu même. »

« Ce qu'il y a de certain, disait un esprit fort du dix-huitième siècle, c'est que plus on approfondit la religion des différens peuples, plus on se persuade qu'il n'y en a encore qu'une sur toute la terre ¹. » Un mémoire très remarquable du recueil de l'académie des inscriptions ² établit que les peuples anciens, malgré toutes les erreurs et les extravagances de leur culte, n'ont connu réellement et primitivement qu'un seul dieu. — Le docteur Shuckford observe que les anciennes nations conservèrent long-temps des usages qui attestent une religion primitive universelle ³. — Maxime de Tyr a dit : « Partout les hommes honorent un dieu, père et roi de toutes choses, et plusieurs dieux qu'il a créés et qui partagent sous lui le gouvernement de l'univers ; voilà ce qu'affirment également les Grecs et les barbares, ceux de l'intérieur des terres et des bords maritimes, les sages et les ignares ⁴. » — Un auteur païen écrivait à l'évêque d'Hippone « que les dieux vous conservent, eux par qui nous tous mortels qui habitons la terre, nous vénérons et honorons de mille manières différentes, qui s'ac-

¹ Carli Rubi, *Lettr. amér.*, t. I, 13. Notes du traducteur.

² *Acad. des inscrip.*, t. LXII, p. 337.

³ *Connexion de l'hist. sacrée et de l'hist. profane*, t. I.

⁴ Maxim. Tyr., *Diss.*, 1, p. 5 et 6. — Oxon, 1677.

cordent pourtant, leur père commun qui est aussi le nôtre ¹. » Dans une de ses lettres, Julien l'apostat s'exprimait ainsi : « Le dieu que les Galiléens adorent est celui que nous honorons, nous, sous d'autres noms ². » Opinion que ratifie ces paroles d'un père de l'Eglise, S. Clément d'Alexandrie, « le dieu que nous adorons est le même que celui des Grecs vertueux ³. » — Dion Chrysostôme enseigne que la foi aux dieux, surtout à celui qui règne sur tout, est commune au genre humain tout entier, tant aux barbares qu'aux Grecs. — Voltaire, en présence de si nombreux témoignages, ne put retenir sa première réflexion. « Tous ces philosophes babyloniens, persans, égyptiens, scythes, grecs et romains, admettent un dieu suprême, rémunérateur et vengeur ⁴. » Et Charles Bonnet, homme d'une bien autre érudition, déclara le christianisme « une religion dont l'universalité embrasse tous les siècles, tous les lieux, toutes les nations ⁵. »

Oui, ainsi que le confessent les sciences modernes, il n'y eut jamais qu'une religion dans le monde. — Le christianisme est éternel comme

¹ *Lettres de S. Augustin*, n° 16.

² Jul., *Epistola*, 63.

³ S. Clem. Alex., *Tapisseries*, liv. VI, n° 5.

⁴ *Dict. philos.*, art. *Religion*, onzième question.

⁵ *Palingen. philos.*, part. XXI, ch. 6. — *Oeuvres complètes*, t. XVI.

la vérité qu'il renferme. — Les hommes ont pu en altérer la parole, les formes; par son essence, il subsiste immortel. Des cieus il descendit sur la terre à l'origine des temps, et son symbole, qu'ont défiguré insensiblement les passions, l'ignorance, la diffusion des langues, la dispersion des peuples, peut se reconnaître encore, malgré les transformations des races et des siècles.

Tout ce que le christianisme enseigne, l'univers l'atteste.

Parmi les bizarreries, les monstruositées dont les superstitions diverses ont infecté la religion commune, on suit distinctement l'idée identique d'un Dieu unique et créateur.

Chose admirable! le premier article de notre symbole de foi est aussi le symbole de toutes les nations répandues sur le globe!

Nous disons : « Je crois en Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. »

Et les poèmes orphiques, narrations primitives du genre humain, disent : « Zeus le premier et le dernier, le commencement et le centre d'où toute chose tire son origine ¹. »

Et les Egyptiens publiaient Dieu « l'Esprit créateur de l'univers, le principe vital des essences divines, le soutien de tous les mondes ². »

¹ Arist., *Oper. de mundo*, chap. 7, liv. 1, p. 495.

² *Inscrip. du grand temple d'Esneh*. Champollion, lettre 12, écrite d'Égypte. *Moniteur*, 26 août 1829.

Et les Indiens appellent *Bram* « l'Être par excellence, l'Être absolu et éternel. »

Et les Chinois le nomment « l'Être existant, l'Être Tout-Être, *Tou-Heou*. »

Et les Thibétains reconnaissent que « Dieu existant par lui-même a tout créé. »

Et les Ethiopiens déclaraient « Dieu immortel, cause de toutes choses ¹. »

Et les Indous avouaient que « le Tout-Puissant est le Dieu des Dieux ¹. »

Et les Perses avaient au-dessus d'Ormuz et d'Arimane, « le Dieu éternel, le Grand-Dieu. »

Et Homère et Hésiode et Pindare et Phocydide et Archiloque et Callimaque reconnaissent « le Dieu suprême, créateur des dieux et des hommes. »

Et les illustres tragiques Euripide, Eschyle, Sophocle, nomment le « Dieu unique. »

Et les Gaulois, les Bretons, les Etrusques, les Celtes, les Germains rendaient hommage au « Dieu suprême. »

Et les philosophes les plus célèbres, depuis Pythagore, Zénon, Socrate, Aristote, Platon, jusqu'à Celse et Maxime de Tyr, ennemis personnels des chrétiens, admettent un « Dieu unique, cause et fin de toute chose. »

¹ Strabon, lib. 17.

² *Le Candon*, livre canonique des Indes, cité dans Sonnerat. *Voyage*, liv. 3, ch. 14.

Et les peuplades de l'Amérique et les insulaires de l'Océan viennent se joindre à cette nomination unanime dans les divers langages.

§ II.

Après avoir reconnu le Dieu, père tout-puissant, créateur, notre symbole ose révéler dans l'unité de l'Être, une trinité de personnes, et ce dogme nous le trouvons dans la conscience des peuples.

Trois lignes perpendiculaires représentaient dans l'ancien alphabet égyptien « le Dieu des dieux ¹. » — Le fond de la théologie égyptienne est, dit M. Champollion, « une triade formée des trois parties d'Ammon-Ra, savoir : *Ammon* le père, *Mouth* la mère, et *Khons* le fils enfant. Cette triade s'étant manifestée sur la terre, se résout en Osiris, Isis et Orus ². » — Un oracle de Sérapis, rapporté par Héraclide de Pont et Porphyre, indique positivement la Trinité. — L'inscription du grand obélisque placé à Rome dans le cirque majeur, portait en toutes lettres : « Le Grand Dieu. — L'engendré de Dieu.

Et le tout brillant (ou l'esprit) ³. »

Les Chinois expriment non-seulement un être

¹ Palen, *Analyse de l'inscription de Rosette*, p. 46.

² *Inscript. égypt.*, lettre 14, écrite d'Égypte. — *Monit.*, 30 oct. 1829.

³ Μέγας Θεός-Θεογενετός. Ωμμεγγης.

trinaire, mais encore ils lui donnent, chose digne de remarque, un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos livres saints celui qui a Été, qui Est et qui Sera : Jehova (IHV) ¹ — Il est consigné dans le See-ki qu'autrefois les empereurs sacrifiaient tous les trois ans, à l'Esprit un et trinaire ².

Chez les Indiens, la Trinité est expressément désignée. Le Lamanstambam, un de leurs livres, parle dès le commencement du Grand-Dieu, du Verbe et du Vent ou Souffle parfait (l'Esprit) ³ — Dieu est aussi appelé *Trabrat*, c'est-à-dire trois ne font qu'un ⁴. — « *Oum*, autre nom de Dieu, est composé de trois lettres qui n'en font qu'une dans l'écriture. On doit s'imaginer en le prononçant, disent les Indiens, que l'O est Brahma, l'U Wichnou, et l'M Siven ⁵. » — Le nom mystique *Oum* se prononce en trois temps. C'est le nom par excellence ⁶. — « L'Être unique paraît sous trois formes, mais il est un. Adresser son culte à une de ses formes, c'est l'adresser aux trois, ou au seul Dieu suprême ⁷. »

¹ *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 96. — *Mém. sur Lao-Tseu*, par M. Abel Rémusat. — *Mém. de l'inst. royal*, t. VII.

² De Prémare, *Selecta vestigia*, art. 2.

³ *Lett. édif.*, t. XIV, p. 9.

⁴ *Oupneh'hat*, traduit de Lanjuinais.

⁵ Duhois, *Mœurs, instit.*, etc., des peuples de l'Inde, part. II, ch. 35.

⁶ *Oupneh'hat*, traduit de Lanjuinais.

⁷ *Bagavadam*, liv. 4. — *Religion de l'ant.*, par Guigniaut, planche 2.

Au Thibet, Dieu est appelé Dieu-un et parfois Dieu-trin. Ils se servent pour prier d'une sorte de chapelet sur lequel ils prononcent *Om, Ha, Hum*, parce que *Om* signifie la puissance, *Ha* le verbe, *Hum* l'amour, et que ces trois mots veulent dire Dieu¹.

Les sauvages de Cuba attribuaient à trois personnes, la création des cieux et de la terre². A Otaïti et dans les îles de l'Océanie, les missionnaires anglais ont retrouvé parmi les croyances religieuses celle de la Trinité. — Sur le continent américain, les Péruviens en avaient conservé quelques notions. Ils honoraient l'idole Tangatanga, qu'ils disaient être trois en une, ce qui les émerveillait fort³.

Chez les Celtes, les druides connaissaient la Trinité⁴. Les Scandinaves distinguaient par des noms les trois personnes de la triade Oden, Wile et We, qui avait formé le ciel et la terre⁵.

Dans les contrées méridionales de l'Europe, quelques sages avaient démêlé à travers les fables mythologiques, le dogme d'un Dieu tri-

¹ Georgi, *Alphabetum Thibetanum append.* — Lettr., édif, t. XI, p. 437.

² Herrera, *Hist. génér. des Indes*, liv. IX, ch. 4.

³ Acost., *Hist. natur. et morale des Indes*, liv. V, ch. 28.

⁴ Ce qui résulte d'un passage d'Origène contre Celse, liv. I, n° 16.

⁵ *Edda Islandorum*, Dæmesanga, 3, 6, 7, trad. de Resenius, publiée en islandais et en latin.

naire. Le plus grand des philosophes de l'antiquité, Pythagore, l'indiquait par ce symbole : « Honorato in primis habitum, tribunal et triobolum. » — Platon, dans l'*Épinomis*, soulevait le voile de ce mystère¹.

A l'occident de l'Asie, un peuple issu des rois pasteurs, gardait comme un trésor apporté du désert², le secret du Nom Divin : l'ineffable Tétragrammaton. Le prononcer tel qu'on l'écrit, en donner l'explication publique était défendu ; on ne communiquait ce mystère qu'à peu de gens et sous de nombreuses conditions. Il fallait au moins pour l'initiation, vivre exempt d'ivrognerie, de colère, de rancune, être humble, modeste, et âgé de plus de trente-cinq ans³. » Ceux qui l'avaient reçu, cherchaient à le confier avant leur mort à une âme digne de le posséder. Cet héritage était le prix d'une conduite pure, un encouragement, une obligation pour l'avenir. — Le livre le plus ancien (après la Bible) de la tradition juive, le *Zohar*, renferme une désignation formelle de la Trinité. « Il y a *Deux* auxquels s'unit *Un*, et ils sont *Trois*, et étant *Trois*,

¹ *Œuvr. de Platon*, trad. par Dacier, t. I, p. 194.

² Quand Dieu prononça son nom à Moïse, il lui fit connaître le *tétragrammaton* ; disent les commentateurs rabbiniques au vers. 19, ch. 33 de l'Exode. — *Comment. d'Aben-Ezra et de M. Nahhmenides.* — *Traditions de la Synagogue.*

³ *Talmud*, traité kindouschin, fol. 71, recto. — *Le Talmud jérusalémite*, traité bérahhot, ch. 3. — *Le Médrasch-Rabba sur l'Écclés.*, 3, 11.

ils ne sont qu'Un. Ces Deux sont les deux *Yéhova* du verset. Écoute, Israël!..... *Elohénou* s'y joint. C'est là le sceau de Dieu : VÉRITÉ¹. Ils forment Un de l'union la plus absolue². »—Les lettres *youd, hé, vav*, qui composent le nom ineffable *Yéhova*, désignent dans l'ordre de leur procession les trois personnes de la sainte Trinité; et le *hé*, seconde lettre, répétée après le *vav*, indique la seconde nature, la nature humaine du VERBE³. Le nom *Yéhova* contient encore les trois termes du temps; et les trois temps du verbe, substantif en hébreu, — le passé, le présent, le futur. D'ailleurs, sans recourir à la glose et aux enseignemens secrets, le mystère de la Trinité est ouvertement déclaré aux premiers mots de la Genèse. « Les Dieux créa, etc. Dieu dit : faisons l'homme à notre image, etc., cette forme grammaticale ne l'exprime-t-elle point avec une étonnante précision? Le pluriel et le singulier en un seul!

Admirez! unité de l'être, trinité de personne; trinité dans l'unité; unité dans la trinité; voilà ce qu'on ne peut comprendre et ce que l'on croit

¹ « Vérité (Sat) est un nom de Dieu, » dit la tradition indienne. — *Oupnek'hat*, trad. de M. Lanjuinais.

² *Zohar*, Sur le liv. des Nombres, fol. 77, col. 307, l. LV. — *Nombr.*, ch. 13.

³ En outre, selon les rabbins, la lettre *hé*, par sa configuration, dénote la descente aux enfers, suivie de l'ascension au ciel. — Le *Médrasch-Rabba* sur le vers. 4, ch. 2, de la Genèse.

cependant! — Est-il admissible qu'un dogme au-dessus de l'entendement humain se fût gravé dans la mémoire et le sentiment des hommes, s'il n'avait contenu qu'un mythe poétique, une savante allégorie? Les nations les plus éclairées auraient-elles perpétué dans leur croyance, emporté à travers leurs migrations une idée qu'elles ne pouvait embrasser, si cette idée ne sortait d'une source céleste et n'avait été révélée dans le commencement!

CHAPITRE IX.

L'HOMME. — SA DÉCHÉANCE.

Ouvrons l'histoire. N'argumentons pas; lisons.

Dans la contrée du monde la plus anciennement habitée, l'Asie, les Indiens attestent que « Dieu forma le premier homme du limon de la terre¹. » — Les livres augustes de la Chine, les Kings, disent: « L'homme fut fait de terre jaune pétrie. C'est là la vraie origine du genre humain². »

Dans la partie du globe la plus récemment découverte, les Péruviens reconnaissent que le corps humain fut composé de terre³. — Les sauvages Hurons avaient appris que Dieu avec un peu de terre fit un homme⁴. »

On voit dans la Genèse qu'ayant formé l'homme du limon de la terre, Dieu « lui inspira sur la

¹ Bouchet, *Lett. au savant Huet, évêque d'Avranches.*

² *Le Foung-sou-long. — Mém. conc. les Chinois, t. I, p. 105.*

³ *Histoire des Incas, par Garcilasso de la Véga, Péruvien de la race royale, part. II, ch. 1.*

⁴ *Ann. de l'assoc. de la Prop. 1829, n° 16, p. 314.*

face le souffle de la vie, et que l'homme devint vivant et animé.» Comme un témoignage éternel de cette insufflation, l'ame fut nommée *souffle* dans le langage primitif de l'homme; et les langues sémitiques qui en sont dérivées, perpétuent religieusement cette expression originelle. — L'hébreu se sert du mot *nêphes*, souffle, vent, ame; — le chaldéen de *naseph*, souffle et ame; — le syriaque de *nephesh*, souffle, ame; — l'éthiopien de *nephash*, souffle, ame; — l'arabe de *nephs*, souffle ame; — le persan de *naphas*, souffler, dilater; — le samaritain de *naphasch*, souffler, remplir. — Même dans le sanscrit, sous un nom différent, se trouve la même image; le mot *prana* signifie souffle, ame, ainsi que chez les Grecs *pneuma* exprime vent, ame, et que chez les Latins *spiritus* a une valeur identique, souffle et esprit.

Les Pouranas, écrits religieux des Indous, rapportent que le premier homme reçut le nom d'*Adima* (en sanscrit le premier); qu'il eut pour femme *Pracriti*, mot qui veut dire comme *Héva* chez les Hébreux, donnant la vie¹. — Les Scandinaves appelaient cet homme *Astur*, sa femme *Embla*². — Les Indous sont magnifiques dans les peintures du Chorcain (paradis terrestre), où habitaient le premier homme et sa

¹ *Ann. de philos. chrét., n° 7.*

² *Edda Islandorum, traduct. de Resenius.*

compagne. On y voit un arbre dont les fruits donneraient l'immortalité s'il était permis d'en manger¹.

Les Perses nous disent : « Le ciel était destiné à l'homme, à condition qu'il serait humble, pur dans ses pensées, dans ses actions * » — « La couleuvre, cet ahriman plein de mort, aperçut Oranusd après qu'il eut fait l'Écrimé-Véedio (le paradis terrestre)². — Ahriman et tous les dews virent l'homme pur et ils en furent abattus. Ahriman (pectiaré) courut sur les pensées d'Adam et d'Ève, il renversa leurs dispositions, il les trompa sur ce qui regardait le dews, et jusqu'à la fin ce *cruel* ne chercha qu'à les séduire... Il se présenta une seconde fois, et leur apporta des fruits qu'ils mangèrent, et par là descent avantages dont ils jouissaient, il ne leur en resta qu'un... Ahriman sous la forme d'une couleuvre sauta sur la terre⁴. »

Les livres chinois exposent un semblable récit. « Au commencement, l'homme obéissait au ciel : il était tout esprit. » — « La terre produisait spontanément des fruits en abondance. Il n'y avait alors ni maladie, ni malheur, ni mort⁵. »

¹ Bouchet, *Lettre à Mgr. l'évêque d'Avanches*.

² *Boun-dehesch*, trad. par Anquetil Duperron.

³ *Zend-Avesta*. — *Le Vendidad fargart*.

⁴ *Boun-dehesch*, trad. par Anquetil Duperron.

⁵ Le *See hi*. De Prémare, *Select. vestigiæ*, art. 3. — *Anc. hist.*, ch. 16.

— Mais quand on eut dégénéré de cet heureux état, les oiseaux et les bêtes fauves, les vers et les serpens, tous ensemble, comme de concert, firent la guerre à l'homme¹. » — Aussi l'ancien proverbe dit : « N'écoutez pas la femme. » — La glose ajoute : « Ces paroles indiquent que la perversion de la femme a été la première source et la racine de tous les maux². » — N'est-ce point un ressouvenir de ce malheur qu'a rappelé la fable grecque dans son allégorie de Pandore? N'est-ce pas cette femme qui introduit le mal sur la terre? Peut-on méconnaître l'allusion d'Hésiode, lorsqu'il répète presque textuellement dans son poème des Jours, l'ancien proverbe des Séréres : « Ne te laisse pas séduire par la femme³. »

La déchéance de nos premiers parens n'est pas non plus oubliée des Tartares. Ils racontent que, éclairés de leur propre lumière, sans privations comme sans désirs, ils jouissaient d'une vie fortunée; que la terre produisait une plante dont la douceur égalait celle du miel le plus pur, dont la beauté enchantait les regards; qu'ils ne purent résister à sa séduction; qu'ils mangèrent de cette plante funeste, et éprouvèrent la même

¹ Lao-chen-tseé cité d'après Lopi, auteur d'un recueil de trait. ant. — Deshauterayes, *Suite à l'Origine des Loïs*, par Goguet.

² *Mém. conc. les Chinois*, t. I, p. 107

³ Hésiode. *Opéra et Dies*, v. 571.

infortune. « Leurs jours furent abrégés, leurs forces s'affaiblirent pour la première fois, ils éprouvèrent le tourment de la crainte ¹. »

Les Thibétiens attribuent également la perte des qualités primitives, de l'intelligence et du corps, à la faute d'avoir goûté de la dangereuse plante du Schimœ, douce et blanche comme du sucre; la connaissance de l'état de nudité fut révélée par ce fruit ².

Les Scandinaves se rappellent l'arbre de la science du bien et du mal. Chez eux, c'est un énorme frêne appelé l'ydrasils dont les branches s'étendent dans le monde entier et que le serpent ronge par-dessous. « Seiur (le serpent) en montant et descendant le long du frêne, porte la parole de l'envie ³. »

Pour expliquer la source des maux qui nous accablent, les Mexicains montraient en peinture la conversation de la femme et du grand serpent. — « Le serpent représenté en rapport avec la mère des hommes, etc., est le génie du mal, un véritable démon ⁴. »

Les Iroquois savaient l'histoire de la femme qui se laissa séduire au pied d'un arbre, la co-

¹ Passage traduit du kalmouck en russe par le protocole de Stavropol. — Pallas, *Voy. en Sibérie*, t. I. — Malte-Brun, *Préc. de géog.*

² *Exposition du syst. relig. thibétain-mongol*, trad. par Benj. Bergmann. — Voyage cité dans le *Journ. asiat.*, t. III.

³ *Edda Islandorum*. — Dæmesanga, 14.

⁴ Humboldt, *Vue des Cordillères*, t. I, p. 235.

lère du Dieu qui l'expulsa; elle eut « deux enfans qui se battirent ensemble, et l'un fut tué (Abel). De cette femme sont descendus tous les autres hommes par une longue suite de générations ¹. » Les Salivas ont aussi la tradition du grand serpent que vainquit le fils du Très-Haut (Purru) ². — Comme la plupart des hordes de l'Afrique, les peuplades américaines conservent sur le serpent des récits mystérieux; et la riante imagination de la Grèce même ne peut effacer l'image de l'horrible python que le fils du grand dieu, Apollon, l'Horus des Egyptiens, perça à coups de flèches; car d'après le texte indien, le fameux serpent Chein avait répandu un poison auquel nul homme n'aurait échappé si le Dieu Shiven (une des personnes de la Trinité) n'eût eu pitié de la nature humaine ³. »

Ainsi de l'aveu des nations étrangères, seul un dieu pouvait combattre le serpent et sauver la race de l'homme!

¹ Lafitteau, *Mœurs des sauvages américains*, t. I, ch. 2.

² Gumilla, *Hist. nat. de l'Orénoque*, ch. 6.

³ Bouchet, *Lett. à Mgr. l'év. d'Avranches*.

CHAPITRE X.

LE DÉLUGE.

Poursuivons.

Les temps s'étant succédés, des cités s'élevaient superbes et oubliées du dieu vivant. Les crimes des enfans de la femme se multipliant, montèrent jusque sous les cieux, et le Créateur se repentit d'avoir fait l'homme! Sa colère tomba sur la terre pour la purifier; aussi le souvenir le plus profondément écrit dans la mémoire du genre humain, est-il celui du dernier cataclysme, vulgairement nommé déluge, dont les traces restent encore visibles sur la face du globe. Aucun détail du salut de quelques hommes dans le désastre commun n'a été oublié.

Écoutez le Chaldéen : « Sous le règne de Xisuthrus, pendant son sommeil, un dieu lui apparut et lui annonça que les hommes allaient périr par un déluge. Il lui ordonna... de construire une barque, et d'y entrer avec ses parens et ses amis. Xisuthrus y mit des alimens et de

la boisson, et y plaça tous les animaux volatiles et quadrupèdes... et il y fit entrer sa femme, ses enfans et ses amis. Le déluge étant venu, puis ayant bientôt cessé, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux; mais, ne trouvant ni nourriture ni lieu de repos, ils revinrent dans la barque. Quelques jours après, Xisuthrus lâcha de nouveau les oiseaux, qui revinrent ayant les pattes couvertes de boue. Envolés une troisième fois, ils ne revinrent plus. Xisuthrus comprit alors que la terre était à sec. S'appuyant sur une montagne, il sortit avec les siens, se prosterna contre terre, éleva un autel et fit un sacrifice.... Or, l'on entendit dans les airs une voix qui leur recommandait la piété.... Quant à la barque, il en reste encore quelques parties sur les montagnes d'Arménie'. »

Écoutez l'Indou : « La race des hommes devint corrompue, hormis les sept richis (patriarches fameux par l'austérité de leur vie) et Satavrata, prince qui régnait alors ¹. Un jour que ce redoutable pénitent faisait ses ablutions (Brahma sous la figure de) un poisson lui apparut et parla ainsi : « Tout ce qui appartient de fixe et de mobile à la nature terrestre subira une submersion générale... c'est pourquoi je

¹ Béroze, *Frag. d'après Alex. Polyhistor*, par le Syncelle, p. 30.

² W. Jones. *Mém. sur la chronol. Recherches asiat.*, t. II.

l'annonce aujourd'hui ce que tu dois faire pour ta propre sûreté. Tu dois construire un navire fort, solide, bien assemblé avec des liens; là tu dois monter avec les sept richis, et tu porteras sur ce navire toutes les semences comme elles furent autrefois désignées par les hommes, afin qu'elles se conservent... Manou (Satyavrata) rassembla toutes les semences avec lui, se mit à voguer dans un beau navire terriblement soulevé.... Au milieu du monde submergé, se voyaient les richis et Manou.... ensuite là où l'Himavân élève son plus haut sommet, là fut traîné le navire!.... Wichnou leur donna diverses instructions².

Écoutez l'Egyptien : « Il est arrivé de grandes destructions d'hommes causées par l'eau. Les dieux voulant purger la terre l'ont inondée³. »

Écoutez le Persan : « La lumière de Taschter (Ized de la pluie) brilla dans l'eau pendant trente jours et trente nuits; et il donna la pluie sous chaque corps pendant dix jours. La terre fut couverte d'eau à la hauteur d'un homme....

Ensuite toute cette eau fut renfermée⁴. »

Écoutez le Thibétain, il vous parlera de la

¹ *Le Mahabharata*, extrait traduit par M. Pauthier. — *Revue de Paris*, 1832.

² *Le Bagavadam*, l. 8.

³ *Rapport d'un prêtre de Saïs à Solon*. — *Le Timée*, p. 22, 23.

⁴ *Boun-Dehesch*.

terrible inondation que dans son mystique langage il nomme le déluge du temps¹. »

Écoutez le Chinois, il vous dira : « Quand la grande inondation s'éleva jusqu'au ciel, quand elle environna les montagnes et passa au-dessus des lieux élevés, les peuples troublés périrent dans les eaux². »

Écoutez même le Tartare : « Une voix avait annoncé le déluge. Des hommes se renferment avec des provisions; la tempête éclata comme elle avait été prédite.... Les eaux tombant sans cesse du ciel entraînent toutes les immondices dans l'Océan et purifièrent la demeure des humains³. »

Ces traditions de l'Orbe ancien, le nouveau monde les possédait identiquement, lorsque nous l'avons découvert. — Les Mexicains tenaient de leurs prédécesseurs que « le monde avait été détruit par les eaux, et tous les gens submergés pour les fautes et péchés par eux commis contre les dieux⁴. » Et que dans la grande inondation sept personnes ne périrent pas⁵. — Les Péruviens

¹ W. Jones, *Rech. asiat.*, t. I. — Georgi, *Alphabet. thibet.*, n° 109.

² *Le Chou-king*, ch. 5. — *Mém. conc. les Chinois*, t. IX, p. 382.

³ Trad. du kalinouck par le prêtre de Stavropol. — Malte-Brun, *Précis de géogr.*, liv. 60.

⁴ Thevet, *Cosmog. univ.*, liv. 22, ch. 17.

⁵ *Pedro de los Rios* dans M. de Humboldt. — *Vues des Cordill.*, t. I, p. 114.

parlaient du temps où l'eau du ciel noya les champs et les villes. Pourtant quelques hommes s'étant bien approvisionnés, se sauvèrent. Quand ils sentirent que la pluie avait cessé, ils firent sortir des animaux qui revinrent mouillés; car les eaux étaient encore hautes. Plus tard, lâchés de nouveau, ces animaux rentrèrent souillés de fange; par là on jugea que l'eau avait baissé, etc.¹. — D'après la version des peuples de Mechoacan, « Tezpi s'embarqua dans un acalli spacieux avec sa femme, ses enfans, plusieurs animaux, des grains dont la conservation était chère au genre humain; lorsque le Grand-Esprit ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir de sa barque un vautour. L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre. Tezpi envoya d'autres oiseaux parmi lesquels le colibri seul revint tenant à son bec un rameau garni de feuilles². » — Les habitans de l'île de Cuba racontaient que « un homme fort ancien ayant su que le déluge devait arriver, s'était bâti un grand navire, qu'il s'était mis dedans avec sa famille et quantité d'animaux; qu'ensuite il avait envoyé un corbeau qui ne retourna pas et qui s'amusa à manger la chair

¹ Lopez de Gomara, *Hist. génér. des Indes*, liv. 5, ch. 14.

² De Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 177.

dès corps morts, qu'après il avait envoyé une colombe, laquelle retourna et rapporta un rameau en son bec³. » Les Indiens d'Amérique savaient qu'il y a eu un déluge⁴. — Les races sauvages des deux continens avaient quelques connaissances de la terrible inondation⁵.

Énumérer les récits des nations, des peuplades fractionnées, disséminées par la conquête, serait une immense entreprise. Leurs annales verbales contiennent toutes le grand fait, à peine les nuances sont-elles perceptibles. Partout on voit une submersion générale, ayant pour cause la perversité inouïe⁶, pour objet la purification de la terre⁷. Dieu prévient de ce châtiement un homme juste; lui donne des moyens de salut, et lui confie la conservation d'un grand nombre d'espèces créées. Partout on se souvient de ce reproducteur préservé miraculeusement; des animaux qu'il envoie pour juger du dessèchement des terres; du nombre des personnes qui l'accompagnaient. Les Mexicains en comptent sept; les Indous en comptent sept; la Genèse en compte sept; Noë fait le huitième. Et ce chiffre est resté gravé dans le caractère de la langue des peuples. — En chinois le mot *déluge*

³ Herrera, *Hist. nat. des Indes*, liv. 9, ch. 4.

⁴ Garcilasso de la Véga, *Hist. des Incas*, part. I, ch. 1.

⁵ Lafiteau, *Mœurs des sauv. améric.*, t. I, ch. 2.

⁶ Traditions des Indous, des Grecs, des Mexicains, etc.

⁷ Traditions des Egyptiens, des Hébreux, des Tartares.

s'écrit par le signe d'une barque surmontée du nombre huit, que domine une bouche (le souffle de Dieu). « Spiritus Dei ferebatur super aquas! » — Que dire de cette unanime voix des jours antiques? et que penser si à cette concordance s'ajoute l'autorité tangible des monumens?

Le voyageur Belzoni a découvert en 1820, près de Thèbes, un tombeau inconnu, dans lequel était un sarcophage d'albâtre couvert de sculptures. Ce monument est en forme de bateau où huit hommes sont représentés; d'autres individus paraissent être entourés des vagues de la mer et comme prêts à périr¹. — De temps immémorial les Arméniens gardaient la tradition du déluge. La ville qui, d'après Josèphe, était appelée le *Lieu de la descente*, se voit encore au pied du mont Ararat, et porte aujourd'hui le nom de *Nachidchevan* qui a cette signification². — Les médailles frappées en l'honneur de Lucius Septime Sévère Pertinax et de Philippe l'Arabe, par la ville d'Apamée, en Phrygie, autrefois nommée *Kibotos* (vaisseau, caisse), qui se prétendait le lieu où s'arrêta l'arche, représentent l'arche et deux oiseaux dont l'un tient entre ses ongles un rameau d'olivier. Sur un des flancs de l'arche étaient ces lettres ΝΩΕ³!

¹ Monthly, *Magasin*, mai 1825. — Depping, *Notice sur Belzoni*.

² *Préface sur Moïse de Chorène*, par Whiston frères.

³ Le pere Kircher, *De Arca Noë*, p. 133. *Ann. de phil. chrét.*

Vainement la muse grecque tenta de nous dérober sous des fleurs l'identité cosmogonique de son thème diluvien. Apollodore montre Deucalion se sauvant dans un coffre. — Pindare le fait poétiquement aborder sur le Parnasse¹. — Lucien mentionne les animaux embarqués dans le coffre². — Plutarque se souvient des colombes qui servirent à juger de la baisse des eaux. — Dans le *Timée*, Platon parle au singulier du déluge. Il dit même ailleurs que les Grecs n'en connaissaient qu'un⁴. — Et peut-être nous-mêmes, avec quelques recherches, en serons-nous comme lui convaincus. La Bibliothèque des dieux rapporte que « Nic-Timus, fils de Lycaon, puni par Jupiter, était prince d'Arcadie; c'est sous lui qu'arriva le déluge de Deucalion. Jot (Yao! Jovis! Jéhova!) se décida à abolir le siècle d'airain. Il s'agit également dans ce déluge d'une arche remplie de provisions, qui aborde sur une montagne. Au sortir de l'arche, un sacrifice est offert au Dieu sauveur. — Remarquez ce fils de Lycaon, qui a survécu à la ruine de sa famille entière. Ce Nic-Timus, voyez quel nom lui est donné, Nic-Timus! *Nic* est l'hébreu נִיךְ *nich* ou *nue*, le propre nom de Noé! — *Tim* est l'hébreu תִּם, *tim*, le parfait, le juste; surnom

¹ *Apol.*, *Bibl.* I, § 7.

² *Od. Olymp.* IX.

³ Lucian, *De deâ Syriâ*, n° 12.

⁴ Plat., *De Legibus*, lib. 3.

de Noé! — Il est *Arcas* ou prince d'Arcadie, parce qu'il fut possesseur de l'arche, *Arg.* — Il est le mari de *Pyrrha*, en oriental *Pyrr* désigne la terre nue, dépouillée, sans habitans¹. »

Devant des témoignages si précis, l'irréligieux Boulanger lui-même s'est vu forcé d'avouer que les divers déluges de Samothrace, de Béotie, d'Achéloüs, d'Acarmanie, d'Ogygès, et de Deucalion n'en forment qu'un seul, celui de Noé². — Long-temps avant lui un Syrien, Nicolas de Damas, rapportant d'après les traditions asiatiques, qu'un homme sauvé des flots avait abordé en Arménie, conjecturait que c'était « celui-là même dont Moïse, le législateur des Juifs, a fait mention dans ses écrits³. » — C'est ainsi, qu'appuyé sur d'anciens monumens, Bérose donnait du déluge une version presque conforme au texte hébreu⁴. — C'est ainsi qu'Abhydène, cité dans Eusèbe et S. Cyrille d'Alexandrie, écrivit une histoire assez semblable à celle de Moïse⁵.

L'identité des récits principaux sur le dernier cataclysme ressort également de l'histoire des temps qui l'ont suivi. De terribles labours mar-

¹ Discours préliminaire des origines grecques, dans le monde primitif.

² Antiquité dévoilée, t. 1, p. 143, 183, 187 et 191.

³ Joseph, Antiquités judaïques, liv. 1, ch. 3.

⁴ Joseph contre Appion, liv. 1.

⁵ Eusèbe, Præpar., lib. 9, cap. 2. — Cyril. Alex., lib. 1, adv. Jul.

quent cette époque palingénésique. La loi du travail s'accomplit. Les fils de Noé achètent de leurs sueurs la terre qu'ils doivent habiter. Tous les mythographes rappellent cette lutte de l'homme contre les élémens. Le plus ancien des livres sacrés de la Chine, le plus authentique, le Chou-king, rédigé, dit-on, par Confucius avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, peint Yao occupé à l'écoulement des eaux. Sous son règne, les plaines étaient des étangs¹. — Hérodote rapporte qu'anciennement la Phrygie, les plaines d'Éphèse, du Méandre, n'étaient qu'un marais. — Dans Pausanias et Diodore de Sicile, il est dit quela Béotie n'était qu'un marécage plus de deux siècles après le déluge. — Eurotas donna son nom au fleuve, au canal qu'il fit creuser pour dessécher la Laconie. — Homère montre les cyclopes établis sur de hautes montagnes, et parle de la répugnance des hommes à s'éloigner des collines et à bâtir des villes dans les plaines, avant la fondation de Troie². — Strabon raconte aussi que les hommes sont descendus tardivement et avec hésitation des montagnes³. — Platon nous apprend que « la crainte du déluge, très vive dans les commencemens, empêcha long-temps les hommes de quitter les montagnes et de s'éta-

¹ Cuvier, Discours sur les révolutions de la surface du globe, p. 216.

² Homère, Odyssée, liv. 9. — Iliade, liv. 20.

³ Strabo, lib. 13.

blir dans les plaines¹. Ces différens récits sont sincères. Moïse les confirme lui-même en nous montrant les enfans de Noé qui, des montagnes de l'Arménie, descendent vers les plaines de Babylone². Et ici, pour le sceau de la vérité, il appose sur ces monts paternels un nom généthliaque et sublime. L'Arménie, il l'appelle l'Orient, bien qu'elle soit au Nord; car elle fut l'aurore des régions habitées. C'est d'elle que sortit d'abord la lumière de l'intelligence (le fameux Bailly en convient). Et cette désignation d'Orient est si profondément ésotérique, que lorsqu'aux siècles suivans Isaïe, porté par l'esprit au-dessus des temps, annonça qu'il voyait Cyrus venir de l'Orient contre Babylone³; c'était de l'Arménie qu'il parlait.—Ce conquérant partit en effet de l'Arménie et de la Perse qui sont au nord.

Si la funèbre commémoration du genre humain englouti sous les eaux n'apparaissait au frontispice de toutes les cosmogonies, l'observation des coutumes et des pratiques établies dans les nations suffirait pour nous révéler cette catastrophe. En les étudiant, le docte Fréret avait reconnu que les hommes ne pouvaient les tenir que de leurs premiers auteurs, témoins du

¹ Platon, *Lois*, liv. 3.

² *Genèse*, ch. 11, v. 2.

³ Isaïe, XLI, 2; XLVI, 11.

déluge. Déjà Grotius l'avait également déclaré⁴. L'incrédule Boulanger partage cette opinion⁵. Ces souvenirs sont quelquefois entés dans les mœurs et jusque dans le langage. Toujours leur unanimité justifie l'historien hébreu.—Au sortir de l'arche, Noé construisit un autel et offrit un sacrifice au seigneur⁶. Les Chaldéens, les Grecs, les Indiens, en font foi. Cette inspiration du cœur, ce premier acte de la reconnaissance est à jamais inscrit dans leurs annales⁷. De là l'usage de sacrifier sur les hauts lieux, d'y dresser des autels. D'ailleurs, les hauts lieux avaient été les premiers aperçus, les premiers salués, quand les eaux rentraient dans l'abîme; ils furent le premier asile. De là cette vénération dont on les entourait, ces pèlerinages dont ils étaient le terme, pratique observée en Afrique comme en Europe, en Europe comme en Asie, et retrouvée par les Espagnols à leur découverte de l'Amérique.—Aucun détail du salut de Noé au milieu du désastre général n'a été perdu. Il n'est pas jusqu'à cet oiseau carnivore qui, une fois lâché, ne revint plus, dont on n'ait conservé l'image. Un vieux proverbe arabe comparait les gens qui se font attendre, au corbeau de Noé⁸. Rien n'est

⁴ Grotius, lib. 1, de *Verita. relig. christ.*

⁵ *Antiquité dévoilée*, t. 1, p. 200.

⁶ *Genèse*, ch. 8, v. 20.

⁷ *Bérose*. Alex. Polyh., par le Sync.—Le Mahabharata.

⁸ Proverbe cité dans le recueil de Golius à la suite de la grammaire de d'Erpinius, p. 11. 6.—Bullet, *Réponses crit.*, t. 1, p. 24.

puéril, rien n'est petit dans cette épouvantable épopée. Ce brin d'olivier que rapporte à son bec la colombe, ce premier indice de la nouvelle demeure, de la terre purifiée, cette preuve du céleste pardon reste le symbole du pardon humain, le signe de la réconciliation entre les peuples, le rameau d'olivier devient l'emblème de la concorde, l'inviolable sauve-garde des envoyés des nations; dès que le sol le refuse aux hommes, fictivement ils le créent et le représentent, le savant druide par le gui du chêne, l'ignare Huron par la tige du calumet de paix.

On le voit, les narrations infinies du genre humain sur le dernier cataclysme se confondent dans une admirable unité. Partout le globe, des usages, des institutions, des monumens, des écrits, les appuient de leur témoignage; et ce témoignage, la chronologie vient le revêtir d'une irrécusable sanction.

— De la grande inondation à la venue du Messie, on compte, d'après le texte samaritain, — 3044 ans; — selon les Chinois, — 3082 ans; — suivant les tables indiennes, — 3101 ans. — La moyenne de ces trois quantités donne en résultat, pour époque, de Noé à Jésus-Christ, 3076 ans¹. — Entre les traditions chinoise, samaritaine et indienne, on ne trouve donc qu'une

¹ *Asia polyglotta* de M. Jules Klaproth.

différence presque insensible de 57 ans. Ainsi, non-seulement le déluge a empreint d'un éternel souvenir la mémoire des hommes, mais les siècles eux-mêmes n'ont pu en effacer la date!

CHAPITRE XI.

L'ENSEIGNEMENT PRIMITIF.

LES ANGES.

Rétablissons hautement une vérité que l'incrédulité s'efforçait surtout de nous dérober; à savoir la constitution primordiale de la société humaine par le Créateur, et la puissance de civilisation dont elle fut d'abord douée.

Attestons que l'homme a tout reçu, et que de lui-même il n'a rien produit. Le système de l'invention des langues, des sciences, des arts, par des observations graduelles, est chaque jour plus discrédité. Jamais des essais successifs n'eussent enfanté une organisation générale et complète. Tout fut accordé à l'homme simultanément. Devant vivre en société, il reçut tout ce qui constituait sa destination. Ne pouvant éluder cette conséquence rigoureuse, M. Benjamin Constant se vit contraint à désobliger ses anciens amis, en confessant « que l'état sauvage n'est point celui dans lequel s'est trouvée l'espèce humaine à son origine¹. » Le professeur Damiron

¹ De la Relig. consid. dans ses formes, etc., t. I, p. 153, 157.

a aussi été forcé d'admettre un mode de révélation primitive, des idées vitales sans lesquelles la société n'eût pu que se dépraver et périr. « Il était de la sagesse divine de les lui donner en la constituant, dit-il; c'est pourquoi le rôle de révélateur a dû succéder pour Dieu à celui de créateur. Il a produit et puis il a instruit¹. » Un maître de la nouvelle philosophie a fait encore cette déclaration mémorable : « Dire quel l'homme a pu inventer la parole et créer des langues, est une *haute folie*, si ce n'est une *impiété*². »

Toutes les cosmographies rappellent la connaissance des choses donnée à l'homme par des êtres supérieurs. Les moyens de produire le feu lui furent enseignés, et la mythologie prit pour symbole de la science le feu qui avait été la première application de l'intelligence. Le secret de forger le fer dut accompagner celui de faire le feu. Homère place dans le ciel les forges de Vulcain. — Sans la flamme et le fer, nul agent capable de pénétrer les forêts, de défricher le sol, d'ouvrir, pour les féconder, ses entrailles. Car les fruits des arbres ne sont point la nourriture propre à l'homme; son aliment personnel c'est le blé que la terre jamais ne donne, souvent refuse, et ne livre qu'en échange de la sueur tombée sur son sein; le blé, dont la culture est

¹ Essai sur l'hist. de la philos. en France au 19^e siècle.

² Rallanche. Essai sur les institutions sociales.

presque universelle, et la semence primitive inconnue; le blé, demeuré parmi les peuples, se multipliant avec eux, et dont l'origine existe comme la leur, placée dans les hauteurs inaccessibles. — C'est en vain que Bailly a torturé une étymologie de Linnée, pour y trouver que le blé croît spontanément sur les hauteurs du nord-ouest de l'Asie; le grand naturaliste a parlé de l'avoine, si nécessaire à des populations qui vivent à cheval, et nullement du blé qui produit notre pain. Observons encore que par exception à toutes les productions terrestres, le blé n'a pas été donné, mais seulement prêté à l'homme; que celui-ci le répand ou le réduit selon son activité ou sa négligence, qu'il est, à l'origine, le maître d'anéantir ce dépôt; sauf à expier par les tourmens de la famine et la mort, la transgression de la loi qui le soumet au travail; loi inexorable, dont le principal accomplissement s'exécute dans la culture même du blé, les grands labours, les longues fatigues qu'elle nécessite, et qui rappellent incessamment l'arrêt prononcé contre la race humaine: « La face couverte de sueur, tu te nourriras de pain. » Remarquons ce nom de *pain* prononcé par l'Éternel, avant d'avoir nommé le blé! Ce mot de l'industrie confondu avec celui de la nature, pour montrer quelle alliance formera l'homme, quel symbole deviendra l'aliment destiné à sa subsistance.

Visiblement le pain fut créé pour l'homme: Tous les animaux qui, rangés sous sa loi, associés à son sort, deviennent en quelque sorte ses organes, se nourrissent volontiers de pain; tandis que les hôtes farouches des bois reconnaissant que cette nourriture ne leur appartient point, après l'avoir flairée s'en éloignent¹. »

L'usage du blé ne fut pas un des moindres liens sociaux. Les diverses façons de labour, l'amendement du terrain, les semailles, le sarclage, la moisson, le foulage, le vannage, la trituration, la panification, la cuisson au four, sont autant d'opérations qui exigent un concours mutuel de forces, et maintiennent, par une nécessité constante, le rapprochement des hommes. Aussi les mythographies nous montrent-elles l'institution de la propriété et des lois sortant de la culture du blé. — Partout les divinités qui donnèrent le blé à l'homme, lui apprirent les règles de la justice. — Isis en enseignant aux Égyptiens l'usage du froment et de l'orge, leur donna leur première législation². — L'invention des lois fut attribuée à Cérès, parce qu'elle avait appris aux hommes le labou-

¹ Les exceptions à cette loi sont rares. Généralement les bêtes fauves qui mangent du pain sont susceptibles d'éducation. Le chameau, le bœuf, le cheval, le mouton, l'éléphant, le chien, le chat, les oiseaux domestiques, aiment le pain; d'autres animaux qui, dans l'état sauvage, refusent le pain, y prennent goût quand on les peut domestiquer. L'ours, le sanglier, le renard, la marmotte, l'écureuil, le cerf, le daim, etc.

² Diod. de Sic., *Bibl. hist.* liv. I, ch. 14, p. 44.

rage¹. — Orphée est dit avoir porté aux Peslages de la Samothrace, le blé qui devint l'instrument de leur civilisation. = Au rapport de Pline, les Latins ignorant la panification, ne vécurent que de bouillie durant quatre cents ans. — Le blé est si évidemment un prêt traditionnel fait à la race humaine, et le signe des communications sociales, que pendant long-temps, les druides portèrent dans la cérémonie du gui de chêne, un pain, comme emblème de leur antique science.

La distinction des plantes salutaires et des plantes funestes, nécessitait également un enseignement spontané. Tout essai eût été fatal à l'homme, et aurait, dès le principe, réduit peut-être, jusqu'à la destruction, sa race si peu nombreuse. C'est ce que confirme Hippocrate nous disant que « sans le secours d'Esculape qui tenait de son père ces secrets, jamais les hommes n'auraient pu inventer les remèdes² » D'accord en cela avec ces paroles du livre de l'Éclésiastique : « Dieu a fait connaître aux hommes les remèdes... C'est lui qui a institué le médecin³. » Dans son histoire naturelle, Pline fait aussi descendre des cieux la médecine⁴. Nous voyons en effet l'usage de chercher des remèdes en consultant les oracles.

¹ Macrob., *Saturnalior.* lib. III, cap. 12.

² Hippocrat., *Epist. ad philop. opp.*, t. II, p. 896.

³ L'Éclésiastique, ch. 38, v. 1, 2, 4.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, liv. XXIX, ch. 1.

Le sage Hippocrate ne doutait point non plus que les arts ne nous eussent été communiqués. Epicharme disait : « L'homme n'a inventé aucun art ; ils lui viennent tous de Dieu, et la raison humaine est née de la raison divine¹. » Dans son livre des lois, Cicéron exprime la même opinion : « *Antiquitas proximè accedit ad Deos.* » En reconnaissant ces faits cosmogoniques, le besoin d'une instruction primordiale, en attribuant aux dieux l'invention des arts et la constitution des nations, l'antiquité confessait l'impuissance de l'homme à obtenir ces résultats par des ébauches successives.

Les manifestations de l'auteur suprême aux créatures par des êtres intermédiaires, se retrouvent dans la plupart des traditions. Tantôt ce sont des dieux qui viennent s'asseoir à la table des hommes justes, tantôt ce sont des dieux qui prennent des traits mortels et parcoururent la terre pour éprouver la vertu². Les Chaldéens, réputés les plus anciens des peuples, rapportent que « la première année, il parut sur la terre un être sous une figure à demi-humaine, qui instruisit les hommes dans l'écriture, les sciences et les arts³. » Au dire des Egyptiens, le dieu Thot leur apprit les lettres et les nombres.

¹ Epicharm., *Ap. Euseb. præpar. Evang.*, lib. XIII, c. 13.

² Hésiod., *In Origen. adv. Celse.* I, 1, opp. 4, n° 76, p. 563.

³ Bérose, par Alex. Polyhistor dans le Syncelle, *Chronographia*, p. 28, édit. de 1652.

La Genèse et le Bagavadam mentionnent également les nouvelles instructions données aux hommes après le déluge¹. C'est une chose bien digne d'attention que la croyance universelle à des intelligences supérieures, et la concordance des divers récits sur la nature et l'histoire de ces êtres surhumains.

Les Chinois honoraient les anges d'un culte particulier. Khoung-Tseu (Confucius) a traité de leur essence. Tseu-Ssé son petit-fils le rappelle dans son livre Tchoûng-Young (l'Invariable Milieu)². — Les riverains de la mer Vermeille rapportent que Dieu créa des êtres invisibles qui se révoltèrent contre lui, et qui sont ses ennemis aussi bien que ceux des hommes. Ils leur donnent le nom de fourbes, et de menteurs³. — Les Californiens septentrionaux disent : « Celui qui est vivant a créé des êtres invisibles qui se sont révoltés contre lui⁴. » — D'après les Indous, « ils s'éloignèrent de l'obéissance qu'ils lui devaient..... Ils dirent en eux-mêmes nous voulons gouverner..... Ils trompèrent d'autres anges et corrompirent la fidélité de plusieurs; l'Eternel les fit avertir de leur crime, mais eux qui se flattait d'être indépendans, persistèrent dans leur désobéissance, l'Eternel commanda

¹ Genèse, lib. V; Bagavadam, liv. VIII.

² L'Invariable milieu, trad. d'Abel Rémusat, ch. 16, p. 57.

³ Venegas, Hist. nat. et civ. de la Californie, part. 1, sect. 3.

⁴ Bibliot. univ. Genève, 1822.

alors de les chasser du ciel et de les précipiter dans l'Onderah (l'enfer) pour y souffrir des tourmens continuels¹. » — « Au temps où il y eut une dispute et une guerre entre les anges et les démons, les anges eurent la victoire². » — « Quelle différence entre un déva (ange) et un dâvana (démon), amis par leur nature l'un de la justice, l'autre de l'iniquité, attachés l'un à la vertu, l'autre au vice³. » Les Scandinaves admettaient les anges (æsers). Ils reconnaissent aussi le combat livré entre eux dans le ciel avant l'existence de la terre⁴. — Les Arabes appelaient le chef des mauvais anges, Iba (le réfractaire), Scheitan ou Satan (le calomniateur⁵). — Le système religieux thibétain-mongol renferme tout notre enseignement sur la chute des esprits rebelles et leur exil éternel, après une grande bataille livrée dans le ciel⁶. — Les Mexicains croyaient à la punition des méchans par les démons⁷. — Les Péruviens appuyaient cette idée d'une grande horreur pour Satan qu'ils désignaient du nom de *Cupay*, ne le nommant jamais sans cracher par terre en

¹ Le Shastah bhade dans le Phoguat geeta; traduction de M. Parraud.

² Oupnek'hat, trad. d'Anquetil, t. II, p. 294.

³ L'Harivansa. — L'Anglois, Monimens littér. de l'Inde.

⁴ Edda islandorum. Dæmesaga, 3, 4, 6.

⁵ Herbelot, Bibl. orient., art. Div., t. II, p. 322, 323.

⁶ Benj. Bergmann, Exposit. du syst. relig. thib.-mong.

⁷ Vincent-le-Blanc, Voyages, part. III, ch. 9.

signe de malédiction¹. — Dans les croyances des Kalmouks une voix se fit entendre d'en haut. C'était celle des Tengris qui ne cessent de veiller sur les destinées des hommes : elle annonça qu'il tomberait une pluie abondante.... (le déluge)². — Les Parsis pensent que les génies subalternes ont un pouvoir absolu sur les choses que Dieu leur a confié³. — Les diverses peuplades des bords de l'Orénoque désignent le démon par un nom propre, que chacun lui donne selon l'énergie de sa langue⁴. — Les Scythes reconnaissaient l'existence des génies que nous appelons anges⁵. — Les Thraces admettaient ces intelligences supérieures⁶. — Les Gètes, les Massagètes professaient à cet égard une doctrine semblable⁷. — Il résulte des récits d'Olaüs Magnus et de Jornandès, que les Goths partageaient la croyance générale sur les esprits invisibles⁸. — Les Celtes avouaient ces génies supérieurs, et pratiquaient diverses rites en leur honneur⁹. — Quant aux Grecs, leur culte des

¹ Garcilasso, *Hist. des Incas*, partie 2, ch. 18.

² Malte-Brun, *Précis de géographie*. — Passage kalmouk traduction en russe par le protocole de Stavropol.

³ Mandelso, *Voyage d'Oléarius*, t. II, p. 215.

⁴ Gumilla, *Hist. nat. de l'Orénoque*, ch. 28.

⁵ Hérodote, liv. 4. — Tertull., *De Animâ*, c. 2.

⁶ *Lucian. opera*, t. II, p. 152. — *Photii Bibliot.*, liv. 45.

⁷ Hérodote, liv. 4, ch. 94. — Diog. Laër., liv. 8. *Vit Pithag.*

⁸ Olaüs Magnus, *Hist. de Gent. Septent. Adam bramensis-Jornand. de rubus goticis*.

⁹ Pelloutier, *Histoire des Celtes*.

dieux secondaires, des demi-dieux, n'était qu'une altération du dogme sur les essences qu'ils tenaient des Egyptiens et des trafiquans de la Phénicie. Le savant Huet l'a clairement démontré¹. — Thalès et Pythagore reconnaissaient l'existence des substances spirituelles qui agissent dans notre sphère². — Eschyle a parlé de la chute des anges rebelles après un combat³. — Empédocle enseignait que les mauvais démons sont punis du crime qu'ils ont commis⁴. — Dans son *Électre*, Euripide suppose les perfides suggestions d'un mauvais génie⁵. — Et Platon qui maintes fois mentionne la doctrine générale sur les esprits invisibles, va même dans le *Timée*, jusqu'à nous parler de son ange familier.

Ces faits constatés et livrés à l'impartialité, sinon à la foi des lecteurs, rappelons que par suite des enseignemens supérieurs, des révélations qui marquèrent l'époque palingénésique, loin d'avoir languï durant des milliers d'années, informe de langage, de mœurs et de culte, la famille humaine fut constituée dans l'entier complément de son organisation; douée de la vigueur d'une extension haute et rapide, possédant une puissance inconnue dans la génération de la pa-

¹ Huet, *Alnetanae quest.*, lib. 2, cap. 4, p. 125-137.

² Diog., Laert., in *Thalet. in Pithag.*

³ *Prometh.*, scèn. III : édit. Schütz.

⁴ *Plutarch. de Isid. et Osir.*

⁵ *Electre*, quatrième acte.

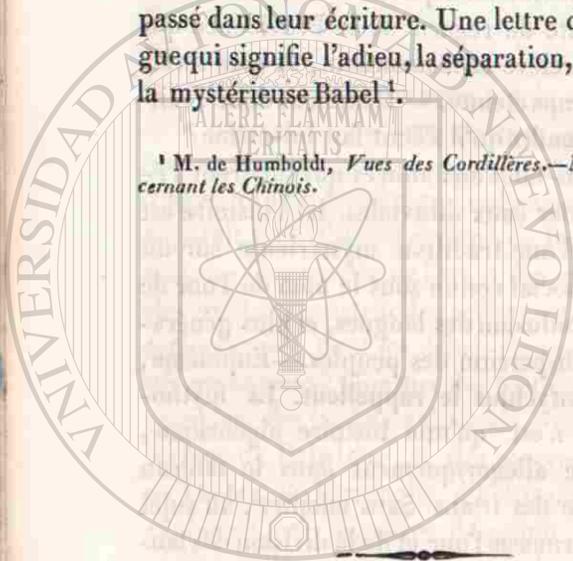
role, ayant un génie d'expressions si profond, que son seul souvenir produisit plus tard la croyance à la force magique des noms des cabalistes et des nécromanciens. — La société dut être primitivement initiée aux divers mystères des sciences, aux principes de l'astronomie, de la statique, de l'hydraulique, de la mécanique, de la navigation, de l'architecture, et à de nombreux procédés depuis long-temps perdus. Car à travers les âges héroïques, l'industrie de l'homme apparaît tout d'abord revêtue de formes gigantesques. Que penser de l'art et des machines qui élevèrent ces constructions effrayantes, nommées cyclopéennes, dont les débris écrasent nos chétifs monumens? Que dire des fortifications inaccessibles, des jardins exhausés, des aqueducs aériens de Babylone, et des merveilles inouïes de Thèbes, de Persépolis, d'Ecbatane? Comment expliquer ces monstres de granit qui mettent quatre mille ans à cacher sous les sables leurs croupes immenses, ces colosses, ces propylées égyptiennes, et ces montagnes de pierres dressées au bord du Nil, vestiges éternels d'une éphémère vanité! Qui trouva le secret de cette peinture dont quarante siècles n'ont pu ternir la fraîcheur? Qui inventa l'indestructible ciment, inconnu depuis les Romains, et dont la ténacité résiste mieux que la pierre au fer démolisseur? D'où est sorti le secret des édifices phéaciens et

des arts si perfectionnés des Etrusques? — L'étude du passé démontre que loin d'avoir grandi par ses propres efforts, l'homme n'a fait que décroître. Il incline au dépérissement; et sans l'action constante du regard de la Providence qui toujours le relève et le maintient, sa race serait dès long-temps éteinte. — Comment donc avait-on osé prétendre qu'il s'était fait lui-même?

Reportons-nous aux années qui suivirent l'écoulement des eaux diluviales. Ici l'histoire est empreinte d'une tradition mystérieuse sur un événement social connu sous le nom de Tour de Babel ou confusion des langues, et plus généralement de dispersion des peuples. — Eupolème, Josèphe, Eutychieus le rappellent. La mythologie, qui n'est qu'une histoire algébrique, l'a retracée allégoriquement dans le tableau de l'escalade des titans. Sans adopter, au sujet de la monstrueuse Tour et de la division des langues, le sentiment de saint Grégoire de Nysse, de Leclerc, de Simon, bien qu'ils puissent sembler rationnels, nous nous bornerons à soutenir historiquement l'existence positive d'un monument extraordinaire et colossal, sauf à la science profane de le considérer ou comme un projet audacieux, ou comme un simple témoignage de la séparation et de la migration des peuples. On ne peut nier que l'image de cette Tour chronologique et l'idée attachée à son signe, ne soient

gravées dans les annales des grandes nations. Les Mexicains l'ont gardée sur leur lointain continent, et les Chinois n'en sauraient perdre la mémoire. La forme et le nom de cette Tour ont passé dans leur écriture. Une lettre de leur langue qui signifie l'adieu, la séparation, représente la mystérieuse Babel¹.

¹ M. de Humboldt, *Vues des Cordillères*.—Mémoires concernant les Chinois.



CHAPITRE XII.

L'IDOLATRIE.

Les peuples s'étant séparés, emportèrent chacun sous son nouvel hémisphère, le souvenir de la faute et la promesse de sa réparation. Dans la suite des temps, l'orgueil de la science enferma au fond des sanctuaires la vérité, l'enveloppa d'un voile mythique. L'homme se plut à cacher à l'homme la première nécessité de sa destination. Les traditions paternelles souvent ne lui furent transmises que sous la forme allégorique. Peut-être pour la préserver de l'altération qu'elle eût subie dans la version populaire, on décomposa la grande vérité du dogme. Ses faits, ses enseignemens accessibles aux communes intelligences, furent représentés en signes d'une valeur ésotérique. Au lieu de simplifier on symbolisa.

Le sens caché restant incompris pour la multitude, elle finit par adresser à l'emblème, les hommages dus à l'être qu'il représentait.

Les prêtres, les initiés adoraient l'objet, et les

peuples le signe. Ces défigurations insensiblement amenèrent l'idolâtrie. L'idolâtrie s'attacha comme une lèpre à certaines nations et se transmit de race en race sur le sol qu'elles occupaient. Les peuplades limitrophes des terres d'Israël adoraient le soleil, les constellations, de monstrueux emblèmes; et les Hébreux montrèrent une opiniâtre inclination à partager leurs erreurs. Moïse et Mahomet ont dénoncé trop formellement, à plus de deux mille ans de distance, l'idolâtrie incurable de certaines régions, pour ne pas la reconnaître tenace et rebelle dans les mêmes lieux où elle prit naissance. Le prophète de la Mecque a, sans le vouloir, rendu témoignage aux prophètes de Jérusalem; et le *Koran* est venu confirmer la *Sagesse*. Mais il ne faut point violenter la raison, repousser l'histoire, les récits de nos missionnaires et ne voir dans tout cet univers, jusqu'à la venue du Sauveur, qu'un abrutissement stupide, et croire que les plus grands génies de l'antiquité aient adoré bêtement des bêtes, des légumes, des minéraux.

Quand les Israélites, habitués aux rites égyptiens et peu familiers au culte pur de la divinité, demandèrent à Aaron de leur faire des dieux qui marchassent devant eux, celui-ci n'osant, par faiblesse, résister aux irritables volontés du peuple à tête dure, lui fit un veau en or. Aaron prit pour idole la lettre secrète de l'unité

divine; le veau, signe hiéroglyphique d'un seul dieu, parce qu'il naît seul, qu'il est l'emblème de la fécondité, de l'abondance (les vaches grasses du songe de Pharaon).

Cette image fut donc la représentation d'un attribut du créateur, l'unité, et non une divinité même¹. Il en était ainsi des prétendus dieux de l'Égypte, cynocéphales, ibis, scarabées, chats, crocodiles, serpens, etc.; ces figures, d'abord simples lettres hiératiques, honorées comme telles par les prêtres, furent ensuite adorées par la foule. — Le scarabée représentait la régénération, la vie renouvelée. — Le lion versant l'eau par les pattes, indiquait l'époque des ablutions, la crue du fleuve. — L'homme à tête d'ibis désignait l'inondation. — Le lotus en marquait une époque. — Le crocodile en exprimait une autre, celle où l'eau devenait bonne à boire. Il signifiait en propres termes, *eau potable*, parce que lorsqu'arrivait la décroissance du Nil, et que le limon rouge, les immondices flottant à sa surface, disparaissaient; au nord de l'Heptanomide, se montraient alors les crocodiles², sur les terres

¹ Aaron choisit entre tous les signes celui qui était le plus simple (et qui rappelle le dieu Apis du Nil, la vache Io des Grecs, la vache sacrée du Gange). Pour lui, le veau n'était qu'un symbole; mais pour le peuple c'était une divinité; aussi le peuple seul fut-il puni de son aveuglement.

² Les crocodiles, dans le reste de l'année, ne descendent jamais au-dessous du Saïd. Il est très rare d'en voir à 60 lieues au nord des cataractes.

inondées, et dès ce moment on usait sans crainte de l'eau du fleuve. Le crocodile marquait une époque; il servait pour ainsi dire de nilomètre; il fut donc représenté dans l'écriture sacerdotale. Le peuple le mit au rang des choses sacrées, mais n'imagina point que ce reptile amphibie fût un dieu.

« Les Egyptiens avaient choisi, dit Champolion, parmi toutes les classes des êtres vivans qu'ils nourrissaient, un animal qu'ils consacrèrent à chacune des divinités... Ces animaux consacrés avaient, selon les idées de ce peuple, soit par leur forme, soit par leurs qualités distinctives, réelles ou supposées, des rapports directs avec l'être mythique dont ils étaient les images vivantes dans les temples. Ce fut au dieu, et non à l'animal, son emblème, qu'on adressa directement les offrandes et les prières ¹. »

Ni la Phénicie, ni l'Égypte ne furent le berceau de l'idolâtrie; elle prit naissance en Chaldée. Le culte des astres sortit de leur étude. Les traditions de l'Orient font descendre de Ninus ² ces erreurs; leur source remonte peut-être plus haut.—Nous lisons que Nachor et Tharé, père d'Abraham, avaient adoré des dieux étrangers. Lorsque Abraham quittant la Chaldée se rendit

¹ Champolion jeune, *Notice sur les monumens égyptiens du Musée*, p. 38.

² Joseph, *Hist. des Juifs*, t. I, p. 26.

en Égypte, l'idolâtrie n'y régnait point encore. Pharaon averti en songe que Sara, qu'il avait enlevée, n'est point la sœur, mais l'épouse d'Abraham, la lui remet aussitôt, et lui reproche de l'avoir exposé à la colère de Dieu.—En Phénicie, le roi de Gêrar, Abimelech reconnaît aussi le vrai Dieu.—Le roi de Salem, Melchisédec, prêtre du Très-Haut, offrit en sacrifice du pain et du vin lorsque Abraham eut délivré Loth des mains de Chodorlahomor et de ses alliés.—Le Koue-iu atteste qu'en Chine « les anciens empereurs honoraient le Chang-ti (le Seigneur suprême) et les esprits des clartés, et qu'ils les servaient respectueusement ¹. »

Ce fut par contagion et non par épidémie que s'étendit l'infection idolâtre.—Au rapport de Sanchoniaton, il n'y eut en Phénicie aucun hiérophante avant le fils de Tabion. Il tourna en allégories les choses sacrées, et confia sa méthode aux prêtres, qui la transmirent à leurs successeurs ².—Selon Hérodote, Mélampe instruit par les Egyptiens d'un grand nombre de cérémonies, les introduisit dans la Grèce; apprit à ses habitans le nom de Bacchus et les pratiques de son culte ³.—C'est ainsi que de proche en proche s'étendit la fable.

¹ *Nouveau journal asiatique*. Décembre 1830.

² Philon de Biblos. Euseb., *Præpar. evang.*, lib. I, cap. 10.

³ Hérodote, liv. II, ch. 49.—Diod., liv. I, sect. 2, ch. 26.

Le dogme primitif étant commenté à l'aide de figures, se trouva extérieurement déformé et même travesti, suivant les mœurs opposées des nations; mais dans sa substance, il demeura conforme au type général. — Le fond des diverses mythologies resta identique. — Croire que les prêtres de l'Inde ou de l'Égypte aient enseigné la divinité d'un animal, d'un légume, ce serait étrangement méconnaître l'état de leur civilisation. « A qui persuadera-t-on, demande M. Jomard, que le magnifique temple d'Edfoû ait été élevé en l'honneur d'une brute, sans autre objet que d'y brûler perpétuellement de l'encens devant elle, et de faire tomber une province entière à ses pieds? Quoi! les mêmes hommes qui avaient des notions si étendues sur le système cosmique, et qui cultivaient toutes les sciences naturelles, auraient été livrés à une aussi vile superstition que désavouerait la plus profonde ignorance ? »

Il résulte des observations de Fréret, de Grozier, et des remarques de Parisot, que les anciens Chinois, les mages et les Perses n'étaient point adoreurs des statues; qu'ils leur rendaient un culte purement symbolique.

Les Siamois, les Indous ont aussi expliqué aux missionnaires les hommages dont leurs

¹ *Description des Antiquités d'Edfoû.*

² *Hist. de l'établ. du christ. dans les Indes orient., t. I, ch. 27*

déités de métal sont l'objet: c'est plutôt une vénération emblématique qu'une adoration réelle. On rencontre parmi ces peuples, nombre d'esprits grossiers incapables de s'élever au-dessus des figures qu'embrasse le regard, mais leur superstition ne doit pas être confondue avec leur religion même. Il faut bien se garder de ressembler à ces sectaires qui osent nous taxer d'idolâtrie, parce que nous honorons dans nos églises les images des saints, et que nos bons campagnards, nos matelots ont de naïves préférences pour telle statue ou telle chapelle. Ainsi à Chartres, c'est la vierge de la corniche et non la vierge de l'autel, que le Beauceron aime à prier. A Marseille, c'est Notre-Dame de la Garde, et non celle de la cathédrale, qu'invoque le marin en péril.

Certainement l'idolâtrie fut très répandue et très aveugle, surtout par la pratique; mais il est pourtant à remarquer qu'en général tous ces peuples qui se courbaient devant une pierre, attendaient un grand réparateur, et que même leurs sacrifices cruels témoignent de la catholicité de leur mythe.

CHAPITRE XIII.

UNIVERSALITÉ DE LA TRADITION.
— LA VIERGE MÈRE. — LE RÉPARATEUR. —
ATTENTE GÉNÉRALE.

§ I^{er}.

Tandis que des efforts inouïs multiplient les prodiges; que les descendants de Noé, se partageant les régions de la terre, en font par le travail la conquête, une profonde tristesse accompagne ces grandes sueurs. Ce n'est point l'accablement de la fatigue, l'effroi de labeurs toujours renaissans, c'est le souvenir amer de l'anathème qui pèse sur les générations humaines; c'est le sentiment de la chute primitive, d'une flétrissure mystérieuse transmise de race en race, et qui semble frapper d'un secret opprobre la reproduction de l'homme.

Aussi haut que remontent les traditions, on trouve déjà établie la pratique d'incisions douloureuses et sanglantes sur les organes générateurs. Perpétuée dans le vieil Orient, on la ren-

contre encore en Afrique, sur le continent américain, comme dans les archipels de l'océan Pacifique. Partout a régné l'idée qu'une faute changea la condition de l'homme sur la terre. Les Chinois rappelaient que l'homme avait perdu l'intelligence; les Indous déploraient sa dégradation, suite de la première faute; les Parsis disaient: « En qualité d'enfant de Meschia et de Meschiané (Adam et Eve), l'homme naît impur¹. » Tous les peuples ont reconnu avec Platon que « la nature et les facultés de l'homme furent changées et corrompues dans son chef dès le principe². » La croyance à l'expiation du mal originel par l'effusion du sang n'était pas moins répandue; « c'était une opinion uniforme et qui avait prévalu en tous lieux, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur d'un autre³. » — D'après les thalmudistes, le péché ne pouvait être effacé que par le sang. — L'expiation fut donc, comme l'a déclaré Voltaire, le but des différentes religions. — La terre, qu'un Grec versé dans le mythe a dit « amoureuse du sang » (Philemate) en était abreuvée; l'immolation devint le symbole de la grande expiation attendue. Mais les sacrifices si multi-

¹ Syst. cérém. des livres Zends et pehlois.

² Platon, dans le Timée.

³ Bryant's mythology explained, t. II, p. 455.

pliés se bornaient à des supplications locales ; leur intention ne comprenait qu'une famille, une cité, un royaume. Jamais on n'eût osé supplier par le sang des mortels pour l'expiation de l'univers. On était convaincu que la réhabilitation viendrait d'une nature supérieure. — Des traditions dérivées des temps antédiluviens, conservées par les patriarches, s'étaient répandues dans l'Orient annonçant un rédempteur céleste. Les peuples espéraient en ce médiateur qui réconcilierait avec le ciel l'humanité déchue. Tous attendaient un dieu devant s'incarner, et malgré sa puissance souffrir la misère, les persécutions, les nécessités humaines.... enfin la mort ! La prédiction de sa naissance miraculeuse au sein d'une vierge, était si accréditée que dans la plupart des théogonies fut introduite l'incarnation d'un dieu.

Les livres sacrés des brahmes déclaraient que lorsqu'un dieu s'incarne, il naît dans le sein d'une vierge sans union de sexe¹. — Les Egyptiens avaient à leur zodiaque la vierge allaitant son fils. Isis devient mère sans cesser d'être vierge². — Le Sommonakhodom des Siamois, l'attente du genre humain, est enfanté par une vierge. — Aux Indes, on a trouvé des peintures représentant *Krischna* dans les bras de sa nour-

¹ *Supplém. aux Œuvres de W. Jones*, t. II, p. 548.

² *Plutarch, De Isid. et Osirid.*, p. 62.

rice. Ils ont tous deux autour de la tête une auréole ; ont dirait l'enfant Jésus et la vierge Marie¹. — En Chine, la sainte mère, *Sching-Mou*, « la mère de la parfaite intelligence » offre une parfaite ressemblance avec notre sainte vierge. Elle était ordinairement, comme un secret, placée dans le fond du temple, derrière l'autel, et couverte d'un rideau de soie ; elle tenait son enfant par la main ou sur ses genoux. Une auréole surmontait aussi leur tête. *Sching-Mou* conserva sa virginité en devenant mère². — Les Indiens, les brahmes enseignaient que *Chakia-Mouni* ou *Bouddha* naquit de la vierge *Maha Mai*³. — Généralement, au Thibet, au Japon et en Chine, les peuples ont dans leur persuasion qu'un dieu, voulant retirer le genre humain de la corruption, se rendit dans le sein d'une vierge, et s'incarna. Ce dieu les uns l'appellent, suivant leur langue, *Che-kia* ou *Cha-ka* ; d'autres *Fo*, *Foé* ou *Fohie*⁴. — Dans le nouveau monde, la virginité n'était pas moins révérée que sur le vieux continent. Non-seulement les royaumes du Mexique et du Pérou, mais même des nations barbares avaient aussi leurs traditions sur la vierge. Les *Macéniques*, peuple du Paraguay, aux bords du lac *Zarayas*, parlaient

¹ *Moor, Hindou Panthéon*, planche 59, p. 197.

² *Barrow, Travels in China*, p. 473.

³ *Klaproth, Asia polyglotta. Journ. asiat.*, 1824.

⁴ *Alph. thibétan*, par *Paulin de Saint-Barthélemi*, p. 32.

d'une femme d'une admirable beauté qui, sans contact humain, enfanta un homme, lequel, après avoir opéré d'insignes prodiges, s'éleva dans les airs aux yeux d'un grand nombre de disciples, etc.¹. — Chez les Germains, la vierge avait un culte. — Les druides gardaient dans l'intérieur du sanctuaire la statue d'Isis, vierge, mère du libérateur futur². — On sait que dans plusieurs villes des Gaules, des autels étaient dressés à la vierge qui devait enfanter; qu'à Châlons entre autres, où, il n'y a pas plus de trois ans, on a découvert dans une maison, sur la place du Grail, des vestiges druidiques, la tradition locale mentionnait, d'accord avec l'histoire, une chapelle souterraine, jadis dédiée par les druides à une vierge, dont la statue portait cette inscription : *Virgini pariturae, druides*³ ! — Par l'attente du bienfait qui devait sortir d'une vierge, la virginité prit un caractère sacré. De là, sans doute, le respect, les immunités, les privilèges dont l'entouraient les institutions publiques. En Amérique comme à Rome, aux Indes, à Athènes, les vestales avaient leurs collèges; en Chine, elles recevaient des empereurs des distinctions particulières. Les druidesses, à cause de leur virginité perpétuelle, étaient ré-

¹ Muratori, *Christianesimo felice*, t. I, ch. 5.

² Elias Schedius, *De diis germanis*, p. 346.

³ *Ann. de phil. chrét.*, 1833 oct., n° 40.

putées saintes¹. Les pythonisses, les sybilles qui influaient sur les conseils des nations, demeuraient vierges. En Grèce, le meurtre, même involontaire, d'une vierge, restait irrémissible². — Pourquoi cet hommage unanime rendu à la virginité, sinon par l'espérance qu'elle donnait aux peuples de la terre? Cette vénération provenait si directement de l'attente commune, que le prince Isaïe, prophète, annonçant la venue du Messie, ne dit point : « Voici qu'une vierge concevra; » mais « voici que LA vierge concevra³, etc. »

Rien n'est à négliger dans la parole de Dieu.

Ce petit monosyllabe devient une sublime exégèse de la concordance des traditions de l'humanité entière: Le prophète n'annonce point ce phénomène qu'une vierge enfantera. Il dit simplement et sans commentaire: Voici que LA vierge, etc. Remarquez ce choix de l'article défini LA exprimant que cette vierge est celle dont s'entretiennent les générations, et qui leur est déjà familière par les récits des vieillards. — De LA à UNE est toute la distance du connu à l'inconnu.

¹ P. Mela, lib. 3, cap. 6.

² Pausan., lib. 3.

³ Les versions, chaldaïque, syriaque, arabe et grecque, le texte des Septante, conservent fidèlement l'article défini LA; mais la langue latine n'ayant pas d'article, la Vulgate ne pouvait l'exprimer, et la traduction française, sans le savoir, s'est écartée du texte original.

§ II.

Aux temps antiques, par toute l'Asie régnait la tradition d'un SAUVEUR attendu. Pourtant on savait qu'il ne visiterait point encore le monde. Un illustre Iduméen, Job, avouait qu'il ne verrait de ses yeux le SAUVEUR qu'au jour de la résurrection; qu'il emportait cet espoir dans son sein¹. — Ce SAUVEUR, les Perses le personnifiaient dans *Mithra*, médiateur pour les nombreuses âmes de la terre². — Le fils de Beor, prêtre du vrai dieu, qui avait reçu la doctrine du très-haut et les visions du tout-puissant, disait au milieu des nations étrangères, qu'il verrait le rédempteur, mais non prochainement, et sur cette terre. Il annonçait que l'étoile luirait sur Jacob; que d'Israël surgirait le sceptre; que de Jacob sortirait celui qui devait régner³. — Le nom sacré dont le fils béni d'Isaac désigna le Messie, Siloh! était, en Chine, le nom même donné au DIEU-HOMME. Siloh! la première lettre signifie très haut, la seconde seigneur, la troisième l'unité, la quatrième l'humanité⁴. — Dans l'ancienne écriture hiéroglyphique, un grand nuage

¹ Job, l. 19, c. 26, 27.

² *Boun-déhesch, Jescht de Mithra*, card. 12.

³ Numer. 24. — *Bibl. orient.*, t. VI, p. 510.

⁴ *Mémoires sur les Juifs établis en Chine*, 1780.

auquel est suspendu un enfant exprimait l'HOMME ATTENDU¹. Ce qui explique bien naturellement cette prière mystique du prophète : « *Rorate coeli desuper et nubes pluant justum.* » — Abulfarage rapporte que, sous le règne de Cambasous (Cambyse) Zerdascht, auteur du magisme, Mède, selon les uns, Assyrien et disciple du prophète Élie selon d'autres, avertit ses sectateurs de la venue du Christ et de l'étoile qui brillerait à sa naissance². — Le nom du dieu médiateur des Égyptiens, *Orus*, dans l'acception de son origine chaldaïque *Ouriat*, signifiait maître, docteur. Suivant les historiens orientaux, *Orus* s'appelait encore *Mokhalles albaschar*, le SAUVEUR DES HOMMES³. — Les Chaldéens donnaient également à ce dieu le titre de SAUVEUR DES HOMMES, Dhouvanai⁴.

Il était enseigné que ses souffrances iraient jusqu'à la mort; que son immolation serait la rançon du genre humain; que de son sang il effacerait la faute inexpiable d'Adam. — Les Goths présentaient le fils premier-né de Dieu comme notre médiateur, devant écraser la tête au grand serpent et payer de sa vie ce triomphe⁵. — Les Thibétains, transportant dans le passé l'avenir,

¹ Remarque du savant sinologue Cibot.

² D'Herbelot, *Bibl. orient.*, art. *Zerdascht*.

³ *Bibl. orient.*, art. *Hermès*, t. III, p. 195; l. IV, p. 301.

⁴ D'Herbelot, t. III, p. 197.

⁵ *Edda, Fab.* 11, 27, 32.

montraient le libérateur né de la vierge vivant dans la retraite et le jeûne avant de commencer sa mission ; se chargeant de la misère des hommes pour les sauver, souffrant volontairement, se livrant pour caution de ceux qui étaient dans les enfers ou dans des corps de bêtes¹. — En Chine, les livres *likiyki* annonçaient un héros qui devait tout rétablir dans le premier état et détruire les crimes par ses propres souffrances². C'est Kiun-tsé, c'est le SAINT. Le Tchoung-young, le Chou-king disent que « le SAINT n'a pas de père. Il est conçu par l'opération de Tien³. » Les Kings parlent aussi de ce personnage mystérieux. — Il existait avant le ciel et la terre. Quoique si grand, sa nature est semblable à la nôtre. — « Tien-gien sera le DIEU-HOMME; il sera parmi les hommes, et les hommes ne le connaîtront pas. » — « Frappez le SAINT, déchirez-le de fouets, mettez le voleur en liberté....⁴! — » Dans toutes les contrées civilisées ou barbares, vivait la croyance qu'un dieu-homme rachèterait de son sang l'humanité coupable. — Un des plus profonds mythologues, Eschyle, sous la figure de *Prométhée*, réunit les traits épars de la narration sur le rédempteur, et donna à la Grèce as-

¹ Klaproth, *Journ. asiat.*, janvier 1834.

² Ramsay, *Disc. sur la Mythol.*, p. 150, 151.

³ Kong-yant-tse, *Mém. concern. les Chinois*, t. I, p. 386.

⁴ Passage cité dans les *Élém. de philos. cathol.*

semblée le spectacle d'un dieu faisant mourir un dieu. — Platon traçant l'image symbolique du juste, dit : « Vertueux jusqu'à la mort, il passera pour inique, pervers, et comme tel il sera flagellé, torturé et enfin MIS EN CROIX ! » Jean-Jacques l'a reconnu. « Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait JÉSUS-CHRIST ! La ressemblance est si frappante que tous les pères l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.² »

Au milieu des nations occidentales de l'Asie, habitait un peuple dont les prophètes avaient annoncé les actes et les souffrances du Messie futur. — Isaïe disait que le fils de LA Vierge s'appellerait *Himmanuel* (Dieu avec nous), mot signifiant l'alliance des deux natures (VII). — Jérémie lui donnait son nom céleste, *JÉHOVA*, qui, par la procession de ses lettres, indique aussi l'union des deux natures (XXIII, v. 6). — Malachie voit qu'il aura un précurseur (III, VI). — Michée nomme le lieu où il naîtra, Bethléem (v, v. 2). — Le prince Isaïe prédit qu'il commencera sa prédication sur les confins de la terre de Zabulon et de Nephtali, le long de la mer, au delà du Jourdain, et dans la Galilée (IX, v. 1). Le roi David précise la forme parabolique de ses

¹ Platon, *République*, liv. II.

² J. J. Rousseau, *Emile*, liv. IV.

discours (ps. LXXVII, v. 2). — Zacharie marque son entrée humblement triomphale sur un âne (ix, v. 9). — La trahison de Judas, sa mort misérable, son remplacement dans l'apostolat sont prédits (psal, LIV, c. 8, v. 5), ainsi que les trente deniers d'argent, prix de son forfait et du champ du potier. (Zach., XI, v. 12). — Isaïe dit l'oblation volontaire du SAUVEUR (LIII, v. 7), son innocence (LIII, v. 9), son immolation pour nos péchés (LIII, v. 5, 6, 11, 12). Toutes les circonstances du grand sacrifice sont racontées plusieurs siècles avant son accomplissement; les faux témoins suscités contre le Christ (psal. XXIV, v. 12; XXXIV, v. 7), sa flagellation, son crucifiement (psal. XXI, v. 18), sa place entre deux voleurs (Isaïe, LIII, v. 12), le fiel et le vinaigre dont on l'abreuve (psal. LXXVIII, v. 22), le coup de lance dont il est percé (Zach., XII, v. 10), ses habits tirés au sort (psal. XXI, v. 18, 19), les railleries dont l'accablent les passans (psal. CXXI, v. 8, 9), sa prière pour ses bourreaux (Isaïe, LIII, v. 12).

§ III.

Tandis que s'avançaient les temps prédits, la nécessité du Rédempteur devenait plus pressante et plus sentie. L'Éternel faisait entendre à Israël l'approche de la loi nouvelle.

« Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes? dit le Seigneur par la voix du prophète. J'en suis dégoûté : je n'ai jamais aimé les holocaustes des bœufs, ni la graisse des troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs.

« Lorsque vous venez paraître devant moi, qui a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains, pour fouler aux pieds mes parvis?

« Ne me présentez plus de vaines oblations, l'encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes; l'iniquité et la fainéantise règnent dans vos assemblées¹. » — Platon avouait que de lui-même l'homme ne sait pas prier; qu'il a besoin d'apprendre quel hommage il doit aux dieux, et conseillait d'attendre, pour offrir un sacrifice efficace, l'arrivée du suprême instituteur². — Les POURANAS exprimaient l'attente des peuples; la terre se plaignait de ce qu'elle allait, sous le poids des iniquités, s'enfoncer dans le *patala*. Wichnou (seconde personne de la trinité indoue) la consolait, lui promettait un SAUVEUR qui viendrait naître dans la maison d'un berger, serait élevé parmi des pasteurs et l'affranchirait de la dynastie des Daytias (démons)³. — Les livres chinois renfermaient une

¹ Isaïe, ch. 1, v. 12, 13, 14.

² Platon, — Second Alcibiade.

³ *Observ. du cap. Wilfort*, de la société de Calcutta.

semblable espérance. « Il faut attendre cet homme, et ensuite il y aura perfection. C'est pourquoi l'on dit : sans la vertu suprême, la suprême loi ne prendra pas racine. Cent chi (trois mille ans) se sont passés à attendre le saint homme... Aussi la gloire de son nom inondera comme un océan l'empire du milieu; elle parviendra aux barbares et aux étrangers, en tous les lieux où vont les vaisseaux et les chars ¹. »

— Des ouvrages originaux attestent que souvent Confucius parlait du SAINT qui devait exister à l'OCCIDENT. — « Le ministre *Phi* consulta Confucius, et lui dit : Maître, n'êtes-vous pas un saint homme? (Ce mot exprime en chinois un homme-dieu.) » Il répondit : Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle personne qui soit digne de ce nom. Mais, reprit le ministre, les trois rois (chefs des dynasties *Hia*, *Chang* et *Tchêou*) n'ont-ils pas été des saints? Les trois rois doués d'une excellente bonté ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible. Mais moi *Khiéou*, je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre reprit : Les cinq seigneurs n'ont-ils pas été des saints? Les cinq seigneurs, dit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable. Mais moi

¹ *Le T'choung-Young*, ch. 27, 29, 31.

² A. Rémusat, *Notes sur le T'choung-young*.

Khiéou je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre lui demanda encore : Les trois Augustes n'ont-ils pas été des saints? Les trois Augustes, répondit Confucius, ont pu faire usage de leur temps; mais moi *Khiéou*, j'ignore s'ils ont été des saints. Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin : S'il en est ainsi, quel est donc celui qu'on peut appeler SAINT? Confucius répondit pourtant avec douceur à cette question : Moi *Khiéou*, j'ai entendu dire que dans les contrées OCCIDENTALES, il y aurait un saint homme qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles..... Aucun homme ne saurait dire son nom (« Qui pourra raconter sa génération? » *Isaïe*, LIII); mais moi *Khiéou*, j'ai entendu dire que c'était là le véritable SAINT ¹. — Ce n'était point par l'effet d'une prévision surhumaine, d'une révélation céleste que le philosophe chinois croyait à l'arrivée du SAINT. Il nous apprend qu'il l'a *entendu dire*. Ainsi donc cette tradition lui était venue de ses devanciers; toutes les nations espéraient l'apparition du rédempteur. — « Les peuples, disait *Mentius*, disciple de Confucius, l'attendent comme les plantes flétries attendent la rosée ². » — Les Indiens témoignaient la même impatience. Un de leurs poèmes sacrés, le *BARTA CHASTRAM*, conte-

¹ *L'incariabe milieu*, p. 144, 145.

² Her. Jos. Schmitt, *Origine des Mythes*.

naît, il y a environ deux mille cinq cents ans, cette prédiction : « Il naîtra un brahme dans la ville de Sçambelam : ce sera Wichnou Iesoudou..... Alors ce qui était impossible à tout autre qu'à lui, ce Wichnou Iesoudou, brahme, conversant parmi ceux de sa race, purgera la terre des pécheurs, y fera régner la justice et la vérité, offrira un sacrifice..... » Remarquez les noms donnés au Messie, à la ville où il naîtra. Quelle admirable concordance avec les livres hébreux ! « Il naîtra un brahme, » un prêtre (*sacerdos in æternum*) « dans la ville de Sçambelam » (Bethléem). Bethléem signifie en hébreu *maison de pain*, et Sçambelam veut dire, dans le style sacré des Indous, *pain de maison*, pain domestique, etc. « Ce sera Wichnou Iesoudou. » Wichnou (seconde personne de la trinité indoue), « Iesoudou » (Jésus !). *Dou* est dans cette langue, dit le traducteur du Barta Chastram, la terminaison commune aux noms propres masculins. Ainsi *Iesoudou* n'est pas plus différent de *Iesou* que *Tiberius* de *Tibère*¹. » — Le Bagavadam montrant la seconde personne, Wichnou, qui, renfermée dans le sein d'une femme, vint à la vie sous le nom de *Chrishna* (Christ!), n'attestait pas moins formellement l'identité des traditions sur le Messie. « Toutes les circonstances de sa

¹ *Rech. asiat.*, rad. par Labaume. Notes.

naissance, comme de son nom, rappelaient Jésus-Christ, » écrivait M. de Guignes; « il est né d'une vierge, dans une grotte, où il y avait un âne; pendant la nuit, il a été adoré par des anges et par des bergers¹. »

En ce temps-là, « le peuple qui marchait dans les ténèbres, aperçut une grande lumière. » Les livres hébreux restés inconnus aux nations étrangères, furent publiés dans la ville des philosophes, Alexandrie, métropole du royaume de la critique. Un des Ptolémées fit traduire en grec, et déposer à la bibliothèque du musée les saintes écritures. En dépit des docteurs de la loi, inconsolables de cette profanation, des Athéniens, des Romains purent copier la version des Septante. Ainsi se répandit dans le monde la tradition juive. Et quand Varron voulut, par l'universalité des récits, établir l'unité de Dieu, il s'appuya des écrits des Hébreux² : — Dès ce moment l'attente du réparateur était une croyance ferme et stable. — Les mages n'avaient point oublié l'avertissement de Zerdascht, leur grand-maître, sur l'étoile qui leur annoncerait la naissance du Messie, auquel il leur recommandait de porter des présents³. — Dans l'Orient courait le bruit qu'une étoile merveilleuse devait diriger les

¹ *Bagavadam*, liv. I, 9, 10. — V. Jones, *Asiat. research*, t. I.

² Saint-Augustin, *Cité de Dieu*, t. I, liv. IV, ch. 31.

³ D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, art. *Zerdascht*.

saints hommes vers le lieu où naîtrait l'enfant. — C'est à cette époque qu'un empereur de l'Inde alarmé de quelques oracles, chargea ses émissaires de mettre à mort cet enfant, s'ils venaient à le découvrir¹. — La poésie indoue nous montre aussi le tyran Concha qui, apprenant l'accouchement de Dohibaki, ordonne qu'on lui apporte l'enfant *Chrisna* pour le faire périr. Mais la mère, informée de cette résolution, l'a fait transporter en secret dans la ville de *Gokoulam*, où il resta dans la maison de Nanda, son père nourricier². — Aucune de ces rumeurs ne se perdit. Elles pénétrèrent au cœur de l'empire chinois, pour lui annoncer que le moment était venu. Mais comme elles avaient mis près d'un siècle à traverser toute l'Asie, quand le souverain *Ming-ti* envoya aux Indes des ambassadeurs pour découvrir le SAINT, déjà depuis 65 ans, le fils de l'homme, du haut de sa croix, avait dit au ciel : TOUT EST CONSOMMÉ³ !

Le monde romain ne pouvait rester étranger à l'attente unanime. — Vers la fin de la république, Cicéron annonçait la loi unique par laquelle seraient régis tous les hommes⁴. — Les oracles sybillins prédisaient deux rois; l'un devait régner à Rome, l'autre sortir de l'est de la

¹ *Rech. asiat.*, t. X. — *Rech. chrét.*, de Buchanan, p. 266.

² Dubois, *Mœurs, instit. et cérém. des peuples de l'Inde*.

³ Her. Jos. Schmitt, *Origine des mythes*.

⁴ *Républ.*, l. III, ch. 17, éd. Leclerc.

Judée, pour gouverner l'univers¹. — On ne saurait croire, dit Heyne, à quel point en ce temps toutes les nations étaient occupées de prophéties et en avaient l'esprit frappé². — Suétone avoue que « tout l'Orient avait retenti de l'antique et constante opinion, que les destins voulaient qu'en ce temps il sortit de la Judée les dominateurs du monde³. » — Tite-Live, Salluste, Tacite, Plutarque, mentionnent cette croyance. — Volney connaît l'attente générale d'un grand médiateur, d'un *sauveur futur*⁴. — Boulanger, après avoir montré l'universalité de cette espérance, l'appelle follement *chimère universelle*⁵. — Le 6 juin 1833, à la séance de la société littéraire de Londres, il a été lu un mémoire sur l'origine d'une prophétie latine, qui circula pour la première fois à Rome, 63 ans avant l'ère chrétienne, annonçant que la nature allait faire naître un roi pour le peuple romain. « *Regem populo Romano naturam parturire*. » A ce sujet le MÉMORIAL ENCYCLOPÉDIQUE déclare que « il est constant, d'après le témoignage d'auteurs anciens et les recherches des modernes, qu'un pareil oracle avait cours en Italie plus de 60 ans avant Jésus-Christ⁶. »

¹ Whiston, *Vindication of sybill. orac.*, p. 31.

² Heyne, *Obser. in Tibull.*, p. 135.

³ Suétone, *Vie de Vespasien*.

⁴ Volney, *Ruines*, ch. 22.

⁵ *Rech. sur le despotisme oriental*, sect. 10.

⁶ *Mémor. encyclop.* août 1833.

CHAPITRE XIV.

SIÈCLE D'AUGUSTE. — JÉSUS DE NAZARETH.

ALERE FLAMMAM
VERITATIS § I^{er}.

Le glaive était enfin rentré dans le fourreau. Les portes d'airain du temple de Janus se fermèrent aux regards de l'univers surpris. Des îles de la mer aux confins des Mauritanies, des bords Lusitaniens aux rives de l'Euphrate, flottaient paisibles les enseignes de la république. Foulés par la victoire, les peuples se relevaient après la pluie de sang, comme l'herbe des bois après l'orage. Les coursiers belliqueux maintenant traînaient sous le joug la charrue. L'homicide soldat creusait des sillons nourriciers. Avec la sécurité renaissait l'abondance au sein des nations. Les mères allaitaient sans regret des enfans que ne moissonnerait plus le fer. La paix ramenait aux humains sa fertilité, ses heureux loisirs, une tranquillité depuis long-temps inconnue. Les champs florissaient, le négoce devenait prospère, l'argent, chose commune; les bourgades bénissaient les dieux, et dans la ville Éternelle,

amplement rassasié de pain et de spectacles, le prolétaire publiait dans sa joie le prochain retour de l'âge d'or.

Les muses, jusqu'alors effrayées du bruit des armes, pour la première fois venaient de descendre au Capitole. Des célébrités littéraires remplaçaient de sanglans renoms. Au lieu de proscriptions et de poignards, il s'agissait des tragédies de Varius Lucius, des poèmes ornithologique et botanique d'Æmilius Macœr, de la *Cigue* satyrique de Domitius Marsus; on citait le poète héroïque Cornelius Severus, le savant Hygin, bibliothécaire impérial, Musa, le médecin d'Auguste, Celse Cornelius, surnommé l'Hypocrate des Latins, Carus, précepteur des jeunes Césars, leurs doctes amis Tuticanus, Plotius, Valgius et Pedo Albinovanus chantant l'exploration de Germanicus dans les mers du nord. Le fameux Pollion, orateur, poète, philologue, critique et historien des guerres civiles de sa patrie, déjà courbé par les ans, Pollion, qui fut dans l'intimité de Cicéron, passa le Rubicon avec César, sans plus approuver ses *Commentaires*, que la *patavinité* du style de Tite-Live, venait, pour seconder la studieuse ardeur de la jeunesse, d'ouvrir et de rendre publique sa bibliothèque. Il y avait placé avec religion le portrait de Térentius Varron, le plus érudit des Romains, et les quatre cent quatre-vingt-dix

ouvrages écrits avant sa quatre-vingt-dixième année. Alors se voyaient d'ingénieuses rivalités, s'entendaient d'harmonieuses disputent. Dans les nuits embaumées, les jardins de Mécène retentissaient de sons mélodieux. Poètes, nés le même jour, compagnons fidèles, le front ombragé de fleurs, Ovide et Tibulle accordaient leurs lyres voluptueuses; Properce illustrait Cynthie; Horace célébrait son patron et ses vins; le Cygne de Mantoue exhalait ses chants immortels.

Cependant à travers ces heures fortunées, une immense préoccupation s'emparait des esprits; un malaise contagieux gagnait les peuples. Jamais paix aussi belle, et pourtant ce présent si heureux ne pouvait remplir les besoins indéfinissables qu'éprouvait la génération. Des bruits mystérieux sortaient des villes, circulaient dans les hameaux; on assiégeait les astrologues, les enfans interrogeaient les vieillards; on fatiguait les oracles; les plus antiques poésies sybillines étaient exhumées. Dans la foule des réponses pythoniques, au milieu des vers érythréens, samsiens, égyptiens, sardiaques, les traditions cuméennes et hébraïques étaient surtout renommées. Elles parlaient d'un roi qui sortirait de l'est de la Judée pour gouverner l'univers; et ces rumeurs qui de toutes parts sourdaient dans l'empire, arrivaient des quatre vents aux barbares. Sous la hutte du Dace comme aux jar-

dins d'Académie, sous la tente de l'Arabe ainsi qu'aux marais du Batave, chacun en son idiome s'enquerrait du siècle nouveau. Les hommes s'agitaient émus d'une attente unanime; ceux du couchant et du septentrion se tournaient vers l'orient, et par-delà les régions de l'aurore, chez les Indiens, les gymnosophistes, jusqu'aux limites habitées des Séréres, attentifs, ils contemplaient l'occident. Ainsi, des deux extrémités de l'orbe les regards de l'univers se rencontraient pour la première fois; et c'était près du berceau du genre humain, lieu marqué de toute éternité pour l'avènement du règne futur.

Les cités, les cabanes, frémissaient, impatientes du jour annoncé: jamais encore on n'avait ouï de telles espérances, vu de telles agitations. Ce mouvement unanime remuait aussi la ville Éternelle; et tandis que la savante Athènes élevait un autel à ce *dieu inconnu*, dans son lyrique transport, Virgile s'écriait: « Voyez le monde chancelant sous le poids de sa voûte, les terres, les vastes mers, comme tout se réjouit du siècle qui va naître..... L'enfant gouvernera l'orbe pacifié..... le serpent périra. »

Vers ce temps, la paix étendant son rameau sur l'univers, il plut au César Octave-Auguste de savoir combien de têtes protégeait son épée: un édit de dénombrement parut. Cyrinus, gouverneur de la Judée, le publia. Malgré l'hiver

qui sévissait alors, tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville natale. Il y avait encombrement sur les routes de l'empire. Parmi tant d'autres, un charpentier était parti de la Galilée pour venir dans la ville de ses pères en Judée, à Bethléem; il avait avec lui sa fiancée qu'il appelait sa femme; elle était enceinte. Le temps de ses couches arriva. Parce qu'ils étaient pauvres, il n'y eut point de place pour eux dans les hôtelleries : elle accoucha comme elle put, entourant son enfant de langes et le posa dans la mangeoire d'une étable. Ce pauvre enfant, qui n'eut pas même, comme Moïse, un berceau de jonc, que les hommes repoussèrent de leur toit, qu'ils reléguèrent avec les animaux, était pourtant celui dont on s'entretenait dans les palais, les chaumières, sur les navires et aux puits du désert; celui qu'avaient annoncé les prophètes, le désiré des nations, le Messie, venu pour payer notre rançon de sang : c'était Jésus, le Christ, notre Seigneur!

§ II.

Donc il était arrivé, ce rédempteur si ardemment souhaité de l'univers.

Son enfance se passa dans les voyages, la gêne, l'obscurité. Il réunit en une seule les vérités éparses au milieu du genre humain, dans les di-

verses religions, émanations défigurées des traditions patriarcales; les consacra derechef, les introduisant dans sa doctrine. Il instruisit par la parole, confirma par l'exemple; distribuant le précepte aux campagnes et aux villes, aux docteurs et aux ignares.

Venu, non pour apporter aux puissans de la terre les trésors dont ils regorgeaient, mais pour consoler les faibles, les indigens, les opprimés, que repoussaient l'égoïsme et l'orgueil; il les appela : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » L'esclavage assimilait des hommes au bétail; on pouvait les mettre au labour, les échanger, les vendre, les tenir comme un âne ou comme un porc; c'était horrible. Pourtant, en désignant cette classe infortunée, la parole du Sauveur eût peut-être suscité une autre guerre civile; de nouveaux Spartacus eussent surgi de toutes parts. Jésus dit seulement ces mots : « Aimez-vous les uns les autres. — Faites aux autres ainsi que vous voulez qu'il vous soit fait. » Et, sans trouble, tombèrent les chaînes, s'ouvrirent les carcans.

Aux théâtres, la foule applaudissait ce vers d'Euripide : « A Sparte comme à Troie, il est beau de se venger d'un ennemi. » Quand le Christ eut dit : « Si vous pardonnez aux hommes, votre père céleste vous pardonnera vos fautes, » le vers d'Euripide ne fut plus compris.

Il enseigna à l'homme la prière qu'il doit au créateur des mondes, la prière par excellence, la prière sublime, commencement et fin de toute philosophie, l'Oraison *dominicale*, où l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité respirent unis d'un souffle ineffable.

Ayant pendant trois années répandu sa lumière, opéré des prodiges à la vue du peuple, guéri d'incurables infirmités, forcé les lois de la vie et rappelé l'existence dans le sein de la mort, il subit toute la rigueur de l'humaine condition. Depuis la faim, les regrets, les embûches, les importunités, les fatigues, les persécutions, les calomnies, l'ingratitude jusqu'à la trahison, la torture, la condamnation inique, la mort violente... ! ils'initia à toutes les souffrances, résuma en lui toutes les douleurs.

Ainsi furent accomplies les prophéties qui, plusieurs siècles avant sa venue, décrivaient les circonstances de sa mission, sa naissance à Béthléem, son entrée triomphale sur une ânesse, ses habits tirés au sort, le vinaigre dont on l'abreuva, le coup de lance que lui donna un Romain, les gardes mis autour de son sépulcre, et ses membres confiés à un riche personnage (Joseph d'Arimathie).

Le jour où cet homme fut cloué au gibet de l'esclavage, un phénomène inouï se manifesta dans les cieux. Visiblement la nature fut en deuil :

sans éclipse, le soleil était voilé. Les ténèbres qui s'épandirent sur la face du globe épouvantèrent les peuples. Les annales de l'Asie en ont conservé le souvenir et remarqué la date. Le fait est constant, irrécusable. L'historien des Olympiades, Phlégon, a rendu témoignage de l'obscurité qui couvrit alors la terre¹.

Le rocher du Calvaire fut scindé violemment, et aujourd'hui encore la géologie est impuissante à expliquer le caractère singulier de cette fracture².

Trois jours après, les gardes mis autour du tombeau par les prêtres des Juifs, qui l'avaient scellé de leur sceau, ne pouvaient restituer le cadavre; car la terre frissonnant avait tressailli, un ange radieux avait renversé la pierre du sépulcre, et les guerriers gisaient demi-morts, éperdus d'effroi; selon sa promesse, le Christ était ressuscité!

Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, expédia à Rome les actes du procès de Jésus de Nazareth. Sur leur lecture, l'empereur Tibère proposa au sénat de mettre le supplicé au nombre des dieux.

¹ Phlégon rapporte qu'en la 20^e olympiade (correspondant à l'an 33 de l'ère actuelle) il y eut la plus grande éclipse de soleil qu'on ait jamais vue; qu'à l'heure même de midi les étoiles paraissaient dans le ciel. Mais l'astronomie démontrant qu'il n'y eut point cette année là d'éclipse, force nous est de reconnaître que la cause de cette obscurité inouïe fut toute surnaturelle.

² Les voyageurs sont stupéfaits à l'aspect de cette rupture. — Voyez Maundrell, Flemming, Shaw, *Voyages*, t. II, ch. 2.

Cependant quelques pêcheurs, quelques artisans pauvres et illétrés, choisis par le Messie comme disciples, qui, témoins de ses miracles, parfois doutèrent encore pourtant de sa puissance, qui ayant protesté qu'ils mourraient pour lui, se dispersèrent et lâchement l'abandonnèrent à l'heure du péril, venaient de se réunir. L'apparition du Fils de l'homme depuis sa résurrection, ses discours, ses actes parmi eux, corroboraient leur foi. Selon la promesse divine du Rédempteur qui, à leurs yeux, était remonté dans le séjour de sa gloire, ils reçurent l'Esprit et parlaient toutes les langues connues.

Pierre le pêcheur, celui-là même qui dans la cour du grand-prêtre, par frayeur ou par honte, avait jusqu'à trois fois affirmé qu'il ne connaissait pas son maître, prit la parole au milieu de Jérusalem, rappela les miracles et la renommée de Jésus de Nazareth : « Cependant vous l'avez crucifié, vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, dit-il, mais Dieu l'a ressuscité. » Ceux qui écoutèrent sa parole reçurent le baptême, et ce jour-là environ trois mille personnes se joignirent à ceux qui reconnaissaient le Christ.

Vers ce même temps, Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure ; il y avait là un homme estropié dès sa naissance, que l'on déposait tous les jours à une porte du temple, nommée *la Belle Porte*, afin qu'il de-

mandât l'aumône. Cet homme ayant vu Pierre et Jean près d'entrer, les pria de lui jeter quelque monnaie. Pierre arrêtant avec Jean sa vue sur le pauvre, lui dit : « Regardez-nous ; » celui-ci le regardait attentivement espérant recevoir une grande aumône. Alors Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai je vous le donne : levez-vous au nom de JÉSUS-CHRIST de Nazareth, et marchez. » Et l'ayant pris par la main droite, il le souleva, et aussitôt les plantes et les os de ses pieds s'affermirent ; il se leva tout transporté, commença à marcher, et entra avec eux dans le temple en louant Dieu. La foule reconnaissant ce mendiant, hôte accoutumé *de la Belle Porte*, était dans le ravissement à la vue de ce prodige ; elle les suivit dans la galerie de Salomon, et alors Pierre dit au peuple : « O Israélites ! pourquoi nous regardez-vous en vous étonnant, comme si notre puissance avait fait marcher cet homme ? Le Dieu de nos pères a glorifié son fils JÉSUS que vous avez livré et renoncé devant Pilate qui l'avait jugé absous ; vous avez renoncé le *Saint* et le *Juste*, et vous avez demandé la grâce d'un meurtrier ; et vous avez fait mourir l'auteur de la vie ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes témoins de sa résurrection. — C'est par la foi en son nom que cet homme que vous connaissez tous, a été guéri. — Mes frères, vous avez agi (contre Jésus) par ignorance aussi bien que

vos sénateurs, je le sais ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de ses prophètes, que le Christ souffrirait la mort. » tandis qu'il parlait, les prêtres, le capitaine des gardes du temple et les Saducéens survinrent ; les ayant arrêtés, ils les jetèrent en prison. Or un grand nombre des assistans crurent, et il y en eut environ cinq mille.

L'apostolat a commencé : Jean enseigne dans l'Asie-Mineure, André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes, Philippe dans la Haute-Asie. Barthélémy porte jusqu'aux Indes l'Évangile écrit par Mathieu. Mathias prêche en Éthiopie, Simon en Perse ; un persécuteur acharné des chrétiens, Saul, qui gardait les habits du diacre Étienne pendant sa lapidation, tout à coup appelé à la foi, évangélise à Ephèse, en Grèce, en Provence, dans les deux Espagnes.

Pierre et Paul, obscurs voyageurs, entrent dans la capitale du monde pour y fonder le nouvel empire. Le premier, de condition vile, fut mis en croix la tête en bas ; le second, en sa qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée.

Déjà le sang coule ; ce sang doit cimenter l'immortel édifice. — Laissons parler un philosophe que nul n'arguera de fanatisme, J.-J. Rousseau : « Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde ; leur méthode était simple ;

ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré, et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant fut la sainteté de leur vie... L'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel. » Écoutons encore l'incrédule Bayle : « L'Évangile prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en peu de temps par toute la terre ; c'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu. »

La parole des apôtres a retenti. L'affranchissement de l'homme est proclamé. La puissance à son tour affranchit la faiblesse. La femme sort de sa condition déprimée et reprend auprès de l'époux, la place d'Ève auprès d'Adam avant sa chute ; elle redevient sa compagne.

Le Christ ayant libéré l'homme, l'homme libérait l'esclave. — L'égalité devant Dieu préparait l'égalité devant la loi. Le Christ avait donné cet enseignement : « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. » On n'osait plus assimiler aux animaux, aux choses ceux que le Rédempteur divin avait achetés de son sang, ceux qui avaient au ciel le même père et sur la terre le même sauveur.

¹ Réponse au roi de Pologne, p. 262.

² *Dict. crit.* art. *Mahomet*, remarque O.

La charité chrétienne se révéla.
Ces hommes qui repoussaient l'injure en la pardonnant, la persécution en priant pour leurs ennemis; ces femmes qui prenaient à leur mamelle les enfans abandonnés de leurs bourreaux; par la gravité et la décence de leur langage, la sublimité de leur dévouement amollirent l'égoïsme et l'orgueil intronisés dans les nations. L'attrait divin du christianisme, le charme de sa bienveillance et de sa douceur justifiaient à chaque instant cette parole de Jésus : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » En effet, des familles, des bourgs, des cités entières se rangeaient incessamment sous l'étendard de la croix.

CHAPITRE XV.

RATIONNALITÉ DU CHRISTIANISME.

En comparant les plus bizarres traditions des annales humaines, depuis l'origine de la société jusqu'à nos jours; sous les latitudes diverses, les zones opposées, dans les îles et dans les continents, nous retrouvons sur tout l'orbe terrestre une croyance universelle et identique. Ainsi que l'a dit Voltaire, « la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. » Partout l'homme dégénéré attend un *Divin Réparateur*, un *Homme-Dieu*, un *Juste*, qui offrira un grand *Sacrifice*. Ainsi que l'a dit encore Voltaire, « de tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. » — L'expiation est en effet l'idée dominante de tous les cultes. L'expiation par l'effusion du sang est crue la plus satisfaisante, conséquemment la plus efficace. — Le sang coule. — Parmi les animaux sauvages, cruels et meurtriers, nul n'est réputé digne de sacrifice. On choisit ceux de mœurs inoffensives qui, rangés sous la vie domestique, participent en quel-

que sorte à l'existence humaine. Mais on n'est point rassuré; on cherche encore une autre victime. On est persuadé qu'il faut un sacrifice réellement humain; et les Carthaginois offrent de petits enfans purs de tout acte mauvais; et les Phéniciens et les peuples de l'Assyrie font aussi couler le sang innocent; et les Babyloniens et les Perses tirent de sa prison un homme condamné à mourir, l'assoient sur le trône du roi, le revêtent de ses habits, durant plusieurs jours le comblent d'honneurs, ensuite le dépouillent, le battent de verges, l'attachent au gibet. — Dans les calamités publiques, les Danois sacrifiaient leur roi. — Les Druides égorgaient un vieillard. — Dans l'Inde, des rois se dévouaient eux-mêmes pour leur peuple, comme Curtius pour ses concitoyens les Romains. — En Norwége et en Suède, les rois immolaient leurs propres enfans. — Chaque année, en Égypte, une vierge était sacrifiée pour le salut du pays. — L'histoire grecque abonde en exemples affreux. — Que signifiaient le labyrinthe et le Minotaure de Crète? — Philon de Biblos dit: « La coutume des anciens, dans les dangers pressans, était que les princes des nations, afin de prévenir la perte du peuple, immolassent celui de leurs fils qu'ils aimaient le plus. » — Au rapport du savant Eusèbe, en Phénicie, le roi Kronos revêtit son fils d'ornemens royaux et l'immola comme un

holocauste de propitiation sur un autel qu'il avait édifié. — En Afrique, en Europe, dans toutes les anciennes contrées du nord, le sacrifice humain était usité. — En Amérique, des victimes humaines s'offraient en expiation, et, chose étonnante! une ancienne prophétie annonçait aux Mexicains que les sacrifices humains feraient un jour place à l'innocente offrande des moissons.

— Cette attente était donc répandue parmi les hommes. Aussi voyons-nous une mystérieuse agitation parcourir l'univers, quand approchent les temps prédits. Les sibyllines, les prophéties, les oracles exhumés et divulgués se colportent de toutes parts.

Mais dès que le JUSTE a expiré sur la croix, — que l'innocent a payé pour le coupable, — que la rédemption est accomplie, nul ne s'informe plus des prédictions, ne s'inquiète sur les sacrifices à offrir, les troupeaux ne sont plus décimés; et quand ensuite, s'efforçant de rétablir les autels brisés de l'Olympe, un empereur vient sacrifier dans un vieux temple de l'Asie, à toute peine le pontife trouve-t-il une victime, et il est réduit à la prendre lui-même dans sa basse-cour. — On coupe le cou à une oie! — Dans une de ses lettres, Julien déplore cette mesquinerie.

Résumons :

Durant trente siècles, l'univers attendit un

sauveur.—Depuis dix-huit cents ans, on a cessé de l'attendre.—Pourquoi ce changement soudain dans l'espoir des nations?

De l'aveu même des impies, le christianisme est universel. — Tous les hommes ont confessé une faute à expier, — ont cherché par le sang cette expiation; — tous étaient persuadés que l'innocent devait payer pour le coupable, — attendaient un RÉDEMPTEUR.—L'histoire atteste qu'un homme est venu, a opéré des prodiges. — Ces prodiges, ses ennemis, les Juifs, Celse, Porphyre; l'apostat Julien, les reconnaissent. J.-J. Rousseau déclare d'ailleurs que « les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » — Sans crime, cet homme est mis à mort. — Le témoignage est unanime sur ce point. Il est encore certain que depuis l'immolation du JUSTE sur le Calvaire, les peuples ont cessé d'attendre le RÉDEMPTEUR, — que l'expiation n'est plus cherchée dans l'effusion du sang. — A cela que répondre?

Il est également constant que le Christ n'a rien inventé, qu'il n'est pas venu pour détruire, mais pour relever, — pour élargir, — pour libéraliser la loi et le monde.

Toutes les notions vraies, existant dès l'origine, devenues défaillantes et confuses au milieu des populations, il les a appelées à lui,

VERBE éternel, et les proférant, les a douées d'une vie immortelle. Ainsi, pour ne parler que d'un seul sacrement, le premier, le baptême, le divin législateur ne l'a point créé, mais consacré par son institution. Avant sa venue, la purification par l'eau était établie chez les Perses. Les Egyptiens, les Grecs, la connaissaient. A Rome, une fête célébrait le jour où l'onde lustrale purifiait le nouveau-né. Les Parsis recevaient le baptême. Les mêmes ablutions existaient au Mexique.

Nous retrouvons cet usage au Yucatan, aux Canaries, chez les Thibétains, aux Indes. — Preuve nouvelle de l'antiquité, de l'identité, de l'universalité du christianisme. — Et quand le grand Bossuet s'écrie: « Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même, depuis l'origine du monde. On y a toujours reconnu le même Dieu pour auteur, le même Christ comme sauveur du genre humain. » Le philosophisme ne peut le contredire; car il reconnaît aussi que « le christianisme est dans son principe une religion universelle, qui n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays, etc. » — Après tous ces faits, qu'objecter encore contre la foi? — N'est-on pas forcé de conclure avec Jean-Jacques, que, quand tous ces signes se trouvent réunis, c'en est assez pour persuader tous les hommes, les sages, les bons

et le peuple; tous, excepté les fous incapables de raison, et les méchans qui ne veulent être convaincus de rien'. »

Dans son expiation, le Christ résuma toutes les douleurs de l'humanité, et dans son enseignement toutes les traditions de la sagesse antique.

Sa doctrine, la voici expliquée par lui-même: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton ame et de toutes tes forces. » Voilà le plus grand et le premier des commandemens. Le second lui est semblable: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ces deux commandemens renferment toute la loi et les prophètes. En effet, là est tout. — Aussi le disciple bien-aimé, celui qui se reposa sur le sein de son maître, parvenu à une extrême vieillesse, n'ayant plus assez de vigueur pour semer la parole, distribuait au peuple ces mots comme suprême enseignement: « Mes petits enfans, aimez vous les uns les autres! — Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, parce que la charité vient de Dieu; et tout homme qui n'aime point, ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. — Si quelqu'un dit j'aime Dieu, et ne laisse pas de haïr son frère, c'est un menteur; car, comment celui qui n'aime point son frère, qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? —

J.-J. Rousseau, *Lettres de la Montagne*, p. 89.

Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres! »

Visiblement le principe éternel d'amour et de charité allait s'éteignant dans les ténèbres de l'égoïsme; le Christ l'a rallumé de son souffle puissant. L'immolation de l'amour de soi pour faire place à l'amour d'autrui: tel est le précepte qu'il a introduit dans le monde. — Les sacrifices et le mérite y sont contenus, — et le bien de l'humanité entière en découle.

A ce dernier aspect, l'auteur de *l'Esprit des Lois* jette cette exclamation: « Chose admirable! la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Pénétré d'un sentiment pareil, un protestant qui fut publiciste et orateur à la chambre des députés, M. Benjamin Constant, parlait en ces nobles termes de la religion: « Elle est le centre commun où se réunissent au-dessus de l'action du temps et de la portée du vice, toutes les idées de justice, d'amour, de liberté, de pitié qui, dans ce monde d'un jour, composent la dignité de l'espèce humaine; elle est la tradition permanente de ce qui est beau, grand et bon; à travers l'avisement et l'impiété des siècles, la voix éternelle qui répond à sa vertu dans sa langue, appelle du présent à l'avenir, de la terre au ciel; le recours solennel de tous les opprimés dans toutes

les situations, la dernière espérance de l'innocence qu'on immole et de la faiblesse que l'on foule aux pieds.» — Convenons-en, si notre religion est la vérité la plus douce au cœur, la plus consolante pour l'âme, elle est encore la plus satisfaisante à la raison, la plus démontrée, la plus démonstrative, la plus tangible.

Aussi, en présence du consentement unanime des nations, du témoignage de tous les temps, de toutes les races, devant l'étonnante concordance des travaux de l'érudition moderne, après avoir secoué la poussière des siècles, vérifié les curieuses annales de l'espèce humaine; retrouvant toujours une croyance identique, permanente, universelle, nous nous sommes sentis émus d'admiration et de respect. Et nous avons salué l'étendard de la miséricorde, le gibet de l'esclave! cette croix, jadis emblème de servitude et d'ignominie, aujourd'hui signe d'affranchissement et de salut, élevée aux regards des peuples, comme dans le désert ce serpent d'airain, dont la vue guérissait les blessures. Et, par les clartés de la science, guidés au temple du catholicisme, nous y sommes entrés. Et ce qu'ont enseigné les apôtres et leurs successeurs sur la chaire de Pierre le pêcheur d'hommes, nous l'acceptons. Et fidèlement soumis à la doctrine de notre sainte mère l'Église, nous lui reconnaissons, même humainement, la possession du fon-

dement le plus solide de la certitude. Et nous croyons! nous croyons; mais, hélas!... comment agissons-nous!

Quant à vous, que nous aimons pour le présent et l'avenir, hommes loyalement engagés dans la recherche de la vérité, l'évidence de ces faits, nous l'espérons, vous aura également persuadés. Comme nous vous aurez ouvert vos yeux au jour. Lors donc que vous vous rencontrerez avec des ignorans superbes, hostiles à nos croyances; lorsqu'ils élèveront contre la grandeur de Dieu, la sublimité des mystères, de téméraires objections, vous leur opposerez, non votre sens particulier, votre sentiment personnel, mais ce langage universel de la foi qu'ont parlé dans tous les siècles les habitans du globe; vous répondrez par l'attestation éternelle du genre humain au vain argument d'un orgueil isolé: — le temps est venu de parler. — Il faut savoir le faire. — Pour justifier la foi, il suffit de montrer des œuvres.

Aussi haut que puisse remonter l'histoire, nous trouvons la servitude des femmes, l'esclavage des races, l'oppression des pauvres, l'humiliation des éliens, une inégalité de conditions qui semble établir entre les castes des natures différentes, des créations distinctes. Le Christ paraît et introduit sur la terre la liberté, la fraternité, la charité. Il émancipe la femme, affran-

chit l'esclave, délivre l'indigence du poids de la richesse, sauve l'ignorance du joug de la science orgueilleuse. Il comble les distances qui séparaient les hommes. Il élève le prolétaire à la dignité de la personne. Il fonde l'égalité jusqu'alors inconnue.

En vain le philosophisme prétend-il que l'enseignement du Sauveur existait avant sa venue; que tout ce qu'a dit le Christ, d'autres non moins habiles l'avaient dit déjà; que Jésus n'a rien *inventé*. — Et c'est là surtout la preuve irrécusable, le sceau de sa divinité! C'est d'avoir, sans rien instituer de nouveau, renouvelé l'univers! Par son essence, la vérité subsistant éternelle, le Christ ne pouvait la *créer* à son avènement. — Elle était. — Il s'est borné à la montrer, à la rappeler à l'homme. Mais d'où vient donc que les philosophes d'Athènes, d'Alexandrie, soutenus par de doctes et puissans disciples, des monarques, des dotations, des honneurs publics, n'avaient pu faire germer une doctrine utile, et que Jésus de Nazareth, né dans une étable, fugitif, haï, persécuté, et enfin mort du supplice des derniers scélérats, a changé la face du monde! D'où vient que, sans prescrire d'affranchir l'esclave, il l'a délivré; que, sans publier qu'il réhabilitait la femme, il l'a restituée à sa première condition? Comment se fait-il que chaque idée de son enseignement, déjà promul-

guée par Zoroastre, Buddha, Confucius, Pythagore, Socrate, fût demeurée inféconde et stérile pour l'humanité? N'est-ce point parce que seul le VERBE pouvait, en la proférant, lui donner la vie?

CHAPITRE XVI.

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE.

Où sont-ils ces hommes et les fils de ces hommes acharnés contre le Christ ? ces disciples du sophisme et de la raillerie, qui, dans leur délire, prophétisaient la fin de notre religion ? Où sont-ils ceux qui écrivaient : « Les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution qui se fit au dix-neuvième siècle ¹ ? » où sont-ils ?

Ce siècle, par eux désigné pour la condamnation du Christ, élève sa voix dans les hautes régions de la science, publie les merveilles de la rédemption, et derechef la gloire du VERBE éclate parmi nous ! (*Et vidimus gloriam ejus.* Joan., c. 1, v. 14.) Jamais de si vives clartés ne brillèrent sur l'homme ; jamais encore de si nombreuses attestations, des preuves si démonstratives, si tangibles, n'avaient été réunies à ses yeux. L'étude des terrains et des couches du

¹ Frédéric, lettre à Voltaire, 5 mai 1767.

globe, l'observation des races américaines et océaniques, les récentes découvertes de monumens de la civilisation primitive, les travaux de la numismatique, de l'archéologie, l'invention du système hiéroglyphique, la rectification des erreurs historiques, suite de la vanité des anciens peuples, la confrontation des diverses chronologies, la restitution des planisphères de l'Inde et des zodiaques égyptiens à leur date réelle, sont venus confirmer d'une unanime assertion les vérités de la cosmogonie de Moïse.

La géologie, l'anatomie comparée, ont reconnu exact l'ordre des créations marqué dans la Genèse. Conformément à la tradition sur les trois fils de Noé, pères des premières races, l'anthropologie a distingué trois grandes souches parmi les variétés de la famille humaine. L'ethnographie a établi trois grandes divisions dans la multitude des idiomes, des dialectes éteints ou vivans. La linguistique est venue aider à l'intelligence de l'écriture sacrée, des figures orientales ; les explorations des voyageurs modernes ont certifié l'accomplissement des prophéties. La découverte des colonies juives en Perse, chez les Afghans, en Chine, à Caisong-fu, aux Indes, à Rajapour et dans l'intérieur de Malayala, a constaté l'intégrité du texte des saints livres. Ces irrésistibles témoignages ont été réunis précisément à l'époque où le marasme de la société né-

cessitait un remède d'une énergie nouvelle, où une lumière plus pénétrante pouvait seule dissiper un aveuglement volontaire; où il était besoin de ce concours inouï d'efforts et de recherches, souvent opposés dans leur but, mais semblables dans leur résultat, afin de subjuguier, par la science même, l'orgueil de la science, et la conduire humblement soumise au sentier de la foi. En observant la marche des révolutions de l'intelligence, comment ne pas s'incliner devant la profondeur des décrets providentiels? Remarquez d'où nous vient aujourd'hui la vérité, à nous gens du monde, soupçonneux et injustes, qui ne l'acceptons point si elle ne sort d'une bouche sceptique; c'est du foyer de l'indifférence et de l'athéisme, de la société asiatique protestante et anglicane de Calcutta! tandis que les sophistes français professaient la bestialité de l'homme, l'inexistence du Christ, et qu'aux bords du Gange leurs adeptes d'Angleterre se livraient, dans un espoir impie, à l'étude de la langue secrète; tandis que leur infatigable investigation pénétrait les collèges des brahmes, les sanctuaires des pagodes, compulsait les œuvres des pandits, soulevait le voile du mythe indien, et dérobaît les annales des peuples prétendus autochtones; tous ces labeurs ne devaient aboutir qu'à rendre plus authentique la doctrine et la mission du Christ. Et à l'instant

même où, pratiquant les maximes des encyclopédistes, la république française érigeait pour autel l'échafaud, dans l'année 1793!.. quatre ans après l'institution de la société de Calcutta, son illustre fondateur déclarait à la honte et au trépignement de l'impiété, la concordance des travaux de la savante collaboration avec le récit de Moïse, prophète de l'Éternel.

En vain essaierait-on de le dissimuler, le philosophisme a terminé son œuvre; il touche à sa dernière phase. Ses apôtres ont dignement accompli leur tâche. Effaçant les noms de Providence, d'immortalité, de châtiment, de récompense, annulant les devoirs, égalant à la vertu le vice, propageant le matérialisme physiologique, posant en axiome l'amour de l'or, l'horreur de la pauvreté, desséchant les cœurs, endureissant l'égoïsme, déchaînant les ambitions, plaçant dans les jouissances terrestres toute volupté, ils ont saturé l'ame d'ennuis et de tristesse, désenchanté la vie, réduit au désespoir l'indigence, propagé le suicide. — Ayant tari la source des émotions douces et nobles, des inspirations grandes et fécondes, ils ont enfanté une littérature d'effort, violente et heurtée; la rudesse, la bizarrerie, le cynisme, ont usurpé la place du talent, de l'originalité¹. Par suite de

¹ Il paraît, sur le sujet fondamental de la décadence de la littérature au 19^e siècle, la nécessité et la facilité d'une réorganisa-

ce dévergondage, on est arrivé à ne se plus créer qu'au spectacle du vol, du meurtre, de l'assassinat, du parricide; et, comme tout finit par s'user, on a fait bientôt de la scène une boucherie humaine, un horrible charnier, heureux quand ce galvanisme dramatique, affaiblissant les tableaux d'immoralité, fait oublier que le théâtre est devenu l'école du crime, et pour plusieurs l'antichambre du bagne. — De l'excès du mal est sorti son remède. Ainsi les moyens en apparence les plus contraires servent aux fins de l'ordre éternel. L'homme, effrayé de l'ouvrage de l'homme, des instables et perfides théories de sa propre raison, demande à la raison immortelle quel est le suprême commandement. C'est parce que, voulant se régir lui-même, refondre

tion des sciences, un livre intitulé : *Tableau de la dégénération de la France, des moyens de sa grandeur*, etc., etc., par M. Madrolle; un fort vol. in-8°; Paris, Aillaud, quai Voltaire, n° 11. Cet ouvrage, comme toutes les grandes pensées, a besoin du temps pour grandir. Nous ne craignons pas de le présenter comme le seul livre original de nos livres nouveaux, le seul livre indépendant de nos livres esclaves, le seul encyclopédique de nos livres savans, le seul capable de confondre, de convertir, ou en tous cas de surprendre un lecteur qui ne serait pas prévenu contre l'écrivain, et dont la portée est telle, qu'il y a des journaux qui ont refusé de l'annoncer à un prix quelconque.

Nous serions coupable d'une omission si, à propos du *Tableau de la dégénération de la France*, dont nous nous sommes fait un devoir de parler, nous ne rappelions pas aux lecteurs du *Christ devant le siècle*, le *Prêtre devant le siècle*, où, en moins de 40 pages, le même auteur, M. Madrolle, est venu à bout de présenter toute une démonstration rigoureuse de l'ensemble du catholicisme, démonstration à laquelle, cette fois, tous les partis et tous les journaux ont rendu une justice éclatante.

la société, se faire une religion, il a soulevé tous les systèmes, approfondi tous les principes, comparé toutes les doctrines, qu'il lui est apparu que la société et la religion sont les œuvres de Dieu; qu'il en a reçu ces institutions et ne saurait les créer. Les tentatives hardies de ces derniers temps ont eu pour résultat involontaire de démontrer que tout ce que l'humanité contient de vital et d'impérissable lui vient du christianisme. — On a voulu faire, et on ne l'a pu. — Sans péril pour l'organisation sociale, il était impossible d'ajouter ou de retrancher à l'arrangement qu'a produit la seule parole du Christ. Les disciples de Saint-Simon ont rendu hommage à Jésus de Nazareth. Les tribuns de la nouvelle république ont publié sur les places le nom du libérateur.

En contemplant dans l'étendue de sa misère la société française telle que l'a faite le philosophe, la jeune génération se détourne de lui avec dégoût. Ce vil antagoniste du Christ est détrôné. Sa fin approche; on l'abandonne; déjà il n'a plus de chaleur dans ses veines, l'infâme vieillard. Sa langue s'embarrasse; il ne corrompra plus personne; il ne tuera plus la pudeur et l'amour au sein de la femme, l'obéissance et la simplicité au cœur de l'enfant, la charité et le dévouement dans l'âme du citoyen. Après avoir dominé despotiquement dans les cours d'Europe,

promené en carrosse ses maximes par toutes les capitales, maintenant les salons lui sont fermés; il se traîne pédestrement des boutiques dans la boue des carrefours, et déjà ses faibles jambes ne peuvent le soutenir.

Notre littérature convulsionnaire, vrai thermomètre de l'époque présente, annonce évidemment un retour au principe de lumière. Au lieu des vieilles impiétés dont chaque mois regorgeait la presse, deux livres seulement ont paru, derniers accès d'une haine expirante. — Le premier est l'œuvre d'un étranger schismatique. Tombé en naissant dans le torrent de l'oubli, cet ouvrage s'est, par son poids, enseveli au fond du gouffre. Qui se doute en France qu'un Levantin publia, il y a quatre ans, une compilation contre le christianisme? — Le second, pour s'être impudemment nommé *Critique du christianisme*, n'a pas trouvé un meilleur sort. Qui se souvient des accusations usées jusqu'au ridicule, collectivement réunies par deux hommes qui n'ont pas osé se nommer, l'un par respect pour son titre d'avocat à la cour royale, l'autre parce que sa qualité de marchand de brioches (rue Dauphine) déclarait son incompetence? Ce livre est resté inhumé dans les magasins de l'éditeur. — Un Levantin qui vient nous revendre les friperies de Bayle qu'il n'a pu débiter dans son pays; un

avocat qu'un reste de pudeur contraint à l'anonyme, et un savant faiseur de brioches, tels sont les terribles adversaires, les trois curiaces récemment descendus dans la lice contre la nouvelle Rome, capitale de la chrétienté. — D'autre part, l'immense vogue des *Prisons de Silvio Pellico*, le succès constant des *Fiancés de Manzoni*, les nombreuses éditions du *Médecin de campagne*, par M. de Balzac, et l'amour de la France pour son poète Alphonse de Lamartine, dont il y a quinze ans elle pouvait à peine, trop charnelle qu'elle était encore, comprendre la céleste mélodie; la tendance de la nouvelle littérature au platonisme évangélisé, au mysticisme germanique, aux imitations du moyen-âge, époque de foi naïve, de pieux enthousiasme, l'hommage rendu aux temps comme aux hommes de l'Eglise et de la charité primitive, la faveur assurée à toute conception religieuse, expriment assez les sympathies renaissantes pour le sentiment chrétien et l'approche d'une transformation nouvelle.

Oui, le Christ est devant le siècle:

Le siècle daigne enfin le juger et l'absoudre. Après avoir épuisé les systèmes, expérimenté chaque philosophie, consumé toutes les ressources du savoir et de l'orgueil humain, dans l'accablement d'une tristesse et d'une lassitude indéfinissables, on appelle enfin celui qui règne

aux cieux. Littérateurs, orientalistes, ingénieurs, magistrats, diplomates, naturalistes, avocats, professeurs, toutes les capacités, toutes les forces intellectuelles de notre âge, depuis la jeune école polytechnique jusqu'à la vieille académie ont été vus s'empresser assidûment autour d'une chaire catholique pour recueillir leur part du pain de la parole. Les solennités de l'église revivent et réveillent dans l'âme des souvenirs ou des espérances ineffables. En ces jours là surtout, la foule inonde les saints parvis, l'enceinte des temples suffit à peine à l'affluence des fidèles. Oui, la foi renaît dans notre patrie. Dieu, que nos savans eussent rougi de nommer en public, maintenant est invoqué partout, à la barre, au salon, à la tribune, aux cours d'études. La majorité des Français jusqu'alors indifférente sur la religion, s'inquiète de la suppression des sièges épiscopaux. Des pétitions revêtues d'innombrables signatures, étonnent la représentation nationale. Parmi ces députés si prompts à s'alarmer du seul mot de catholicisme, et dont les réductions exceptionnelles au budget menaçaient incessamment l'existence matérielle de notre culte; au sein de cette même chambre, un ministre ose imiter une figure oratoire de l'apôtre Saint Paul, un autre répéter les propres paroles de Bossuet; un membre de la gauche, homme d'opposition loyale et noble, soutient

les frères des écoles chrétiennes; M. Dubois, membre de l'université, les défend, et la chambre entière se déclare pour ces modestes ouvriers de la morale nationale; puis, quand elle vient à discuter les dépenses de l'instruction publique, et que M. de Bellaigue se plaint hautement du défaut d'instruction religieuse dans l'université, sa voix est couverte d'une approbation unanime¹. — Ailleurs se manifeste la même réaction. — Dans la délicate affaire de lord Althorp, devant le parlement anglais, le noble pair prend à témoin de la sincérité de ses explications, le Dieu devant lequel il doit paraître un jour, et la puissance de cette attestation suffit à l'assemblée. — En Belgique, Dieu est solennellement supplié du haut de la tribune. — C'est sous l'invocation de son nom que le roi de Suède ouvre la session de ses États. — Au Mexique, le président de la république (Antonio Lopez de Santa Anna) appelle sur le gouvernement la protection de la Providence. — Aux États-Unis, l'autorité de Dieu est officiellement reconnue. — Dans les harangues publiques, les discours prononcés aux odéons, aux athénées, aux académies, le spiritualisme s'élève et s'exprime chaque jour plus clairement. On parlait de la nature, on parle du Créateur. On disait le destin, l'ordre

¹ Séance du 8 mai 1834.

immuable; on dit la loi providentielle, la divine sagesse. — La philosophie matérialiste se dessèche de dépit dans sa chaire abandonnée; ses organes sentent de leur vivant, comme la pierre sépulcrale, peser sur eux un mortel oubli. Tandis qu'au contraire partout où une promesse d'immortalité, une étincelle de foi éclaire l'âme, vivifie le cœur, accourt une avide jeunesse. Le catholicisme érudit de Baader, les intuitions chrétiennes de Gærres valent plus de célébrité à Munich que notre anglo-franco-germanisme n'en saurait extorquer dans le pays latin.

Il est encore de beaux diseurs qui s'obstinent devant leur jeune et crédule auditoire à composer l'épitaphe du catholicisme, le déclarant une forme usée et morte, dont le protestantisme vivace et rationnel vient saisir l'héritage pour l'agrandir. — Bonnes gens... le protestantisme! Et où est-il en Europe? Vous trouverez des protestans; mais où rencontrer le protestantisme? Quel est son temple, sa métropole? — Genève? — Mais ce qu'enseigne tel pasteur y est formellement contredit par tel autre. On assure même que la vraie lumière est dans la petite ville d'Yverduin, où jusqu'aux laitières, chaque *enfant de Dieu* commente habilement l'Écriture et S. Paul. Celui-ci affirme, celui-là nie, un troisième doute. Ils ont tous un droit égal, partant également raison! — N'admirez-vous pas? — Le protes-

tantisme n'est point une religion; il n'est pas même une philosophie: c'est la souveraineté du sens individuel produisant pour effet permanent la *contradiction*. Or qui oserait déclarer la *contradiction* l'état naturel d'un culte ou d'une philosophie? — En substituant à l'autorité de l'Église catholique, l'infaillibilité de la raison privée, le protestantisme s'est fondé sur un principe de division perpétuelle qui tend à le subdiviser indéfiniment en sectes indéfiniment divisibles. Et l'on sait qu'en religion comme en politique la division est une cause immédiate de faiblesse, un germe de dissolution plus ou moins prochaine. Chose singulière, le nombre, qui, dans les conditions ordinaires, constitue ou augmente la force, ici n'aboutit qu'à la diminuer; car, dans le protestantisme, toute multiplication ne s'opère que par des divisions successives. D'ailleurs ce système ne satisfaisant ni à la raison qu'il laisse aux prises avec elle-même, ni aux mystérieux besoins de l'âme qu'il n'a su prévoir, forçant l'homme à se prendre pour centre de la vérité, le pousse vers l'isolement de l'esprit, et il est écrit: « *Væ soli!* »

Le protestantisme se meurt. — En Suisse, une secte ardente de novateurs s'efforce, pensant le ranimer, de se rapprocher par quelques points du catholicisme. Ce mouvement qui tire de sa léthargie religieuse le gouvernement helvétien

que lui cause actuellement de vives inquiétudes.

Le protestantisme se meurt.—Dans plusieurs Etats d'Allemagne, naguère l'autorité s'alarmant de la torpeur et de l'éloignement des esprits pour le culte public, s'est vue réduite à décréter le zèle, la piété; à rétablir par des ordonnances de police l'assiduité au prêche (souvent fort ennuyeux) et l'observance des jours fériés.

Le protestantisme se meurt.—En Angleterre, il se perd, confondu, travesti de mille sortes, résumant toutes les hérésies passées, il devient insaisissable. Dans chaque comté, dans chaque rue, ses sectes se nuancent. L'institution aristocratique nommée Eglise anglicane, dont le sang est l'or du budget, et l'esprit, la volonté du roi, s'en va tombant aussi dans un profond décri. L'anglicanisme n'est qu'une division du gouvernement, comme le département des finances ou de la marine. L'avidité goinfrière, la cumulardise, l'orgueil impudent des lords-évêques ont éteint toute affection, toute foi au culte royal. L'indifférentisme l'a remplacé. Le *confortable* est devenu la seule religion des Anglais.

Ces cultes fabriqués de mains d'homme n'ont jamais qu'une vie automatique. Le principe générateur de l'existence immortelle, l'espérance, la foi, la charité, ne sauraient lui appartenir.

Aussi là, nul dévouement inconnu; là nulle immolation cachée¹. Quand le protestantisme ose parler de charité, il ne peut, parmi ses ministres, en trouver un exemple, et se voit contraint à nous emprunter notre Vincent de Paul.—Voltaire l'avait reconnu. «Les peuples *séparés de la communion romaine* n'ont imité qu'imparfaitement la charité généreuse, etc.² »—Les désastres publics, les grandes épreuves de l'humanité furent toujours funestes à la renommée du clergé protestant.—Durant les ravages de la peste, en 1543, les ministres se présentèrent au conseil de Genève, déclarant qu'ils n'avaient pas assez de courage pour aller soigner les pestiférés, et priant le conseil de leur pardonner leur faiblesse. Un seul, Matthieu Geneston, offrit d'y aller *si* le *sort* tombait sur lui³.—Partout où sévissait le choléra, l'impuissance du protestantisme à surmonter le danger s'est récemment décelée. On sait en quels lieux il fallait alors chercher les prêtres catholiques. Mais où étaient les pasteurs de l'Eglise réformée?—A New-Yorck, ce n'est ni aux ministres du saint Evangile, ni aux anglicans que le conseil mu-

¹ Il y a sans doute des vertus isolées parmi nos frères égarés; ce sont celles qu'ils imitent le plus aisément du catholicisme, par exemple, l'aumône; mais que l'aumône est encore loin de la charité!

² Voltaire, *Essai sur les mœurs*, t. III, p. 189.

³ *Extraits des registres du conseil d'Etat de la république de Genève.*

nicipal a voté un hommage de gratitude ; il l'a adressé à d'humbles religieuses catholiques dont le sublime dévouement s'était, pendant le fléau, multiplié pour toutes les souffrances. — Aux États-Unis, chaque jour voit des conversions nouvelles ; nous n'en mentionnerons qu'une, celle de l'honorable M. Washington, petit-fils de l'immortel fondateur de la liberté et de l'union américaine. Le catholicisme s'avance dans les établissemens intérieurs. Les jeunes filles de la rivière aux Hurons vont aux écoles des dames du Sacré Cœur. Les processions ont lieu publiquement. Le jour de la Fête-Dieu, les honneurs militaires sont rendus au St.-Sacrement par une troupe que commandent des chefs protestans¹. — Et ce que nous disons des États-Unis peut se remarquer en Allemagne, en Autriche ; et ce que nous dirons de l'Allemagne, de l'Autriche, s'applique également à l'Angleterre comme à l'Écosse. — La *Gazette évangélique* de Berlin, remarquant récemment qu'à Dresde, où, il y a un siècle, on ne comptait que cent cinquante catholiques, on en trouve aujourd'hui environ neuf mille, faisait cette réflexion : « On doit concevoir de l'inquiétude sur les progrès que l'Église romaine peut faire dans des pays où la constitution et la tolérance des souverains lui

¹ *Ann. de l'assoc. de la propag.*, 1829, n° 16, p. 313.

opposent moins d'obstacles. » — Le journal *l'Hermitte*, de Leipsick, annonçait, il y a peu, la conversion de trois professeurs au catholicisme. — Les feuilles anglaises le *Wexford Eveningpost*, le *Morning Herald*, le *Lemerick Eveningpost*, contiennent des faits sans réplique. Le jour où le fils de lord Spencer est entré dans l'Église romaine, vingt protestans ont abjuré le culte paternel. A Wolverhampton, vingt-sept sont venus lui demander de les instruire. A Hinckley, dix autres ont été admis à la sainte table. — La femme de l'amiral Paget, ses filles, ont quitté le protestanisme. — Sir Thomas Steward, destiné à l'Église anglicane, ayant achevé à Oxford ses études théologiques, a fait sa profession dans le catholicisme. — La société biblique, réunie extraordinairement à Bath, a résolu de combattre les progrès *effrayans* du papisme, et de fonder à Glasgow, avec une librairie protestante, une chaire de controverse.

On ne saurait nier la transformation intellectuelle dont les symptômes se manifestent de toutes parts. Parce qu'on cherche la vérité, l'unité catholique attire tous les esprits élevés et sincères.

Par une justice expiatoire, la France, qui répandit en Europe les ténèbres de l'incrédulité est appelée à l'éclairer du flambeau de la foi.

Une mission plus grande lui sera peut-être

donnée. Les voyageurs rapportent qu'une mystérieuse attente des Francs parcourt l'Asie occidentale. Le berceau du mahométisme s'émeut; une secrète fermentation travaille cette contrée; les Musulmans, ces protestans des régions de l'Aurore, ne nous sont plus ennemis; leur stupide horreur du nom chrétien va s'effaçant; la croyance de leurs chefs est moins éloignée de Jérusalem que de la Mecque. Il n'y a pas quatre ans que, dans l'église du Saint-Sépulcre, un pacha avec son croissant de pierreries faillit être étouffé au milieu de l'affluence des chrétiens.

L'adoption de nos armes, de nos costumes et de nos coutumes, prépare celle de nos dogmes sacrés. A Constantinople, les cérémonies de notre Église s'accomplissent plus librement qu'à Paris, la capitale du monde prétendu civilisé. — En Égypte, la croix est processionnellement portée dans les rues d'Alexandrie; les prêtres s'y montrent en habits sacerdotaux. — Le christianisme, dans ses divers degrés de foi et d'hétérodoxie, couvre le continent américain. — Il cerne par ses bords l'Afrique. — Il pénètre dans l'Indostan, le Mongol, au Malabar, au Tunquin, les royaumes de Ceylan, de Ligor, de Siam, de la Cochinchine, en Corée, en Chine, dans les îles Mariannes, les Moluques, aux Philippines. — Il va embrasser l'Océanie presque entière. — Il s'étend aux confins de la terre habitable. (Les

nations viendront à vous des extrémités de la terre! Jér., c. 16, v. 19.)

Nos pères avaient dit dans leur orgueil, la religion n'est bonne qu'au peuple, parce qu'il est ignorant; et nous disons: au peuple seul, parce qu'il est ignorant, est permise l'incrédulité. Ce fut jadis par le peuple que l'évangile s'empara des grands; aujourd'hui, c'est par les grands qu'il redescendra au peuple. Mais, pour cette régénération, qu'on se le persuade bien, le prêtre doit devenir ministre de la science et du progrès, ainsi qu'il est aujourd'hui ministre de paix et de consolations. — Telle est la nécessité du siècle. — Tel est aussi le commandement divin. — Germe de tout progrès, de toute civilisation, de toute liberté, le christianisme confère au prêtre une mission de lumière, de civilisation, de liberté progressive; c'est pourquoi le divin maître dit à ses disciples: « *Vos estis lux mundi!* » — Dans l'essence du christianisme, l'idée de progrès s'étend à toute chose humaine. Qu'on nous montre un bienfait qui ne découle de l'évangile? Qu'on cite une amélioration qu'il ne puisse revendiquer? Même les fameuses théories du Phalanstère et des saint-simoniens, dépouillées de la partie utopique, ne sont qu'une impuissante imitation des premières aggregations chrétiennes. — Toute clarté vient de la foi catholique. — Là où le signe de l'affranchisse-

ment, la croix, n'a point brillé, il y a immobilité, ténèbres et tyrannie.— Parce que de même que les maximes enseignées au portique ou à l'académie ne reçurent leur puissance génératrice qu'alors qu'elles furent sorties du VERBE, les vérités politiques restent inanimées ou confuses si le principe chrétien ne les vivifie pas.

Institué pour répandre la lumière et le pardon parmi les hommes, le prêtre saura présenter sous des formes progressives l'enseignement sacré; il s'accommodera aux exigences de chaque époque, les prévendra même. — Entendons-nous.—Le dogme du Christ demeure dans une sublime immutabilité; mais les méthodes de son exposition doivent suivre le développement de l'esprit humain et la marche des temps.—La doctrine est immuable; mais l'explication en peut être nouvelle. — Les apôtres surent, selon les lieux et les esprits, modifier leur langage, afin d'être *tout à tous*.

Une immense entreprise est donnée au prêtre: la régénération du pays.

Régénération morale d'abord, physique ensuite, par une immédiate conséquence. — Il est chargé d'extirper la corruption, maintenant descendue dans les rangs inférieurs, c'est-à-dire dans la base de la société, — de réprimer la tendance effrayante au déclin des professions, — d'opérer la décentralisation si urgem-

ment réclamée, et que l'ignorance rend pourtant impossible encore, — d'inspirer l'amour de cette liberté évangélique toujours d'accord avec l'ordre constitutif et la puissance qui le garantit.—Et tous ces résultats, il pourra les obtenir sans qu'il prononce le nom d'intérêt civil, sans que, dépassant ses attributions ou dérogeant à la dignité de son caractère, il aille s'ingérer dans les contentions, les affaires municipales.—Comment?—A l'exemple du Sauveur qui, sans annoncer leur réhabilitation, affranchit l'esclave, émancipa la femme.—Ainsi, dans chaque commune, le prêtre réhabilitera un homme que le préjugé a frappé d'ilotisme. Il l'appellera à lui: « *venite ad me omnes qui laboratis*, etc. » — Le maître d'école, aujourd'hui fardeau et souvent fléau d'une commune où il importe des vices étrangers, sera instruit et revêtu par le prêtre de la magistrature morale qu'il doit exercer.—Le prêtre formera l'instituteur. Il en fera le propagateur de sa parole, un vicair civil, un organe externe de morale et de bienveillance. En perdant un bedeau, il gagnera un fonctionnaire éclairé, vertueux, digne de le seconder, et au moyen duquel il étendra et multipliera son heureuse influence.—L'émancipation de la femme, opérée par le Christ, réalisée dans les rangs élevés de la hiérarchie sociale, est encore incomplète à ses degrés inférieurs. La femme de

l'ouvrier, du laboureur, du pauvre, est condamnée à une perpétuelle ignorance. Dans cette épaisse population, la mère n'accomplit jamais envers ses enfans que la partie animale de sa destination; elle nourrit le corps et ne sait pas qu'il y a une intelligence. Retirer la femme de la servile dépendance où la retiennent son défaut d'instruction, l'incapacité, les erreurs qui l'accompagnent, la restituer à son utilité naturelle, telle sera l'œuvre du prêtre. — Sans l'éducation maternelle, l'enseignement de l'école ne saurait suffire au cœur. Le prêtre créera donc l'institutrice, laquelle répandra au sein de la commune cet enseignement maternel dont l'application, si heureuse dans quelques cantons de l'Allemagne et de la Suisse, promet d'immenses résultats à une direction catholique.

Les vieux préjugés de certains membres du clergé contre l'instruction du peuple, s'affaiblissent et disparaissent. L'expérience a reconnu que, loin d'être préservatrice de la corruption, l'ignorance lui sert ordinairement de foyer: interrogez les voyageurs. Il est aussi à remarquer que les éditions des livres impies diminuent en raison des progrès de l'instruction primaire. L'engeance des demi-savans n'est dangereuse que par son crédit sur l'ignorance; ce crédit tombera dès qu'une instruction identique, professionnelle et graduée pour les classes laborieuses, s'éten-

dra sur tout le pays; alors le campagnard qui sait lire ne se croira plus un être supérieur, n'aura plus à dédaigner personne, ne rougira plus de la profession paternelle, ne causera plus ce déclassement de la population qui amène l'appauvrissement de l'agriculture, par suite l'encombrement de l'industrie, et nécessairement le malaise. — La voie du progrès s'élargit, les pasteurs des diocèses savent l'étendue de leur devoir. La lettre de Mgr. l'évêque de Versailles, double modèle de sagesse civile et de charité apostolique, a trouvé partout de l'écho; les archevêques de Bordeaux, d'Aix, et les évêques de Rhodéz, de Saint-Diez, etc., ont prouvé, selon l'expression de l'un d'eux, « que le clergé de France est toujours prêt à entrer dans tout ce qui peut tourner au bien des peuples¹. »

Que cette voix soit entendue; que les nouveaux besoins de l'éducation cléricale soient sérieusement observés; que la déplorable méthode d'argumentation aristotélicienne, la tradition des disputes syllogistiques plus aptes à ébranler la foi déjà existante qu'à la susciter chez l'indifférent, soient sérieusement révisées, et, au besoin, proscrites des bancs de la théologie²: que

¹ Circul. de Mgr. l'arch. d'Aix, 30 déc. 1833.

² Il est de notre devoir de déclarer qu'on ne saurait trop répandre le savant *Journal des Annales de philosophie chrétienne*, si habilement dirigé par M. Bonnetty, membre de la société asia-

le prêtre vivant hors du monde soit instruit à connaître, dans ses plus intimes ressorts, dans sa réalité, ce monde pour lequel il s'offre en sacrifice, et les préventions haineuses, amassées contre lui, feront place à une respectueuse tendresse.

L'époque d'une grande rénovation est venue.

Il n'y a guère plus d'un siècle que la forme et l'étendue de la terre sont déterminées; que l'homme a pris connaissance de l'espace qui lui fut donné.—Il lui reste encore à conquérir la science du temps.—Le synchronisme si remarquable des diverses traditions touchant les plus mémorables phénomènes de l'humanité, le porte sur la voie de cette découverte.

L'universalité du témoignage des cultes démontre l'attente d'un rédempteur; —l'universalité des histoires démontre la venue de l'homme attendu;—les preuves du Christ sont ainsi rendues palpables.— Dans le cours de la période actuelle, la divinité de notre religion resplendira à tous les yeux.— Ce n'est pas sans un dessein particulier de la Providence que la Genèse, les prophéties, les monumens hébraïques ont été réhabilités par les savans. Ce n'est pas sans une vue de la sagesse infinie que l'érudition profane

rique, homme de science profonde et de modestie chrétienne : ce recueil est indispensable à tout ecclésiastique qui veut s'élever à la hauteur de sa mission; sa lecture a ramené à la foi catholique plus d'un superbe érudit.

s'est agenouillée sur la pierre fondamentale du temple catholique. La science, qui la première répandit le mensonge, en réparation, devait la première promulguer la vérité : ainsi s'accomplit la justice de Dieu.

Avant la fin de notre ère, le principe chrétien, pénétrant l'être domestique, aura abaissé l'allure hautaine de l'aristocratie, apaisé l'irritation des classes inférieures, si impatientes de la médiocrité, de la subordination; introduit des relations de bienveillance entre les différentes conditions, en un mot, changé les mœurs.— Dieu, que nous avons mis hors la loi, sera du consentement commun, amnistié et réintégré dans cette même loi, que l'on déclarait ATHÉE.— L'effigie du Christ, arrachée du sanctuaire des tribunaux, y sera rétablie dans l'intérêt de l'accusé, du témoin, du juge.— Les protestans eux-mêmes demanderont pour nous l'exercice extérieur du culte, déjà permis au milieu des turbans, en face des mosquées.— Ceci, nos contemporains pourront le voir de leurs yeux.

L'application du précepte évangélique, dans les rapports de la vie privée et publique, commencera pour la société une phase nouvelle.— Nous osons le prédire : la politique païenne qui aujourd'hui, régit les peuples d'Europe, se fera chrétienne, — dès que ces peuples seront devenus chrétiens.— On s'était arrêté à la let-

tre, on entrera dans l'esprit. — Et que cette pensée n'aille pas vous sembler le rêve innocent d'un homme de bien, ou le songe d'un millénaire; la providence, le progrès de l'humanité, l'action civilisatrice du christianisme, son principe de liberté et d'égalité ont été, jusqu'à présent, déniés et méprisés des hommes qui s'intitulent *spéciaux* ou *politiques*. Ces fatalistes, spéculateurs de ministères, manipulateurs de budgets, Machiavels au petit pied, voudraient encore, mais en vain, faire une *spécialité*, une abstraction de la *politique*. — La politique qui fut regardée comme un mystère par les anciens, comme une friponnerie par les modernes; à ce point, que l'habile Jean-Pierre Camus¹ l'avait définie « *ars non tam regendi, quam fallendi homines,* » la politique, pour des hommes éclairés, se réduira dans la suite, à la pratique officielle de la vertu. Or, qu'est la plus excellente vertu profane, au prix de la moindre vertu chrétienne? Qu'est l'aumône devant la charité, dont le nom signifie amour? — La politique, tant intérieure qu'étrangère, finira donc par subir l'influence de la législation du Christ. Fixer l'heure de cette réalisation, est au-dessus des facultés mortelles; la providence et l'homme, que parfois elle livre à lui-même, peuvent hâter

¹ Évêque de Belley.

ou reculer d'un jour comme d'un siècle, l'application du principe; sa conséquence n'en reste pas moins infaillible.

Nous allons au progrès et le progrès est dans l'Évangile. — Voilà une vérité absolue. — La perfectibilité est la nature de l'homme, et le perfectionnement la nature du christianisme. — Voilà une autre vérité. — C'est donc au plus grand ordre, à la plus grande bienveillance, c'est-à-dire à la plus immense charité que tendra le genre humain¹. Ainsi sera expliqué ce cri prophétique qu'à l'avènement du Sauveur on ouït dans les hauteurs des cieux: « *Gloria in excelsis Deo, et in terrâ, pax hominibus bonæ voluntatis!* » « Gloire à Dieu dans les sphères; et sur la terre, paix aux hommes de bienveillance! » — Les plus terribles épreuves de l'humanité sont sans doute subies; l'instant de la dernière initiation doit être proche..... Arrêtons-nous. Porter plus loin notre intuition ne nous appartient pas. Terminons; mais en finissant, adressons toutefois aux sceptiques, aux esprits obstinés, cette simple question:

Quand Tibère eut pris lecture de l'inique jugement exécuté sur le juif Jésus de Nazareth, si quelque affranchi, familier du sombre empereur, soudain doué d'une vue vaticienne, eût pu lui dire: « Le ciel et la terre passeront, ô Auguste! Mais la parole de ce pauvre juif, que tu

reconnais innocent, subsistera dans les siècles. L'infâme gibet sur lequel il expira, devenu un signe d'honneur et de noblesse, le trophée de l'immortalité conquise, de l'affranchissement universel, sera arboré aux extrémités de l'orbe habitable. Désormais plus de victimes au Capitole, d'encens à ton divin aïeul. Plus de cirque où, pour distraire tes ennuis, s'égorgent des armées. Les pauvres qu'on expulse de la cité, les esclaves infirmes qu'on expose aux loups sur les tombeaux des chemins, seront recueillis et consolés par les filles de ces matrones qui, se ruant aujourd'hui à l'amphithéâtre, tournent le pouce et puis battent des mains à la chute du gladiateur immolé.»

S'il eût encore ajouté :

« Dans ces Gaules auxquelles ta clémence permet de vivre, le jour viendra où César lui-même ne pourra, de son sceptre, meurtrir un front, — abattre une tête que n'a pas frappée la loi, — prendre un as au peuple, sans que le peuple l'ait librement consenti, — où il sera forcé d'être humain, juste et affable; où ses vices, ses passions ne pourront du moins nuire à aucun; — où prolétaires et patriciens seront de niveau dans le temple de la justice, car le Juif Jésus (de condition vile) appelle à la dignité de la personne les cliens, les ombres, les étrangers, les barbares, tout homme vivant sur la terre. — Et

tout homme comptera pour citoyen romain. Et les sénateurs, les princes, les rois des nations seront convaincus, ô éternité! que le dernier Gétulien, enchaîné au pied, défiguré par le fer chaud, cassé par l'âge, et qu'on échange contre un porc, est ton frère et ton égal, sublime empereur! »

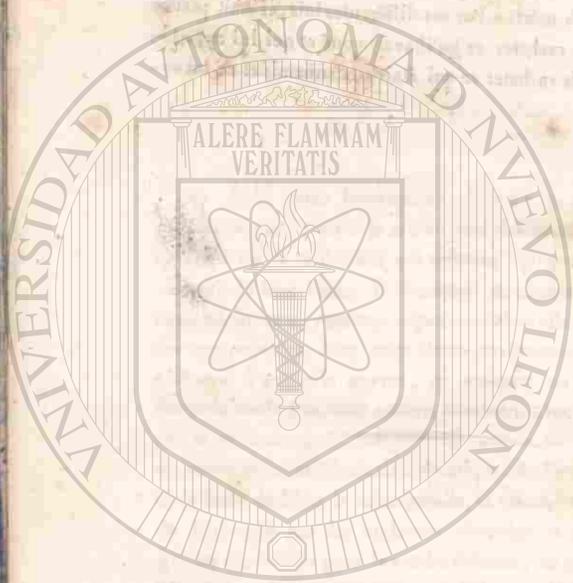
Comment aurait répondu le tyran? — Sans doute en appelant un licteur. — Pourtant ces choses se sont réalisées, — et pourtant ces choses semblaient alors bien autrement impossibles que celles qu'il nous reste à accomplir.

FIN.

NOTES.

(A) Sans doute Robespierre, homme de sang, n'était pas homme de piété ; mais il sentait profondément que la croyance en Dieu est le seul frein qui retienne les passions, et, dans la violence de leur lutte, il invoquait ce dernier salut. — Aussi l'entendons-nous s'écrier : « Que voulaient-ils ceux qui, au sein des conspirations dont nous étions environnés, au milieu des embarras d'une telle guerre, au moment où les torches de la discorde civile fumaient encore, attaquèrent tout à coup les cultes par la violence pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fongueux du néant et en missionnaires fanatiques de l'athéisme ?... Était-ce le désir de hâter le triomphe de la raison ? mais on ne cessait de l'outrager par des violences absurdes et par des extravagances concertées pour la rendre odieuse ; on ne semblait la reléguer dans les temples que pour la bannir de la république..... Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la divinité n'existe pas, toi qui te passionnes pour cette aride doctrine et qui ne te passionnes jamais pour la patrie ? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu ; que son ame est un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau ?..... » (Rapport fait au nom du comité de salut public, séance du 18 floréal an II.) — Après sa chute, le tyran fut le bouc émissaire de l'anarchie. Les thermidoriens chargèrent sa mémoire de tous les crimes de la convention. Comme disait Barrère : « Les morts ne reviennent pas. »

(B) La difficulté a pu être aidée par un défaut de la version. On doit traduire littéralement : « Tout anathème qu'un homme aura juré au Seigneur, HORS de ce qu'il possède en hommes, en animaux, en terre qui lui appartient..., ne sera point racheté, mais mis à mort. » Par ces différentes lois, il était permis à un homme de racheter ce qu'il avait voué et qui lui appartenait, mais non de racheter ce qui était aux ennemis et ne lui appartenait pas.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

LEÇONS

D'UNE MÈRE A SES ENFANS, SUR LA RELIGION;

Par madame Caroline Salazar.

2^e édition, revue avec soin. 2 vol. in-8^o sur beau papier, avec
2 magnifiques gravures. Prix: 12 fr.

Le même ouvrage, 2 vol. in-12. Prix: 6 fr.

MUSÉE RELIGIEUX,

OU

Choix des plus beaux Tableaux

DES PEINTRES LES PLUS CÉLÈBRES:

GRAVÉS A L'EAU-FORTE, SUR ACIER,

PAR M. RÉVEIL.

300 grav. accompagnées de Notices historiques et mises dans
l'ordre chronologique par un Ecclésiastique du clergé de Paris.

OUVRAGE DEDIE A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Broché en 4 vol. petit in-8^o, prix 18 fr. — Reliés, à divers prix.

32.50

INSPIRATIONS D'UNE AME CHRÉTIENNE

AU SACRIFICE DE LA MESSE,

1 vol. in-18, sur papier vélin, orné de 5 grav. entourées d'élé-
gans arabesques symboliques (1837). Prix : 2 fr. 50 c.

Nota. Ces inspirations sont tirées d'un manuscrit du qua-
torzième siècle, composé pour l'usage particulier d'une princesse
du sang royal de France.

LA GAULE POÉTIQUE,

PAR M. DE MARCHANGY.

5^e ÉDITION, PUBLIÉE SUR LES NOTES ET LES CORRECTIONS LAI-
SÉES PAR L'AUTEUR,

8 vol. in-8^o avec 16 gravures, et le portrait de l'auteur.
Prix : 40 fr.

— Le même ouvrage sur grand-raisin vélin, gravures avant
la lettre, sur papier de Chine, édition de luxe. Prix : 60 fr.

— Le même, avec une 2^e suite de grav. en couleurs, 80.

VOYAGE EN SUISSE,

EN LOMBARDIE ET EN PIÉMONT,

PAR M. LE COMTE

Théobald Walsh.

2 gros volumes in-8^o, avec 8 vues. Prix : 13 fr. 50 c.

ad

